DIGITHÈQUE Université libre de Bruxelles

PIERRON Sander, Rouge, 1896.	Berthille	d'Haegeleere,	Bruxelles	:	Editions	du	Coq

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

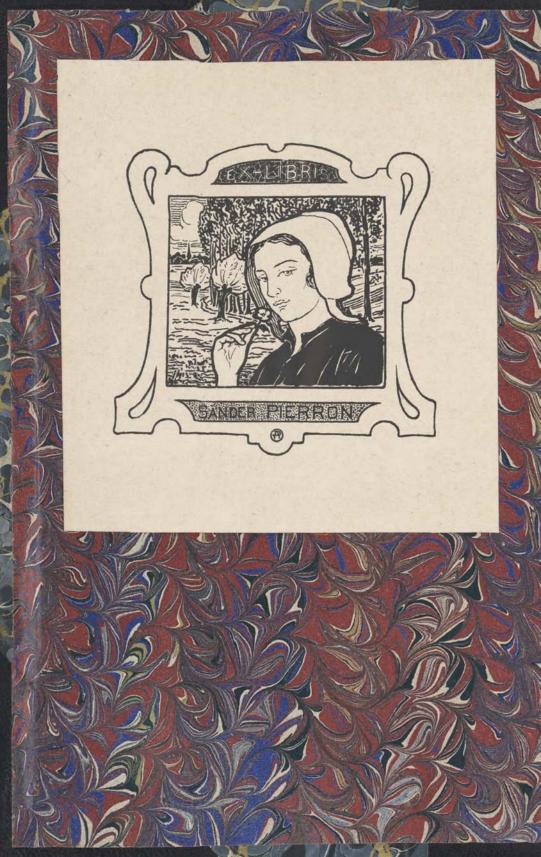
Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles Berthille-dHaegeleere abbyy.pdf













SANDER PIERRON

BERTHILLE D'HAEGELEERE

AVEC SEPT EAUX-FORTES PAR EUGÈNE LAERMANS



BRUXELLES ÉDITION DU COQ ROUGE 1896

BERTHILLE D'HAEGELEERE

EDITION DU COQ RODGE 1896



Their a die exemplanses un Hollande avec les sept eaux. fortes d'Engene barman.

n! 2.

S.C.

Journal Garren

BERTHILLE D'HAEGELEERE

DU MÊME AUTEUR :

PAGES DE CHARITÉ (Nouvelles - 1894.)

EN PRÉPARATION :

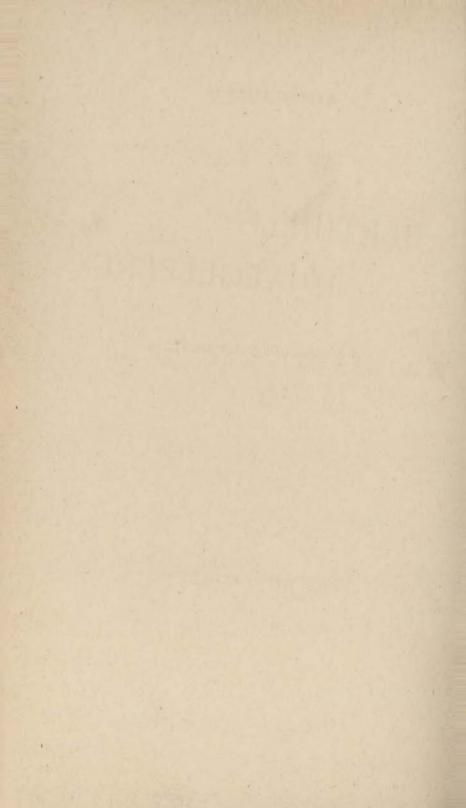
NOUVELLES HÉROÏQUES.

JOURS D'OUBLI (Notes de voyage.)

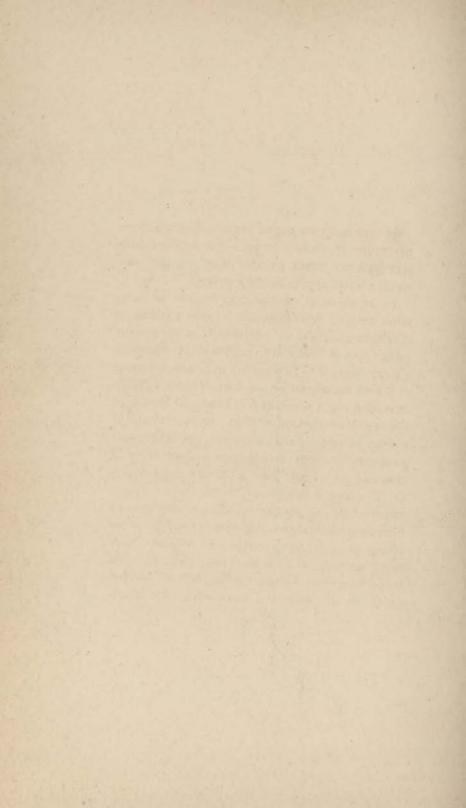
SANDER PIERRON

BERTHILLE D'HAEGELEERE

BRUXELLES ÉDITION DU COQ ROUGE 1896







Je vous dédie ces pages, pages que vous aimerez parce que j'y parle d'un pays qui vous est aussi cher qu'à moi-même puisque nous y avons vécu les plus belles années de notre enfance.

Le bourg où se déroule mon histoire ne porte point de nom dans mon récit, il n'en a jamais eu d'ailleurs puisqu'il ne constituait qu'une partie pittoresque et tout à fait rustique de la commune natale. Aujourd'hui il a perdu son caractère agreste et il s'est transformé en un coin de banlieue triste et monotone. A l'endroit où l'Etang du Moulin et l'Etang Noir étendaient leurs nappes calmes et pleines de soleil, passe, à présent, une large route pavée qui se dirige vers la gare en partant de la chaussée de Gand. Et ce Moulinet jaseur, de Molenbeek comme nous disions lorsque, pieds nus, nous allions prendre des vairons dans son eau limpide et chantante - ce ruisseau qui forme au village de mon roman comme une ceinture d'azur et qui me rappelle aussi les faveurs bleues un peu fanées qui enserrent de vieilles lettres d'amour qu'on ne lit plus, ne murmurera plus jamais entre ses rives herbues où nous allions nous asseoir souvent.

En écrivant mon livre j'ai songé à Lamartine, ce poète que vous aimez tant, et qui a aussi chanté son village natal et le modeste Milly, maisonnette maternelle qu'il faillit perdre pour toujours. Mais les coins qu'il préférait, où il était né, où il avait passé ses jeunes ans restèrent toujours les mêmes, conservèrent leur ensemble enchanteur. Et si même ce Milly si cher ne lui était resté, il eût toujours pu subir la même séduction et le charme du souvenir rien qu'en parcourant la contrée patriale. Qu'importe à qui appartiennent des murs et des arbres ; la nature est au cœur qui veut les prendre. Et, quand nous nous promenions, enfants, dans la campagne brabançonne, ne croyions-nous pas que même le ciel nous appartenait ?...

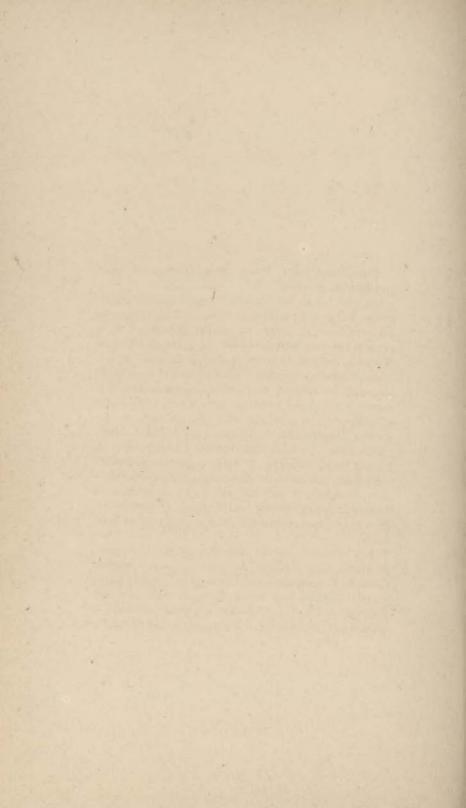
« On aime les lieux où l'on a aimé. » Combien de souvenirs ne nous attachent pas à ce coin de pays disparu, mais toujours beau dans notre pensée. Oh! combien de parties joyeuses faites aux bords des Etangs Noir et du Moulin. Et l'insouciante existence de notre prime jeunesse et son ivresse naïve... Et c'est ce que j'ai voulu faire revivre en ces pages, et vous me direz, après les avoir lues, si j'ai réussi à rendre un peu de la saveur de toutes ces choses.

SANDER PIERRON

PREMIÈRE PARTIE

LA FORGE DES RAISINS

Jeune on ressemble à tout ce qui est jeune! La jeunesse est un si large fait, qu'il prend toute la place de la vie. (Ce qui ne meurt pas.—BARBEY D'AUREVILLY)



Insensiblement, avec de capricieuses lenteurs, les beaux jours étaient revenus.

Les rues, les routes, les foyers s'enveloppaient d'allégresse. Les voix des filles et des laboureurs qui chantaient dans les champs et dans les venelles étaient comme le pouls enfiévré de la terre réveillée de sa longue léthargie hivernale. Les rayons clairs et calmes du soleil de mai blanchissaient les horizons et faisaient surgir, dans l'herbe nouvelle, les corolles de neige des paquerettes; et la mousse étendant ses manteaux verts sur les toitures des chaumières contractait des tons plus veloutés et plus tendres. L'astre étincelant répandait sur l'ardoise faîtant les demeures les paillettes innombrables de sa parure ; et l'Etang Noir et l'Etang du Moulin, comme une étrange mine d'azur aux diamants inestimables, prolongeaient leur bain de repos en attendant que, dans peu de jours, les enfants du village vinssent troubler pour longtemps, par leurs cris et leurs chansons, la paix et la solitude de leurs bords.

Vers l'ouest, venant du côté d'Osseghem, le ruisseau du Moulin — le Moulinet, disaient les paysans — serpentait dans la campagne, parallèlement au premier lac. Il prenait sa source dans le bois de Scheut qu'il traversait pour gagner le vallon. Une route, « le fossé, » naissant au faubourg, se dirigeait vers la grande chaussée de Gand;

elle passait entre les deux étangs et continuait de l'autre côté du ruisselet, sur lequel était jeté un ponceau.

A droite le chemin longeait le parc des barons Vierendael, dans lequel se trouvait enclavé le lac noir. A gauche les eaux unies de l'Etang du Moulin arrivaient jusqu'au « fossé, » ce qui, vu la profondeur du flot près de la berge droite et peu élevée, rendait l'endroit fort dangereux ; on l'appelait « le Tournant ».

Le Moulinet, à quelques pas de la passerelle, disparaissait sous une voûte large et cintrée que surmontait une vieille tour reliée aux murailles massives enserrant la propriété des Vierendael. Le ruban d'eau bleue reparaissait plus loin dans le parc où il mouvait un rustique moulin, un moulin vétuste que les enfants du hameau contemplaient longuement derrière la grille forgée, charmés par sa chanson clapotante et cristalline et,peutêtre aussi, intrigués par le mouvement continuel de ces jantilles légères tournant toujours et débordantes d'un vermeil liquide.

Il venait de sonner huit heures à l'église lointaine dont le sommet de la tour dépassait le côteau. Un enfant de six ans environ déboucha dans une cavée silencieuse et déserte. Il chantait et, en cadence, ses petits sabots tapotaient le sol; la poussière se soulevait sous ses pas et la baguette féerique du soleil la transformait en une poudre d'or transparente. L'enfant avait une chevelure brune bouclée et des yeux bleus, d'un bleu pâle de ciel printanier.

Le gamin terminait sa chanson. Il se mit à grimper sur le talus bordant le chemin en s'aidant des arbrisseaux et des racines. Durant quelques minutes il disparut dans le feuillage où, parfois, on percevait des bribes de la romance qu'il avait reprise. L'enfant reparut et précipitamment regagna la cavée en se laissant glisser sur la pente gazonnée. Il serrait dans ses bras un gros bouquet de lilas dans lesquels disparaissait sa jolie frimousse d'espiègle. Les feuilles et les branchettes qu'il avait négligé d'arracher traînaient après lui sur le sol. Il s'assit dans l'herbe et épura son bouquet qui répandait autour de lui le parfum suave et délicat de ses corolles.

En ce moment un gars d'âge mûr tourna le coin du « fossé » et s'engagea entre les ornières. Il portait un sarreau court et un pantalon d'épais velours noir à côtes, retombant sur de lourds souliers cloutés. Une casquette à visière, au bord nickelé, le coiffait et ombrait la physionomie, une figure de bon et loyal rustre où brillaient malicieusement de petits yeux gris, inquisiteurs, très enfoncés dans l'orbite.

Quoique l'homme ne portât point d'uniforme on reconnaissait en lui le garde champêtre, grâce à son képi et au gourdin peu ordinaire qu'il serrait dans la main. Sa grosse lèvre eut un sourire d'une seconde quand il aperçut le gamin qui, tout occupé de ses fleurs, n'entendit point ses pas. Le garde s'approcha sans bruit et lui dit d'une voix dure mais bonne :

— Eh bien, notre Jeannot! c'est ainsi que tu t'attardes et que tu oublies la cloche de l'école? Il est plus gai de batifoler tout le jour que d'apprendre son alphabet, n'estce pas, petit paresseux?

Jeannot leva soudain la tête et dans ses prunelles fixées obstinément sur la figure du garde, se lisait plutôt la surprise que l'inquiétude. Il se redressa en abandonnant son bouquet et se dirigea vers la route des Quatre-Vents, non sans se retourner souvent vers le gars et en répétant de sa voix claire : « Oui, monsieur Jéroen! Oui monsieur Jéroen! »

Jéroen — ou Jérome — reprit sa marche. Il arriva bientôt à la passerelle qu'il traversa. Au coin du carrefour du « fossé » et de la venelle des Osiers, — de Wischkens, disaient les enfants,—juste en face du chemin du Ruisseau, s'élevait une antique maison, à deux étages, ornée d'un pignon à redans ; à côté, formant dépendance de l'habitation, était un atelier de charron surmonté d'une cheminée de tôle exhalant un filet de fumée continue.

Des vignes, venant de la cour voisine, palissaient la façade de l'atelier qui, à la bonne saison, ressemblait à un lit de verdure sous ce vêtement plein de fraîcheur ; de là son nom : la Forge des Raisins.

Le garde s'arrêta devant le premier travail aux bras noircis et usés où un gros hongre subissait un nouveau ferrage.

Goeden morgend! — bon matin — père Coreman, s'écria Jéroen De Cuyper, en apercevant un vieux bonhomme qui,un des pieds du cheval posé entre les genoux, appliquait sur le sabot un fer brûlant dont la caresse faisait cuire et fumer la corne.

— Bonjour De Cuyper, bonjour, ami Jéroen! répondit le tapedur, sans quitter le pied de l'animal et en tendant derrière lui sa main durillonnée, serrant le marteau que le garde se contenta de presser entre ses doigts en signe d'étreinte.

Les clous enfoncés, la chaussure de métal bien adaptée au sabot, l'apprenti apporta dans des tenailles mouillées un autre fer que Coreman commença à fixer avec son habileté coutumière.

Tandis qu'il terminait cette besogne un garçon de ferme accourait et pénétrait dans la forge :

— Baes Demane, le chariot de meester VanDaelen a versé près de la grille en se cassant une roue. Il vous demande d'envoyer quelqu'un avec un cric pour l'aider à soulever la charrette et y mettre une autre roue, si vous en avez une toute prête, de la même grandeur. Vous savez, c'est le petit tombereau à betteraves que vous avez fait il y a quelques mois à peine...

Demane examina des roues neuves tassées dans un coin,

en sortit une qu'un frappeur se mit à pousser devant lui, vers l'étang. Puis le père Coreman hissa sur son épaule un cric de petite dimension et, après avoir fourré dans la large poche de son tablier de cuir les outils nécessaires, il déambula à son tour tandis que le tombelier de VanDaelen, tout rouge et encore essouflé, lui disait:

— Le mal sera vite réparé, n'est-ce pas, Coreman ? La route est entièrement obstruée et en arrivant ici nous apercevions déjà les chevaux de Vermieren regagnant le labour. Heureusement qu'ils ne seront pas obligés d'attendre trop longtemps.

De Cuyper entra dans l'atelier et se dirigea vers la grande forge où chauffaient deux masses de fer arrondies auxquelles le feu prêtait des tons d'arc-en-ciel.

- Ah! voilà Jéroen; comment va, l'ami? demanda Demane, occupé avec un de ses taillandiers à forger des grosseries destinées à une baterse nouvelle. Beau temps, hein! pour la tournée, et de l'air et le parfum des lilas comme compagnon de route; le bon dieu va te gâter, Jéroen!
- Oui, oui, fit le garde, on n'a pas de trop de quelques semaines de bon soleil et de nature riante. Il ne fait pas si gai que ça en hiver, par la neige et la glace, quand au travers des campagnes on traîne ses pieds plus froids et plus lourds que la couche blanche du Moulin, là-bas, et le gars indiqua la nappe d'eau lointaine. Et à propos de lilas j'ai surpris tantôt Jean, votre gamin, qui venait d'en arracher un bien joli bouquet sur la haie des Vermieren, dans la cavée des Béguines. S'il ne faisait que ce mal je lui pardonnerais volontiers, les fleurs sont aux enfants et à Dieu, mais en cueillant des gerbes innombrables il « tire aussi la barbe » en oubliant l'heure de la classe!
- Oh! Jéroen, c'est leur plaisir après tout. N'avonsnous pas fait la même chose? C'est le plein air et l'insou-

ciance seuls que connaissent les enfants. Je ne tiens pas, moi, à ce qu'il aille à l'école, Jeannot. A six ans! fourrez-leur donc dedans la tête autre chose que du soleil et des parfums. Il aura encore tout le temps d'apprendre plus tard; maintenant qu'il soit sauvage et turbulent tant mieux, j'aime les petits pleins de vie! C'est d'ailleurs la baesine qui, sur les conseils du maître, a mis le gamin à l'école; « puisque notre Baltus, âgé de huit ans à peine, y est, s'est-elle écriée, pourquoi Jean n'irait-il pas également? Ils seront deux et, ensemble, ils auront l'occasion de ne pas s'ennuyer. » Et, ma foi, j'ai dit oui pour ne pas mécontenter la ménagère; mais si Jeannot préfère les chemins et les bords de l'eau aux bancs de la classe je suis loin de m'en plaindre, car il a encore le temps d'acquérir le goût de l'étude et de devenir un savant!

En parlant le forgeron souriait dans sa barbe brune. Une des pièces, finie, fumait par terre dans le mâchefer poussiéreux.

— N'est-ce pas ainsi, Jéroen? et de sa main noire il frappait le garde sur l'épaule. Vous plairait-il, même en hiver, d'être enfermé tout le jour dans une grande chambre, les yeux pleins de tableaux représentant des bêtes rares et des cartes depays lointains? Non, hein! Est-ce que vous avez envie de faire des malins de tous nos garçons? Dans ce cas, mon ami, vous avez raison et tirez-leur bien les oreilles lorsque vous les surprendrez à cueillir la moindre paquerette!...

Un sourire ironique plissait les lèvres du forgeron après ces dernières paroles; Jéroen rougissait un peu et, dans la poche de son pantalon de velours, son poing se démenait accusant sa décontenance.

 Oh! baes; je n'ai jamais songé aux choses que vous venez de dire, j'aime trop les enfants de notre village.
 Mais le maître est toujours mécontent des absences;
 Jeannot étant inscrit à l'école doit s'y rendre régulièrement, je suppose. Il le regrettera bien, je vous le dis, baes Demane, lorsqu'il verra son frère s'amener avec un beau prix doré, avant les vacances!...

— Le plus beau prix qu'il puisse rêver ce seront les six semaines de pleine liberté qui, au mois d'août, lui tomberont du ciel, telle une faveur de Dieu, cher Jéroen. Je crois même que nous aurons ensuite beaucoup de peine à lui faire réintégrer la classe.

 Peut-être! nous verrons!... se contenta de répondre le garde champêtre qui déjà regagnait l'auvent pour prendre la route, en songeant qu'il s'attardait dans la

forge.

L'été s'écoula. Jeannot était heureux; il allait à l'école suivant ses désirs. Lorsqu'il rencontrait Jéroen la peur ne le faisait plus trembler car le bonhomme avait désormais une physionomie souriante et des regards sympathiques. Quand le garde surprenait l'écolier à arracher des fleurs ou à détériorer les haies d'aubépines des fermes, il se contentait de lui serrer le menton dans ses fortes mains tannées en lâchant un gai juron.

Avec l'hiver, Jean réintégra la classe. Il faisait trop froid pour courir la campagne et il aimait alors à se trouver dans la pièce bien chauffée, parmi ses camarades. Parfois tous s'aventuraient sur la glace de l'étang, mais les remontrances des parents les empêchaient de s'y amuser à plein cœur en faisant de grandes glissades. Puis, dès les premiers beaux jours, Jeannot rendit à l'instituteur sa mauvaise humeur par ses absences incessantes; pour lui ce fut une nouvelle ivresse, chaque semaine plusieurs parties joyeuses en compagnie de Baltus et de quelques condisciples.

Un matin de mai, vers onze heures, les deux Demane s'en revenaient par le « fossé. » Au « tournant » ils s'arrêtèrent pour regarder l'eau qu'une grosse et merveilleuse dorade ridait de ses ébats. Jeannot s'accroupit sur le bord de l'étang et contempla le poisson. Il se pencha comme pour le saisir, prit son mouchoir qu'il fit zigzaguer dans l'onde en chantant les premières strophes d'une naïve chanson flamande : Vischkens vangen !... (1)

- Prends garde, frère! cria Baltus, en le voyant se

pencher davantage vers le flot.

Il venait à peine de pronocer ces paroles que Jeannot, perdant l'équilibre, disparaissait dans le lac avec un grand bruit et en faisant rejaillir l'eau jusque sur Baltus.

L'ainé des Demane se précipita vers le carrefour.«Père, père! Jeannot est tombé à l'eau!» dit-il, en passant devant la forge. Puis, essoufflé, tout rouge, les yeux en larmes, il entra dans la maison et se jeta dans les bras de sa mère en répétant la fatale nouvelle.

En peu de secondes, afflolée, la mère Demane arriva à l'Étang du Moulin. Elle vit un groupe de gens serrés sur la rive, les figures reflétant une profonde inquiétude. Au premier plan, les pieds dans les roseaux. elle aperçut Jéroen, tendant dans l'eau une perche à l'endroit où l'enfant avait disparu. Près de lui, immobiles, baes Demane, Coreman, les frappeurs.

En la voyant accourir, éperdue, des paysannes levèrent leurs bras au ciel et sanglotèrent plus fort.

 Il est perdu, il est mort! songea la malheureuse mère; et, avec un grand cri, elle s'abattit sur le sol.

Madameke (2) Ruelle, la boutiquière du « fossé, » aidée de quelques villageoises, s'empressa autour d'elle et, sans que la femme du forgeron eût repris connaissance, elles la transportèrent à sa demeure.

Voilà trois fois qu'il redescend au fond du lac, s'écria
 Demane désespéré et en prenant son front dans ses mains

⁽¹⁾ Prendre de petits poissons.

⁽²⁾ Signifie & l'ouest du Brabant : la petite dame.

jointes; désormais il n'y a plus d'espoir. Jeannot, notre Jeannot, nous ne te reverrons plus, mon ange!...

Et, en proie à une incommensurable douleur, le charron s'arrachait les cheveux en regardant à travers ses pleurs les rides légères du flot.

Soudain, un remous intense révolutionna l'eau et des cercles s'élargirent jusqu'à la berge. Tous les regards se fixèrent sur quelques bulles blanches qui dansaient au-dessus des vaguelettes, et les respirations s'arrêtèrent tout à coup. Le silence devint troublant; on eût dit qu'une volonté du ciel ordonnait aux larmes de se sécher. On ne percevait plus un sanglot et tous les yeux gardaient une fixité indicible. Seules les feuilles chantaient mélancoliquement et contractaient le mumure et la cadence de mille voix très lointaines. La girouette de la tourelle voisine rendait des accords rouillés, secs, plaintifs et pénibles; et parfois ces accords s'adoucissaient, devenaient religieux et solennels comme des intonations de prières.

Au-dessus de l'eau une petite main parut et désespérément saisit la perche, à moitié cachée sous l'onde. Elle s'y riva et une autre main battit l'eau faiblement. Jéroen tira à lui, avec précaution, le lien de bois qui retenait une existence. Ce fut un moment funèbre, une seconde tragique durant laquelle la girouette parut rester immobile; on eût dit qu'au bout de cette branche se concentraient les vies de tous les témoins du drame. Il semblait que cette seconde suprême allait décider d'eux tous...

Enfin, tout le monde respira sans crainte, à l'aise, défait d'un poids qui écrasait leurs cœurs! Les seins se remirent à battre plus calmes, pleins d'espoir. Le garde venait de saisir le corps inanimé de Jeannot et le pressait dans ses bras en le regardant émotionné. Les mains dessinèrent devant les visages de lents signes de croix et on se dirigea vers la Forge des Raisins.

- Jéroen, Jéroen! donnez-moi l'enfant! Vous allez le

tuer ainsi, malheureux! Il va étouffer! Baes Demane, dites-lui donc de me donner Jeannot pour que je lui fasse rendre l'eau qui emplit sa petite poitrine et qui l'empêche de respirer.

Un jeune homme, bien mis, à la mode de la ville, traversa le groupe qui s'acheminait le long du parc des

Vierendael et s'approcha de De Cuyper.

Il prit le petit être, l'étendit de tout son long sur le sol et, s'étant agenouillé près de lui, le fit rouler dans l'herbe durant quelques minutes, instants qui semblèrent plus longs que des siècles aux rustres et aux commères faisant cercle autour de ce groupe muet et étrange. Un flot d'eau trouble sortit de la bouche du gamin toujours sans connaissance et s'éparpilla sur le gazon.

— Allez vite, à présent, dit le fils du notaire De Vreese, en remettant l'enfant à baes Demane, et enveloppez-le dans une bonne couverture de laine. Puis au lit, bien chaud, et servez-lui du lait, du lait bouillant; rien que

ça !...

Jeannot resta durant plusieurs heures inanimé. La pâleur fit bientôt place, sur son visage, à un ton rosé et, insensiblement, il revint à la vie. Baesine Demane ne le quitta pas un instant, elle entoura son fils des mille soins délicats, des mille caressses réconfortantes qui distinguent l'affection des mères dévouées. L'enfant ne se rendit pas compte du danger qu'il avait couru car, dès qu'il fut remis, il posséda sa gaîté et ses rires ; l'aventure représentait à ses yeux comme une sorte de rêve charmant et incomparable. Il raconta à sa mère qu'une fois dans l'eau un grand silence s'était fait partout; un bien-être délicieux avait pénétré en lui et l'avait transporté dans un monde mystérieux. Il ouvrit les yeux : des poissons d'argent arrivaient de toutes parts et venaient embrasser ses lèvres chastement. Il voulait les prendre mais leurs corps pailletants glissaient entre ses doigts et ils s'en allaient doucement, en lignes droites qui formaient des rayons blancs dans tous les sens du lac. Autour de lui l'infini était vert, tendrement pâle et, çà et là, au fond de l'étang, poussaient des fleurs rares, aux croissances fantaisistes, telles qu'il n'en vit jamais. En levant les yeux, dans l'espoir de contempler d'autres merveilles, il aperçut un serpent noir, tordu fantastiquement, qui paraissait descendre vers lui. Il eut peur et, en étendant vers le vilain animal ses bras tremblants, il perdit connaissance. Alors il oublia ce qui survint...

Baesine Demane se mit à rire en écoutant cette histoire du serpent, cette perche providentielle qu'il avait prise pour un repoussant reptile. Elle était loin d'être joyeuse cependant, si elle riait c'était pour ne point attrister le gamin en lui montrant une figure allongée, car, au fond, elle n'était que partiellement remise de l'émotion ressentie le jour de l'accident.

Jeannot ne voulut pas croire sa mère lorsqu'elle lui fit remarquer son erreur; pour lui c'était bien une affreuse bête, il s'en souvenait fidèlement, elle lui avait tant fait peur !...

Au bout d'une semaine il fut entièrement rétabli. Ce jour-là les élèves de la classe ne travaillèrent pas beau-coup, le retour de Jeannot était pour eux un heureux évènement. Il est vrai que l'instituteur les força fort peu à étudier puisqu'il était, lui aussi, tout joyeux de revoir son élève; car le cadet des Demane était très intelligent et apprenait avec une application qui le faisait aimer du maître d'école.

Désormais en passant à l'endroit où il avait failli perdre la vie, l'enfant subissait une sensation de peur et, instinctivement, il s'écartait de la rive fleurie que jadis il aimait tant. Madameke Ruelle était une très vieille petite femme, alerte comme une fourmi malgré son grand âge; elle portait les cheveux à l'ancienne mode, des bandeaux qui se perdaient sous un bonnet blanc, bien repassé, se confondant aux tempes avec des boucles d'argent épaisses et tremblotantes. La figure effilée prenait dans ce cadre une carnation de pâle oxyde. Le dos ne s'était point voûté, madameke Ruelle gardait toujours la tête infléchie, une tête fluette et ridée, incrustée de deux yeux vifs dont les années n'avaient point tari la malice.

Elle habitait une chaumière au commencement du village, située en face du cabaret de l'eArbre d'Or, formant le coin du Beekkant — le chemin du Ruisseau. La maisonnette vétuste, bien antérieure peut-être au clocher même, était fort distante de la route et s'élevait entre la maison du notaire Devreese et la ferme des Van Daelen dont les terres s'étendaient derrière la demeure et possédaient pour limites le chemin d'un côté et le ruisseau du Moulin de l'autre.

L'habitation ne présentait pas d'étage; son toit en chaume, délabré ça est là, accusait une ligne capricieuse. Dans la façade, près de la porte basse à auvent, une croisée était percée. Un pavement de briques, que le va-et-vient des sabots et des souliers à clous de fer avait raviné d'un double sillon très rouge, carrelait le seuil. A gauche, dans le corridor aux murs jaunis à la chaux, on distinguait les premières traverses d'une échelle conduisant aux combles.

Devant la chaumine, au centre de la place inondée de soleil, poussait un haut tilleul, aussi rond et aussi joufflu qu'une pomme mûre. Cet arbre, de linde ainsi que l'appelaient les enfants du village, projetat une ombre discrète et sereine, piquée de pierreries que les rayons du soleil chassaient au travers des feuillages. La pénombre s'étendait en cercle jusqu'à la maisonnette et dessinait dans le gazon la silhouette d'une immense couronne. Les jours de congé, ou d'école buissonnière, après leurs baguenaudes et leurs baignades frétillantes dans l'eau limpide du Moulinet, les Demane et leurs camarades allaient s'étendre sous le « linde » et l'herbe leur paraissait plus tendre que la couchette la plus douce et la plus moëlleuse. Il est vrai qu'ils contemplaient le ciel et le jeu des nuages et que le parfum des camomilles saturait l'air et les cœurs enfantins.

Au début du printemps leur tilleul avait un aspect étrange; on l'émondait régulièrement vers la fin de février; la moindre branche tombait alors sous le coup sec et impitoyable du courcet. L'arbre apparaissait comme un bizarre fantôme; les loupes innombrables du tronc rigide contractaient le rictus de fatals masques auxquels les imaginations naïves prêtaient des grimaces horribles et fantastiques lorsque, le soir, la lune toute blanche, en caressant la maisonnette calme, découpait le profil dur du solitaire.

Des branchettes droites et minces naissaient au sommet et se couvraient bientôt d'un feuillage sombre offrant des tons de vieux velours. Lorsque les écoliers supposaient madameke Ruelle absente ou occupée, ils grimpaient à l'arbre avec des cabrioles et des culbutes qui les faisaient rire follement; mais ils persévéraient et, en s'aidant des genoux et des épaules des leurs, les premières loupes étaient bientôt enfourchées; de là ils gagnaient aisément le cœur du « linde » dont le feuillage serré abritait les espiègles contre tout regard. Puis ils arrachaient de

flexibles baguettes, choisies sans défauts, destinées à arrondir à merveille les joues des cerfs-volants.

Chaque jour, fillettes et gamins dansaient des rondes ingénues autour du tilleul et chantaient gaîment. Les jupes claires et les tabliers de coutil frétillaient et battaient des ailes ainsi que des papillons. Le vieux Coreman, d'en face — la forge des Raisins formait l'un des quatre coins du carrefour — souriair à ces évolutions folâtres et disait à ses frappeurs, — deux bons et vivants drilles, — en les montrant du bout de son marteau : « Regardez, voilà le siècle qui batitole autour du tilleul! »

Et il disait vrai le forgeron, car quand ils étaient vingt ils avaient peine à atteindre cent ans en additionnant leurs âges. La pensée de Coreman s'attristait en songeant que sa vieille ame paisible, brûlée par les années qui passèrent devant la forge, eût pu, sans difficultés, égrener le chapelet des printemps de ces vingts petits cœurs réunis.

Devant la fenêtre basse de madameke Ruelle s'étalaient des friandises, des craquelins, des « boules » et des caramels aux formes drôles, bariolés de couleurs disparates et criardes. Les gamins faisaient leur choix sous l'auvent de toile rayée, puis ils s'engouffraient dans la boutique qu'ils emplissaient de leur allégresse et de leurs transports.

Madameke Ruelle avait une rude besogne à servir impartialement et à contenter toute la marmaille; tandis qu'en échange de leur cens elle leur donnait des bonbons enveloppés dans un cornet de papier brun, d'autres fouillaient dans les corbeilles et les platines de zinc espérant y découvrir un sucre nouveau...

Parfois au fond de la cuisine ils apercevaient le père Ruelle, buvant son café en mangeant d'épais briquets de pain bis. Ruelle était maçon et ils lui donnaient le nom de « papa caillou. » Il ne se fachait pas lorsque les enfants l'appelaient ainsi; il se contentait de leur râper un moment le menton dans sa main durillonnée en disant d'une voix dure: « Ah, les gamins! » C'étaient les seuls mots qu'il leur adressait jamais, les seules syllabes qui, devant eux, sortirent de sa grosse bouche rouge, aux lèvres plissées d'un continuel et mélancolique sourire. La douleur muette qui se lisait dans ses traits calmes provenait, sans doute, du caractère acariâtre de sa femme; « papa caillou » était fort malheureux, bien souvent des disputes surgissaient entre son épouse et lui. Au bruit de l'altercation les passants se serraient sur le seuil pour écouter la voix criarde et aigüe de madameke Ruelle faisant des reproches à son homme; celui-ci bougonnait, disait deux mots lents, sans volonté, puis se taisait. Seules les phrases perçantes et grièches de la petite vieille s'entendaient encore.

Les écoliers croyaient « papa caillou » un peu toqué. C'était un bonhomme de taille moyenne, à la chevelure neigeuse, aux yeux tristes et fatigués, des yeux de la nuance des briques, comme si, à force de les regarder, leurs tons s'y étaient décalqués désormais. Ils se moquaient de la façon étrange dont le père Ruelle déambulait dans la venelle et sur la route des Quatre-Vents. Savaient-ils ce qu'était la tristesse? Les larmes mêmes ils les trouvaient joyeuses. L'univers caressait leurs cœurs ainsi qu'un éperdu sourire et les rayons du soleil fixaient leurs prunelles comme des regards de bonheur et d'insouciance.

Chaque jour, avant de se rendre en classe, Jeannot dirigeait ses pas vers l'étang. Il aimait le calme et la solitude de ses bords resplendissants de rosée matinale. Le paysage entier formait une merveilleuse rivière de pierreries magiques que le lac sertissait d'une reine-émeraude. Demane s'asseyait sur le bord du ruisseau du Moulin. Longuement il y restait accroupi dans l'herbe fraîche et parfumée.

Devant l'éclusette, l'eau venant de l'étang moutonnait

et se couvrait d'une écume caressante. Par-dessus les barreaux de fer rouillé des poissons plongeaient drôlement démenant une seconde leur corps d'argent dans la chute mignonne. Etourdis, ils s'immobilisaient durant un instant, puis, les écailles pailletant sous l'azur du ciel, leurs nageoires lorées battaient avec une nouvelle vivacité. Et les rires, les exclamations de Jeannot brisaient le calme enchanteur et immuable et se répercutaient en échos attendris derrière le castel de Vierendael.

Un jour, avant sept heures, le fils du forgeron gagnait son endroit favori. Le soleil du matin tamisait les ambiances d'une gaze féerique et le bleu de l'infini semblait plus pur que du cristal. En face, passé le coin de sa demeure, il découvrit la place : la maisonnette de madameke Ruelle avec, d'un côté, la ferme des Van Daelen, et l'habitation du notaire de l'autre. Au coin du chemin, le cabaret de l'Arbre d'Or sommeillant, vierge encore de bruit et du tintement des verres.

Sous le tilleul il aperçut quelques camarades, la tête levée, le nez vers le ciel, semblant scruter l'intérieur de l'arbre. Il était intrigué. Que faisaient-ils là, contrairement à leur habitude, de si grand matin? Et pourquoi cette façon anormale d'indiquer de la main le sommet du feuillage? Jeannot fut bientôt parmi ses amis, le regard perdu dans les branches. Au milieu des feuilles il distingua une paire de gros souliers éclabloussés de sable et de mortier à travers lesquels d'énormes clous de fer poussaient leur tête polie, puis un pantalon taché de chaux, un tablier de grossière toile grise qu'il connaissait fort bien. Le long de la cuisse gauche le bras pendait immobile, montrant une main forte et crispée; la verdure serrée empêchait de voir l'autre bras.

— « Papa caillou! » s'écria l'enfant, en regardant ses amis.

Que faisait-il donc là-haut, dans cette posture impas-

sible? En riant tous l'interpellèrent: point de réponse. Plaisantait-il, à présent, avait-il enterré désormais sa mélancolie et sa tristesse? C'était un tour, pour sûr, qu'il leur jouait! Si seulement on avait aperçu son visage. Mais il se cachait, il dérobait sa figure à leurs regards, peut-être pour qu'ils ne le vissent point se rire de leur étonnement! C'est à peine si on devinait quelques anneaux de sa chaîne de montre dont le cuivre usé brillait parmi les feuilles sombres où perlait la sueur de la sève.

Au bout de cinq minutes la bande des gamins se trouvait au complet et parmi eux Pei De Coen, le fils du mercier; Féliks, l'aîné du vannier; Flip Stock, le gamin du berger des Vermieren, les trois inséparables amis de Demane. Ils étaient un peu fatigués de tenir la tête levée, et le cou leur faisait mal. A la longue une légère inquiétude serra leurs cœurs intrigués. De temps à autre les jambes bougaient doucement et les bras semblaient balancer. Ils se regardèrent : de leurs gorges, tout à coup, sortit un grand éclat de rire qui fit frissonner l'herbe et effraya les ramiers; et, soudain, les mains s'unirent et les jambes encore engourdies s'échevelèrent dans une de ces rondes folles qui égayaient le village et faisaient battre le cœur des mamans derrière les rideaux de toile. A présent ils chantaient allègres, oubliant même « papa caillou » qui persistait à ne pas bouger.

Au bruit des chansons quelques seuils se garnirent. Baesine Van Daelen, la tête enveloppée dans un madras jaune à fleurs violettes, apparut sur le pas de sa porte. Elle s'avança vers le groupe tandis qu'ils chantaient les strophes d'une chanson enivrante, une chanson qui berçait un jeu de mode seulement vers la fin de juillet, lorsque les fleurs de la pomme de terre perdent leurs pétales et font place à d'innombrables fruits servant de projectiles à leurs catapultes:

Pataten-bollen, Den boom afrollen...

Mais voilà que soudain la baesine se voile le visage, relève ensuite la tête toute pâle, les yeux comme effrayés, hagards. Et elle se met à faire de grands signes à ses voisines, en faisant claquer son mouchoir rouge dans l'air. En voyant arriver tout ce monde les enfants arrêtent leur danse, mais les mains restent unies, et ils forment toujours autour du « linde » un cercle de joues roses.

— Et « papa caillou! » dort-il donc que tout ce bruit le laisse impassible? Peut-être veut-il partager son premier éclat de rire avec tout le village!

Voici maintenant Coreman trainant ses pas lourds, suivi des deux frappeurs; puis baes Demane et le vieux notaire.

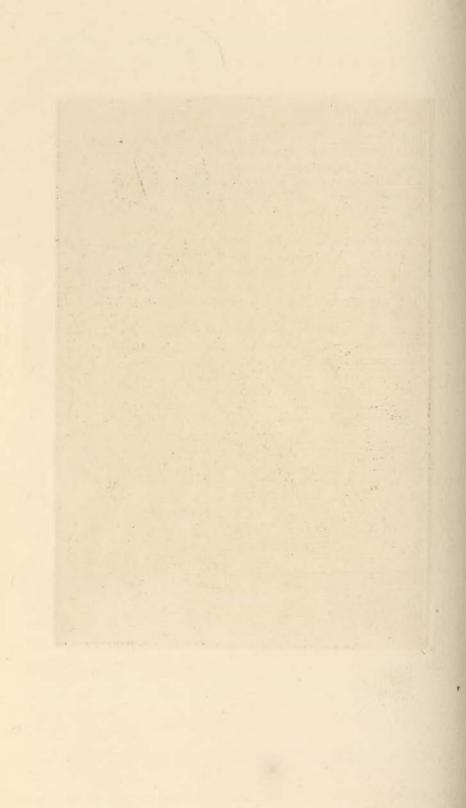
Le cercle se défit pour leur livrer passage; les enfants portaient les regards sur les groupes qui entouraient l'arbre. Le silence était suprême, on entendait voler les oiseaux, un grillon chantait près du mur; on percevait le battement des cœurs formant comme une chaîne de sons discrets et amortis.

Les femmes et les hommes se signèrent, quelques vieilles tirerent leur mouchoir et s'en tapotèrent les cils.

Coreman regardait les écoliers avec des reproches dans ses yeux vides; il délia son tablier de cuir et leur en fouailla le dos à grands coups. Ils étaient dispersés; ils entendirent le vieux forgeron leur dire la gorge serrée — mais plutôt parlait-il pour lui-même: — « Ne venez plus danser sous le tilleul, mes enfants, car désormais ce serait autour de la mort que danserait le siècle de vos âmes unies! »

Au coin du cabaret de l'Arbre d'Or, les écoliers arrêtèrent leurs pas. Tout le village maintenant s'ameutait sur la place. Quelques retardaires accouraient des chemins





voisins; le curé Aendenboom s'amenait là-bas, appuyé sur son « pied de chêne. »

La foule s'ouvrit pour lui livrer passage et les enfants distinguèrent le corps immobile de « papa caillou » que les deux frappeurs portaient lentement vers la maisonnette de madameke Ruelle, en tenant leur casquette serrée sous le bas. Toutes les têtes se baissèrent découvertes, ainsi que les épis d'un champ que caresse la rafale...

La foule se dispersa; sur le seuil des portes les paysannes bruyamment s'entretenaient.

Dans l'air calme, vers la route des Quatre-Vents, la cloche de l'école commença à tinter tels des échos de glas très funèbres, et, au lieu de prendre le chemin de la classe la bande des écoliers se mit à courir vers l'Etang du Moulin.

Ils firent le tour du lac et arrivèrent au chemin des Petites Montagnes, appelé ainsi parce qu'il s'étendait entre deux espèces de digues élevées qui, au loin, s'affaissaient vers la grand'route de Ninove en abandonnant leurs renflements pittoresques.

Un chemin en pente douce conduisait à la hauteur où s'élevait une masure de chaume, ramassée misérablement comme si toutes les intempéries s'étaient acharnées sur ses pauvres murs lézardés. Derrière l'habitation s'étendait un grand jardin, sauvage, abandonné, plein de hauts arbres et de buissons. Tout au fond de ce jardin, que cloturait une haie de sureau, on distinguait un puits à tête forgée, à demi caché sous les vignes vierges et les plantes de lierres qui s'y enroulaient à ravir.

Dans cette chaumine habitait la Touvraise (1), une femme extrêmement vieille, car les plus vieilles gens du village lui avaient toujours connu le même visage sinistre et raviné, les mêmes cheveux de neige qui lui sortaient

⁽¹⁾ Du flamand tooveres, qui signifie sorcière ou enchanteresse.

d'un bonnet noir en mèches sales et graisseuses. Les villageois la toléraient parce qu'ils l'avaient toujours vue, parce qu'au fond de leurs souvenirs ils distinguaient ce visage horrible et repoussant qui fut peut-être le premier visage que connut la contrée. Et les villageois trouvaient logique que la sorcière habitât le bourg, puisqu'elle y avait toujours vécu et y possédait la plus ancienne maison!

Mais en eux-mêmes les paysans avaient souhaité la savoir disparue à jamais, car la Touvraise était pour tous un être mystérieux, possédant une puissance occulte. Chacun la considérait comme un mauvais génie, un suppôt malfaisant dont la haine était mortelle et la rancune sans pardon. Et depuis des générations gars et commères espéraient que sa fin engendrerait dans le villge une vie idéale et calme, une douceur telle que jamais on n'en connut. Mais les vieillards s'en allaient sans avoir eu ce bonheur, et les enfants devenaient vieux sans avoir vu l'aurore de cette vie délicieuse et enchanteresse.

La Touvraise vivait d'aumônes. Rarement elle traversait le village avant le coucher du soleil; vers le crépuscule elle parcourait les venelles lentement, sans bâton pour soutenir le siècle de son áge, toute droite, semblable à un fantôme sous son immense manteau dont le capuchon cachait, son visage. Elle s'arrêtait au seuil des maisons, à l'entrée des fermes où on lui faisait la charité sans s'attarder auprès d'elle, simplement par devoir ou par habitude, comme une rançon due par les gens au mauvais esprit qui les laissait en paix. Et sans un mot, les yeux fixés sur le sol, la sorcière se perdait dans le soir, avec moins de bruit qu'une ombre que projette sur le chemin la clarté de la lune soudainement dépouillée d'un lourd nuage.

Les enfants avaient une crainte indicible de la Touvraise; ils ne fuyaient pas à son approche, mais ils se signaient

à plusieurs reprises pour éloigner le courroux du démon. Ils lui lançaient des projectiles et la poursuivaient en l'insultant. Mais elle, toujours toute droite, continuait sa route, sans plus se hâter, sans avoir connaissance, semblait-il, de la présence des gamins, sans se plaindre lorsque, parfois, une pierre meurtrissait son corps rigide.

Certains jours les écoliers pénétraient dans son jardin, en faisant une brêche dans la haie; ils s'y livraient à un bouleversement insensé. Les arbres étaient surchargés de fruits, des fruits incomparables; aucun verger à plusieurs lieues à la ronde ne possédait semblables pommes, poires aussi belles, noix et fraises aussi colossales. Mais personne n'en connut jamais le goût! Dieu sait quel poison subtil recélaient ces produits du diable! Ils en arrachaient des monceaux qu'ils piétinaient avec une joie rageuse et contente; ils réduisaient toutes ces formes roses et rouges, tendrement vertes et or, en une bouillie infecte qui bientôt se confondait avec la terre et les feuilles mortes.

Lorsque la Touvraise surprenait les petits saccageurs, ceux-ci en s'enfuyant lui jetaient au visage cette boue immonde d'où montaient des effluves étranges. Jamais la sorcière ne les poursuivait, elle se contentait de les chasser hors de l'enclos, comme si ces âmes trop jeunes et inconscientes étaient incapables de satisfaire à ses appétits mystérieux et cruels! Et sans prendre garde au ravage causé par les enfants, elle traversait son parc surnaturel, aux fleurs étonnantes et fantastiques, aux corolles vénéneuses et perverses comme des vices. Et dans sa maisonnette elle disparaissait en pliant sa grande taille pour passer sous la porte basse dont craquaient les pentures diaboliques.

Et le silence s'imposait à nouveau, suprême, brisé seulement par des cris de sarcelles ou de canards sauvages s'étreignant sous les roseaux ou par l'écho très amorti des coups de marteau de la forge des Raisins, venant du côté opposé de l'étang.

Les garnements revenaient, pénétraient dans le jardin par une autre brèche, sans faire de bruit. Ils s'approchaient

du puits en écartant les branches...

Un jour, il y avait plus de vingt ans déjà, un gamin du village était tombé dans le puits. Avec l'aide de deux camarades il grimpa sur la margelle et perdant l'équilibre il disparut dans le gouffre. Prévenu par les témoins du drame, des villageois accoururent immédiatement; un gars descendit dans un des seaux pour repêcher le malheureux. Mais durant une heure il chercha au fond de l'eau sans retrouver le petit corps. On fouilla dans la profondeur du flot au moyen d'un harpon; rien! Nulle trace de cadavre! Et depuis lors la vieille Touvraise — qui ne s'était pas montrée durant les longues minutes de cette scène douloureuse — passa pour plus dangereuse encore et les paysans la ménageaient davantage, car on craignait l'influence de ses maléfices avec plus d'appréhension.

Il se forma dans l'esprit de Jeannot et de ses compagnons une étrange légende lorsqu'ils entendirent les premières fois conter cette histoire. Ils se figurèrent que le fond du puits communiquait avec l'enfer où se serait perdu le corps de l'ancien écolier. Son âme aurait été changée en un monstre qui emplissait le gouffre de ses rugissements et crachait du sang, sans cesse le même sang de la victime qui l'avait engendré. Et c'est pour entendre les plaintes du repoussant animal qu'ils se soulevaient mutuellement pour se pencher durant une seconde seulement au-dessus de la margelle de pierre bleue.

Tous craignaient ce puits, mais un aimant occulte les y appelait; c'est en tremblant que l'un d'eux, soulevé davantage parfois, y plongeait ses regards. Il se rejetait en arrière et, halluciné et frissonnant, il déclarait avoir vu le sein du gouffre tout rouge et qu'une masse ignoble, semblable à une tête horrible, s'élevait de cette nappe visqueuse en lançant dans le ciel des regards flamboyants.

Et désormais, pour tous les enfants, la Touvraise était le mauvais génie du village, l'être insatiable et lâche qui semait la mort dans les foyers. C'était elle qui, par un charme malfaisant, arrachait les petits êtres à la tendresse des mères, elle qui faisait trouver les vieux valets de ferme inanimés et froids sur leurs grabats le lendemain des nuits de gel et d'orage; elle encore qui enjoignait au soleil de tuer de ses rayons de feu le laboureur au travail sous le ciel plein de chansons. Ne fut-ce pas elle aussi l'assassin du vacher Kobe et de ce berger dont ils avaient oublié le nom, mais dont l'histoire leur était si bien connue: ce malheureux que, dans la cavée des Béguines, Coreman, tout jeune alors, découvrit un matin à l'aurore, le cœur transpercé d'un couteau, étendu près de son chien devenu enragé?

Oui, ce fut elle qui, de son doigt fatal, décréta l'érection de ces deux croix de pierre surmontant, là-bas, le talus et dont ils avaient si peur, le soir!...

Au moment même où la bande des écoliers arrivait près des Petites Montagnes, la Touvraise sortait de sa chaumière et fermait son huis. L'ayant aperçue ils se cachèrent derrière la pente.

La sorcière, de son pas habituel descendait l'étroit chemin. Lorsqu'elle se fut engagée sur la route, Jeannot et ses amis sortirent de leur cachette et, en se donnant la main, formant une ligne qui prenait toute la largeur de la cavée, ils coururent après elle:

— Eh! la Touvraise, « papa caillou » est mort? « Papa caillou » est mort, tu l'as tué!...

Et, détachant leurs mains, ils commencèrent à lui jeter des mottes de terre, de gazon, des cailloux qui jonchaient la route, voire des fragments de branches, des éclats de bois.

La sorcière resta un instant immobile, le dos toujours tourné vers les enfants; puis elle marcha plus lentement encore que d'habitude en se dirigeant vers le hameau d'Osseghem. On eût dit un arbre qui se mouvait tant elle semblait grande, droite et maigre sur le ciel clair.

Les écoliers lançaient sans cesse leurs projectiles; soudain, une pierre ruée par la main de Jeannot toucha la tête de la sorcière. Brusquement celle-ci se retourna. Et ses yeux étaient si effrayants, si écarlates; sa bouche si crispée et pleine de malédictions que les gamins cessèrent tout à coup leur poursuite et rebroussèrent chemin, tout tremblants, pris d'une peur qui leur serrait l'âme, une crainte qu'ils n'avaient jamais éprouvée et qui les faisait s'entre-regarder avec inquiétude...

III

Les jours suivants, les semaines qui les séparaient des vacances s'écoulèrent placides. Ils évitaient à présent les parages des Petites Montagnes. Pas un des enfants n'avait oublié la peur qui les étreignit le jour où mourut « papa caillou; » les prunelles de la Touvraise brillaient encore cruellement devant leurs yeux insouciants. Tous furent pris d'un zèle exemplaire et jusqu'au mois d'août le maître d'école n'eut point d'absence volontaire à noter, ce qui fut une des grandes surprises de sa vie sédentaire. On eût dit que les enfants craignaient désormais les routes du village, qu'ils étaient exposés à y rencontrer quelque chose de surnaturel et de repoussant... En se rendant à l'école ils prenaient le chemin le plus court; pour revenir ils suivaient le « fossé » jusqu'aux Wischkens ou jusqu'à la route de Gand.

Cette crainte diminua sans que les écoliers retournassent vers les Petites Montagnes; désormais le jardin de la Touvraise ne les vit plus et les mauvais esprits purent y errer à l'aise, au milieu d'un profond silence. Les enfants allèrent jouer depuis lors dans les environs du châteaux de Korenveld, dont la drève merveilleuse et l'étang écarté convenaient admirablement à leurs ébats.

Puis, à force de baguenaudes, lassés de leurs jeux coutumiers, toute la bande fut prise d'un besoin de vagabondage, de courses folles, de maraudes au loin, vers des villages dont ils n'avaient vu jusqu'alors que les clochers pointus voilés par la distance; dans des bois dont ils ne connaissaient que la perspective des brumeuses lisières. Ce fut comme une nuée d'oiseaux fatigués d'un nid peu commode ou chassés de leur gîte et qui prennent leur essor vers d'autres contrées...

Pour les Demane et leurs camarades commença une vie de fatigues et de naïfs plaisirs. Ils découvrirent dans le bois de Laerbeek une clairière féerique, plantée de mûriers sauvages aux fruits de jais et de sang. Durant plusieurs jours ils s'y rendirent et charrièrent au village des boîtes et des poches bourrées de ces fruits savoureux. Et les mères excusaient à moitié leurs baguenaudes car les gamins leur rapportaient ainsi quelques bons pots de confiture si agréable les soirs d'hiver et de printemps!...

La première fois les écoliers avaient failli se perdre dans les labours de Zellick et de Beckerzeel; ils mirent deux heures à atteindre, de ce dernier village, la vieille chaussée romaine qui traverse Neder-Zellick et grâce à laquelle ils parvinrent aux futaies de la forêt silencieuse. Ils n'y pénétrèrent point ce jour-là, car la vesprée approchait; ils durent se hâter de reprendre la route de Gand pour arriver au bourg avant le coucher du soleil.

Le lendemain commença l'exploration du bois; ils en connurent tous les recoins, tous les chemins; et en les parcourant ils s'arrêtaient pour entendre le chant du coucou, perché dans les branches et pour percevoir les trois coups secs et drôles du pic qui, de son long bec, frappait le tronc des arbres. Parfois ils regardaient à quelques mètres d'eux s'ébattre les écureuils; les gracieux animaux gambadaient, se roulaient dans l'herbe d'où sortait, comme un panache, le velours roux de leur longue queue. Et, tel un éclair, les petites bêtes disparaissaient dans les branches d'un arbre feuillu et élevé, mises en fuite par le bruit que faisait dans les feuilles mortes un des galopins qui voulait s'approcher davantage...

Il leur fallut peu de temps pour connaître les deux Zellick. Les paysans des bourgs s'habituèrent à voir cette nuée d'enfants joyeux qui chaque jour en chantant traversaient les routes et les venelles, chemins d'habitude muets et sans échos avant le retour des garçons de ferme ramenant leurs chevaux et leurs charrues en fredonnant des complaintes de kermesses.

Et les écoliers s'étonnaient de tout, eux qui n'avaient jamais poussé plus loin que le clocher d'Osseghem ou le cabaret de la Queue de Vache, où ils se rendaient avec leurs parents les après-dîners des jours de fêtes. Ils avaient des préférences pour certaines chaumières curieusement enfoncées sous des taillis : une ferme leur rappelait la Touvraise par son puits à tête forgée qu'on apercevait dans la grande cour. Une autre demeure avait une façade pleine de niches vides où ils s'exerçaient à jeter des pierres qui, bien souvent, en atteignant une vitre voisine, les obligèrent de déguerpir à la hâte, de peur d'une correction peu tendre. Ici, au bord d'une source, s'élévait une mignonne chaumine, presque une hutte, où demeurait une vieille bossue en compagnie d'une ribambelle de chats dont on entendait, au loin, les miaulements plaintifs. Et pour faire crier les félins davantage les espiègles tapaient sur la porte et sur les volets, à l'aide de sabots ou de bâtons.

Derrière le cabaret de la Rose Odoriférante, près du moulin, s'étendait un immense verger, plein d'arbres, mais des arbres curieux, étranges, bosselés, aux branches tordues fantastiquement ainsi que des bras carbonisés. Et Demane et les autres se disaient que le poids des fruits avait dû tordre ainsi ces rameaux!...

Pour lancer leurs cerfs-volants les écoliers se rendaient dans les prairies de Ganshoren. Dans ces environs venaient de nombreux enfants de la ville qu'y attirait le même amusement; ils avaient des boules de ficelle bien grosses et bien rondes qui faisaient l'envie des Demane et de leurs camarades. C'était surtout Féliks, le fils du vannier, d'une couple d'années plus âgé que Jeannot, qui rêvait la possession d'une quantité de fil de chanvre énorme à l'aide duquel il eût put atteindre le ciel avec son cerf-volant! Eux, les pauvres! devaient se contenter de quelques décamètres de ficelle usée, pleine de nœuds, ramassés ca et là ou trouvés dans quelque meuble de la maison. Et l'oiseau de papier s'élevait à peine au-dessus des arbres moyens, tandis que les « ballons » voisins se perdaient dans les nuages et semblaient transparents et roses devant le soleil!

Un jour l'envie fut tellement grande qu'ils ne résistèrent plus. Ils avisèrent un menheerken (1), qui, assis dans l'herbe, contemplait le point clair de son cerf-volant, et s'approchèrent surnoisement de lui. Jamais ceux de la bande n'avaient vu oiseau de papier à semblable altitude; quel rêve que de pouvoir tenir en main un lien qui ne s'arrêtait pas bien loin du bon Dieu!...

D'un coup sec de son canif, Féliks coupa le fil. Le cerf-

⁽¹⁾ Petit monsieur.

volant resta une seconde immobile, puis il s'affaissa dans le ciel comme un oiseau dont on aurait brisé une aile d'un coup de fusil, et commença à tourner ensuite ainsi qu'un bras de moulin affolé; et il semblait de la tête vouloir blesser les nuages tant il s'exaspérait. Et le malheureux propriétaire, de chagrin se roulait sur le gazon en accrochant aux graminées la rosée de ses larmes.

Traversant les fossés, les labours, franchissant les haies et les enclos, les garnements arrivèrent bientôt à l'endroit où le cerf-volant venait de piquer une dernière tête dans le feuillage d'un haut chêne. Avec soin on démêla la ficelle qui fut roulé hâtivement sur une branche que venait de couper le fils du vannier. Il y en avait! Cela paraissait sans fin!...

Cet exploit, qu'ils appelaient ironiquement spinnen (1), se renouvela durant toute une semaine, si bien que bientôt les petits citadins abandonnèrent complètement la contrée dont les dévaliseurs jouirent seuls désormais.

Jeannot, Féliks, Baltus, Pei et Flip construisirent un immense cerf-volant, plus grand qu'eux mêmes et dont la première ascension laissa à Demane un pénible souvenir. La mère de Jeannot lui avait acheté un costume neuf qu'il étrenna le jour de l'événement, un dimanche ensoleillé de Septembre.

Jeannot prenant délicatement la « baguette-centre » du colossal oiseau de papier, s'en alla au loin dans la plaine, tandis que Féliks, placé au milieu de tous les condisciples, déroulait sa boule de chanvre. Sur un signal, Demane lança le « ballon » dans l'espace, et, pendant que le fils du vannier courait pour amener le cerf-volant au-dessus du vent, Jeannot rejoignit le gros de la bande.

La journée fut inoubliable ; on déroula toute la ficelle

⁽¹⁾ Filer ou faire du fil.

et le hazenwind (1) s'éleva majestueux comme un aigle, sans fermer un instant ses ailes arrondies. Puis il plana, rendu très petit par la distance, semblable à une rouge et sombre étoile dans la clarté du jour. Pour se distraire les écoliers lançaient vers le solitaire des « dépêches, » des carrés de papier léger auxquels on faisait une ouverture au milieu et qui, au gré de la brise effectuaient l'ascension du lien infini et disparaissaient par enchantement avant d'avoir atteint leur but.

Les galvaudeurs formaient cercle autour de Féliks qui, tour à tour, permettait à ses camarades de prendre entre les deux doigts le bout de la corde pour juger de la « résistance » du cerf-volant commun.

En revenant de Ganshoren, Jeannot plaça le « ballon » sur son dos en ramenant le « guide » en bandoulière sur l'épaule. Les enfants prirent par Koekelberg en chantant une chanson que le maître d'école leur avait apprise avant les concours :

Ach, Madeleen, mijn overschoon vriendin, 't Is u alleen, die ik oprecht bemin! Kon ik van u een ' kus ontvangen: Naar u alleen staat mijn verlangen.

Et en battant des mains et en frappant du pied tous clamaient le refrain :

Daar komt hij met zijn stok!
Een ure slaat de klok!
En hij doet zijn eerste ronde!
En zijn handjes gingen:
Tik-tik-tik!
En zijn voetjes gingen:
Tok-tok-tok!
Het was een man van jaren!
Maar hij die was krank! (2)

⁽¹⁾ Lévrier; les enfants de mon pays appellent ainsi leurs cerss-volants.

⁽²⁾ Voir à l'index.

Mais soudain Jeannot s'aperçoit qu'il est en manches de chemise, sans veste!

Il se souvient l'avoir ôtée là-bas, dans les prés, parce qu'il avait trop chaud.

Tout le monde se dirigea de nouveau vers Ganshoren, le cœur plein d'appréhension, sans mot dire. Mais les recherches furent infructueuses; le vêtement resta introuvable.

Pei De Coen se rappelait avoir vu au loin, il y avait quelques heures déjà, une grande et vieille femme ramasser quelque chose et se diriger ensuite vers Jette en longeant le parc du château de Rivieren. Il n'avait pas songé un seul instant que ce pût être la veste de Demane!...

Et c'est tristement, les yeux pleins de larmes parmi les amis tristes aussi et portant chacun à son tour le grand « ballon » dont la figure peinte à traits grossiers semblait les narguer, que Jeannot arriva au village natal vers le crépuscule.

— C'est peut-être la Touvraise! pensait-il, en entrant avec Baltus dans la maison paternelle, tandis que tous ses membres frissonnaient de crainte.

La mère Demane fut courroucée comme un diable en apprenant l'aventure, et l'écolier reçut une correction exemplaire avant d'être mis au lit sans souper. La brave baesine fut plus furieuse encore lorsqu'elle sut, dans le courant de la semaine, que les petits maraudeurs avaient dévalisé le fils du comte de Rivieren, un taciturne gamin s'amusant paisible et seul près du château de son père.

En effet l'enfant du « nobillon » se trouvait parmi les innocentes victimes des écoliers. Ils l'ignoraient euxmêmes, sinon ils en auraient bien ri! La maîtresse du logis apprit l'aventure de la bouche d'un jardinier venu, une après-dîner, à la Forges des Raisins pour y faire ferrer les chevaux du comte.

Une quinzaine devait encore s'écouler avant l'ouverture

de la classe; deux semaines encore de maraude et de pleine liberté pour Jeannot et Baltus! Malheureusement le père Demane mit un frein à leurs méfaits et à leur vagabondage. On ne leur permit plus de s'absenter des journées entières, de s'en aller, dès le matin, au loin en emportant des tartines sous le bras, et de revenir à la vesprée. Tout cela fut fini, bien fini! Et les deux fils du forgeron pleurèrent souvent.

— Va où tu veux, garnement, disait la baesine à Jeannot, mais sois ici pour midi, ou je te mettrai la tête entre les deux oreilles! A chaque repas il faut que je te voie à table à côté de Baltus, sinon je vous obligerai tous deux à tirer la branloire des soufflets de la forge et vous pourrez faire une croix pour toujours sur vos promenades et sur vos jeux!

Et le matin les deux Demane assistaient peinés à la réunion de leurs condisciples sous le « linde. » Et les larmes leur venaient aux yeux en les voyant disparaître en chantant au coin de la route de Gand en claquant une dernière fois leurs casquettes au-dessus de la tête.

Et pour se distraire les Demane longeaient le bord de l'étang, s'avançaient dans l'eau jusqu'aux genoux ou passaient le temps à faire ricocher sur l'onde des cailloux plats ou des fragments d'ardoise. D'autres fois ils allaient à la faînée au bois de Scheut ou dans la drève de Korenveld. Mais il faisait trop calme, trop solitaire! Les camarades manquaient, les tours, les historiettes qu'on écoutait parfois, assis en rond autour du conteur.

Et c'est pour ne plus rien avoir à envier à leurs collègues qu'ils se réjouirent de rentrer à l'école. Là ils étaient tous ensemble et au moins ils riaient encore bien souvent malgré le maître trop sévère!

Ce maître était un homme d'une cinquantaine d'années, très long et très maigre et qu'à cause de cela on baptisait du nom de « *Stijltje* du Nieuw-molen, » en souvenir d'un piquet fort mince qui, à Forest, indiquait dans la Senne la limite du bain où certains des plus grands élèves allaient nager parfois. Il était très bigot, tenant presque toujours les mains jointes durant les cours et regardant fort souvent le Christ de plâtre étendant ses bras jaunis au-dessus du tableau noir.

Quoique souvent grincheux le « Stijltje » aimait beaucoup ses élèves; jamais dans le village les écoliers n'avaient eu pareil instituteur; car il n'était pas nécessaire de fréquenter sa classe durant une demi-douzaine d'années pour savoir lire et pour être capable de tracer la dernière après-midi de l'an, une belle lettre de souhaits destinée à être lue le lendemain matin aux parents! Non. Il éduquait les gamins au bout de trois printemps. Les connaissances élémentaires une fois acquises, les élèves s'asseyaient désormais sur les premiers bancs; ils formaient la division supérieure de la classe.

Alors, tout en s'occupant des derniers venus, il faisait travailler les anciens. Il leur apprenait la gréographie, l'histoire naturelle, leur expliquant même, durant des promenades vers Berchem, la différence des familles de fleurs, les initiant aux caractères des plantes en arrrachant force feuilles et force racines. Puis, aussi, devant des sablonnières, à l'aide de sa canne, le maître nommait les diverses couches de terrain dont les différents tons se superposaient sur les parois de la tranchée, obligeant les élèves d'inscrire ce qu'il disait et d'en faire un devoir pour le jour suivant.

Et tous chérissaient le « Stijltje,» parce qu'il leur racontait toutes ces choses. Durant les leçons d'histoire il faisait le récit d'anecdoctes curieuses, belles, héroïques, que les gamins et les fillettes écoutaient attendris, très tranquilles, si silencieux qu'en regardant au plafond on eût cru le maître d'école seul, entre les quatre murs garnis de cartes et de tableaux.

En rentrant à l'école Jeannot fut mis parmi les anciens. Il en fut heureux et fier. Il songea qu'il n'avait que huit ans et que son ami Féliks, plus âgé que lui,ne pourrait « passer » encore. L'instituteur plaça Jeannot au troisième banc, près de Pei De Coen; et entre eux s'assit Leentje (1), la petite voisine des Demane. Baltus se trouvait déjà dans la première division depuis l'année précédente.

Désormais il fallut renoncer à faire des niches au « Stijltje,» il n'y avait plus moyen de lui jeter des boules de papier mâché en se cachant derrière le dos d'un voisin. Au lieu de confectionner surnoisement des bonshommes de papier rose qu'on faisait adhérer au plafond, juste audessus du pupitre de l'instituteur, à l'aide de fragments de terre glaise, il seyait de garder les bras croisés ou d'écrire sous l'œil du maître.

Adieu les « chipotages! » Ces heures douces devenaient à jamais chimériques, ces heures pendant lesquelles on taillait à l'aide de plumes d'acier, la tête de l'instituteur dans des morceaux de sucre mou de couleur, achetés chez madameke Ruelle! Pas moyen non plus de disparaître doucement sous le banc et d'aller faire crier, à quelques pas, Pei De Coen ou Flip Stock en pincant dans leurs jambes!...

Les premières heures Jeannot pensa nostalgiquement à tout cela; mais petit à petit sa mélancolie se dissipa et il se promit de travailler, puisqu'il le fallait...

Et il apprit avec tant de cœur et de docilité qu'au bout de l'an il se trouvait, avec son frère et Pei De Coen, parmi les meilleurs élèves de la classe, Il ne songea même plus à faire l'école buissonnière, satisfait de pouvoir baguenauder un jour par semaine et le dimanche après-midi, et même le matin du dimanche, quelques heures, avant de se rendre

⁽¹⁾ Diminutif d'Hélène.

à la grand'messe avec le curé Aendenboom, qui venait les prendre à l'école pour les conduire en rang jusqu'à l'église.

Le jeudi, dans l'eau jusqu'aux genoux, toute la bande suivait le cours du Moulinet. Lorsque l'un d'eux apercevait dans l'eau, troublée à leur approche par les remous, quelque forme d'insecte, il s'arrêtait, se retirait craintivement de quelques pas en faisant signe aux amis.

Les écoliers restaient silencieux, immobiles et le flot redevenait clair. Tous alors se penchaient pour voir, les yeux grands ouverts, scrutant les recoins du ruisseau limpide.

- Un Stekelpadeke! (1) Une araignée d'eau!

Et chacun en riant et en soulevant un pan de culotte ou un bout de jupon qui, oubliés, avaient pendu dans le ruisseau et gouttaient sur leurs jambes, continuaient leur chemin.

Ce qu'ils cherchaient ainsi et ce qu'ils se rappelaient avoir cherché toujours, c'était un Teennijper, (2) un insecte aquatique dont ils avaient entendu parler depuis leurs premiers ans et qui faisait sans cesse l'objet de leurs rêves. Cet insecte mystérieux, leur avait conté le père de Flip Stock, qui était berger chez Vermieren, avait le dos bleu et le ventre rouge; il possédait près de cent pattes terminées en formes de pinces, d'un ton d'or. Et ces pinces étaient terribles; une fois qu'elles s'accrochaient à un orteil d'enfant on ne pouvait plus les en détacher avant que l'insecte eût déversé dans la chair un mortel poison...

Et depuis des saisons et des saisons les écoliers fouillaient entre les caniveaux du rivelet et soulevaient la mousse du lit en conservant leurs sabots pour préserver

⁽¹⁾ Espèce de vairon.

⁽²⁾ De teen, orteil, et de nijper, pince.

leurs doigts de pied contre les attaques du chimérique animal.

Tous les enfants en désiraient un; car, avait ajouté le berger, ces insectes vivent fort bien dans un bocal où ils ressemblent à une étrange pierre précieuse dont chaque face posséderait un différent éclat. Et le soir, dans l'obscurité, le teennijper était lumineux, pareil à un ver luisant multicolore. Tour à tour la lueur était blanche, puis rouge ainsi qu'un rubis à mesure que la bête se promenait dans le bocal ou nageait sur l'eau. Ensuite il ne restait plus que d'innombrables rayons d'or sortant des pinces et le corps brillant disparaissait soudain dans l'ombre comme une timide étoile noyée dans un nuage. Le père Stock attrapa un teennijper dans sa jeunesse, et il le conserva durant de longues années. Le berger racontait que chaque soir il avait le plaisir de contempler le lumineux insecte avec ravissement.

Lorsque Demane et ses amis arrivaient au hameau d'Osseghem, ils sortaient de l'eau, se séchaient les jambes au soleil et remettaient leurs sabots.

En se donnant le bras fillettes et garçons revenaient vers le village, sur plusieurs rangs; et ils chantaient sans cesse, sans parvenir à fatiguer leurs jeunes gorges d'où sortaient comme des chants d'oiseaux.

Jeannot, prenant le bras de Leentje, se mettait devant la petite troupe; joyeuse la mignonne enfant entendait les autres chanter:

> Leentje, notre chère amie, La plus belle, la plus jolie; En dormant tu ris encore, Tes yeux fermés et perdus, Dans tes cheveux d'or.

Et elle faisait onduler ses cheveux roux sur ses épaules, toute fière des louanges des camarades. Et Jeannot sautillait près d'elle en chantant plus fort le refrain: « Tes yeux fermés et perdus dans tes cheveux d'or. »

Sous le tilleul les écoliers se séparaient, après avoir dansé une dernière ronde, sans se souvenir de ce que deux ans auparavant le vieux Coreman leur avait dit après la mort de « papa caillou. »

IV

L'automne suivant fut marqué par un événement inattendu, mais qui réjouit profondément le village. La Touvraise disparut sans laisser de trace.

Les premiers jours les paysans, les filles de ferme s'étonnèrent de ne pas la voir s'amener au crépuscule, vers l'heure coutumière, pour recevoir leur muette charité. Mais au bout d'une semaine le village commença à s'entretenir de cette disparition; les commères en causaient longuement sur leurs seuils avec les voisines, après leur besogne, au moment même de la vesprée où autrefois la sorcière passait enveloppée dans son grand manteau noir, sous lequel elle entassait les aumônes de tout le bourg.

Enhardi, un matin, Jéroen De Cuyper pénétra dans la chaumière déserte de la Touvraise. La grande pièce était complètement vide; pas un meuble contre les parois d'argile dont la chaux s'écaillait! Dans un coin le garde découvrit un balai hors d'usage, au manche brisé; dans l'âtre, sous la haute cheminée dont la tablette touchait presque les solives de la hutte, se trouvait un monceau de cendres, des cendres fines et blanches comme de la neige. Et sur le mur, près du chambranle gauche, Jéroen aperçut la trace rouge d'une main, une main effilée aux doigts très longs dont les extrémités semblaient crochues.

 La main du diable! songea De Cuyper épouvanté, en s'empressant de sortir et de regagner la cavée. Il raconta au village ce qu'il avait vu; cette main, aux doigts crochus, ne pouvait être que la griffe de satan; et les habitants en furent vivement impressionnés. Dans leur pensée la cendre blanche de la cheminée représentait ce qu'il restait d'une âme pure et vertueuse attirée dans le taudis de la Touvraise, celle peut-être de l'ancien écolier dont on n'avait jamais retrouvé le cadavre...

L'hiver vint et la sorcière restait toujours absente. Les gamins en revenant de la classe osèrent de nouveau passer près des Petites Montagnes. Le jeudi après-midi ils finirent même par grimper sur le talus et de là ils s'amusaient à casser à coups de pierres les malheureuses vitres de la chaumière dont les rachitiques parois commençaient à se lézarder. Et les deux fenêtres à croisillons ressemblaient, avec leurs carreaux brisés drôlement, en forme d'étoiles irrégulières, à des yeux glauques continuellement ouverts, pleins d'inquiétude!

La maisonnette fut bientôt minée; on eût dit qu'un mauvais génie commandait à la nature d'étendre sa colère et sa rage sur la contrée, pour supprimer très vite la demeure de la sorcière. La mauvaise saison, en effet, fut fantastique, comme un long cyclone; et ce fut surtout dans les parages de la cavée, à l'ouest de l'étang du Moulin, que la tempête déchaîna son plus grand courroux. Une nuit, avec un bruit de tonnerre, le vent emporta la toiture de paille moussue de la maison hantée, et on perçut, dans la campagne, une horrible plainte dont les échos durèrent jusqu'au matin et disparurent à mesure que diminuait l'orage.

Des rafales traversaient le village, se dirigeant vers les Petites Montagnes; et toutes s'engouffraient dans la chaumière en sortant par les fenêtres, après avoir secoué les portes et les fenêtres vermoulues.

Un soir, rentrant après sa tournée quotidienne vers Osseghem, Jéroen gravit la colline pour atteindre le Beekkant. Il faisait très noir et pas une étoile ne brillait dans l'immensité. Le vent soufflait impétueusement et se dirigeait avec véhémence vers le faubourg. Soudain, dans la direction des Petites Montagnes, parut une grande lueur produite par un foyer dont on n'apercevait aucune trace et qui semblait sortir du sol. Et au milieu de cette clarté, impassible, enroulée dans un manteau sombre, le garde distingua une immense forme ténébreuse, très grande et très droite et qui tendait les mains vers la chaumière de la Touvraise sur les murs lugubres de laquelle l'ombre des deux bras dessinait une étrange croix bougeante.

Cette vision dura le temps d'un soupir, et Jéroen crut avoir rêvé en regagnant sa maison. Cependant, le lendemain, en passant devant la Forge des Raisins, il ne put s'empêcher d'y entrer et de conter ce qu'il avait vu la nuit dernière. Tout en continuant de marteler leur fer chaud, dont les battitures rouges rasaient l'enclume et décrivaient dans l'atelier sombre des perspectives écarlates d'une seconde, les forgerons écoutèrent attentivement la narration du garde-champêtre. Quand il eut fini, Demane leva son fonçoir et les frappeurs déposèrent leurs lourds marteaux. Les deux autres aides, les drilles de Coreman, qui n'ayant point à « donner » sur les grosses pièces, s'occupaient de taillanderies, cessèrent de faire crier la lime et le burin et tournèrent la tête vers le conteur.

— Ecoute, Jéroen, je ne crois pas ce que tu viens de nous dire; pour un bon motif c'est que la Touvraise est partie, bien partie mon gars et qu'elle ne reviendra plus. Ne nous chante donc pas des historiettes extraordinaires sur son compte; nous n'en connaissons que trop, laisse cela aux ravaudeurs, mon brave! Puissions-nous bientôt oublier la sorcière, perdre jusqu'à son souvenir; car cette vieille rusée semble avoir fourré dans le corps de nos femmes et des enfants la peur de son mauvais esprit! Moi-même, Jéroen, quand, j'étais plus jeune j'ai bien

souvent tremblé en la voyant, et rien ne me la faisait plus craindre que les mystérieuses histoires que ma grand'mère me racontait sur son compte. Mais à présent cela est fini et tous ces récits de vieilles femmes ne savent plus m'émouvoir.

— Je n'ajoute pas foi à tout ce que l'on dit, baes Demane, mais je vous assure que hier soir j'ai vu la Touvraise, devant sa maisonnette ruinée et qu'elle était plus grande que jadis; on eût dit que depuis son absence elle avait grandi d'un mètre. Cela n'est pas impossible, après tout, n'est-ce pas camarades?

Les frappeurs et Coreman acquiescèrent d'un signe de tête; et de nouveau le bruit du travail reprit et emplit la forge d'éclats de métal et du bourdonnement des soufflets poussifs.

Jeannot, au moment où Jéroen entrait chez son père, revenait de la route de Gand où sa mère l'avait envoyé faire des courses. Il avait pénétré sans tapage dans l'atelier pour écouter les confidences du garde.

Dès le lendemain, après la classe, il relata tout aux camarades qui contèrent à leur tour cette étrange aventure dans leurs foyers respectifs. L'histoire occupait tellement le cerveau du gamin qu'il alla même la dire au cordonnier de ses parents qui habitait au bout du bourg.

Ce cordonnier comptait Jeannot parmi ses bons camarades, il aimait beaucoup l'écolier d'ailleurs. Le père Tiste était un vétuste petit bonhomme, recroquevillé comme du cuir tordu par la chaleur; il avait une mince figure jaune où brillaient des yeux gris timorés. De longs cheveux blancs lui formaient une toison luisante et méandreuse dont les mèches touchaient ses épaules obliques.

Deux ou trois fois chaque mois on lui donnait des souliers à raccommoder et baesine Demane choisissait presque toujours Jeannot pour lui porter la besogne. L'écolier passait une corde dans les tirants des chaussures et il s'en allait par la cavée des Petites Montagnes en se dirigeant vers le faubourg.

Dans la grand'rue il s'arrêtait devant la porte d'une rustique auberge: Au Balai, et attendait qu'un passant s'amenât. Il était si petit qu'il lui était impossible d'atteindre au loquet de la porte et il avait recours à la bonté du premier passant pour s'introduire. Il traversait la salle de l'auberge sans traîner ses sabots, de peur de déchaîner la colère de la baesine en détériorant les arabesques matinales de sable blanc qui entouraient le comptoir et les tables bien rangées et que ne poissaient pas encore les verres des buyeurs.

Il s'engageait dans l'escalier à la rampe curieuse, précédée d'un grand lion de chêne assis sur un socle torse, et grimpait à l'étage. Ayant poussé la pointe de son sabot contre l'huis, le vieux cordonnier venait entrebailler la porte, et l'écolier entrait en lui disant bonjour d'un coup de casquette.

Il regardait Demane un instant à travers ses lunettes rondes, puis il lui enlevait sa charge qu'il examinait méticuleusement. Il s'asseyait sur son siège bas, fait d'une chaise aux pieds et au dossier abattus, et disait d'une voix douce:

— Petit, tu diras à ta maman que ce sera pour mardi après-midi, ou si tu veux venir mercredi au retour de la classe, c'est bon aussi.

Et il reprenait son travail, sans se préoccuper de la présence du gamin. Tiste clouait des semelles, tirait son ligneul, frappait son cuir à coup de maillet, se préparait à monter une paire de bottes.

Dans un coin de la pièce Tchip-Tchip, la femme du cordonnier, pelait des pommes de terre ou reprisait des bas. Jeannot allait près d'elle et elle l'embrassait sur les deux joues en lui pinçant le menton. Puis elle détachait du mur une grande cage pleine de serins qu'elle mettait sur

la table; et, durant un quart d'heure, l'enfant contemplait les oiseaux jaunes. Ceux-ci avaient tous un minuscule bonnet rouge, en forme de crête, collé sur le sommet de la tête, ce qui les rendait extraordinairement drôles.

La petite vieille les faisait baigner devant le fils du forgeron, elle leur donnait du sucre, des bouts de mie fraîche qui stimulaient leur sauvagerie et les faisaient s'ébattre et se becqueter jalousement. Et le cordonnier jetait de temps en temps vers sa femme des regards courroucés en haussant les épaules.

Ces canaris étaient une cause de continuelles disputes entre le mari et sa moitié, disputes au cours desquelles il finissait par la battre comme plâtre. Malgré les raclées, entêtée et stoïque, la maniaque ne consentant point à se séparer de ces oiseaux d'achoppement. Elle s'en occupait durant la plus grande partie de la journée et négligeait pour eux toutes les autres besognes du ménage. Lorsque parfois le cordonnier était malade ou qu'il s'alitait, exténué par un excès de travail, elle ne s'apitoyait pas le moins du monde sur le mal de son homme; elle ne songeait qu'à ses amis encagés, les soignant, leur confectionnant des crêtes nouvelles d'un rouge écarlate, les dorlotant comme de petits êtes chers, comme des enfants.

Le placide cordonnier finit par devenir férocément jaloux des serins. Souvent, lorsqu'en été, séduits par le soleil et la nature, les oiseaux chantaient de concert en emplissant la chambre de cris perçants et de trilles sans fin, il s'encolérait, jurait et, n'y tenant plus, il lançait vers la cage le soulier, l'alène qu'il tenait en main, pour faire taire ces désagréables bêtes. La plupart du temps le projectile atteignait Tchip-Tchip qui gémissait douloureusement, sans que le cordonnier ne s'en alarmât.

Les hostilités s'étant ouvertes de cette façon, la guerre s'engageait furibonde. Ils se harpaient comme des chiens. Naturellement, l'homme ayant toujours le dessus, daubait sa femme, la piétinait à plaisir jusqu'à ce quelle restât inanimée sur le carreau. Imperturbable, il reprenait son travail, sans se soucier du corps rigide qui était étendu près de lui.

Une matinée d'octobre, Jeannot se rendit chez le cordonnier. A mi-chemin, il rencontra son ami Félix, le fils du vannier. Celui-ci l'accompagna et, comme le fils du forgeron lui avait souvent parlé du bonhomme, de sa femme et des canaris, il fut heureux d'entrer avec Jeannot au Balai.

Tandis qu'ils montaient, après avoir regardé un instant le calme lion accroupi que Féliks trouvait très drôle avec ses grosses griffes posées sur un écusson, ils perçurent un grand bruit, puis des éclats de voix et des trilles d'oiseaux peureux.

Demane regarda Féliks qui montait l'escalier après lui; il riait en montrant, sur le palier, la porte close.

-Nous arrivons bien, dit-il, ils se disputent!

Jeannot frappa, et, comme la porte ne s'ouvrait pas, Féliks se soulevant sur ses sabots parvint à lever la clenchette. Craintivement ils entrèrent dans la pièce en ôtant leurs casquettes, tremblant comme s'ils avaient pêché.

Le cordonnier ne les avait pas entendus, sans doute, car il frappait nerveusement son cuir tout en lançant à sa femme des épithètes bruyantes et furieuses. Il était comme fou, tous ses membres se démenaient et sa tête oscillait en décrivant des soubresauts à chaque coup de maillet ou après chaque juron.

Plus loin, dans son coin habituel, était assise Tchip-Tchip, toute rouge, bougonnante, les cheveux en désordre; sur la table, dans leur cage treillagée, les serins voletaient, lâchant de temps à autre une vocalise craintive au milieu du bruit et des cris de leurs maîtres.

La petite vieille se leva et, comme pour défier son homme, elle commença à dorloter ses oiseaux, leur donnant des doux noms, poussant entre les mignons barreaux des bouts de sucre que les canaris venaient becqueter tour à tour.

- Vas-tu laisser ces vilaines bêtes en paix ! Vas-tu les faire taire, vieille folle damnée !
- Damnée! ah! tu m'appelles damnée! Attends, bonhomme, et nous verrons qui de nous deux prendra le chemin de l'enfer; ce n'est pas ton saint patron qui te retiendra, mami, il connaît trop bien ton cœur de pierre!

Le vieux camarade de Jeannot se leva, tel un ressort, à ces paroles. Ses yeux, très grands et pleins de colère, se fixèrent un instant sur les deux enfants et leur communiquèrent d'étranges frissons qui les firent reculer jusque contre le mur. Si la porte eût été ouverte ils se seraient enfuis tout de suite tant leurs poitrines haletaient de frayeur.

Tiste s'avança vers sa moitié, lui arracha brutalement la cage qu'il jeta avec force dans la cheminée. On entendit une exclamation courroucée, puis des plaintes d'oiseaux et, sous le treillage de fil de fer, des ailes se débattaient, de petites têtes craintives se cachaient dans les plumes en montrant soudain de minuscules yeux ronds, fixes comme des points de mercure.

Le cordonnier se rassit en se frottant le front. La vieille, en étendant les bras, se dirigea vers la cheminée, reprit jalousement la cage qu'elle pressa contre sa maigre poitrine. Et de ses yeux ternis par l'âge coulaient quelques larmes limpides, très lentes et très grosses.

— Oh! les pauvres petits, les pauvres petits! Dieu vous vengera de ce mauvais diable, de ce vilain bourreau!

L'autre n'y tint plus ; il saisit son maillet et, d'un coup net, irraisonné, le lança vers sa femme avec véhémence.

La masse de fer atteignit Tchip-Tchip à la tête, en plein crâne. Elle tomba de tout son long, ainsi qu'une masse sur le parquet, sans un mot, avec dans la gorge une plainte râlante. A son front parut une tache rouge d'où se mit à couler un mince ruban écarlate qui forma, très lentement, autour des cheveux gris encadrant la tête livide, une auréole de velours sombre.

Les deux gamins étaient épouvantés, hypnotisés, sans vie en leurs membres engourdis. Le cordonnier avait repris sa besogne et sifflotait sans se préoccuper de rien, entièrement impassible. Tout à coup Féliks se retourna, ouvrit la porte d'un mouvement désespéré. Et, fort pâles, ils dégringolèrent des escaliers et traversèrent le cabaret ainsi qu'une trombe, impatients d'être loin de cette maison fatale où ils avaient vu entrer la mort.

En arrivant aux Quatre-Vents leur peur avait diminué et ils ne tremblaient plus. La neige tombait depuis une heure et blanchissait la route en laissant aux haies des lignes noires. Le crépuscule descendait dans la campagne et étendait onctueusement sur la nature son voile de ténèbres grises. Après avoir traversé le ponceau du Moulinet, les deux amis se préparaient à se quitter lorsque, sous la porte charretière de Van Daelen ils aperçurent une masse inanimée à côté de laquelle aboyait un jeune chien, très maigre et très roux.

Les enfants s'approchèrent tandis que le roquet aboyait plus fort en leur montrant de petites dents pointues.

— Un homme! fit soudain Féliks, après avoir bien scruté l'ombre de la grande porte.

Il était étendu contre le battant gauche, les genoux repliés, la tête, coiffée d'une casquette graisseuse, cachée entre les bras qui se croisaient sur les cuisses. Les vêtements de l'inconnu étaient en lambeaux et, çà et là, la chair apparaissait nue, bleuie par le froid; et les mains montraient des gerçures écaillées de sang.

Le malheureux semblait dormir, car il restait impassible. Tandis que Jeannot courait prévenir sa mère, Féliks, contournant la ferme, entra chez les Van Daelen. Lorsque Demane revint accompagné de Baltus et de sa mère, munie d'un verre d'eau de vie, le baes Van Daelen s'amenait le long de la haie en portant une lanterne, car la nuit était entièrement venue.

On secoua le bonhomme; il resta rigide, sans mouvement, comme mort. Le fermier lui souleva la tête qui retomba fatiguée sur le genou; et à la lueur de la lanterne on distingua une figure jeune et pâle, aux lèvres contractées qu'ombrageait une mignonne moustache brune. Pas une des personnes présentes,—et maintenant elles se pressaient nombreuses devant la charretière, — ne connaissait ce visage, cette tête souffrante marquée par le destin.

Le baes, aidé de Piet Mies, un de ses valets de ferme, transporta l'inconnu dans la cuisine, où on le plaça sur un siège devant la haute cheminée qu'éclairait un bon feu de bois.

Au bout de quelques minutes les membres parurent se dégourdir et les joues se rosirent un peu. Puis, en ramenant doucement ses mains pendantes sur ses genoux, le gars écarquilla imperceptiblement les paupières et tourna son visage vers le fond de la salle où le baes et la mère Demane causaient à voix basse, entourés des trois gamins et du valet silencieux.

Van Daelen alla vers la cheminée, prit sur la table le verre plein d'eau de vie que la femme du forgeron avait apporté et le porta à la bouche du vagabond. Ses lèvres s'entrouvrirent et il but une longue gorgée, pendant que sa poitrine haletait étrangement.

Tout le monde l'entourait maintenant, impatient de l'entendre parler, inquiet et curieux de ce qu'il allait dire.

La moitié du fermier chauffait à la crémaillère, dans un bol de cuivre, quelques tasses de bouillon qui restaient du repas de midi. Puis, en attendant que le ressuscité recouvrât entièrement ses sens, elle alla dans l'alcove, prit une grosse paire de sabots de son homme, l'emplit de foin et les passa ensuite aux pieds du gars, après lui avoir ôté ses pitoyables chaussures.

Bientôt ses yeux s'ouvrirent tout à fait et se promenèrent plein d'étonnement sur l'assistance muette. C'étaient de grands yeux noirs, saturés de bonté et de franchise, aux regards très droits et douloureux. Et soudain l'inquiétude des paysans s'en alla, car celui qui venait de passer, une heure auparavant, le seuil des Van Daelen, devait être un noble cœur, un maudit peut-être mais un brave rustre, une de ces âmes impeccables et dévouées que l'hospitalité flamande accueille toujours avec bonheur.

Les villageois songeaient à la Touvraise involontairement et les gamins se souvenaient de Tchip-Tchip que tantôt ils avaient fuie, étendue, elle aussi, inanimée!...

Des larmes maintenant coulaient sur les joues du gars; il prit son front dans les mains et regarda longuement le chambranle de la cheminée contre lequel sommeillait son jeune chien. Alors la baesine lui apporta un bol rempli de bouillon fumant qu'il se mit à manger à grands coups de cuiller; parfois il s'arrêtait pour mordre dans un briquet de pain beurré dont il distribuait une part à son camarade roux qui s'était mis sur son arrière-train. La bête semblait plus affamée que son maître, car elle avalait les croûtes sans les mâcher.

Lorsque le pauvre garçon eut fini de manger, il tendit la jatte vide à sa bienfaitrice, n'ayant pas encore dans ses jambes assez de force pour aller lui-même la déposer sur la table distante. Il était toujours très faible, si ému et si heureux qu'il ne pouvait parler, quoiqu'il eût voulu dire tant de choses reconnaissantes à ceux qui l'entouraient. Il remercia de la main et du regard; ses paupières s'abaissèrent comme pour prouver toute sa gratitude et ses yeux se rouvrirent pour contempler tendrement les deux baes.

Entretemps, sur l'ordre de Van Daelen, le valet de ferme s'était rendu dans le fenil voisin des étables, et y avait ménagé dans les foins une place confortable, rendue chaude par le voisinage de l'écurie. Lorsque l'inconnu fut bien remis, bien réconforté, les deux hommes le conduisirent dans la grange et l'aidèrent à grimper l'échelle large et rustique qui le séparait de sa couche. Il se laissa choir, encore fort fatigué, dans le velouteux fourrage, qui lui parut aussi chaud qu'un coin de fournil; et en fermant les yeux il murmura tendrement d'une voix caressante et si triste, un dank wel (1) imperceptible, qui fit venir aux paupières des paysans des larmes attendries.

Onctueusement Van Daelen étendit sur le corps de son hôte une épaisse couverture de laine; puis, après avoir regardé un instant encore la figure du misérable, que l'ombre fantaisiste rendait placide et souriante, il suivit Piet Mies dont la lanterne jetait dans les profondeurs de la grange de brusques rayons de lumière, sous les caresses desquels les choses contractaient des formes effrayantes et surnaturelles.

Sans parler, le cœur gros, le cerveau plein de pensées étranges, les paysans traversèrent les étables, sans se soucier même d'une vache qui s'était détachée et qui se promenait librement en dépouillant les autres ruminants de leur pitance; ils s'engagèrent dans la grande cour et regagnèrent la salle commune, après s'être secoués sur le seuil, pour chasser de leurs blouses et de leurs sabots la neige qui étendait sur leurs corps des caresses blanches et immaculées.

La pièce était pour ainsi dire déserte, seule la baesine s'y trouvait, préparant le repas du soir pour les gens de la ferme. Le fermier pensif vint s'asseoir près du feu, dans lequel il jeta quelques fagots de bois sec qui répandirent dans la cuisine une soudaine lueur dont les reflets

⁽¹⁾ Merci bien.

furtifs s'éparpillèrent partout, dans les pots d'étain et de cuivre des crédences antiques, sur le dos des jattes et des casseroles alignées sur les dressoirs, au centre des vitres glauques et soufflées des bahuts familiaux. Van Daelen semblait fort préoccupé; la main gauche appuyée sur le dossier d'une chaise, l'autre comprimant son front, penché vers le genoux où se posait son coude, il fixait les flammes méandreuses de l'âtre, comme pour y chercher quelque solution à un fantastique problème...

- Eh! Piet, viens ici! Dis-moi, en deux mots, ce qu'ont

fait les gars aujourd'hui ?

- Mais... mais, baes... je ne sais pas au juste! C'est

vous qui, chaque jour, arrangez la besogne...

En effet, la pensée de Van Daelen s'en était allée si loin, durant quelques minutes, qu'en revenant à sa situation normale il fut tout dépaysé; sa journée entière lui paraissait vague, il ne se souvenait plus du tout de ce qu'il avait pu faire depuis le matin. Et sa première question en abandonnant sa rêverie, fut — en baes économe et diligent — de s'assurer si un temps pour lui toujours précieux, n'avait pas été gaspillé et si aucune négligence ni aucun oubli ne s'étaient commis dans le travail quotidien.

Et, inquiet malgré tout, incertain, il obligea le valet de ferme de lui énumérer le labeur que le matin il avait distribué à chacun de ses servants. Depuis quinze ans que Mies était au service de Van Daelen il ne l'avait vu dans un si étrange état. Il en fut tellement étonné qu'il en garda pour toujours le souvenir, un souvenir qui ne pâlit pas une seconde dans sa mémoire fruste.

— Kobe De Zeel, meester, travaille à la grange, près du Moulinet, dont les auvents brisés laissent entrer la pluie et la neige; voilà deux jours qu'il s'occupe à arranger tout cela et à replâtrer du chaume. Les deux frères Bervoets battent le grain avec Dolf Rasse. Jef Draff et Miel Valk engrangent depuis la semaine passée les gerbes de la dernière moisson qui s'élèvent en meules près des Petites Montagnes. Le père Holke...toujours ses moutons, n'est-ce pas, baes! Il doit être rentré maintenant. Votre Trientje a travaillé avec moi tout le jour, meester; nous avons vanné et pelé le blé du grenier. Il était temps, car on ne l'avait plus remué depuis l'automne...

- Bon, Mies! Bon, mon ami!...

Les gens de la ferme rentrèrent l'un après l'autre en ponctuant leur entrée d'un goeden avond (1) lent et mélancolique et en ôtant leurs casquettes. Le baes parut ne pas entendre toutes ces voix amies dont les accents berçaient son existence rustique et paisible. Il resta songeur jusqu'au moment du repas. Ce n'est qu'après la soupe, dont la vapeur estompait délicatement tous les visages énergiques et durs des commensaux, qu'il sembla se dérider un peu et qu'un reflet de son sourire coutumier vint réjouir ses lèvres brunes.

Sur les instances de sa fille, à qui la baesine avait touché quelques mots de l'événement de la soirée, il consentit à raconter la découverte d'un malheureux, à moitié mort, devant la grande porte de la ferme. Et durant son récit son attendrissement gagna ses compagnons, gaillards peu portés d'ordinaire à l'apitoiement et aux émotions du cœur. En chacun entra une parcelle de pitié qui forma autour de la table un chapelet de sympathie pour le malheureux qui reposait dans la paille odoriférante du fenil.

La table dégarnie, les gens oublièrent l'histoire et commençèrent leur partie de cartes habituelle. La grande salle était très silencieuse; on n'entendait plus que le tic-tac régulier et cadencé de la vétuste horloge et le crépitement

⁽¹⁾ Bonsoir.

du bois d'un fagot nouveau qui recevait le premier baiser du feu. Les pipes culottées, dans les bouches des drilles, jutaient à chaque bouffée; les cartes sales et écornées frisselisaient comme des feuilles d'automme. Parfois un des joueurs, soulevant sa casquette, se grattait les cheveux et cela produisait un écho amorti et intime, semblable à un rongement de souris grignotant une croûte sèche. Les aiguilles des tricots de la baesine et de Trientje étaient presque imperceptibles et près du feu elles semblaient des croix rouges très mouvantes et très fines.

Puis une toux de rustre, un coup de sabot ou de soulier clouté, se démenant sous la table en raclant le sable du carrelage, offusquaient l'atmosphère bénigne et recueillie. Et le silence revenu était brisé par des éclats de voix rudes et énergiques, riantes ou fâchées:

- Hartenboer !... Klavertien !... Zeven !... (1)

Dans la caisse de chêne sculptée, où le cadran de l'horloge montrait son visage placide, neuf coups cuivrés retentirent, à longs intervalles, semblant vouloir fuir chaque annonce de l'heure.

Les cartes cessèrent de s'abattre, le vieux tapis usé se replia et les pipes se débourrèrent dans le crachoir de bois vert. Chaque gars resta un instant immobile, comptant, sans doute, les pintes qu'il avait de bon et qu'il boirait le dimanche matin après la grand'messe; d'autres calculant en eux-mêmes les verres qu'ils devaient payer sur le jeu à la baesine de l'Arbre d'Or ou au baes du cabaret de Keizer Karel.

Van Daelen remua sur sa chaise, se frotta les yeux et prenant les pinces, éparpilla dans la cheminée les quelques braises encore rouges qui bientôt se violacèrent et se noircirent en plongeant le manteau de la cheminée dans une ombre opaque.

⁽¹⁾ Valet de cœur !... Dix de trèfle!... Sept !...

Les valets repoussèrent leurs tabourets contre la muraille, en bon ordre, sans trop déranger le sable autour des bahuts et des crédences. Chacun prit dans un coin une des lanternes de cuivre, qui alignaient leurs globes de verre sur un dressoir renaissance, et l'alluma. Puis, un à un, ils s'en allèrent, précédés d'un fourmillement de rayons jaunes sur la neige épaisse de la cour et en dessinant sur le mur de la cuisine une ombre immense, grotesque, qui disparaissait comme un rêve sous la masse d'une ombre nouvelle et plus grande...

Trientje entra dans son alcove dont retombèrent les rideaux clairs à fleurs mauves. Van Daelen éteignit la bougie qui pleurait dans un bougeoir de cuivre une pluie de larmes d'or et gagna son lit, sous la grande alcove où dormait déjà la baesine diligente et soigneuse.

V.

Trientje, comme de coutume, se leva la première. 11 venait de sonner six heures au clocher du village, six coups cadencés, lourds, imposants, auxquels les six échos cuivrés de l'horloge flamande répondirent telle une voix amie. Comme le jour tarderait longtemps encore à paraître elle fit de la lumière; puis, jetant dans l'âtre une bûche de bois sec, elle y mit le feu. Et une chaleur moite régna bientôt dans la pièce tranquille qu'emplissait le bruit des respirations des baes, amorties par les rideaux de coutil, et la plainte des sabots de la fille, vaquant dans la cuisine à la besogne du ménage.

Elle attacha la bouilloire à la crémaillère noircie et, s'enveloppant la tête d'un madras épais, elle sortit en tenant à la main une lanterne branlante. Il faisait très froid dehors, la neige avait cessé durant la nuit pour faire place à une gelée intense qui prenait aux oreilles et faisait

craquer sous les pieds la couche blanche et unie. A quelques fenêtres d'un bâtiment voisin, le corps de logis des gens de la ferme, brillait une faible lumière : les valets se levaient pour reprendre le travail journalier. La fille du fermier traversa la cour pour entrer dans l'étable et attacha sa lanterne à un barreau de crêche.

Les vaches beuglèrent et fixèrent sur la paysanne leurs grands yeux innocents en tournant leurs grosses têtes dans sa direction. Trientje prit un tabouret en forme de trépied et, s'installant au flanc droit de la première bête, commença à la traire. Sa large main agrippait les mamelles longues et molles, les caressait une seconde, les serrait en tirant un peu; et le lait, en jets blancs, éclaboussait le fond du seau dont retentissait durement le zinc. Et, petit à petit, le vaisseau s'emplissait écumeux, blanc comme la neige de la cour, légèrement doré d'un côté par le reflet de la lampe. Les huit vaches furent ainsi allégées de leur précieuse charge et la fille transvasait le lait dans de grandes cruches de cuivre, aux formes curieuses et larges, et qu'elle aligna contre la porte, prêtes à être enlevées.

Soudain elle s'arrêta et devant ses yeux passa le reflet d'une pensée ; elle regarda longtemps le fond de l'étable plongé encore dans l'obscurité, tout en renouant ses cheveux qui lui tombaient sur l'épaule. Son visage redevint placide, ses yeux insouciants; elle emplit la crêche de trèfle et de pontis et balava le purin vers l'ouverture

de la rigole.

Trientje éteignit la lanterne, car le jour pénétrait pâle et comme inquiet dans la pièce pleine des vapeurs et de l'haleine des bestiaux. C'étaient des rayons étroits traversant deux œils-de-bœuf élevés et qui dessinaient dans l'étable deux grands ronds gris et fades en accrochant aux croupes des vaches des secteurs de leur lumière.

De nouveau un nuage passa sur le front de la fille et ses yeux bleus brillèrent vivement dans le demi-jour. Elle se dirigea résolument vers le coin qu'elle regardait tantôt et où maintenant — l'obscurité dissoute — s'apercevait les échelons d'un escalier ajouré. Elle monta furtivement, évitant de faire le moindre bruit, et pénétra dans la fenière. Devant la trappe elle enleva ses sabots et s'avança vers l'endroit où dormait l'homme que son père avait recueilli la veille. Elle s'arrêta pour contempler le dormeur. Le jour l'éclairait favorablement car une baie voisine dirigeait vers lui tous ses rayons. Le gars était enroulé dans la couverture, seule sa tête, qu'un bras soutenait sur le foin, apparaissait bien distincte, tournée vers les combles.

L'inconnu pouvait avoir dix-huit ans, — deux ans de plus que Trientje, — sa bouche était moyenne et rouge, le menton rond, le masque régulier encadré de cheveux noirs. Devant cette figure calme, mais révélant la souffrance dans chaque ligne, le cœur de la paysanne se mît à battre.

 Si jeune, songea-t-elle, et sans soutien. Pauvre vagabond !...

Comme elle le voyait bouger elle s'empressa de partir en prenant ses sabots en mains pour ne pas l'éveiller tout à fait en marchant près de lui. Elle se rendit dans la cuisine que venaient de quitter les gars après avoir pris leur repas matinal; et, tandis qu'elle buvait son café, Piet Mies chargeait sur une étroite charrette les cruches débordantes de lait.

Quelques instants après Trientje sortait de la cour de la ferme, hissée sur le véhicule et en faisant claquer son fouet au-dessus de la croupe du hongre.

Elle prit le « fossé, » puis la route des Quatre-Vents, à droite, en se dirigeant vers la ville. Et au loin on percevait encore les échos de sa voix de fille saine et vigoureuse encourageant le cheval : « Huhau !... Dia !... Hop !... »

Les gamins restèrent plusieurs jours sans voir l'hôte

étrange des Van Daelen. Le troisième matin, en se rendant en classe, les deux frères Demane l'aperçurent dans la cour de la ferme curant une araire. Il n'était plus le même, il était vêtu d'un vêtement d'épais velours et il avait des gros sabots neufs d'où sortaient des brindilles de paille; et autour de son cou s'enroulaient les plis d'un épais mouchoir rouge à pois blancs. Sous l'auvent proche il polissait le coutre de sa charrue, les genoux pliés sur le sol; et il sifflotait tout en semblant s'intéresser de tout cœur à sa besogne. Au bruit des écoliers passant devant la porte charretière il se retourna et fixa sur eux ses longs et tranquilles regards. Il parut réfléchir un instant et, soudain, reconnaissant Jeannot et Baltus, il leur fit de loin un signe amical de la main.

Au bout d'une semaine Demane connut toute l'histoire du gars que Féliks et lui avaient sauvé d'une mort presque certaine. Piet Mies la raconta au forgeron le jeudi après, au moment même ou Jeannot se trouvait près de son père, s'amusant à contempler le feu d'artifice d'étincelles dans l'ombre de la bure. C'était le récit même que le malheureux avait fait à ses bienfaiteurs le lendemain de son arrivée.

Le pauvre garçon s'appelait Cholle — Cholle tout court — et était orphelin. Il n'avait jamais connu sa mère ni son village; dès son enfance il se vit sur les grandes routes, tout seul, malheureux et solitaire comme les flaques lugubres des ornières qu'écrase et éparpille chaque passage d'un chariot. La nature aussi le rejetait de partout, sans pitié pour sa jeunesse; et son existence était une étroite ornière où chaque jour le désespoir écrasait son âme. Il vécut dans de nombreux villages, recueilli par des gens qui l'abandonnaient ensuite parce qu'il ne savait aucun métier. Il connut ainsi la Flandre, la Campine, le Hageland, sans rencontrer un cœur jumeau, un être sincèrement ami. Un destin cruel s'attachait à ses pas; on

eût dit son front marqué de caractères indéchiffrables pour lui seul et qui enjoignaient aux paysans de ne pas l'aimer, de le recueillir mais de ne pas le garder. Il eut mille foyers sans en posséder un seul! Il entendit mille voix le plaindre sans entendre jamais un mot d'affection ni de réconfort! Et depuis des années, qui lui paraissaient tellement longues qu'il considérait son visage jeune et ses cheveux de jais comme une ironie suprême du ciel, il allait par les chemins poudrés ou détrempés, au travers des bois pleins de chants joyeux et railleurs, à la nature caressante et luxuriante ainsi qu'un rêve oriental.

Bien souvent il avait été près de la mort; une balle de garde l'avait atteint un jour, tandis qu'il fuyait après avoir volé quelques fruits d'un verger. Une nuit qu'il faisait très noir, des maraudeurs, le prenant peut-être pour un bourgeois, l'avaient assailli aux environs d'une grande ville dont on distinguait au loin les lumières fourmillantes. Jusqu'au matin il resta inanimé sur le sable, l'épaule piquée d'un long couteau, qu'il dut arracher lui-même, dans la solitude; et il pansa la plaie à l'aide de bandes de son pauvre linge. Les paysans n'auraient jamais cru son récit, s'il l'avait conté au bourg voisin; son aventure aurait éveillé des soupçons et alors, si jamais il repassait dans le même village, les cultivateurs l'auraient chassé sans lui faire l'aumône, sans lui permettre de gîter une seule nuit dans un coin de grange ou d'écurie... Et il s'était tu, souffrant des semaines de cette blessure dont chaque mouvement du bras rouvrait la cicatrice...

C'est tout ce qu'il savait de sa vie, de sa vie si courte mais qui pour lui se perdait bien loin, à d'inestimables distances, dans des ombres et des ténèbres de souffrances.

Sa narration fit le tour du village; chaque fermier fut heureux d'héberger Cholle à son tour. Sa vie avait tellement touché le cœur de tous que cela leur semblait un devoir, une volonté de Dieu, de sauver et de réconforter enfin ce misérable dont le bourg avait presque été la dernière étape! Durant de si longues années ils avaient soulagé la Touvraise! Quel bonheur de protéger maintenant un être intéressant dont ils ne devaient pas craindre la malveillance!

Et Cholle devint l'enfant du clocher. Il travaillait durant quelques jours chez Vermieren, chez Van Daelen; il y eut jusqu'au baes Stave Denhop, du Keizer Karel, qui le requit pour brasser toute une semaine à sa cuve.

Parfois, au retour de l'école la bande des enfants l'apercevait dans les champs ; il hissait sur un chariot la paille d'un gerbier qu'il rentrait à la ferme, la provision des granges étant épuisée. Les gamins grimpaient au sommet de la charge, aidaient Cholle à embreler les bottes, et le gars se suspendait au tortoir du cable pour serrer les cordes davantage. Puis tous se pressaient dans les gerbes pour se préserver de l'air froid de février, et le grand camarade leur tendait les plus petits d'entre-eux qui prenaient place tout en haut de la paille, la tête à peine dépassant les fourrages. Et l'attelage ainsi gagnait le village en côtoyant, au « fossé, » les murs des barons Vierendael au-dessus desquels toute la bande apercevait le château, à peine caché par les arbres dépouillés de leurs feuillages. Et au milieu du fronton ils distinguaient, se proéminant sur le ciel, la masse légère de la statue de Minerve, dont la forme incertaine les avait toujours intrigués.

D'autres jours, avec quelques compagnons, Cholle battait en grange dans l'aire des Vermieren. Ce fut dur d'abord mais après quelques jours il parvint à accorder la verge de son fléau avec le mouvement des autres batteurs. Puis, au commencement d'avril, Jeannot et ses condisciples le virent fumer les terres de baes Van Daelen et promener la herse sur les champs étendus; ensuite il laboura de longs jours et sa charrue décrivait sur le sol gras d'immenses parallèles au dos arrondi et brun. Et près de l'orphelin jappait son chien Tom qui maintenant était devenu une magnifique bête, un de ces fidèles et fiers chiens de bergers tels qu'on en rencontre encore dans la contrée brabançonne.

Dans le village tout le monde croyait Cholle heureux; parfois, il est vrai, on lisait sur son visage une inquiétu de et une tristesse passagères, mais les fermiers n'y attachaient aucune importance et d'un bon mot, d'une tape sur l'épaule, ils dissipaient cette apparente mélancolie qu'ils supposaient engendrée par le souvenir de ses jours douloureux.

Mais personne n'a pu lire dans l'âme de Cholle, personne n'y a découvert ce feu intime et secret qui fait de son cœur une flamme brûlante et sinueuse! On le croit heureux, sans soucis! Ah, oui, le bonheur n'est pas fait pour sa pensée! Jamais, nulle part, il ne trouva le calme et l'affection tels qu'il les rêve et les mérite; et, comme le juif de la légende, que dans ses foyers de passage il entendit souvent conter, il ira plus loin encore, il marchera sans cesse en traînant sa vie fatale dont ne voudra jamais la mort!

Lorsque les villageois de loin regardent le vagabond occupé à enrayer ses labours, ils le supposent insouciant, satisfait de tout et de lui-même. Mais s'ils approchaient sans bruit, en évitant d'annoncer leur présence, l'étonnement les saisirait et les clouerait au sol!...

Car Cholle, dans la solitude, éloigné de tout compagnon, pleure silencieusement. Ses yeux humides se fixent sans cesse sur l'acier poli du versoir d'où sortent des rubans de terre molle qui se déposent sur le dos des sillons. Son cœur bat très fort, si fort qu'il ne perçoit pas le tapage amorti des sabots du cheval dont les empreintes disparaissent sous le soc de la charrue. Parfois sa main se crispe et broie les mancherons de bois; et tandis qu'au bout du champ, près du Moulinet, l'animal hennissant s'arrête,

le gars un instant caresse de son regard farouche le clocher de l'église proche et pleure davantage. Puis, guidant le cheval, il entame un autre trait, les yeux toujours rivés au ruban de terre infini qu'engendre l'araire, cette bande brune uniforme et fixe comme sa monotone rêverie.

Non! on ne l'aime pas dans le village! Le baes Van Daelen même n'a pas pour lui l'affection qu'il avait cru lire les premiers jours dans ses prunelles de bon paysan. Il le traîte un peu moins bien qu'un tombelier ou qu'un batteur! Et tout le monde semble lui faire l'aumône, il paraît vivre de toutes leurs charités, lui, qui travaille le jour entier, plus que n'importe qui. Il s'oublie dans le travail et trouve en peinant dur un baume à sa blessure éternelle, puisque seul, il peut pleurer et c'est toujours un peu de fraîcheur sur son désespoir aride!

Les gars le narguent, le tiennent à l'écart; rarement ils lui permettent de prendre part à leurs réjouissances; lorsque, pour remplacer un manquant, ils l'admettent dans leurs groupes, aux jeux de boules, de quilles ou de palets, ils lui battent froid, se soucient peu de ses coups que sa gaucherie rend insignifiants. Les paroles qu'on lui adresse sont rares et toutes disent la même phrase: « Sois heureux, misérable « sans famille, » qu'on te tolère parmi nous, tu n'es pas du bourg! » Oh! il n'est pas du bourg, mais les âmes sincères et loyales ne sont-elles pas de tous les bourgs, de toutes les patries?...

Et le dimanche après-midi, dans les cabarets, ils jouent les autres, ils rient en trinquant de leurs verres où moussent la bière d'orge et le lambic. Et il lui faut vider sa pinte sans caresser le flanc d'un verre amical, sans mêler son rire à celui d'un joyeux gars, d'un bon camarade. Toujours seul, au milieu du plaisir, au milieu du travail, au milieu de la famille des baes Van Daelen, au milieu du bruit!

En songeant à cela Cholle halète et sa main se pose sur son front brûlant où perle la sueur... Mais soudain il sourit en voyant sur le chemin du Beekkant les enfants du village qui, en se donnant le bras, passent en lui criant bonjour et s'en vont en chantant.

— Ceux-là sont heureux, la douleur leur est inconnue et tout le monde les aime et les jalouse. Oh! si j'avais aussi un village natal et une bonne mère!...

Dès ce jour de mai il sembla moins morose et il crut sa tristesse diminuée. Il passa désormais de longues heures avec les gamins, devenant leur camarade ainé, le chef de leur petite bande. Il reporta toute la tendresse que contenait son cœur sur les écoliers et, pour mériter leur affection, il les initiait à des jeux inconnus, les guidant dès les mois de juin et de juillet, les jeudis et les dimanches, vers des vergers éloignés situés dans les environs de Dilbeek et de Berchem. Tom les accompagnait, les enfants ne lui ménageaient point leurs caresses et ainsi il devint leur ami dévoué.

De retour au village, vers le crépuscule, les gamins apportaient à Cholle des briquets de pains beurrés qu'il dévorait avec délice et dont son chien roux avait sa part. Les petits maraudeurs payaient ainsi le dévouement du camarade, le plaisir nouveau et pour eux inconnu que Cholle leur procurait depuis quelques semaines.

Entretemps il travaillait, car les fermiers l'accueillaient toujours, heureux de le charger de la mauvaise besogne. Et il la menait à bien, avec plaisir, en songeant aux prochaines excursions.

En été des pensées étranges bourrèrent son cerveau; en voyant le soleil, l'envie lui prenait de partir, de quitter ce village ainsi que chaque saison il en avait quitté un autre!... C'était comme une volonté occulte l'obligeant d'aller plus loin, toujours plus loin! Et, esclave du destin qui s'acharnait sur son être, il partit un matin dès l'aurore...

Le lendemain soir il était de retour, et les écoliers,

inquiets de son absence ressentirent une grande joie en le revoyant. Il leur devenait cher, ils l'aimaient, eux, ainsi qu'un grand frère, tant il était doux et bon.

Ses absences se multiplièrent, mais, toujours, le jeudi et le dimanche, il se trouvait au poste, sous l'ombre du « linde » où venaient s'assembler sa bande.

Une fois, au mois d'août, il s'absenta durant toute une semaine. On le crut parti pour de bon et déja le regret avait fait place à un souvenir très pâle de son bon cœur. Mais un matin il rentra chez Van Daelen, très calme, les yeux plus brillants, les habits plus poussiéreux que jamais; et le baes lui donna du travail en le regardant longuement et en hochant la tête d'un mouvement brusque. Le bonhomme ne voulait pas le renvoyer, car dans sa pensée n'avait pas pâli l'impression qui s'était emparée de lui le soir de janvier où le gars avait été trouvé inanimé devant la ferme. Il avait peur de le savoir, de nouveau ainsi, seul, en un pays lointain; et avec bonheur il l'occuperait sans cesse, malgré ses maraudes et ses vagabondages...

Durant ses jours de spleen Cholle allait bien loin, de bourg en bourg, couchant dans les bois à la belle étoile, s'endormant au chant du rossignol, en admirant le soleil du crépuscule qui plongeait les verdures dans une vapeur dorée.

Il adorait la nature sans s'en expliquer la beauté, se laissait aller à cueillir de lourdes gerbes de fleurs sauvages qu'il jetait bientôt pour en cueillir d'autres, et la masse parfumée le paraît d'un manteau de riantes couleurs. L'arome et la poésie des sous-bois l'enivraient; il se roulait dans les hautes herbes, s'y perdait comme dans des vagues douces et muettes. Alors il se trouvait heureux, il oubliait les hommes et le monde, il oubliait sa pauvreté, car ces forêts et ces plaines, ce soleil brillant, cette lune souvent voilée et comme attendrie, ces innombrable astres qui parsèment le manteau de l'infini de paillettes d'or, tout enfin, ces arbres et ces fleurs, ces oiseaux et leurs chants, tout cela était à lui; lui seul régnait sur ces magnificences. Il eût voulu vivre ainsi des semaines, des mois, toujours, emplir son cœur de toute la poésie qui se dégageait de ces horizons sans fin et de ces soirs placides étoilés de lys blancs.

Et un matin il se réveillait la pensée tout autre, son beau rêve d'idéal enterré dans l'oubli. Le vagabond reparaissait, l'être de sa jeunesse mouvementée, le vagabond instinctif qui grimpait aux arbres, dénichait les couvées nouvelles, pris d'un besoin inéluctable de détruire pour assouvir son originelle passion.

Souvent il pleurait en revenant vers le village; un regret que son inconscience ne tentait point de définir martelait son cœur. Il était toujours le même cependant, c'était bien lui, depuis des mois, le laboureur de ces champs là-bas sur lesquels il allait retravailler demain!

Et, en guidant sa charrue, il recommence à songer; par instants alors son âme s'entrouvre et il redevient rèveur durant une seconde. Puis, désespéré, pour oublier encore et voiler ses souvenirs, il s'approche de son araire et se remet à tisser son gros fil de terre brune...

VI

Dès le printemps le jardin abandonné de la Touvraise avait revu la ribambelle des écoliers. La haie n'existait plus qu'en quelques endroits et les arbustes de sureau encore debout ne présentaient que des branches brisées.

De la chaumine il ne restait que quelques fragments de murailles; les orages, le temps avaient tout exterminé. Des monceaux de briques gisaient çà et là, montrant des fragments de portes, de poutres brisées. Quelques pans de murs subsistants dessinaient des espèces de créneaux irréguliers sur lesquels grimpaient les Demane et leurs camarades. Et chaque jour, à l'aide de barres de fer trouvées dans les ruines, ils abattaient quelques pierres, ils ménageaient des brèches qui faisaient se renverser parfois un pan de briques entier.

Ils n'avaient plus peur ; ils croyaient que le poids des matériaux brisés écraserait à jamais les mauvaises âmes qui sous la maisonnette, dans des demeures souterraines,

complotaient leurs mauvais coups !...

Le puits les inquiétait encore. Le vilain monstre y rugissait toujours ; en penchant leurs têtes peureuses au-dessus du gouffre ils percevaient, comme deux ans auparavant, les plaintes de la bête fantastique au milieu du bourdonnement de l'eau infernale. Et les regards de flammes semblaient plus écarlates encore et plus furieux ; et, vers midi surtout, le fond du puits rougeoyait comme un soleil couchant!

Le rêve de tous était de précipiter les deux grosses pierres courbes, qui formaient la margelle, au fond de l'abîme, et d'anéantir sous leur chute l'être diabolique aux yeux de braises!

Mais elles étaient trop bien maçonnées, ils n'arriveraient jamais à les rendre mobiles; et puis parviendraient-ils à les renverser au moyen de leurs bras d'enfants!

Cependant, à force de grimper sur le puits, le mortier tombait des interstices des briques. A l'aide de cailloux, et de burins que Jeannot avait soustraits à la forge paternelle, ils parvinrent à enlever quelques moellons. Les pierres commencèrent à se mouvoir et bientôt n'adhérèrent plus du tout à la maçonnerie. Mais comment les faire glisser pour leur faire perdre l'équilibre? Ils essayèrent à maintes reprises mais sans réussir.

C'est alors que Jeannot et Pei De Coen songèrent à avoir recours à Cholle.

Un dimanche matin ils se réunirent comme d'habitude

sous le tilleul; en quelques mots ils contèrent à l'orphelin de quoi il s'agissait. Celui-ci sourit à leurs naïves confidences, puis, sans leur répondre, il se dirigea avec eux vers les Petites Montagnes. Silencieusement on entra dans le jardin sauvage. La bande se mit derrière Cholle, pour bien voir! Il tâta d'abord la masse, s'assurant de sa résistance; ensuite il appuya la paume de ses deux mains contre la pierre branlante en formant avec tout son corps une ligne oblique.

Il poussa une fois, deux fois ; rien ne bougeait! Cholle se frotta le front du revers de sa manche et reprit sa pose première.

- Han !... Boung !...

Un bruit formidable. Et parmi ce bruit une étrange plainte, comme un pleur immense. Ensuite un éclaboussement d'eau qui, en pluie fine et brûlante, s'éparpilla sur les enfants.

En bientôt, sous l'effort du gars, l'autre fragment de la margelle s'affala à son tour et disparut au fond du puits avec un bruit de canon dont les échos se répercutèrent de longues secondes.

Cholle, très calme, se retourna et, souriant, regarda ses petits camarades, comme pour leur demander s'ils étaient satisfaits. Pour toute réponse ils réunirent leurs mains et se mirent à danser autour de lui une ronde joyeuse en chantant leurs couplets favoris. Et les petits sabots en s'entrechoquant soulignaient les accords de leur chanson que Cholle écoutait ravi et heureux, et en s'appuyant sur le rebord du puits ruiné.

La Touvraise était partie et le monstre mort! Désormais les écoliers n'auraient plus de soucis, car le bonheur complet allait régner dans le village.

Depuis ce jour Cholle leur fut cher, et il s'attacha toutes leurs reconnaissances. Ce n'est que parmi eux qu'il se plaisait car il s'y savait aimé de tout cœur. Il était plus âgé qu'eux mais n'était-il pas resté enfant!...

Le jeudi les écoliers s'amusaient souvent dans des parties de « saute-mouton » et de «marteau-ciseaux-couteau.» Ils aimaient surtout ce dernier jeu. A trois, les gamins formaient une ligne, les têtes rentrées touchant le dos du voisin; le premier s'appuyait au « linde. » Et les autres, sans choir, devaient sauter sur ce cheval original. Parfois, l'un des derniers cavaliers, perdant l'équilibre et voulant s'accrocher aux épaules de son voisin, renversait le groupe qui s'étalait dans l'herbe parmi les camomilles avec des cris de regret et de dépit. Lorsque tous se trouvaient installés sur le dos des trois « chevaux,» le premier formait avec ses mains un marteau, un couteau ou des ciseaux et prononçait interrogativement ces trois mots. Si les autres devinaient, c'était à leur tour de sauter et de poser la question, sinon les « cavaliers » recommençaient leur jeu.

Au bord de l'étang du Moulin, Jeannot cherchait dans l'herbe une petite bête brune, un insecte au corps doré et très vif. Les camarades, Cholle au milieu, s'asseyaient en rond sur le chemin et mettaient l'insecte sur le dos en chantant:

- Jantje, mijne knik, springt drij keeren op! (1)

Et la bestiole, après être restée immobile durant quelques minutes, se mettait à sauter follement, à une hauteur qui atteignait parfois un mètre; souvent même, après son saut, les écoliers la cherchaient-ils vainement. Et, durant une heure, ils s'amusaient des ébats du *Jantje*, qu'on laissait courir librement alors.

Un jour, vers quatre heures, en revenant de la classe, Jeannot, Baltus et Féliks aperçurent, très étonnés, leur

⁽¹⁾ Petit Jean qui bouges la tête, veux-tu sauter trois fois ?

ami Cholle nageant dans l'étang du Moulin. Puis, comme pour les émerveiller, il décrivit dans l'eau bleue quelques cercles étendus en nageant de facons différentes. Les écoliers gagnèrent la rive et s'assirent dans l'herbe en contemplant, de plus en plus surpris, les évolutions pittoresques du nageur. Parfois il disparaissait quelques secondes, revenait à la surface à plusieurs mètres de là, dans une toute autre direction; et il secouait sa grosse tête noire dans un éparpillement de gouttelettes diamantines. Il avançait aussi sans bouger les bras, très vite, comme poussé par un courant invisible; et il adressait aux gamins des plaisanteries qui les faisaient rire et se trémousser dans l'herbe haute. Ensuite il restait étendu sur le flot immobile, les bras et les jambes en croix.comme mort. Doucement il descendait et l'eau submergeait son corps qu'on apercevait rose et très pâle sous les vaguelettes...

Au milieu de l'étang se trouvait un ilot de quelques mètres de tour. Après avoir nagé environ un quart d'heure Cholle gagna ce promontoire. S'accrochant aux broussailles il y grimpa aisément et, ruisselant d'eau, il parut au milieu des verdures, le torse nu et bruni brillant sous le soleil. Son pantalon de bure, tout trempé, collait à ses jambes en formant aux genoux des bourrelets qui tombaient en plis droits sur les pieds.

Après avoir regardé un instant les gamins, il plongea la tête en avant, et,nageant en ligne droite, il aborda près de Jeannot. Et, sur les têtes des trois écoliers, il frotta

gaiement ses grosses mains mouillées...

Eux, qui n'avaient jamais pris que des ébats dans l'eau peu profonde du Moulinet, ils furent séduits par la nappe immense et calme de l'étang. Oh! ce que cela devait être délicieux et bon dans ce grand lac azuré! Et puis tous rêvaient de savoir bientôt nager et de pouvoir atteindre l'ilot mystérieux. N'avaient-ils pas Cholle comme maître?

Il leur enseignerait bien vite tout cela! Et alors quelle félicité, quels plaisirs rares et nouveaux ils goûteraient!

Cholle choisit un coin de l'étang très désert, où on ne pouvait pas être vu de la route. Le jeudi suivant, à une vingtaine, les enfants se déshabillèrent,frileux et craintifs, tout tremblants à l'idée de ce premier bain. Le valet des Van Daelen les attendait déjà, dans l'eau jusqu'à la ceinture. L'un après l'autre ils s'avancèrent à tâtons, ayant des envies de rebrousser chemin et de se rhabiller en sentant le froid du flot sur leur chair tendre.

Le premier jour ils n'entrèrent dans le lac que jusqu'à la cheville, se contentant d'éclabousser l'eau autour d'eux en se laissant choir sur les mains et le ventre. Au bout d'une semaine ils furent plus francs et, surveillés par Cholle, ils s'avancèrent jusqu'aux épaules.

L'orphelin les prenait par le menton et le front et les faisait nager chacun à son tour. D'autres se mettaient sur le dos en gardant aux pieds leurs sabots, et, tandis que Cholle leur tenait la tête, ils restaient sans mouvement sur l'eau. Et ils riaient, jubilaient, criaient comme des fous.

Jeannot, une fois, s'aventura sur le dos du « sans famille; » et le grand camarade, avec cette charge, s'en alla bravement vers l'ilot où il déposa le gamin. Et tous demandèrent à être transbordés de la même façon. Parfois, d'un mouvement d'épaule, il faisait chavirer le voyageur, qu'il reprenait en riant au milieu du remous écumeux...

Sur la petite ile les enfants tout nus se poursuivaient, se laissaient tomber dans le gazon, l'un sur l'autre, pris d'une joie sans pareille et bruyante. Souvent aussi, ainsi qu'une grappe, ils s'accrochaient à Cholle; certains lui saisissaient les jambes, d'autres les bras, le cou et, hocquetant de rire, tous s'affalaient sur l'herbe dans un fourmillement de chairs roses mouillées et de regards rayonnants et vifs.

Et Cholle inventait des jeux nouveaux pour les distraire. C'était chaque semaine des plaisirs inattendus!

Au bout du chemin du Beekkant, près de l'endroit où il s'unit aux Petites Montagnes, se trouvait un orme élevé dont les premières branches touchaient presque le sol.

Les enfants prirent l'habitude de gagner le feuillage du solitaire. Cholle montait le premier; puis les autres, en grimpant sur la branche basse, tendaient la main au gars qui les tirait à lui. Lorsque toute la bande s'y trouvait, à l'aide d'une corde on remontait la branche et ainsi les camarades étaient maîtres de l'orme et personne ne pouvait venir les déranger. Cholle, Jeannot, Baltus, De Coen, Féliks, Stock et quelques autres gagnaient le sommet du feuillage, tandis que les plus jeunes restaient sur les branches inférieures dont, à l'aide de bâtons et de paille, on avait formé une espèce de plancher confortable. Lâ-dessus ils s'étendaient paresseusement, les yeux vers le ciel qu'on apercevait à travers les feuilles serrées.

L'arbre avait plus de dix mètres de hauteur ; du sommet on embrassait tous les environs. Les maisons, les chaumines; le clocher, là-bas, près de la route de Gand; le château et le parc des Vierendael semblaient très petits. C'étaient des taches rouges et vertes, blanches et grises. Le Moulinet ne représentait qu'un mince filet argenté qui disparaissait au loin, vers Osseghem, derrière une grande ferme. L'étang du Moulin paraissait plus petit aussi, il était très bleu, entouré de verdure ; et dans son sein calme et plein de nuages fugaces se reflétait, comme dans un miroir, l'or du soleil d'où partaient des rayons innombrables. Vers le nord, dans les champs, les blés étendaient des nappes jaunes, piquées de points rouges et bleus imperceptibles, accrochés au milieu des épis par la blouse d'un paysan ou la jaquette d'une fille. Et,çà et là, des jachères, plaquant de carrés bruns la couleur riante des cultures, formaient des chaînes étroites sur lesquelles se mouvaient des chevaux minuscules.

Cholle les mena, au début des vacances, vers Dilbeek. Combien de kilomètres ils firent durant ces maraudes! Et cependant personne n'était fatigué. Le grand camarade ne se trouvait-il pas parmi eux? Et cela leur suffisait. Avec lui ils seraient allés au bout de la terre!

Lorsqu'un verger était en vue tout le monde s'arrêtait. Cholle s'avançait le premier, explorait la ferme voisine. Il se glissait le long du fossé pour s'assurer de sa profondeur et trouver un endroit favorable pour l'enjamber. Il faisait signe à sa bande qui sans bruit pénétrait dans l'enclos à sa suite. Le gars grimpait sur un arbre, arrachait les pommes qu'il jetait à ses camarades... Plus loin c'étaient des poires, des prunes qu'on abattait aisément avec un bâton.

Et par les routes poudreuses on s'en revenait bras dessus bras dessous, les poches bourrées de fruits et en portant sur l'épaule un mouchoir rouge contenant des noisettes et des prunes. Et tous chantaient, et Cholle marchait en avant, au milieu de Jeannot et de Féliks. Et à leurs côtés aboyait gaiement Tom, le grand chien roux, qui était devenu leur garde et annonçait l'approche des fâcheux.

Un jour ils furent surpris, à Itterbeek, par le baes Broeckaert. Il leur enleva à tous le fruit de leur larcin et les renvoya après leur avoir administré une tripotée en règle. Cholle seul échappa à la correction, il avait vivement franchi la haie du verger à l'approche du fermier.

Et malgré cette mésaventure ils n'abandonnèrent pas leurs maraudes, leurs excursions au loin, vers des villages toujours nouveaux et toujours jolis. Oh! ce Cholle ce qu'il en connaissait de pays! Toute les routes lui étaient familières, il se reconnaissait à chaque carrefour. Jamais, en sa compagnie, ils ne se perdirent. Parfois, au milieu





d'un bois, où ils avaient cueilli des mûres d'une incomparable saveur et où ils avaient fait la glandée, Cholle les arrêtait et leur disait en souriant :

— Là-bas, vers l'ouest, c'est Bodeghem Saint-Martin et Capelle Saint-Ulrick; tout au sud, c'est Pède Sainte-Gertrude, et un peu plus près de nous Pède Sainte-Anne. A l'est se trouve Itterbeek — c'est là que nous, ou plutôt vous avez été surpris dernièrement par le baes Broeckaert! Et, en sortant de la forêt, nous apercevrons, en allant vers la chaussée de Ninove, à gauche dans le vallon, le clocher de Dilbeek, avec son coq qui semble se promener dans les champs!

Et en effet, après dix minutes, on traversait le village de Dilbeek, silencieux...

Un matin ils s'en allèrent très tôt; chacun était muni de plusieurs tartines, car ils avaient décidé la veille d'aller très loin, dans une contrée dont Cholle leur avait dit le nom mais que durant leur sommeil ils avaient oublié. La petite bande marcha durant trois heures, sous un soleil radieux et lourd. De temps à autre les écoliers s'arrêtaient pour boire l'eau d'une source ou pour voler quelques pommes rafraîchissantes qu'on mangeait en marchant.

 Nous approchons de Gaesbeek, fit Cholle, après avoir observé le pays pendant de longues minutes.

On côtoya durant quelques instants un immense parc, puis, à gauche de ce parc, on aperçut à une certaine distance, au bout d'une route large et très droite, un grand château, dont l'entrée était flanquée de deux grosses tours crénelées reliées entre elles par une maçonnerie épaisse au milieu de laquelle était ménagée une énorme porte ogivale. Des deux côtés s'élevaient, derrière les fossés sans eau et gazonnés, des bâtiments ornés de petites fenêtres carrées entre lesquelles grimpaient des plantes sauvages. Et, au-dessus des toits d'ardoises très élevés,

surgissaient des tourelles carrées, surmontées de girouettes. A droite, formant angle, une autre tour plus haute accusait un original et gracieux encorbeillement qui donnait ombrage à une luxuriante vigne vierge.

Les amis s'assirent dans l'herbe et mangèrent en arrosant les tartines de l'eau claire d'une source voisine. Cholle raconta aux enfants émerveillés une série d'histoires fantastiques concernant ce manoir. Il se souvenait avoir ouï dire, dans une ferme des environs, où il travailla étant très jeune, qu'an jour, il y avait des siècles, on avait assassiné dans ce château un échevin de la grande ville qui s'y était refugié après avoir défendu le peuple contre la domination étrangère. Et le gars ajoutait force détails à son récit que tous écoutaient religieusement.

Pour revenir la bande prit un autre chemin. Les enfants étaient fatigués mais personne n'avouait sa fatigue, pour chacun c'eût été une faiblesse que de confesser cela à leur grand camarade! Et malgré tout, en faisant des efforts, les petits sabots emboîtaient le pas aux grands pieds de Cholle et les voix, quoiqu'un peu rauques, chantaient toujours.

Tom, la langue pendante, les oreilles molles, les suivait tête baissée, sans un jappement, sans un aboiement joyeux. Et en rentrant chez eux, vers le crépuscule, tous s'avouèrent qu'ils n'auraient pu faire un seul pas de plus!...

Les soirs de temps pluvieux Cholle tendait dans l'étang du Moulin plusieurs cordières, qu'il dissimulait au milieu des roseaux. Le lendemain, avant la première tournée de Jéroen De Cuyper, il allait lever ses lignes où se trémoussaient des carpes et des brochets d'une taille extraordinaire. Il enveloppait les poissons dans sa veste de velours et se rendait au faubourg pour les vendre. Comme il les abandonnait à bon marché il s'en défaisait rapidement.

Jeannot surprit son manège un matin qu'il se trouvait

suivant son habitude sur la rive du lac. Il se retira sans que Cholle l'eût aperçu.

La semaine suivante il se procura un hameçon, une longue corde et le soir venu, dans une petite crique de l'étang, il lança sa cordière. La nuit il rêva que d'innombrables poissons nageaient autour de l'amorce sans vouloir y mordre, puis, soudain, tandis qu'il tenait la ligne, un brochet immense l'entraînait dans le flot et parcourait avec lui le lac dans toute sa longueur...

Longtemps avant sept heures il prit le chemin de l'étang; il souleva lentement la pierre sous laquelle il avait attaché le lien et s'empara de la corde. Il tira, tremblant, le cœur ému, la figure très rouge. La ligne ne bougeait pas! Il tira plus fort; un remous révolutionna l'eau et une forme argentée et écaillée se débattit dans les vaguelettes. Avec difficulté Jeannot amena le poisson à lui; d'un dernier mouvement il jeta sur l'herbe une carpe énorme, toute blanche et les nageoires rougies. La bête fit encore deux ou trois soubresauts puis resta immobile.

Incertain, étonné, le fils du forgeron regardait sa pêche, les yeux ravis mais l'âme peureuse. Un remords entrait en lui en contemplant ce poisson merveilleux qu'il avait tué et dont le sang souillait le joli corps de neige. Et il songeait aussi, à la dorade qu'il voulut saisir un jour au «tournant» et qu'il suivit dans l'onde involontairement!...

Durant plusieurs minutes il resta là, debout, sans penser à ce qu'il allait faire. Soudain il prit la carpe dans les deux bras et gagna le « fossé » en portant sa charge. Le carrefour était désert, il le traversa et, poussant la porte de la maison paternelle, il entra...

La baesine se trouvait au rez de chaussée, dans la cuisine. En voyant paraître son fils elle s'exclama, lui prit le poisson d'un geste plein de colère et demanda où il l'avait trouvé. Et Jeannot, en tremblant et les yeux voilés par les larmes, lui conta comment, en surprenant Cholle en train de pêcher, l'idée lui était venue de faire la même chose.

— Jeroen va venir, méchant gamin, et il te conduira à la prison. On t'apprendra à voler le poisson du baron Vierendael, vilain garnement!

Baes Demane fit part de l'aventure au garde-champêtre. Celui-ci en rit fort, tout en promettant au père de tirer les oreilles de Jeannot s'il le rencontrait, en guise de correction.

La mère n'était plus courroucée vers le soir et le père semblait plus distrait que les autres jours. Le petit voleur fut donc rassuré. Mais lui et son frère Baltus ne furent jamais aussi étonnés qu'au moment du souper où leur mère apporta sur la table le beau poisson d'argent, qui à présent, sous le beurre roussi, avait contracté une jolie carapace d'or. Ce que ce fut bon, savoureux! Ils n'avaient jamais rien mangé d'aussi succulent! Et, en les voyant dévorer de si bon appétit, le cœur des parents s'emplit de gaieté et cette soirée que craignait tant le gamin fut pour lui et pour son frère une fête dont ils gardèrent longtemps un radieux souvenir.

VII.

On parlait dans le village, depuis quelques semaines, de splendides fêtes qui se donneraient à la ville vers le milieu de septembre. Et parmi ces réjouissances on citait un grand cortège aux lumières dont le détail, publié dans les petits journaux du canton, avait frappé l'imagination des paysans.

Cholle engagea ses camarades à l'accompagner à la cité le jour de la fête. Les deux frères Demane, Féliks, Pei Decoen et Flip Stock, décidèrent de s'en aller avec lui. Le dimanche suivant, vers le crépuscule, au moment de

réintégrer les toits paternels, les enfants se dirigèrent vers le faubourg. Tous avaient vêtu leurs habits des dimanches et heureusement ils avaient chaussé, depuis le matin, leurs souliers. Ils traverserent allègrement la ville et arrivèrent vers neuf heures sur une place immense plongée dans une ombre opaque et au fond de laquelle un grand bâtiment plaquait ses fenêtres éclairées. Pas un réverbère ne brûlait, mais au-dessus de chaque lanterne étaient fixées des girandoles dont les ballons de papiers de toutes couleurs balançaient doucement. Les écoliers, à la suite de Cholle, montèrent l'avenue escarpée, difficile. A gauche courait une balustrade de pierre épaisse derrière laquelle on devinait des masses de grands arbres qui formaient des perspectives vagues et mystérieuses. La foule était compacte et allait lentement dans un complet silence. Parfois une voix éraillée brisait ce calme nocturne et l'écho montait vers le ciel. Les écoliers furent obligés de se donner la main pour ne pas se perdre; arrivés au haut de l'avenue ils s'arrêtèrent. Un étonnant spectacle se déroulait à leur regard; le boulevard descendait vers la ville en ligne droite; passé le port il remontait, franchissait une côte considérable et se perdait à plusieurs lieues dans l'obscurité. Et les lignes nombreuses des girandoles piquaient la nuit de leurs harmonies délicieuses, pâlissaient, disparaissaient près des bassins; et plus loin les points clairs presque imperceptibles des réverbères faubouriens continuaient la perspective jusqu'à l'horizon, jusqu'au plateau de Koekelbergh, jusqu'au village de Ganshoren dont on distinguait les lumières qui paraissaient se confondre avec les plus petites étoiles du ciel distant.

Tout à coup les façades des premières maisons de la large rue formant l'angle de l'avenue, s'eclairèrent et des fanfares retentirent, harmonieusement rythmées. Les enfants s'étaient juchés sur la balustrade de pierre, derrière la foule, et se tenaient au piedestal de bronze d'un réver-

bère. Le cortège passa dans un rayonnement de lumière féerique, surnaturelle, une lumière plus intense que celle que les rayons du soleil levant laissaient choir en été dans l'étang du Moulin. Des chars avançaient lentement traînés par des chevaux qui semblaient d'or et d'argent et dont les nasaux épandaient des spirales transparentes et mobiles. C'était aux yeux des écoliers et de Cholle comme un rêve presque impossible, aux phases changeantes, de plus en plus troublantes et extraordinaires. D'abord un char immense comme un fleuve de sang ou un incendie de pourpre; un astre d'or entouré de femmes aux parures rouges éclatantes ainsi que des flammes. Puis un amoncellement de pierres violettes colossales, aux reflets aussi mauves que des étendues de bruyères en fleur sous le soleil; des bijoux et des bagues de géants comme un écroulement de feuillages, des blocs de couleurs vert pâle rayonnants et clairs; des colliers tendrement verts, aux ombres profondes formant ainsi que des ruisseaux où se mirent des arbres aux ramures humides.

Et d'autres chars passèrent encore emplissant les yeux des petits villageois de lueurs fantastiques dont les rayons pénétraient jusque dans leurs cœurs. Et des groupes équestres dans des auréoles claires et séduisantes, des hommes et des femmes qui étaient plus beaux que des rois et des reines sous les pierreries de leurs vêtements somptueux. Et les enfants songeaient soudain au pluvial du curé Aendenboom, à ses broderies d'or enrichies de rares rubis et de quelques émeraudes et qui, les jours de procession les plongeaient dans le ravissement. Combien ce merveilleux pluvial paraissait pauvre maintenant à côté de ces richesses qu'ils contemplaient depuis une heure!...

Tout à coup quatre coursiers d'argent, cabrés et grandioses, chevauchèrent dans la nuit, guidés par un géant d'or dont le casque flamboyant se perdait dans le ciel étoilé. Et des rayons larges et éblouissants se perdaient dans les ténèbres... Et l'ombre se fit doucement, tandis que là-bas, derrière une sorte d'océan de lumière scintillante, les chevaux d'argent, en une course éperdue et folle, semblaient entraîner leur guide d'or vers l'astre timide du ciel, très pâle au milieu des étoiles...

- C'est beau! firent les gamins, l'un après l'autre en regardant leur grand ami, les yeux encore rêveurs.

Cholle sauta de la balustrade et aida les enfants à descendre. Il était près d'une heure du matin lorsque la bande atteignit le village. Cholle reconduisit chacun des enfants jusqu'à la maison paternelle et souleva lui-même le marteau de la porte, que les gamins ne pouvaient atteindre.

Cette promenade à la ville fut la dernière sortie avant les vacances. Pour punir Jeannot et Baltus, en attendant la rentrée de la classe, baes Demane les mit devant les soufflets de la forge et durant le jour entier ils durent tirer la branloire pesante sous le regard sévère du forgeron. Le soir ils étaient noirs comme de petits diables et îls allaient se débarbouiller dans l'eau fraîche du Moulinet. Ils soupaient et sans pouvoir se rendre un instant sous le « linde » la mère les mettait coucher, lorsque le soleil venait à peine de disparaître à l'horizon en noyant ses rayons écarlates et dorés dans l'étang du Moulin.

La semaine suivante les écoliers réintégrèrent la classe et on ne vit plus que rarement Cholle. Le vagabond travaillait ferme maintenant, car tous les jours, au matin, il traversait le carrefour avec ses chevaux et sa charrue. Tournant à droite, en prenant le Beekkant, il se dirigeait vers les labours de baes Van Daelen.

Le maître d'école avait ménagé à ses élèves une surprise; il commença à leur apprendre le dessin. Ce furent d'abord une feuille de chêne et une grande marguerite, un profil simple, une maisonnette. Chaque enfant était dans le ravissement.

On eût dit qu'une réaction s'opérait dans le cerveau de

tous les écoliers et, qu'après avoir baguenaudé durant six longues semaines, le besoin s'imposait pour eux de lire et de s'instruire beaucoup. Ce fut pour le maître un étonnement qui augmenta chaque semaine. Et il récompensa ses élèves en leur apprenant des choses nouvelles et de plus en plus curieuses.

Leurs excursions aussi devinrent moins désordonnées, et le village les vit, le jeudi et le dimauche, presque toujours sur ses chemins et dans ses venelles.

Jeannot et ses camarades suivaient attentivement les travaux champêtres. Ils allaient voir Cholle fumer et labourer les terres de Van Daelen et de loin, assis sur un côteau, ils s'amusaient au va-et-vient des chevaux bruns et blancs sur les labours étendus.

En allant jusqu'au bois de Scheut, le long du Moulinet, et lorsque les premières feuilles jaunes des arbres commençaient à choir lentement en carressant les chemins dans leurs chutes zigzagantes, ils devinaient que la saison des semailles était proche et que dans quelques jours ils pourraient, à l'aide de leurs pièges, attraper les moineaux picoreurs attirés par la graine éparpillée.

Lorsqu'il faisait sec encore, vers le commencement d'octobre, ils s'installaient sur la terre à peine remuée et jouaient à nooie-vet. (1) Le soleil chauffait toujours et paraissait plus rouge qu'en été; le ciel était infiniment bleu, piqué, çà et là seulement, d'un moutonneux nuage blanc et rose.

Soudain les petites mains rondes et dures cessaient de s'élever dans l'air et les yeux fixes regardaient curieusement les sillons. Des araignées innombrables, au dos gris croisé de noir, se démenaient sur la terre, allaient, venaient sur les guérets bronzés, en tissant des toiles

⁽¹⁾ Ressemble à " pigeon vole ".

immenses et serrées que le soleil dorait et qui en certains endroits contractaient des tons multicolores. Et ces fils dessinaient des lignes extrêmement fines que faisait trembler la brise et que le vent finissait par détruire ou par emporter.

Les gamins se levaient, regardaient au loin les baes Van Daelen et Vermieren examiner attentivement les labours et le ciel et se frotter les mains l'air satisfait, la bouche souriante, en tapant ensuite joyeusement sur l'épaule de leurs valets.

— Ce sera pour demain le grand jour! disaient les gamins un peu tristes, car ils savaient qu'une fois les semailles finies l'hiver arriverait bientôt et amènerait sa mélancolie annuelle.

Le lendemain, en effet, en se rendant en classe, ils apercevaient, sur les champs de Van Daelen, Cholle parcourir les sillons en faisant de grandes enjambées et en étendant magistralement le bras, après avoir puisé dans son semoir de grosse toile la graine mystérieuse qui l'an prochain dorerait d'un manteau mobile les perspectives infinies...

IIX.

Durant l'hiver Cholle devint l'ami du curé Aendenboom. Jadis il fuyait ce petit homme qui lui parlait de bonté et de Jésus lorsque parfois il le rencontrait dans le village ou que, travaillant sous le ciel ensoleillé, il venait à passer près des labours.

L'amitié maintenant rapprochait le vagabond du saint homme. Son cœur épris de l'infini avait besoin d'un confident et il fut heureux d'être aimé la première fois depuis sa naissance. Souvent, le soir, l'orphelin allait frapper à la porte du presbytère. Le prêtre le recevait comme un père, l'embrassait tendrement dans le vestibule et Cholle, qui jamais ne connut la douceur d'un baiser affectueux, sentait son âme s'emplir d'un inespéré bonheur. Dans la grande pièce, bien chauffée par un feu de bois devant lequel tous deux ils s'asseyaient, ils causaient longuement. Le vieillard entretenait son protégé des saints martyrs, du Christ, de ses souffrances, de ses pardons, de la méchanceté des humains.

Chaque vesprée, vers les onze heures, Cholle quittait son vieil ami; chaque fois sur le seuil de la maisonnette hospitalière et paisible leurs mains se serraient avec plus d'effusion et les lèvres du prêtre contractaient une paternité plus absolue.

Et c'était, d'un pas alerte, en songeant à tout ce qu'il avait appris dans la soirée, qu'il traversait les venelles toutes blanches de neige et brillant sous la lune, pour regagner son logis chez les Van Daelen.

Chaque matin, après que Trientje eût trait ses vaches, Cholle aidait la paysanne à hisser sur sa charrette les pesantes cruches pleines de lait, et il se riait d'elle lorsque parfois, pour grimper sur le siège, elle était gauche et maladroite. Ils s'entendaient fort bien ensemble et en travaillant ils causaient souvent comme deux bons camarades. Mais après quelques semaines la présence de la fille rendit Cholle timide et tremblant; il lui arrivait de lâcher soudain la cruche qu'il portait vers l'attelage et dont le lait écumeux s'écoulait entre les pavés inégaux de la cour.

Un regard de Trientje le rendait muet; sa voix faisait battre son cœur d'une façon désordonnée, et lui d'habitude insouciant, il se mettait à rougir comme un enfant fautif.

Et chaque jour la poitrine de l'orphelin s'emplissait d'étranges murmures. En s'endormant il songeait aux beaux yeux de la rustique fille, il voyait sa belle bouche rouge et souriante, ses joues plus fraîches et plus appétissantes que les pommes qu'il dérobait en été aux vergers de

Dilbeek et de Bodeghem. Puis il distinguait entièrement la paysanne: ses seins opulents et durs arrondissaient sa taille; sa croupe, ses cuisses et ses mollets dessinaient des formes potelées et séduisantes. Et le cœur du « sans famille » se berçait d'espérance, en pensant que peut être il posséderait toute cette chair et que ces lèvres de feu enflammeraient un jour tout son être...

D'étranges sentiments le berçaient durant ses rêves, des sentiments doux et cruels qui transportaient et tenaillaient son âme innocente et vierge.

Et, à présent, il revoyait dans sa pensée les couples paisibles qu'il rencontrait sur les routes vers le crépuscule, et qui, deux à deux, se perdaient par les chemins et sous les futaies. Les soirs de kermesses il en avait croisé dans les venelles très noires en échangeant des baisers.

C'était donc l'amour qui pénétrait en lui? L'amour dont il avait souvent entendu parler dans les fermes et pour lequel des gars maintes fois s'étaient entretués devant lui. Il aimait donc, lui ?... Il aimait Trientje et il allait goûter cette félicité si grande et si mystérieuse !...

Et il se voyait déjà, cheminant le soir du printemps prochain, silencieusement, le long du Beekkant, près de son élue dont il entourait la taille et qui lui tendait la pourpre de ses lèvres bénies. Et son corps frissonnait et ses paupières devenaient humides, et tous deux dans les prés ils se perdaient, laissant derrière eux la musique de leurs baisers...

Chaque jour la présence de Trientje accélérait le battement de son cœur, chaque minute grandissait le besoin de la prendre, de la serrer contre sa poitrine, d'accoler sauvagement ses lèvres frémissantes à sa bouche riante et calme. Parfois un nuage passait devant ses yeux et il se trouvait si faible qu'il se voyait obligé de s'asseoir et de s'appuyer contre le mur. Et sa tête brûlait, ses tempes battaient avec autant d'intensité que les gros marteaux de la Forge des Raisins et emplissaient sa poitrine d'un tumulte étrange.

Et à mesure que s'écoulaient les semaines, l'amour le pénétrait davantage et finit par l'oppresser tellement que la vie même commençait à lui peser. Il se surprenait à rêver des heures. Une indicible mélancolie creusait et pâlissait son beau et franc visage. Il était plus maigre qu'aux jours les plus faméliques de son existence de vagabond, plus décharné que le soir de son arrivée au village. Il se sentait le cœur blessé mortellement, et la blessure que lui fit jadis, à l'épaule, le couteau des maraudeurs paraissait bienfaisante à côté de la plaie de son âme. Jamais il ne connut fringales aussi impérieuses! « Je la veux! se dit Cholle, elle m'est encore plus nécessaire que le pain que je mange et que l'air que je respire!... Il me la faut... ou bien je mourrai!... »

Et avec la belle saison sa passion grandit; le besoin de posséder Trientje devenait véhément et implacable. Le soleil brillant, la nature riante et pleine de joie et de chansons semblaient narguer sa souffrance et exaspérer ses nerfs. Dans ses veines coulait du feu, et sa poitrine n'était qu'une flamme qui lentement dévorait son sein. Et il hésitait, il avait peur d'avouer sa passion à celle pour qui il se sentait mourir et qui seule pouvait éteindre l'incendie de son cœur sous une étreinte morbide mais pleine de fraîcheur.

Le soir, lorsque, à deux, ils ralliaient le bétail dans les prés de la ferme pour les réintégrer dans les étables, ses muscles palpitaient et s'impatientaient; il résistait péniblement à l'impulsion de la prendre, de l'embrasser en pleine bouche. Il lui tardait de sentir ces chairs opulentes se révolter ou se pâmer à son étreinte victorieuse.

Mais cette maudite crainte, cette facheuse pudeur qui le rendait faible et maladroit !...

Un jour du mois d'Août, vers le crépuscule, les jeunes

gens se trouvaient tous deux dans l'étable; les vaches venaient d'être rentrées et Trientje les attachait à l'anneau de leurs crêches. L'étable était sombre; seuls les deux œils-de-bœuf dessinaient leurs deux cercles clairs immuables sur les pierres rouges souillées de purin. Des vapeurs vigoureuses emplissaient la pièce et enivraient Cholle. Le cerveau du vagabond bourdonnait et ses nerfs avaient des crispations soudaines et douloureuses. Ses muscles se tendaient avec volupté et ses paupières très lourdes tombaient lentement sur ses yeux...

— Cholle! chasse un peu la Rousse, que je parvienne à passer la corde...

Cette voix finit par le séduire, cette voix forte qui résonnait à son oreille comme une étrange et impérieuse musique.

Il s'avança très tremblant, presque furieux, les narines soufflantes, l'haleine chaude. Il prit la fille dans ses deux bras et ses mains dans la taille se rivèrent comme un écrou. Et les yeux affolés du gars dirigeaient dans les prunelles de la paysanne des rayons électriques, éperdus, des regards qui semblaient vouloir enchasser dans le sein de la paysanne toute la vie, toute la fougue, tout le feu du mâle. Trientje eut peur durant une seconde, puis elle devina le secret du valet de ferme et elle se mit à rire insouciante, presque railleuse. Et les regards flamboyants de l'orphelin perdirent leur éclat comme si une onde mystérieuse y eût passé, et ses prunelles s'emplirent d'un reproche indicible.

Les bras de Cholle lâchèrent la taille arrondie et charnue, sa tête se baissa alourdie et deux larmes très grosses et très limpides roulèrent dans les raies de sa veste de velours.

Comme il souffrait! Elle ne l'aimait pas : Elle ne l'aimerait jamais, jamais !... elle, nécessaire à sa vie, indispensable à son sang, à sa pensée!...

A qui confier sa souffrance? Où pouvait-il trouver un baume à son mal, une consolation à sa douleur? Personne n'eût pu ranimer sa volonté, son courage. Le vieux prêtre même, de ses paroles réconfortantes et célestes, n'eût fait qu'intensifier son malheur et exacerber sa passion!...

Non! elle ne voulait pas de lui, de ce vagabond recueilli par son père, de ce va-nu pieds misérable n'ayant pour compagnon dans le village que les brutes et les indigents de son espèce! Désormais Cholle maudissait le destin. Enfant trouvé, enfant naturel peut-être, avait-il seulement un autre nom que ce sobriquet de « Cholle, » avait-il eu d'autres parrains que les polissons du village!...

Ah! que n'était-il le fils d'un gros fermier; il eût eu de beaux habits le dimanche, il aurait courtisé la jolie paysanne pour la mener ensuite là-bas, au détour de la route, dans la petite église où son ami, le vieux curé Aendenboom aurait célébré leurs fiançailles, tandis que les enfants de chœur leur eussent chanté de pieux et touchants souhaits de félicité conjugale.

Adieu, maintenant, ses rêves et ses illusions; il était plus malheureux que jamais et son âme ne pourrait plus supporter semblable épreuve. Il allait mourir et si la mort ne voulait pas encore de lui il s'en irait au loin, le plus loin possible, dans un pays où il vivrait seul avec ses souvenirs et sa passion fatale...

Lorsque les vacances revinrent, Jeannot et ses camarades s'étonnèrent; Cholle ne les conduisait plus en maraude. Il tâchait de ne pas rencontrer ses amis de la dernière saison et dans les champs il semblait travailler avec une ardeur et un courage tenaces. Tom même, le chien caressant, paraissait renfrogné et boudait à leur espiègle compagnie. Mais ils finirent par se mettre en campagne sans leur chef habituel; ils connaissaient maintenant le chemin des vergers les plus accessibles.

L'automne arriva et, avec l'automne, la kermesse du





bourg. Le jour de la fête Cholle quitta la ferme des Van Daelen dès le matin et se perdit au loin vers Ganshoren et Zellick. A la vesprée il revint par la route de Gand, et, à mesure qu'il approchait du village,il percevait plus clairement les tonitruances des orgues déroulant leurs fanfares bruyantes. Là, à gauche, le cabaret du Keizer Karel éclairait de ses fenêtres ouvertes, la poussière de la route, et des voix joyeuses retentissaient à l'intérieur de l'auberge. Cholle entra et s'assit devant une table, dans un coin de la grande salle, après avoir demandé une pinte.

— Eh bien! Cholle, vous ne dansez donc pas à l'occasion de la fête? fit baes Denhop, en lui serrant la main. Vous êtes le seul gars qui désertez ce soir la salle de l'Arbre d'Or. Et vous semblez triste! mon ami; quel miracle s'est-il produit pour qu'on voie Cholle, le sourire du village, le fou garçon, morose un jour de kermesse?

C'est pour sûr la fin du monde !...

Chole ne répondit rien et il s'en alla sans boire sa chope de bière dont la mousse se répandit sur la table.

La soirée était bénigne; dans le ciel sombre s'épanouissaient,l'un après l'autre, les innombrables lys d'argent.Le gars suivit-le « fossé » et arriva au carrefour...

Cholle rodait aux environs de l'Arbre d'Or. Son chien le suivait silencieusement, tête baissée. Dans le cabaret les paysans et les filles dansaient avec entrain; les airs des valses et des quadrilles alternaient depuis l'après-midi.

Les chaumières éteignaient maintenant leurs vitres clignotantes et sommeillaient tapies dans l'ombre. Finalement il n'y avait plus d'allumée que la lampe brûlant devant l'autel. Et les grandes ogives que cette faible lueur éclairait à peine là-bas, au tournant de la route, semblaient regarder le vagabond comme des yeux sympathiques et pitoyables...

Plusieurs heures s'écoulèrent encore. Les danseurs et

les danseuses étaient rentrés turbulents ou attendris. Les voix avinées s'étaient perdues dans la nuit. Mais un dernier couple frôla presque le pauvre Cholle, assis sur une borne devant la Forge des Raisins. Dans la femme il reconnut la belle Trientje, et celui qui l'accompagnait c'était le fils du maître d'école. Amoureusement serrés, ils gagnèrent le Beekkant plein de silence et de solitude.

Le rustre les suivit un instant, puis il s'arrêta, le cœur battant à se rompre : les hautes herbes, près de l'étang du Moulin, avaient été froissées doucement. Des chuchotements plus soyeux que des bruits d'ailes parvenaient aux oreilles de l'orphelin et se confondaient avec le murmure poétique du Moulinet. La brise était tombée, les feuilles étaient muettes et immobiles et dans l'air un doux frémissement montait vers le ciel avec des échos timides de baisers silencieux.

L'heure tinta mélancolique, les douze coups de minuit sonnèrent et pleurèrent sur Cholle; et les grandes ogives ne l'aperçurent plus! Il prit la chaussée et se dirigea vers le nord. Le malheureux fit place au criminel! Gare à ceux qui désormais tenteraient de le faire souffrir : son âme serait sans pardon, il ne rêvait que vengeance et cruautés.

Rendre souffrance pour souffrance devait être bien doux! Non point il n'attendrait même plus qu'on le provoquât; il frapperait le premier, il ferait le mal pour le mal, il ferait payer impitoyablement aux hommes toutes les humiliations de sa vie. Sentir les chairs de ses victimes panteler sous son étreinte fratricide, voir couler le sang vermeil de leurs poitrines, voir leurs visages se contracter de douleur! Fouiller leurs flancs et de ses mains rougies leur arracher le cœur tandis qu'elles respiraient encore!

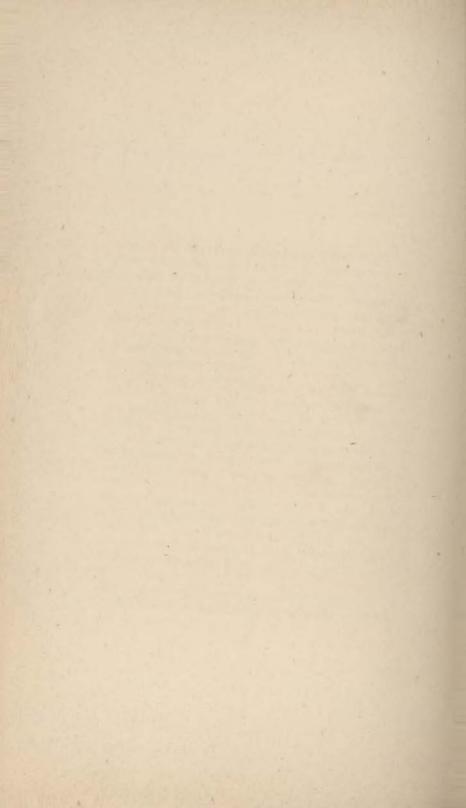
Dans son cerveau se dressait déjà le charnier de ses tueries...

DEUXIÈME PARTIE

L'EXIL DU CŒUR

Selig durch die Liebe Götter — durch die Liebe Menschen Göttern gleich. Liebe macht den Himmel Himmlischer — die Erde Zu dem Himmelreich.

« Schiller. - DER TRIUMPH DER LIEBE. »



Lorsque Jean Demane eut treize ans son père songea à lui faire apprendre un métier. Baltus, depuis une couple d'années, travaillait déjà chez un décorateur du faubourg. Le forgeron voulait éviter à ses fils les difficultés et les ennuis qu'il avait éprouvés durant ses premières années de travail; il aimait énormément ses enfants et son rêve était de leur épargner les fatigues et la tristesse d'un apprentissage trop dur. Il se souvenait des ans passés chez le charron de Kattebroeck, de l'aridité de la besogne, des longues heures qui s'écoulaient dans l'atelier enfumé et poussiéreux, plongé dans une ombre continuelle. Puis ses épargnes lentes qui lui permirent de s'établir dans son village, la clientèle qu'il fallut se faire, les taillandiers et le marteleur qu'on avait peine à payer le samedi soir.

Le baes revivait en lui-même les phases de son existence laborieuse, de la lutte qu'il eut à soutenir toute sa vie pour posséder enfin une bonne aisance et être le maître d'une forge — la seule à deux lieues à la ronde — qui possédait ses deux soufflets et ses quatre frappeurs...

— Mes garçons travailleront comme moi, disait Demane à sa femme, mais il est de notre devoir de rendre leur jeunesse un peu plus rose et moins pénible que ne le fut la nôtre.

Le fils de De Vreese, qui venait de terminer son droit, conseilla au forgeron de placer Jean chez un ami du vieux notaire, un grand imprimeur de la ville, Il pourrait entrer comme élève à l'atelier des dessinateurs-lithographes, et, en suivant, ainsi que son frère Baltus, les cours de l'école de dessin du faubourg, il se créerait une position enviable au bout de quelques années.

Le gamin fut heureux lorsque ses parents lui annoncèrent qu'il allait apprendre le dessin. Cette envie de manier le crayon lui était venue en contemplant les planches que chaque semaine son frère rapportait de ses leçons du soir. Sa joie fut plus grande encore lorsqu'il sut que désormais il fréquenterait aussi l'académie.

Un lundi matin du mois de septembre, vers huit heures, Louis De Vreese prit Jeannot chez ses parents. Il se rendit avec lui auprès de l'industriel dont il avait entretenu le forgeron. L'imprimerie était située dans le haut de la grande ville, au millieu d'un antique quartier composé de rues étroites et méandreuses aux maisons inégales, possédant toujours leurs pignons curieux, leurs meneaux lobés, leurs portes aux linteaux de pierre sculptée.

On mit une heure et demie à atteindre l'habitation de Barthélémy Collard. C'était une maison monumentale, d'un style renaissance pur; la façade était percée de hautes fenêtres cintrées derrière lesquelles retombaient, à tous les étages, de lourds rideaux de soie, retenus par des cordelières de cuivre.

Au rez de chaussée, derrière les vitres épaisses, on apercevait d'énormes vases de chine, montrant des fragments de têtes de monstres dorés.

L'avocat sonna à une immense porte, ornée de pentures en fer forgé. Un des battants s'ouvrit et les deux camarades entrèrent dans un long couloir, rempli de ballots de papier et de caisses amoncelées, au bout duquel se trouvait une cour carrée. Les deux amis pénétrèrent à gauche, dans une pièce basse, où trois ou quatre personnes écrivaient sur de hauts pupitres jaunes. De Vreese fit asseoir son protégé et s'avança vers un homme d'une cinquantaine d'années qui lui serra affectueusement la main. Durant dix minutes ils causèrent à voix basse tandis que parfois l'imprimeur, car celui avec qui causait le fils du notaire n'était autre que Barthélémy Collard, regardait l'enfant silencieux,

La conversation finie, De Vreese revint vers Jeannot; il lui pressa la main en souriant et lui dit:

 Attends deux secondes, le chef dessinateur viendra te prendre pour t'installer là-haut.

Et il s'en alla après avoir dit bonjour à l'ami de son père.

Un homme entre les deux âges, vêtu d'une grande blouse blanche, qui portait sur le sein gauche mille traces d'encre, entra par la porte vitrée située à droite du bureau et qui, étant ouverte une seconde, laissa pénétrer le bruit intense de plusieurs machines dont criaient les engrenages.

Le nouveau venu regarda un instant Jeannot, ensuite il le pria de l'accompagner. Ils parcoururent une galerie étendue où une vingtaine de grandes presses fonctionnaient avec un tapage assourdissant. Ils atteignirent un escalier tournant et obscur par où ils parvinrent à une galerie où s'alignaient des établis de typographes devant lesquels se mouvaient follement des bras. Quelques pièces moins considérables furent encore traversées et le guide s'arrêta devant une petite porte sale et vermoulue qu'il poussa en disant :

4.

- Nous voici arrivés !...

C'était une longue salle, très claire, au plafond soutenu par des colonnes de pierre fort solides. Formant angle droit avec les cinq fenêtres, une douzaine de hautes tables recevaient le jour à gauche. Au-dessus des chevalets qui masquaient d'un côté les tables, se montrèrent des têtes curieuses, estompées par l'ombre courbe de larges visières de carton.

- Messieurs, le nouvel apprenti...
- Il a une bonne figure !
- Il n'a pas l'air trop bête!
- Il a des joues d'un rouge... impossible d'attraper ce ton là... Et des yeux d'un bleu... lithographique. Il est né chromiste le gosse!...
- Paraît qu'il nous arrive du village en ligne droite...
 Ce sera rien drôle d'en faire un petit citoyen...

Ces phrases se croisèrent comme des éclairs d'épée. Le silence se fit de nouveau, brisé seulement par les respirations des ouvriers. Le chef d'atelier, l'homme à la longue blouse, ordonna à un jeune dessinateur de débarrasser une table d'un tas de paperasses et de croquis qui s'y amoncelaient en désordre.

Il y plaça alors une pierre jaune et unie entre deux tasseaux de bois sur lesquels il installa une planche d'appui étroite, espacée de deux centimètres de la pierre et découpée, devant la poitrine, en demi-cercle. Il prit un porte-plume dans lequel il glissa une plume d'acier très fine et fort menue et pria l'enfant d'approcher.

- Comment t'appelles-tu, mon ami ?
- Jean, monsieur; Jean Demane!
- Bien !... Ecoute, Jean, et retiens exactement ce que je te dirai. Tu vas emplir la surface de ce « caillou » de points égaux, je t'indiquerai comment tu dois faire; tâche surtout que les points ne soient pas plus gros l'un que l'autre et qu'ils soient bien noirs. Cette besogne ne sera pas des plus gaies, mais il est indispensable qu'un bon lithographe passe par là; car, en chromo-lithographie, tout se fait à l'aide de points et de hachures qui, en se superposant sur une même feuille de papier, après plusieurs tirages, contractent les tons du modèle d'après lequel on travaille. Tu feras ceci pendant quelques

semaines jusqu'à ce que tout marche bien; après tu commenceras l'étude des hachures. Ensuite, durant quelques mois, tu dessineras d'après des modèles que je te donnerai, des mains, une figure, des ornements. Toujours sur pierre, tu sais, et pour que tu deviennes plus habile tu fréquenteras assidûment l'école de dessin. Le matin tu viendras un peu avant nous, vers huit heures donc, pour faire notre encre; aie bien soin qu'elle soit fraîche chaque jour. Eugène te montrera cela, d'ailleurs, tout de suite.

Eugène était l'ancien apprenti, devenu à présent demiouvrier. Il se mit à côté de Jean, tenant dans la main une soucoupe blanche; il commença à faire des ronds sur la porcelaine au moyen d'un bâton plat d'encre noire et très grasse qui, après vingt minutes, forma dans la soucoupe une couche bosselée de plusieurs millimètres. L'ex-apprenti y versa alors de l'eau pure qu'il mélangea avec l'encre pour former un liquide sombre et brillant.

— Ceci fini, tu prends les encriers de tous les dessinateurs, tu verses la vieille encre qu'ils contiennent encore dans ce flacon. Elle sert aux aplats, c'est à dire aux tons uniformes qu'il n'y a qu'à remplir sur pierre. Tu laves soigneusement les godets et, après les avoir bien sêchés, tu les emplis d'encre que tu feras la plus liquide possible tout en lui gardant son noir naturel. Car si elle n'est pas consistante, en préparant le dessin après son exécution, l'acide le brûle tout entier, puisqu'il ne s'enlève pas en caractères assez gras et assez fermes.

Lorsqu'on eut initié Jean au travail qu'on attendait de lui, le chef,qui s'appelait Auguste Merri,permit au nouvel apprenti de partir, tout en le priant d'être au poste le lendemain à l'heure convenue. Quand Demane fut près de la porte, Merri le rappela:

 Petit, n'oublie pas d'apporter une blouse, n'est-ce pas, et quelques porte-plumes. Pour le reste rien ne te manquera ici jusqu'au jour où tu pourras acquérir par ton salaire les outils qui te seront nécessaires. A demain, Jean, et le bonjour de ma part à ton papa... A propos qu'est-ce qu'il fait ton papa?

- Forgeron, monsieur.

— Ah! Chic métier; tu lui diras que nous irons lui rendre visite si un dimanche nous nous promenons jusqu'à son village... Alors à demain, n'est-ce pas?

- Oui, monsieur.

Jean mit plus de dix minutes à atteindre la cour. Il lui était impossible de se retrouver dans ce réseau de pièces irrégulières et bruyantes. Toutes ces voix, toutes ces machines tapageuses, tous ces regards qui emplissaient les ateliers semblaient l'affoler. Il n'avait jamais entendu pareil vacarme! Ses oreilles bourdonnaient, son cœur battait très fort; à un certain moment le bruit parut se changer en une immense plainte, très triste et éperdue. Puis les échos devinrent joyeux, comme le brouhaha disparate de nombreuses chansons entremêlant leurs accords. Et à la rue, devant la grande porte fermée, dont les pentures profilaient des volutes de fer vétuste sur le chêne antique, Jeannot entendait encore les accords de cette sauvage musique, cette fanfare étrange d'acier qui dès ce jour allait bercer ses pensées quotidiennes.

II.

Désormais il se leva à six heures pour arriver à temps à l'atelier. Il eut quelque difficulté à s'accoutumer à sa vie nouvelle, lui qui jusqu'alors avait vécu au milieu du silence, en pleine nature, parmi les fleurs et le soleil. Toutes les figures inconnues qui l'environnaient offusquaient son esprit; parfois, tandis qu'il travaillait, perdu dans ses rêves, il levait tout à coup la tête et souriait croyant voir devant lui les traits bien aimés de ses parents,

de son frère Baltus, ou même de ses camarades d'école qui eux étaient restés là-bas, dans les fermes de Van Daelen ou de Vermieren, ou derrière le comptoir de sapin du mercier d'où on apercevait l'Etang du Moulin et la vallée d'Osseghem, au fond, vers l'ouest.

Avec les semaines la mélancolie de Demane disparut, son âme se trempait insensiblement dans le milieu de l'atelier comme les morceaux d'acier que son père, très lentement, enfonçait dans l'eau sale du baquet de tôle. Mais, cependant, il resta farouche, très isolé parmi les dessinateurs qui tout le jour contaient des histoires dont l'élève ne saisissait pas le sens. Il travailla sans se lasser une seconde, car sa besogne le charmait; il dessinait maintenant des masques, des volutes prises sur des panneaux de styles anciens, des compositions élémentaires qu'il calquait dans des albums d'Auguste Merri. Et il modelait tout cela à l'aide de points, très serrés dans les ombres, plus fins et plus « ouverts » yers la pleine lumière.

Jeannot déjeunait à l'atelier; entre midi et deux heures il se trouvait donc seul. Il s'approchait de chaque table, examinait les différents travaux en train, se penchait de longues minutes sur la pierre du chef, admirant l'exécution, le soin, la beauté de chaque détail. Et il contemplait, sur les chevalets, les merveilleux modèles à la gouache, en aquarelle ou même, parfois, à l'huile. C'étaient de grands bustes de femmes coiffées d'un chapeau Louis XIII, vêtues de soie et d'or; des séries d'images mignonnes et charmantes destinées à la réclame de quelque considérable maison de commerce; des calendriers figurant les saisons; des allégories fantaisistes pour étuis à dragées.

D'autres jours il se promenait dans les ateliers silencieux; la galerie des typographes était déserte, çà et là, dans un coin, assis sur une des tables de pierre bleue, derrière un amoncellement de casses, un ouvrier mangeait ses tartines en lisant des fragments de journaux et des

épreuves déchirées gisant sur le sol poussièreux. Plus loin un groupe d'apprentis riaient aux éclats en écoutant l'un des leurs poser des devinettes, qu'il finissait, la plupart du temps, par résoudre lui-même.

Jeannot descendait, parcourait la salle des machines où des margeuses et des conducteurs parlaient, allongés devant leurs presses, en se jetant des balles de papier maculées d'encre.

A une heure et demie les machines recommençaient à rouler et Jeannot examinait leur fonctionnement. L'immense pierre à « reports », serrée horizontalement sur la dalle de fonte, allait et venait sous le cylindre pesant couvert de toile cirée et où, avant de se déposer sur la pierre, s'enroulait la feuille de papier couché. Et, comme il écarquillait les paupières, le conducteur s'approchait de lui amicalement, après avoir vérifié les repères de la dernière feuille.

Les rouleaux de laine humectaient la pierre; d'autres rouleaux, plus durs, de gélatine brune à axe d'acier, pleins de couleurs grasses, passaient, abandonnaient au dessin une légère couche d'encre qui se reproduisait sur le papier.

Jean apprit du conducteur qu'une fois le dessin terminé, le lithographe y étendait délicatement, au moyen d'ouate, une couche de gomme arabique délayée dans de l'eau et de l'acide nitrique. L'encre grasse ne subissait aucune atteinte du mordant liquide qui rongeait la pierre autour du dessin et donnait à celui-ci un relief de quelques centièmes de millimètre.

Dans l'exécution de son report l'ouvrier imprimeur reproduisait la même opération et, une fois celui-ci encré, il nettoyait, au moyen de thérébentine ou de benzine, toute la pierre qui alors, relavée avec de l'eau claire, semblait vierge et où, dès le premier tirage, reparaissait en ton le dessin entier.

Au bout de six mois Jean Demane connaissait de la chromo-lithographie la théorie complète. Il trouvait très naturel maintenant qu'on exécutât toute chose à l'envers, qu'une figure qui regardait a droite sur le croquis devait regarder à gauche sur la lithographie, pour être, après l'impression finale, identique au modèle. Il ne s'ébahissait plus en voyant les machines tirer durant des semaines le même tableau, la même reproduction de pancarte en changeant tous les deux ou trois jours de pierres pour lesquelles le conducteur employait des couleurs différentes mais où Jean reconnaissait les lignes du même ornement, du même cadre des mêmes fonds des mêmes personnages. Non, il savait qu'en se superposant sur le même papier tous ces tons formeraient enfin la copie exacte de l'aquarelle dont, plusieurs semaines auparavant, il avait vu l'un des dessinateurs, faire le « trait » compliqué, espèce de calque à encre lithographique sur une feuille de gélatine argentée, besogne qui représentait une des principales difficultés du métier.

Les dessinateurs s'émerveillaient de ses progrès rapides; parfois l'un d'eux vérifiait le travail de Jeannot, souriait en le regardant et tapait amicalement sur l'épaule de l'élève en lui disant :

- A la bonne heure, petit ! Ça va tout-à-fait bien.

Vers trois heures et demie, Jeannot, chargé d'une caisse à casiers carrés qui contenaient des bouteilles, s'en allait faire des commissions pour les ouvriers. Il entrait au cabaret de l'Etrille; la servante y emplissait de bière une partie des flacons; en revenant il faisait des acquisitions chez le boulanger, chez le charcutier, chez l'épicier. Pour entasser toutes les victuailles destinées au repas des chromistes, ses poches suffisaient à peine.

Presqu'en face de l'imprimerie il pénétrait dans une petite boutique, mal éclairée, pleine de désagréables odeurs. Une quinzaine d'apprentis s'y serraient, se bousculant pour arriver le premier près d'un buffet derrière lequel une vieille femme, à bonnet blanc tuyauté, versait dans des cruches et des bouteilles un café très pâle et transparent qu'elle puisait, sur le poêle, dans un grand chaudron de fer blanc à robinets de cuivre. Devant la fenêtre s'étalaient des bocaux, des pots pleins de friandises, des pains, des légumes, des merceries sales; tout cela dans un désordre bizarre, mêlant des couleurs disparates. Et Demane songeait vaguement à madameke Ruelle et à sa maisonnette à auvent...

Enfin la vieille servait l'élève tandis qu'elle le dévisageait ne remettant pas sa figure potelée et rouge. Et chaque jour elle le questionnait durant deux minutes, sans cesser de vaquer à sa besogne cependant; et ainsi elle finissait par connaître tous les apprentis de l'imprimerie Barthélémy Collard comme ses propres enfants.

Parfois, à son retour, les dessinateurs grondaient Jeannot pour sa trop longue absence, car les quatre heures une fois sonnées, il ne leur restait plus que quinze minutes pour prendre leur repas. Souvent, aussi, il leur rendait des comptes inexacts, étourdi par l'énumération des nombreuses choses qu'il devait quérir. Quelques centimes lui manquaient; il avait oublié de reprendre sa monnaie à l'Etrille, il avait perdu à la rue, au travers d'une poche trouée, les sous d'un compagnon. D'autres fois il leur remettait trop, le baes du cabaret ou l'épicier, ne lui avaient pas réclamé l'argent. Ces désagréments lui arrivaient en moyenne deux fois par semaine; pour les éviter à tout jamais, et ne plus essuyer ainsi les bourrades et les taloches des grands, il eut soin, dès lors, d'inscrire chaque après-dîner ce qu'il devait rapporter pour chacun et d'en indiquer le prix sur une feuille de papier dont il se munissait pendant ses courses.

Durant ces quinze minutes de repos l'atelier avait un aspect inaccoutumé. Tout le monde mangeait vivement

et buvait sa pinte de bière en un ou deux traits. Et tournant le dos à leurs tables, assis sur leurs hautes chaises un peu obliques, les dessinateurs allumaient des pipes et des cigarettes. Des nuages de fumée emplissaient la pièce, tourbillonnaient en gagnant le plafond, semblaient serpenter autour des colonnes de pierre en rubans torses et légers. Et les affiches ornant les murs, les deux immenses portraits au crayon chimique, représentant Guttenberg et Sennefelder, ne s'apercevaient que par endroits, lorsqu'une porte, soudainement ouverte, ménageait par son courant d'air frais des éclaircies fantasques dans la brume bleue et grise.

Et les artisans plaisantaient, se jouaient des tours, s'amusaient à jeter des pierres de plusieurs kilogrammes qu'il s'agissait de saisir adroitement au passage, si l'on ne voulait pas en subir la pénible atteinte. Ils recouvraient leur dessin d'un grand carton, s'exerçaient à atteindre le visage d'autrui à l'aide d'éponges ruisselantes. Et des jurons s'élevaient, des cris de dépit; et des mains serrant un mouchoir s'engageaient sous le col du veston où coulaient des filets d'eau froide. Souvent l'une des éponges éclaboussait les pierres, abîmait l'exécution, ou effaçait, en le rasant, tout un fragment de modèle à la gouache dont se confondaient les tons durs en une tache incertaine et vague.

Jean avait sa part de ces farces. Des éponges venaient s'aplatir sur sa tête, dans son dos, trempant la toile bleue quadrillée de sa blouse, emplissant ses oreilles d'eau qui les faisait bourdonner. Maintes fois Merri le fit se mesurer avec l'apprenti de l'essayeur, installé avec sa presse à bras, dans une petite chambre au fond de la salle. C'était un gamin de son âge, mais plus grand et plus fort que lui. Ils luttaient à deux au milieu des dessinateurs formant cercle, et leurs têtes frappaient le plancher sale, ils se faisaient des contusions aux jambes et aux mains, en voulant

se tomber mutuellement. Et Auguste Merri et ses camarades encourageaient les combattants, leur donnaient des
conseils, applaudissaient aux manœuvres habiles de l'apprenti du tireur d'essais. Et presque toujours les épaules
de Demane touchaient les premières le parquet, à moins
qu'un imprimeur ne mît fin à la lutte en renversant audessus des deux enfants le contenu d'un baquet de zinc
débordant d'eau gommée sous laquelle ils se débattaient,
les cheveux ruisselants.

Et Jeannot se soumettait sans protester à toutes ces brimades, quoique.plus d'une fois, la colère bourrela sa jeune âme lorsque le soir, de retour au village, il ressentait en se couchant une forte douleur produite par quelque chute ou par une foulure.

Mais le vrai souffre-douleur de l'atelier était un jeune homme de vingt ans, très maigre et très pâle et qui ne se mêlait jamais aux causeries des autres ouvriers; on l'appelait Pierre Nimore. Il semblait constamment peiné, renfermé, en proie à une intime tristesse. Auguste Merri l'avait chargé de faire sur les pierres de reports les retouches nécessaires. Ces pierres étant beaucoup trop lourdes pour être montées à l'étage, à travers un réseau de pièces étendues, le jeune chromiste était obligé de se rendre plusieurs fois par jour à la galerie des machines. Il allait y renforcer les traits ou les parties de dessin venus trop faibles pour le tirage.

Durant son absence on attachait sous la table, à l'aide d'immenses clous, ses souliers au plancher. Le soir il avait toutes les difficultés du monde à les en détacher, et les compagnons riaient de ses efforts. Ou bien un ouvrier cousait à plusieurs reprises les manches du veston du pauvre diable, après les avoir maculées, à l'intérieur, de mordant et d'encre typographique. Le bras refusait de s'engager dans la manche et, après avoir détaché la doublure, ce qui n'était pas aisé, le dessinateur se croyait

enfin arrivé au bout de ses peines lorsqu'il sentaitses doigts, sa chemise s'enduire d'une matière visqueuse et désagréable.

Un jour même les mauvais farceurs renversèrent la table du malheureux Nimore, la mirent sens dessus dessous, y amoncelèrent un tas de choses : des chevalets, des chaises, des tabourets, des pierres, le bac à charbon. Et le retoucheur s'aperçut avec douleur, tandis qu'une grosse larme mouillait le coin de son œil, en songeant aux jours qu'il devrait travailler pour réparer tous ces dégâts, que la plupart de ses outils étaient hors d'usage ou détériorés. Ses fins compas à pompe, ses tire-lignes, ses équerres d'acier avaient fortement souffert, dans le tiroir, de cette bousculade volontaire. Ses diamants mêmes, serrés dans des manches d'ébène à tenaillettes de bronze, avaient perdu leurs délicats tranchants, ces précieux diamants qu'il employait parfois pour l'exécution de certains traits à l'allemande, dont le décalque servait ensuite de dessin bistre.

Pierre Nimore protesta, se plaignit au patron, mais les mœurs de l'atelier restèrent les mêmes, à cause de la tolérance du chef. Auguste Merri fut, il est vrai, appelé au bureau où Barthélémy Collard le pria de traiter ses ouvriers avec moins de familiarité, de faire respecter sa hiérarchie et le règlement d'ordre intérieur. Mais Auguste Merri ne fit aux siens aucune remontrance; il dit simplement que « le patron était furieux et qu'il s'agissait désormais de faire attention. » Et les farces continuaient de plus belle et c'était toujours le même qui en pâtissait.

Eugène, l'ancien apprenti, et Jeannot devinrent de bons camarades. Souvent, lorsque de nombreuses courses devaient être faites en ville, ils sortaient à deux. L'un était chargé de chercher des plumes Mitchell, des bâtons d'encre chimique Vanhumbeeck, des feuilles de papier autographique ou dioptrique. L'autre s'occupait de l'acquisition de gélatine, de crayons, d'acier en feuilles minuscules dont, avec de très fins ciseaux, on faisait des plumes mignonnes et subtiles destinées aux travaux qui demandaient le plus de soin. Mais au lieu de s'en aller chacun dans une direction différente, les deux élèves parcouraient la ville ensemble, se hâtaient de faire leurs emplettes pour pouvoir parcourir les artères populeuses et mouvementées, les rues aux magasins riches devant lesquels ils s'arrêtaient et dont les luxueux étalages frappaient l'âme fruste du fils du forgeron.

Jeannot connut bientôt toute la ville avec ses coins pittoresques, ses quais très calmes et méandreux, ses places aux maisons dorées, surmontées d'élégants frontons sur lesquels se profilaient des statues et d'immenses vases. Les tours de l'hôtel de ville, de la cathédrale, des temples nombreux faisaient son admiration et emplissaient son cerveau vierge de plaisir. Chaque fois qu'il se trouvait au milieu de la place du Marché son cœur battait, curieusement ému. Et il se sentait heureux, charmé à la vue de ces demeures magnifiques, aux façades ornées et sculptées, rehausées de bustes anciens dont les personnages de marbre arboraient le collier de la Toison d'Or, de groupes enchevêtrés, de guirlandes aux masses de fleurs lourdes et massives encadrant des bucrânes.

Un matin Jeannot et Eugène passaient dans une rue large et droite du haut de la ville; l'ex-apprenti arrêta tout-à-coup son compagnon et lui dit d'un air souriant et mystérieux en se mettant tout près de lui:

- Veux-tu voir des tableaux !
- Mais oui, pourquoi pas! répondit Demane après être resté un instant muet, ne comprenant pas tout de suite.

Ils se trouvaient devant un grand palais, précédé de hautes colonnes de porphyre, alignant sur leur entablement de pierre des statues de bronze. Un groupe immense représentant des hommes et des femmes ailés, vêtus de draperies légères et flottantes, surmontant un piédestal mi-circulaire, précédait chaque aile du monument. Ils montèrent le perron, poussèrent une petite porte capitonnée qui s'ouvrit très doucement, sans aucun bruit. En face d'eux, de l'autre côté du vestibule, les amis aperçurent une salle élevée et longue où d'innombrables figures blanches, des bustes, des bas-reliefs, des animaux de marbre, des déesses nues et rigides formaient une théorie de formes pâles, légères ou lourdes, délicates ou massives, en relief sur les murs gris décorés de sujets et d'ornements or, rouge et vert.

Eugène s'engagea à droite, monta un escalier de marbre et déboucha dans une galerie formée de plusieurs salles entre lesquelles on apercevait, dans le bas, au travers de balustrades à jour très élégantes, la collection des statues.

Sur les parois, jusqu'au plafond, se voyaient des tableaux ornés de cadres merveilleux et brillants. Ils figuraient mille sujets variés, étranges, plaquant des couleurs vives, claires, sombres, alléchantes. Çà et là, à côté de la rampe, un peintre copiait une toile, entouré de jeunes filles, de gamins qui suivaient curieusement ses pinceaux.

- Regarde donc! Eugène.....

Jeannot tirait son ami par le bras en lui indiquant un grand tableau représentant une kermesse et où dansaient des groupes de paysans et de paysannes devant une de ces auberges que Jeannot avait vues souvent au cours de ses excursions vers Assche et Bodeghem.

— Ah, oui; ça?.... C'est la kermesse de Teniers... Mais continuons, marchons vite, car Merri va nous administrer une raclée si nous tardons trop longtemps. Tu verras ces peintures plus tard, quand tu reviendras.....

Et, sans s'arrêter, ils traversèrent encore plusieurs halls, plus grands les uns que les autres ; et tandis que Demane contemplait ahuri les panneaux couvrant la cimaise, Eugène lui disait à voix haute en étendant le bras :

— Voici les Rubens; le tableau du milieu, là-bas, c'est le Christ montant au Calvaire. Plus par ici tu aperçois l'Assomption de la Vierge. Près de la porte, sous ce cadre doré, c'est le célèbre Jordaens; le portrait voisin est une œuvre de Van Dyck. Et maintenant nous allons voir les gothiques, les primitifs.

Et Eugène citait de nombreux noms que Jeannot n'avait jamais entendu prononcer et qui restaient à peine durant une seconde dans sa pensée,

Après dix minutes ils se retrouvèrent à la rue et prirent en courant le chemin de l'atelier. Toute la journée Jeannot fut songeur; son cerveau était ébloui par les richesses contemplées hâtivement le matin et qui avaient passé devant ses yeux comme les mirages d'un rêve très rapide, un rêve riant et enchanteur qu'on voudrait voir recommencer et durer plus longtemps. Et l'apprenti se promit de retourner au musée, « aux anciens » ainsi qu'avait dit Eugène lorsqu'ils y entrèrent. Il voulait revoir les tableaux de Rubens, de Van Dyck, de quelques autres dont le maître leur avait parfois, à l'école, dans ses jours de bonne humeur, raconté brièvement la vie.

Le lendemain Eugène apporta à Demane un gros livre, une histoire de la peinture flamande, qu'il lui conseilla de lire avant d'aller une seconde fois au musée, en lui disant qu'il comprendrait mieux les œuvres des maîtres célèbres. Jeannot lut et relut les pages serrées du recueil, s'émerveilla, fut étrangement charmé après l'avoir fermé définitivement le jour où, fort reconnaissant, il le remit à son camarade.

Le soir, en retournant au village en compagnie de Baltus, après le cours de dessin, il fit part à son frère de ses impressions. Ils décidèrent de se rendre à deux au musée le dimanche suivant et d'y passer tout le jour. Cette visite leur parut tellement instructive que désormais ils la renouvelèrent chaque semaine. Ils hantèrent non seulement « les anciens » mais ils connurent bientôt les autres musées de la capitale, celui des peintres modernes, le musée des échanges et des arts décoratifs, les collections d'antiquités. Et pour admirer les reproductions de la statuaire antique et les chefs-d'œuvre de la renaissance, ils traversaient toute la cité, marchaient ensuite durant plus d'une heure en suivant une rue interminable et droite.

D'abord les deux gamins contemplaient tout avec un égal bonheur. Au bout de quelques mois, certains morceaux les attirèrent plutôt que d'autres.

L'avocat De Vreese, qui se renseignait souvent auprès du forgeron des progrès de ses deux garçons, apprit avec plaisir les excursions dominicales des enfants. Il se promit de développer leur goût artistique. A cet effet il leur apporta des bouquins traitant des anciennes civilisations, livres qu'il avait conservés de l'époque où il faisait ses humanités.

Et plus Jeannot lisait, plus il avait soif de connaissances. Souvent, à l'académie, le professeur le surprit, derrière son dessin, les yeux plongés dans les pages d'un volume. Mais, malgré les réprimandes et les gronderies, il se fit repincer plusieurs fois par semaine au grand courroux du maître.

L'académie, située au centre du faubourg, dans une

petite rue, présentait une construction fort simple, en briques rouges.

La classe de Jeannot se trouvait au fond d'une salle longue et étroite. Il copiait à la craie, d'après des modèles très simples, des courbes, des entrelacs, des feuilles, des profils; au bout de quelques mois les dessins devenaient plus difficiles et plus grands. Puis, la saison suivante, on traçait les mêmes modèles, cette fois au crayon conté, sur un papier gris clair.

Baltus travaillait déjà d'après plâtre. Dès sa troisième année d'études il fréquenta, le dimanche matin et le lundi après-midi, le cours de peinture décorative. Et l'esprit des Demane se développa d'une façon étonnante, ils se sentirent attirés tous deux vers l'art par une force mystérieuse. Et ce goût du beau devint plus impérieux encore lorsqu'ils connurent la vie des grands artistes. Ils s'enthousiasmaient à la lecture de leurs luttes et de leurs efforts. En se promenant aux environs de leur village, dans ce pays calme et riant du Brabant septentrional, ou bien à l'ouest vers la Flandre, au milieu du silence de la contrée natale, ils entendirent de mystérieuses voix, des voix très intimes dont ils avaient toujours ignoré les échos durant leurs années de vagabondages et qui, à présent se révélaient à leurs âmes.

Ils ne dépassaient plus les lisières du bois de Laerbeek, insouciants et la bouche pleine de rires. De loin, après s'être arrêtés, ils contemplaient la forêt sombre et moirée, parfois très claire et dorée sous le soleil, parfois vague, opale, gazée par la brume ou enveloppée dans le manteau d'un mélancolique et placide crépuscule.

Chaque chose leur parlait; des objets jadis insignifiants contractaient des lignes et une allure intéressantes. Ils examinaient longuement les cheminées hautes et antiques des vieux cabarets de l'Arbre d'Or et du Keizer Karel, où les baes Demane les conduisaient le dimanche soir, après souper. Les assiettes d'étain repoussé, les lanternes de cuivre surmontant les tablettes de chêne sculpté semblaient à leurs yeux des pièces délicates et finement ouvrées.

Et à mesure que son esprit s'ouvrait au charme de l'art, il venait à l'insouciant Jeannot, des répugnances, des dégoûts jusque-là ignorés. Chaque matin en réintégrant l'atelier, son cœur semblait peser lourdement dans sa poitrine et battait très fort. Peu à peu cependant, devant sa table, il oubliait et travaillait comme d'habitude; et pas un des dessinateurs ne lut jamais dans son cerveau la préoccupation intime qui ne devait jamais le quitter.

Il ne négligea, toutefois, pas son gagne-pain; au contraire; en se plongeant entièrement dans sa besogne,il calmait ses impatiences. Il devenait fier, renfermé, il ne voulut plus prendre part aux jeux des autres apprentis et refusa d'encore se battre avec le gamin du tireur d'essais. Toutes ses heures de loisirs il les consacrait à l'étude. Avec les trois francs que lui donnait, le soir de chaque quinzaine, Auguste Merri, il s'achetait au « temple » des livres d'occasion. Il posséda ainsi au bout de quelques mois la collection des principaux maîtres des littératures anciennes et contemporaines. Et la lecture de tous ces livres fut pour son esprit une mine précieuse d'où son cerveau extrayait des trésors. Chaque jour c'était des trouvailles, des impressions nouvelles qui auréolèrent ses raisonnements de rêve et de naïve splendeur.

Il vivait dans ces volumes, son cerveau communiait avec eux. Et en travaillant il se remémorait le dernier poëme lu, le dernier conte, la dernière étude critique; les répétait en lui-même. Il emplissait tout son sein de leur séduction occulte, séduction qu'il ne pouvait définir mais à laquelle il se trouvait livré tout entier, sans qu'il sût comment. Et les dessinateurs estimaient beaucoup l'élève à cause du goût avec lequel il paraissait s'adonner aux

tâches qu'on commençait à lui confier. Jeannot faisait déjà les fonds unis du vermillon, certains ciels peu difficiles qu'il pointillait en dégradé, ou même des terrains qu'il remplissait au jaune, à la chair, au bleu-clair et au gris.

La veille de l'an Auguste Merri pria Jeannot de venir chez lui le lendemain matin. Il devait lui confier une vingtaine de cartes de visite qu'il s'agissait de jeter dans la boîte de quelques amis, croquistes faisant les modèles pour l'imprimerie, et d'une demi-douzaine des principaux clients de la maison Barthélémy Collard. Au lieu de faire parvenir les cartes par la poste, le chef préférait remettre les deux francs du port à son élève, sachant que ces courses matinales présenteraient pour lui une promenade agréable.

Mais, peu initié aux coutumes citadines, Demane commit ce jour-là une série de maladresses que Merri eut grand'peine à réparer et qui le mirent, en les apprenant, dans une colère folle.

Pour être plus sûr que les cartes arriveraient à destination Jeannot ne les jeta pas dans les boîtes à lettres. Il sonna à chaque porte, remit le bout de bristol de la part d'Auguste Merri en tirant sa casquette avec politesse. Mais partout domestique ou servante le faisaient attendre une minute, revenaient dans le vestibule et coulaient dans la main de l'enfant étonné une petite pièce d'argent accompagnée « des amitiés de monsieur, à Auguste Merri. »

 C'est sans doute la mode! songeait l'apprenti, en trottinant dans les rues aux rigoles gelées.

Et il souriait en entendant tinter dans la poche de son paletot les petites pièces blanches qui s'entrechoquaient gaiement et qui semblaient rire et chanter ensemble. Et en regagnant, vers une heure de l'aprèsmidi, le village, tout en suivant la route de Gand avec ses grands ormes défeuillés formant à la chaussée un double ruban de noirs squelettes, il pensait aux volumes qu'il pourrait acquérir au moyen des dix francs dont il était le maître. Il se rappelait quelques Balzac, un Flaubert, deux contes dont il avait aperçu les couvertures usées et salies à l'étalage de son marchand coutumier. Flaubert surtout lui trottait en tête depuis qu'il avait lu sur lui une intéressante étude due à un jeune écrivain français. Et son cœur battait; il escomptait déjà les moments heureux qu'il goûterait la semaine suivante, durant les deux heures de paix et de silence de l'atelier au repos.

Le mardi, lorsqu'il rendit compte à Auguste Merri de ses visites, le courroux du chef éclata comme un coup de foudre. Le gamin fut atterré, il eut si peur qu'il aurait volontiers sacrifié tout ce qu'il possédait, jusqu'à ses plus beaux rêves, pour ne jamais avoir mécontenté le dessinateur. Ah! s'il avait pu éviter cette colère en rendant l'argent reçu, en allant reporter partout les jolies piècettes brillantes et neigeuses!...

— Sacré gamin! que va dire tout ce monde? Que je suis un impoli, un idiot!... Mille tonnerres... mille Dieu!... Si j'avais prévu ça, ce que je t'aurais laissé tout le jour de l'an au bout de ton lac du Moulin! T'es-donc encore si bête, que de ne pas comprendre des choses aussi simples? Faut-il avoir pour cela le nez toujours fourré dans des livres!...

Et Auguste Merri se rhabilla en tempêtant et partit faire ses excuses à toutes les personnes offensées. Il revint deux heures après, remit sa grande blouse blanche sans un mot et commença le bistre clair d'une garniture de boîte à cigares,— « un tabac » disaient les compagnons,— en poussant de longs soupirs.

Jeannot eut peur durant plusieurs jours; derrière le chevalet de sa table il se recroquevillait presque, ne perdait pas un moment, peinait comme il ne l'avait jamais fait. Il ne levait pas les yeux de crainte de rencontrer les regards perçants et vindicatifs du chef. Mais celui-ci parut avoir bientôt oublié l'aventure, car les dessinateurs brisèrent le silence insolite qui plongeait l'atelier dans la mélancolie et se mirent de nouveau à rire, à plaisanter, à conter des histoires drôles qui déridèrent Auguste Merri et lui rendirent entièrement sa bonne humeur. Et la paix régna en Jeannot et chassa son trouble; et, pour effacer complètement de sa mémoire ces heures désagréables, il s'empressa d'acheter les livres convoités. De cette façon plus jamais il ne percevrait le tintement railleur des pièces claires qui lui rappelaient la plus triste semaine de sa vie.

Les mois passaient. Jean venait d'avoir seize ans et avait terminé depuis longtemps son apprentissage. Il connaissait mieux son métier que certains dessinateurs qui doublaient la vingtaine. On pouvait lui confier n'importe quelle besogne, il s'en acquittait parfaitement, de l'avis de tous. Il possédait maintenant une entière indépendance, n'était plus obligé de porter chez l'essayeur les pierres de dimensions moyennes que les camarades terminaient; il avait oublié depuis des mois et des mois le chemin de l'Etrille et ne se représentait plus que rarement l'intérieur de la vieille boutiquière dela rue. Chaque quinzaine il touchait une somme d'environ trente francs, trente francs qu'il remettait triomphalement à sa mère souriante, tandis que le baes, les mains noires encore, tirait les dernières bouffées de sa pipe avant d'aller se débarbouiller à grande eau comme tous les samedis soir.

La tristesse de Demane s'intensifiait. Les inepties, les discours fous, les histoires insensées et stupides qu'il était forcé de subir quotidiennement, choquaient son âme. Il en était d'autant plus dégoûté qu'il s'était surpris parfois, hébété, à se répéter ces platitudes à lui-même ou à vouloir les conter à son frère Baltus, quitte à se retenir, honteux,

sur la pente de cette crapule de l'esprit, et à s'effrayer de l'influence que les milieux bas exercent sur les plus hautes âmes!

Il s'étonnait même souvent en pensant qu'il vivait parmi ces camarades à esprit médiocre et banal depuis des années, il ne comprenait pas comment il n'avait été frappé plus tôt par leurs raisonnements sans profondeur et leur intelligence superficielle. Combien de fois les avait-il entendu discuter? Combien de fois, depuis son entrée chez Barthélémy Collard, avait-il écouté les divagations de quelque chromiste au cerveau prétentieux? Jamais une affirmation loyale, spontanée. Jamais de vue juste, chaleureuse. Point de franchise ni de cœur! Ces gens-là, mêlaient la moquerie à tout, voire l'obscénité. Parfois ils s'entretenaient d'art; et tous, sans exception, ils admiraient les peintres de moindre talent, parlaient longuement des toiles les plus insignifiantes qu'ils avaient remarquées à une exposition récente ou au dernier salon. Ils prisaient les poëtes conformes, les prosateurs sans valeur. Dans leurs conversations ne luisait jamais le nom d'un artiste véritable; ils ignoraient même le nom, et d'autant plus les œuvres, des grands écrivains superbes, ceux dont l'art était pour Demane une jouissance. Et d'entendre ces voix antipathiques l'âme de Jean se navra, se blessa sans se cicatriser une seule heure. Il eut longtemps le tort de répondre aux provocations oratoires des dessinateurs, qui l'induisaient en discussions. Il s'exaltait, s'échignait à leur prouver en quelques secondes, à l'aide d'un raisonnement plein de sincérité, leurs méprises, la stupidité de leurs avis, de leurs étranges admirations que rien ne justifiait. Et ses paroles retentissaient dans l'atelier, frappaient les oreilles des chromistes, arrêtaient tout à coup la plume d'Auguste Merri qui hochait la tête au-dessus de sa pierre de Munich. Et chacun, en écoutant les sentences fougueuses de Demane, se sentait légèrement ému, se disait qu'il avait probablement raison, mais ne l'avouait pas, refusant de reconnaître pour oracle, ce benjamin de l'atelier, ce « gosse » de seize ans qu'un jour ils avaient vu arriver du village, l'air naïf et candide comme un petit Saint Jean.

Essoufflé Demane s'arrêtait, se frottait le front et regardait autour de lui. Mais personne ne répondait à ses tirades, et ceux-là mêmes qui l'avaient interpellé, et fait sortir de ses gonds, affectaient un silence méprisant et se bornaient à hausser les épaules. Et il s'en froissait davantage, car, du moins en ces moments-là, il eût été heureux de pouvoir démontrer la justesse de ses avis à ses illettrés compagnons.

— Allons Demane, tu es fou !... Quelles baroques idées tu as !...

Cette phrase cinglait son front ainsi qu'un coup de fouet, rougissait son visage où ses grands yeux bleus brillaient avec intensité. Et Jeannot se replongeait dans son mutisme coutumier, travaillait tout le jour sans adresser la parole à qui que ce fût, quittant simplement sa table pour s'approcher d'Auguste Merri et lui demander un conseil, un renseignement quelconque à propos de la couleur qu'il avait à terminer et que le chef devait ensuite vérifier, d'après le croquis et l'épreuve des tons déjà tirés, avant de la préparer définitivement à l'acide nitrique.

Les discussions se renouvelèrent; Demane y prenait part avec plus de feu, y apportant une ardeur de combat étonnante. Mais il s'écœurait davantage, s'en voulait, le soir à l'académie, tout en copiant à l'estompe une tête antique de plâtre, de prêter tant d'importance aux opinions de ses collègues d'atelier. Il se promettait de ne plus leur répondre, de rester froid devant eux, de se renfermer entièrement dans son idéal. Et le lendemain, pourtant, il tombait de nouveau dans leurs pièges de bas « zwanzeurs », s'amusant comme ils disaient, à le faire poser et monter à

l'arbre; et Demane se répandait en déclarations belles et généreuses, et il s'abaissait à vouloir réfuter leur argumentation ignare et triviale. Encore s'ils s'étaient bornés à le provoquer par des paroles; mais bientôt devant son allure fière et dédaigneuse, ils recoururent à l'offensive de la brute. Ils jetèrent surnoisement à Jean des boules de papier, des éponges. Jean, toujours bon et patient ne se fâcha pas. Les autres, pour l'aiguillonner lui lancèrent des coussins sur la tête, tandis qu'il travaillait ; Demane se leva comme un ressort, très pâle, laissa tomber sa plume et se précipita les yeux extraordinairement ouverts et fixes, sur un petit chromiste trapu, qui devait être un des principaux instigateurs des cabales. Celui-ci, étonné, n'eut pas la force de se défendre ; le fils du forgeron le prit à la gorge et comme fou, d'un coup de poing en plein visage, il l'envoya rouler à trois mètres de là, dans l'atelier du tireur d'essais. Lorsque le misérable se releva les compagnons durent l'empêcher de châtier Demane. Barthélémy Collard étant entré, le chromiste remit sa vengeance à plus tard, mais il se contenta dans la suite, comme mâté et « remis à sa place », de regarder le jeune homme avec une sorte de dédain.

Jeannot s'enorgueillit d'avoir osé se rebiffer. Dès ce moment on lui épargna les brimades.

Certain jour, entre midi et deux heures, Jean se surprit à transcrire ses impressions du matin. Il écrivit de longues pages émues dans lesquelles l'illusion promenait des rayons de soleil.

Dès lors, après son repas à l'atelier, il consigna toutes ses pensées, il interpréta tous ses sentiments, prit un calque exact de son âme. Ces deux heures journalières où il pouvait parler à son cœur, devinrent ses moments chéris, attendus avec impatience depuis le matin. Il se consolait en traçant sur le papier tout ce qu'il pensait, tout ce qu'il eût voulu dire, tout ce qu'il croyait, tout

ce qui selon lui était la vérité et la beauté réelle. Il prenait de moins en moins part aux causeries des dessinateurs, se contentant de répondre par quelques mots lorsqu'ils lui demandaient son avis. Il devint très solitaire, très farouche, s'offusquait d'un mot trop brutal, haussait les épaules lorsqu'on lui rappelait les années mouvementées de son apprentissage. Et cependant alors en lui germait une sourde colère que son raisonnement finissait par étouffer avant qu'elle pût éclater. Il se souvenait des méchancetés dont il fut victime, des jeux dangereux et humiliants auxquels on le soumit.

Il était loin de songer, étant gamin, aux iniquités des fantaisies des dessinateurs, il fallait bien faire ce que voulait l'atelier, ce que lui ordonnait Auguste Merri! Et ces jours où il se battait contre l'apprenti de l'essayeur, où il se blessait sans se plaindre, où bien souvent sa chair écorchée saignait sous son vêtement sans qu'il osât avouer son mal de peur des risées et des plaisanteries! Oh! il se remémorait en détail ces mois lointains et encore si vivants; il se les remémorait en crispant les doigts qui tenaient sa plume ou son crayon chimique; et parfois il avait des envies de pleurer, mais il refoulait ses larmes qui l'eussent tant soulagé s'il avait pu les laisser couler librement, dans la solitude.

Il ressentait à présent pour tous ses compagnons une haine véhémente, une haine qui ensuite se changea en un mépris muet. Car il ne le leur laissa jamais deviner, il devint même plus courtois envers eux, il affecta une politesse extrême, une correction froide qui parait comme une savante garde à l'escrime les familiarités de ces plaisantins de brasseries. Il quittait le village à sept heures, faisait route avec Baltus jusqu'au faubourg et arrivait à l'atelier vers huit heures et demie. Il serrait la main à tout le monde, échangeait quelques phrases à propos du temps, d'un travail à commencer, d'une histoire drôle ou

triste arrivée à un ponceur ou à une margeuse de l'imprimerie. Et tout en mettant sa blouse il terminait le dialogue, s'installait devant sa table et ne prononçait plus un mot jusqu'à midi.

Et ses impressions quotidiennes formèrent bientôt un volumineux manuscrit. C'était un livre poignant, comme l'histoire d'un être débonnaire condamné à vivre parmi des gens cruels et grossiers. Certaines pages révélaient un profond désespoir. L'âme souffrante confessait ses peines, regrettait la présence d'une âme jumelle et sœur qui l'eût consolée et réconfortée. Puis elle quittait son milieu cynique et déplorable, s'en allait au travers du rêve vers des contrées de paix et de ferveur où elle goûtait l'illusion d'une large félicité. Et aux lignes suivantes le poëte sondait de nouveau un abîme de chagrins indicibles et accablants.

IV.

Les dimanches de la belle saison les Demane partaient de bon matin. Baltus emportait un nécessaire de peintre. Ils s'arrêtaient aux endroits les plus paisibles et les plus pittoresques, cherchaient une place favorable et s'asseyaient dans l'herbe. Et Baltus commençait son esquisse, brossait son ciel, cherchait parfois longuement le ton d'un nuage, d'un tronc d'arbre, d'une ombre chaude projetée sur la route par un pan de chaumière, ou d'une toiture dorée et vermillonnée par le soleil matinal. Et Jean, étendu à quelques pas de son frère, tirait un livre de sa poche, ramenait son chapeau sur les yeux et se mettait à lire, les coudes dans l'herbe sur laquelle les pages blanches de vélin découpaient un carré pâle. Parfois il tournait les yeux du côté du peintre, tâchait d'apercevoir par dessus son épaule l'état de l'étude. Lorsqu'il arrivait

à un passage superbe, à une digression philosophique profonde, il arrêtait les brosses de Baltus, lisait les lignes à haute voix, ponctuait chaudement les périodes saillantes, les images suggestives, les comparaisons claires et habiles. Et après quelques commentaires, après l'échange d'avis toujours enthousiastes, les deux fils du forgeron reprenaient chacun leurs occupations favorites.

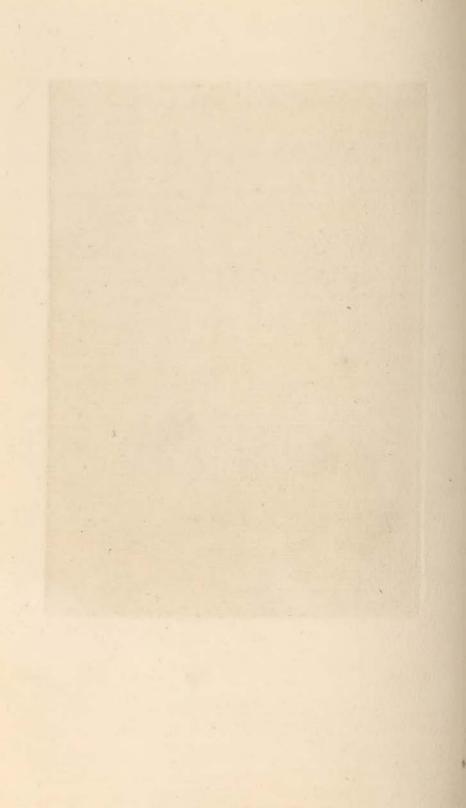
Le soleil s'élevait de plus en plus dans le ciel, répandait une chaleur lourde qui faisait pencher les graminées à hautes tiges. Jean fermait son livre, cueillait quelques fleurs dont il faisait un bouquet qu'il passait dans la boutonnière de Baltus, en train de terminer son paysage. Le peintre déposait sa boîte, se levait, s'écartait avec Jean de quelques pas pour examiner la toile. Et comme le poëte hochait la tête en signe de satisfaction tandis qu'il lui frappait sur l'épaule, Baltus fermait sa boîte, accolait le panneau fini au chassis vierge encore, en piquant, pour éviter tout frottement dangereux, des morceaux de

bouchon aux extrémités du cadre de sapin.

Les deux frères s'arrêtaient au centre du village proche, pénétraient dans une des auberges faisant face à l'église et dégustaient un verre de bière fraîche et écumeuse. Et le baes et la baesine causaient amicalement avec eux, s'informaient du forgeron et de sa femme, du vieux Coreman, des barons Vierendael qui étaient revenus de voyage depuis quelques semaines. Et des rustauds, des garçons de ferme, des notables, après la messe, dont la cloche gaie et éclatante annonçait la fin, entraient dans la salle, s'exclamaient en apercevant les deux Demane, venaient à eux en souriant et leur serraient la main d'une façon amicale. De gros fermiers entouraient les artistes, examinaient curieusement leur attirail, demandaient à voir ce qu'ils avaient peint.

Et Baltus s'exécutait, retirait l'étude, la plaçait sur une des tables de chêne contre deux ou trois bouteilles pour la





tenir en équilibre. Les vieux mettaient hâtivement leurs lunettes, les mioches se glissaient au premier rang en faisant de grands yeux et en élevant leurs dix doigts au-dessus de la tête. D'autres paysans se serraient derrière les notables en poussant les quelques femmes endimanchées, attardées dans le cabaret en oubliant de préparer le repas du midi. Plusieurs gars même rapprochaient des chaises contre le dernier cercle des spectateurs, grimpaient dessus et écarquillaient les paupières en posant les mains et les coudes sur l'épaule de leurs voisins.

Et des exclamations admiratives s'élevaient dans la pièce, noyaient le tic-tac de la vieille horloge renaissance, empêchaient d'entendre le sable du carrelage crier sous les sabots ou sous les chaussures cloutées d'un nouveauvenu.

— Tiens, c'est le chemin des Corbeaux!... Et à droite la grange de baes Tarwevel, dont on aperçoit au fond près du *Moulin bleu* le beau *pachthoeve*. (t) — Comme c'est beau, Mijnheer Baltus!... Comme je serais heureux de posséder un aussi joli « portrait » de ma ferme!...

Pendant que le gros conseiller parlait les autres s'entreregardaient en se faisant des signes d'étonnement. Et, après que Demane eût rebouclé ses objets, on entendait encore des: Schoon, ja zeer schoon!... (2) sortir des bouches brunes, et les yeux des cultivateurs ne cessaient de se reporter vers le coin où étaient assis les frères Demane. Ceux-ci mangeaient des tartines au fromage blanc et des radis et vidaient leur bouteille de lambic. La salle se désemplissait peu à peu, on entendait les villageois s'en aller au long de la route en faisant résonner leurs sabots sur le rebord dur des ornières. Quelques-uns

⁽¹⁾ Métairie.

⁽²⁾ Beau, oui très beau!

chantaient en tournant le carrefour et leur voix pâlissait à mesure que la maisonnette, d'où se déroulait de la cheminée un ruban fantaisiste de fumée grise, semblait moins distante.

Dans la chambre voisine les artistes entendaient l'entrechoc des assiettes et des casserolles, des fourchettes et des couteaux. Puis des bruits de machoires, de chaises ramenées doucement vers la table, d'un tisonnier qui, secouant le charbon au travers de la grille, faisait tomber dans le bac de tôle polie des cendres rouges dont les arpèges se perdaient tout de suite.

Baltus et Jean, de la salle, disaient au revoir aux cabaretiers qui, la bouche bourrée, répondaient d'une façon drôle et inintelligible en se levant pour paraître, la figure toute rouge, dans le cadre de la porte. Et la main grasse du baes serrait les doigts des jeunes gens tandis que la baesine hochait la tête dans son bonnet blanc bien raide. Les deux fils du forgeron continuaient leur chemin, exploraient les plus délicieux endroits, cherchaient des parties de villages, des clairières de forêts, des lisières de bois dont les excursions de jadis avec Cholle et les camarades de l'école avaient laissé dans leur cœur un souvenir vivant, un souvenir qui, maintenant, opérait sur eux avec un charme intense.

Baltus faisait une seconde étude dans l'après-dîner. Et, avant de revenir vers la Forge des Raisins, Jean confectionnait un gros bouquet de marguerites et de bleuets encadrés de graminées aux multiples fleurs de velours.

En retournant les deux frères se donnaient le bras, devisaient allègrement tout en contemplant la nature ambiante qui, à l'approche du crépuscule, se transformait comme les tableaux d'une merveilleuse féerie. Parfois, au loin, une musique mélancolique brisait le silence; de gros oiseaux noirs, en bandes serrées, s'élevaient dans le ciel en criant comme des girouettes. Dans le jardin d'une

auberge de la route on percevait le roulement des boules sur la terre sèche et bombée et, derrière le berceau d'aubépines et de sureaux, on devinait des corps nombreux, des gaillards sautant de joie ou sacrant de dépit.

Soudain les boules cessaient de tapager en bousculant l'enclos de planches et des voix disparates emplissaient le calme des environs. Les ormes de la route de Gand allongeaient leurs ombres et vers l'Orient le ciel contractait une coloration chaude et cendrée qui, en gagnant le zénith, se confondait avec l'azur.

Au seuil d'une des premières maisons du « fossé « deux jeunes villageois s'entretenaient. C'étaient Pei De Coen et Féliks, les plus auciens camarades des Demane. Baltus et Jean allaient à eux, échangeaient des poignées de mains affectueuses et se dirigeaient vers leur demeure. Près de l'éclusette du Moulinet, à l'endroit où Jeannot allait s'asseoir jadis chaque matin pour contempler les ébats des poissons argentés, des enfants jouaient et dansaient en rond. En apercevant sur la route les Demane, une fillette de onze ou douze ans se détachait du groupe et accourait vers eux. Elle avait des cheveux bruns en boucles longues et qui sur le front dessinaient des frisons légers et coquets. Le teint était mat comme celui des femmes du midi, mais moins chaud et plus pâle. De grands yeux très francs aux prunelles vertes comme une sombre émeraude, brillaient dans ce beau visage, aux traits vagues encore mais auxquels les années devaient fatalement donner une pureté et une rare splendeur.

- Bonjour, monsieur Baltus! Bonjour monsieur Jean!...

Et elle leur sautait au cou en se soulevant sur ses souliers mignons et les embrassait tour à tour, sur les joues, en rougissant de plaisir. Et les deux frères la soulevaient, déposaient dans ses boucles de bruyants baisers qui

127

mettaient ses cheveux en désordre et qui la faisaient rire de bon cœur.

— Tiens Thillette, voilà un gros bouquet pour toi; c'est parce que tu es une sage petite fille que nous te l'avons rapporté. Regarde, ce sont des marguerites, de ces grandes marguerites que tu aimes tant; et ceci des bleuets, ces petites fleurs couleur de ciel dont, un jour de la semaine dernière, nous t'avons tressé une guirlande et orné les cheveux.

Elle prenait la gerbe dans les bras et au-travers des tiges fleuries on distinguait son joyeux visage. Elle courait vers la maison du forgeron, en précédant les artistes, et poussait la porte en chantant.

A gauche dans le vestibule les Demane entraient dans la salle commune de la maison. C'était une grande pièce rectangulaire éclairée par deux très hautes fenêtres à meneaux en croix ornés de vitres carrées, de ces vieux carreaux soufflés, aux plombages noircis, qui prêtent aux intérieurs flamands cette lumière intime et amortie et qui semblent animer par leur jour calme les choses les plus rigides et les plus immobiles. En face de la porte se dressait l'antique cheminée abritant sous son immense manteau un poêle de Louvain aux formes bizarres et anciennes et qui, avec ses atours de cuivre massif et sa panse arrondie colorée par le feu ardent, se proéminait sur le fond rouge foncé des briques encadrées d'un filet de mortier uni et égal. Des rinceaux élégants volutaient dans le chêne noirci de la corniche sur laquelle s'alignaient, de chaque côté d'un grand christ d'ivoire, des plats et des assiettes aux ornements de tonalités harmonieuses. Deux cariatides de pierre noire, dont les reliefs étaient usés et rendus très vagues, représentaient des personnages soutenant de leurs bras levés l'entablement de la cheminée. Et un léger rideau de mousseline froncée. à dessins violets et gris, décorait le bas de l'entablement.

Baltus et Jean se débarrassaient de leur charge, prenaient une chaise et s'installaient près de la table sur laquelle se trouvait déposée la boîte à couleurs. Baesine Demane contemplait au-dessus de la tête du peintre les études qu'il avait exécutées tandis qu'impatiente et curieuse Thillette se hissait sur les genoux de Jean.

Le forgeron rentrait bientôt, vêtu de son costume de drap noir. Il examinait à son tour les toiles de son fils, les prenait en mains, s'approchait de la fenêtre pour mieux voir, disait à haute voix ses impressions et finissait toujours par embrasser ses deux gamins tant il était heureux.

Le jour tombait lentement; au-travers des vitres vertes on apercevait l'Etang du Moulin tout rouge, comme ensanglanté. Et derrière les Petites Montagnes le soleil plaquait une boule incandescente sur un ciel vespéral. A mesure que l'astre se rapprochait du niveau du lac les flots devenaient plus lourds et représentaient bientôt un brasier colossal aux flammes unies et étendues. Et les carreaux des Demane se transformaient en plaques d'or transparentes; et le ruissellement des derniers rayons du jour faisait pleuvoir dans la grande salle une poussière merveilleuse. Les lueurs horizontales rosaient les visages et le profil de tous les objets; et le mur au fond de la pièce recueillie et paisible montrait l'ombre en croix des meneaux élargis.

Baesine Demane allumait la lampe de cuivre et allait fermer au dehors les volets de bois peints en vert et les fermait au verrou. L'ombre envahissait le manteau de la cheminée et estompait les lignes des cariatides rigides. Et la grille du poêle rougeoyait et envoyait sur le carrelage des « fuyantes « claires et brisées. La ménagère préparait le repas tandis que son mari s'entretenait avec ses fils à propos de leur promenade.

Dans l'escalier une voix de femme se faisait entendre,

une voix réjouissante qui résonnait longuement dans le vestibule et dont les échos pénétraient dans la chambre familiale.

- Berthille !... Berthille !... Veux-tu monter ?....

La fillette embrassait tout le monde, levait le loquet de la porte et s'en allait en disant au revoir de sa petite main potelée et ronde. Et on entendait ses souliers tapoter les marches de l'escalier durant quelques secondes; et sa chanson coutumière promenait dans le corridor des notes qui bientôt devenaient imperceptibles.

La famille soupait vers sept heures. Après le repas le forgeron bourrait une pipe de terre, l'allumait et se rendait en face, à l'Arbre d'Or. Jean prenait un livre et se plongeait dans la lecture jusqu'au moment du coucher. Baltus s'adossait au chambranle gauche de la cheminée et s'exerçait à croquer, dans un album à couverture de toile grise, le portrait de sa mère occupée à tricoter près de son fils cadet. Le dessin fini il fumait une cigarette et, tout en songeant, il envoyait vers les solives vétustes de la pièce des bouffées bleues et blanches qui prêtaient au rideau étroit de la corniche de chêne un tremblement très léger.

V

Un matin Jean fut fort surpris de voir entrer dans l'atelier un jeune homme de deux ou trois ans plus âgé que lui. Il frissonna un peu en le dévisageant tandis qu'il cherchait dans ses souvenirs où il pouvait avoir rencontré les traits du nouveau-venu. Soudain il se rappela la physionomie de Cholle qui, après de longues années, était restée gravée dans sa mémoire. C'étaient les mêmes grands yeux noirs et loyaux, le même teint bistré de la peau, la même taille, lui semblait-il aussi, plus délicate pourtant et plus élancée. Mais le regard était moins dur, comme humide ou attendri; les cheveux étaient longs et sortaient légèrement ondulés de dessous un chapeau de feutre rond. La figure formait un ovale quasi régulier, un peu renfoncé aux pommettes et aux tempes et carré sous le menton. Un nez vaguement aquilin surmontait une bouche aux lèvres épaisses et sensuelles, au-dessus de laquelle se voyait une moustache noire broussailleuse. La voix de l'étranger sonnait vigoureuse, sympathique; et parfois elle se voilait d'une tristesse que Demane s'étonna de deviner grande et étrange et qui lui emplit le cœur pendant plusieurs secondes

Le jeune homme était un sculpteur très pauvre. Durant les semaines de l'année où il se trouvait dans une misère réelle, il tâchait de se procurer de la besogne chez les imprimeurs de la cité, courait des jours entiers la ville pour trouver enfin chez un dessinateur en chambre, ou chez un gros patron, de l'occupation pour une quinzaine. Il était très habile dans le travail chromo-lithographique, et tous les compagnons des ateliers le prisaient beaucoup pour son allure apparente de continuelle bonne humeur. Il racontait des histoires de rapins ou d'élèves de l'académie des beaux-arts qui faisaient se trémousser les chromistes, et qui contrastaient par leur verve endiablée, leur tour vraiment pittoresque, leur humour alerte et léger, avec les nauséeuses ou indigestes balourdises dont ces égrillards faisaient assaut sous prétexte d'esprit et de comique. Et lorsqu'il quittait ses camarades de passage, il laissait un regret dans tous les cœurs. Lui, partait heureux, les poches garnies de pièces de cent sous qui allaient lui permettre de piocher plus d'un mois dans son atelier désert et aimé, de commencer de nouvelles études et de se payer de temps à autre un intéressant modèle.

Il s'appelait Antoine Royvèle et était le fils aîné d'une dentellière et d'un vieux chaudronnier en cuivre qui travaillait, depuis trente-cinq ans, dans un établissement de constructions mécaniques d'un populeux faubourg. C'est tout ce qu'on savait de lui. Lorsqu'il se présentait chez un patron dessinateur les ouvriers souriaient et se disaient : « Ah! Voilà Toné; il est dans une « purée » nouvelle, pour sûr, et s'en vient turbiner parmi nous, dans l'espoir de payer bientôt son argile et la location de son atelier! »

Et le sculpteur entreprenait l'exécution d'un « tabac », d'un calendrier, d'une série de cartes-réclames ou d'une reproduction d'aquarelle en une douzaine de couleurs, après en avoir débattu le prix avec le chef. Aussitôt qu'il avait vu la première épreuve des derniers tons il priait le patron de l'examiner en le comparant au croquis. Le sculpteur recevait le montant de la somme convenue et partait très content après avoir serré les mains de tous les chromistes. Parfois on restait six mois sans le revoir. « Il bloque! » disaient les compagnons en parlant de lui et en se remémorant ses bons mots et ses plaisanteries.

Lorsqu'un travail urgeait quelque part et que des dessinateurs supplémentaires étaient momentanément nécessaires, on prévenait Antoine Royvèle; et quoiqu'il se trouvât en pleine production, dans une période favorable, il accourait dès le lendemain de bonne heure. Car il savait que, sans cette complaisance, à l'avenir on s'empresserait de ne plus le recevoir; et alors adieu à sa vie libre et indépendante! Et pour ce motif il parvenait toujours par se faire engager lorsque sa bourse était vide, les patrons et lui étaient comme des gens obligés l'un envers l'autre et qui se trouvaient mutuellement indispensables.

Jeannot avait souvent entendu parler de Royvèle. Auguste Merri semblait prendre plaisir à raconter sur lui des anecdotes curieuses à l'honneur de son caractère mais qui révélaient aussi son extrême indigence. Plusieurs fois il était resté vingt-quatre heures sans manger. Mais il n'avouait ces situations pénibles que longtemps après et en

riant comme pour assurer qu'il ne craignait pas ces aventures et qu'elles l'endurcissaient considérablement.

Souvent Demane avait espéré faire la connaissance du sculpteur. Il avait deviné en Royvèle une nature bien différente de celle sous laquelle le voyaient les chromistes. Jean devinait que si le sculpteur leur parlait sur ce ton sociable et dégagé, c'était afin de ne pas être forcé de causer avec eux des choses sur lesquelles tout rapprochement eût été impossible. De sorte que le bagoût de Royvèle et la réserve de Demane, avaient la même cause : un profond désir de ne rien confier d'eux-mêmes à cet entourage inférieur.

Ah! non, Royvèle était loin de les considérer comme des amis.

Et en entendant, ce matin. Auguste Merri prononcer le nom du sculpteur, le fils du forgeron s'émut. Il regarda longuement le nouveau venu causant avec les chromistes qui l'entouraient et lui frappaient sur l'épaule. Le chef installa l'artiste à côté de Demane où une table se trouvait libre, exactement en face de Nimore à qui le sculpteur serra amicalement la main. Et dans cette étreinte Jean découvrit une nuance d'amitié, la preuve d'une estime que confirma le regard de Royvèle lorsque Pierre Nimore entre deux coups de plume, leva vers lui son œil désenchanté. Ce regard n'était pas pareil à ceux de tantôt, lorsqu'autour de lui on faisait cercle pour le questionner, et cette poignée de mains était autrement significative que toutes celles distribuées insoucieusement il y avait quelque minutes à peine. C'est donc que Royvèle réprouvait la conduite de tout l'atelier qui avait fait du retoucheur son souffre-douleur favori ? Ah! comme Jean reconnaissait en Antoine Royvèle une âme d'élite, un être supérieur en tous points, et qui gardait en lui-même la certitude de cette supériorité! Tout en sa personne reflétait l'intelligence et la noblesse, et dans ses traits délicats et maigres

on lisait que sa pensée donnait abri à autant de haine que d'amour et d'indulgence. « Pour mon cœur dépaysé et seul quel ami serait-ce! » songea Demane, lorsque son voisin sympathique se fut mis au travail, « ce sera une consolation que de causer avec lui quelques minutes tous les midis. Rien que de le savoir parmi nous il me semble que l'atmosphère de l'atelier se purifie, se magnifie, s'idéalise! »

Quand midi sonna le sculpteur déjeuna en compagnie de Demane. Le dernier apprenti parti, la pièce devint déserte et resta silencieuse. Lorsqu'il eut fini de manger, Antoine Royvèle s'approcha de la table de Jean et se pencha au-dessus de ses tasseaux. Il regarda avec attention l'aquarelle représentant des amours dodus sur une escarpolette et dont Demane terminait un ton foncé. Ayant examiné le travail lithographique il regarda son compagnon et lui dit un peu étonné:

- Est-ce de vous ce « bistre, » monsieur ?...
- Certainement, monsieur Royvèle! Comment le trouvez-vous?...
- Comment je le trouve ? mais superbe ! vous avez une façon d'interpréter la douleur, étonnante; je crois bien qu'il est difficile de découvrir votre pointillé sur l'exécution définitive. Vous grenez cela comme pas un ! Quelle patience vous possédez pour parvenir à cette finesse excessive et à cette variété. Est-ce vous aussi qui avez modelé les chairs et les figures? Non, n'est ce pas ?...
- Il y a un an, cher monsieur, que je ne fais que cela. Les autres chromistes me réservent toujours les chairs et je crois que je m'en tire bien puisqu'il est inutile que Merri revoie mes pierres, car je les prépare moi-même avant de les faire porter à la presse du tireur d'essais. Le chef préfère mon point, dit-il, à celui des autres, parce que je le rentre plus soigneusement...
 - Vous êtes un chromiste précoce, mon ami ; c'est

signe que vous aimez votre métier. Il y en a bien peu qui pourraient dire la même chose, croyez-moi.

— Vous me flattez beaucoup, monsieur Royvèle, mais soyez assuré que je n'apporte pas à ma besogne autant de goût que vous le supposez! Jadis, oui, durant mon apprentissage, ou les premiers mois après être devenu artisan, je piochais avec plaisir. Le dessin chromolithographique possédait pour moi un charme réel mais chaque mois emporta bientôt des parcelles de ce charme et maintenant je fais tout d'une façon machinale et monotone! Qui a causé cette métamorphose?... Le milieu, monsieur, — et le dessinateur regardait fixement Royvèle en élevant sa voix qui tremblait légèrement — le milieu et aussi le besoin de faire de l'art et d'être loin d'ici, loin de cet atelier où je suis enfermé depuis près de quatre ans et qui fatalement, je le crains, altérera mon caractère...

En venant ici j'étais le plus naïf des êtres, mon cœur s'était attendri au contact d'amitiés sincères et affectueuses et toutes mes pensées s'imprégnaient de la paix et de la poésie qui sont l'ambiance des villages de ma contrée, villages paisibles et frustes entre tous où les gens vivent un siècle en gardant jusqu'au dernier jour l'âme de leur ieunesse.....

Je n'ai jamais compris comment le niveau intellectuel pût être aussi bas parmi ces dessinateurs à prétentions artistes. Voulez-vous croire que je n'ai jamais surpris dans leurs discours une parole de dignité? Je songeais que j'allais apprendre beaucoup de choses en entrant ici, mais je n'ai point eu longtemps cette idée, quoique mon apprentissage ait été un enseignement unique et extraordinaire, non pas le simple apprentissage d'un métier, mais un véritable enseignement du monde et de la vie, qui me permet à présent de sonder les âmes et de deviner les sentiments réels. Et, cependant, si je pouvais choisir je recommencerais la même vie, car lorsqu'on a le cœur

artiste la jouissance devient céleste et l'idéal réconforte et forme au chagrin une antithèse rare et précieuse.

Maintenant, pour revenir au point de départ de notre causerie, pourquoi mon travail est-il si parfait? Parce qu'il me serait impossible de le négliger d'abord; ensuite, en y apportant le plus de soin je m'entoure de silence et je m'isole parmi cette douzaine d'individus qui me croient leur ami et pour qui au contraire je n'éprouve que de l'éloignement. Je n'ai même pas la force de les mépriser car ils sont eux-mêmes inconscients de leur vulgarité. Je les laisse pour ce qu'ils sont et je n'aurais garde de froisser chez eux quoi que ce soit. Comme vous l'avez remarqué, je les traite avec déférence pour qu'ils ne songent pas à empiéter sur mon être intime. Excusez-moi, monsieur Royvèle, si je m'ouvre ainsi à vous; vous êtes la première personne à qui je confie ce que je pense, parce que je vous crois un homme sincère et loyal.

Vous devez aussi souffrir de cet entourage, beaucoup plus que moi encore !... Moi, je suis accoutumé à cette vie, - et Jean porta la main à sa poitrine qui battait très fort. - des éclaircies ne viennent jamais suggérer à mon cœur le bonheur d'être libre et de faire selon ma volonté. Mais vous, quelle doit être votre souffrance; lorsque, après avoir fait de l'art durant des mois, après avoir mis vos aspirations et tous vos projets dans une œuvre adorée, que caresse jalousement votre rêve; après avoir vécu dans ce profond et mélodieux silence, où le cerveau s'élève et crée à ravir, vous retombez au milieu du bruit, vous entendez des êtres ignares et méchants vous rappeler la terre matérielle, cette terre où vos yeux ont peine à reconnaître immédiatement les choses, pleins encore des songeries et des formes surnaturelles et merveilleuses dont la paix et la tranquillité enchantaient votre cerveau ?

Moi, lorsque je rêve un peu et que je me trouve soudain ici, y ramené par une discussion bruyante, je ressens déjà la souffrance. Combien doit-elle être grande pour vous! Et en songeant — comme je l'ai appris par les conversations de l'atelier — que vous semblez gai, que vous plaisantez même et que vous riez follement des heures entières, je vous admire car je comprends le désespoir et la haine qui germent en vous et que vous êtes obligé de cacher à jamais, toujours.... pour pouvoir vivre et oublier de temps à autre, dans la quiétude de votre atelier de sculpteur, les révoltes muettes qui, certaines semaines, exaspèrent vos fibres.....

Antoine Rovvèle s'appuvait au chevalet proche : lorsque Demane eut fini de parler il resta une minute silencieux, troublé par cette voix véhémente. L'étonnement empêcha le sculpteur de répondre tout de suite. Cet adolescent candide, ce jeune homme de dix-sept ans au plus, avait lu dans son âme; il avait sondé au plus profond de son être, avait mis à nu sa propre pensée, venait de dévoiler l'état de sa conscience entière en quelques phrases émues et franches qui séduisaient complètement le sculpteur. Etait-il possible d'observer avec cette intensité à cet âge ; comment un cerveau à peine formé, à peine mûr pût-il recéler tant de divination et tant de psychologie? Antoine Royvèle se sentit attiré vers l'âme d'élite qu'il reconnaissait en Demane; une sympathie profonde le liait tout à coup à son interlocuteur, à ce penseur précoce qu'il rencontrait si inattendûment parmi ceux qu'il méprisait! Et souriant, l'œil un peu humide, ce grand œil noir et franc qui brillait comme une larme cristalline,il s'avança vers le chromiste, lui prit les deux mains qui tremblaient un peu, les serra avec force dans les siennes et dit lentement :

— Vous avez lu dans mon sein comme dans un livre ouvert, dont les pages pleines de grandes lettres claires seraient étalées devant vous. Vous êtes le garçon le plus loyal et le plus affectueux que je rencontrai jamais, car vous avez fait vibrer tout en moi, jusqu'aux fibres les plus intimes de mon cœur. Vous avez bien dû souffrir et bien peser votre douleur pour deviner et analyser ainsi l'âme des êtres qui vous entourent! A deux nous aurons plus de volonté et plus de jouissance; soyons donc amis, féaux. Le voulez-vous?...

- C'était mon plus grand espoir.

Depuis près d'une demi-heure le bruit des machines emplissait de nouveau les galeries et parvenait très affaibli jusque dans l'atelier des dessinateurs. On entendait dans les salles voisines aller et venir les typographes devant leurs casses et les tables de marbre. De temps à autre un apprenti passait devant la porte en traînant une grande forme de fer forgé qui, en glissant sur le plancher, faisait crier le bois sec. L'un après l'autre les chromistes revinrent, et, lorsque le sifflet de l'immense chaudière, alimentant la machine à vapeur installée près de la chambre du ponçage, eut sifflé deux fois d'une manière aigre et désagréable, tout le monde avait repris la besogne; et les épaules serrées dans les blouses de toiles grise et bleue se penchaient vers les pierres de Munich et restaient impassibles durant des heures.

Parfois Jean s'interrompait, jetait un regard du côté de son ami. Antoine Royvèle pointillait en s'aidant d'une loupe ronde qu'il tenait loin de l'œil, à quelques millimètres de sa plume d'acier taillé. Il paraissait profondément plongé dans sa besogne, regardait régulièrement son modèle à la gouache, déposait sa loupe pour vérifier son ton de très près. Il prenait le croquis, le déposait devant lui, examinait la couleur, disséquait l'amalgame de la partie à laquelle il était occupé, au moyen de deux « caches » carrées qu'il adaptait sur la peinture et sur une gamme complète découpée de l'épreuve d'essai d'un chromo ancien. Et en comparant de cette façon il découvrait la force des hachures qu'il fallait donner au fond du paysage, aux plis d'une robe ou à la perspective d'un terrain. Le

sculpteur avait ôté son veston, il relevait la manche de sa chemise de flanelle jusqu'au biceps pour être plus à l'aise. Et le bras superbe, aux muscles saillants et mobiles, aux nerfs bleus et violets par endroits, se proéminait en ton chaud et pâle sur la planche noircie et à découpure arrondie, sur laquelle il s'appuyait.

Antoine Royvèle et Demane passèrent le soir deux heures ensemble. Jean disposait à cette époque de ses soirées car les cours de l'académie se terminaient à la mi-avril pour reprendre au commencement du mois d'octobre. Ces deux heures s'écoulèrent extraordinairement vite; les deux amis eurent à peine le temps d'échanger quelques pensées, de se faire part de leurs rêves respectifs. Chaque jour leur amitié devenait plus grande.

Le fils du forgeron conta à son intime camarade toute son histoire, tous ses souvenirs; il eut soin de ne rien oublier, de ne rien cacher de son passé. Il voulut qu'il le connût aussi bien que lui-même. Il eût ressenti une sorte de regret s'il lui avait voilé une parcelle de son âme. Son seul bonheur était de se donner tout à lui, de lui prouver ainsi combien il l'estimait et combien il lui était cher. Ses heures les plus heureuses étaient désormais celles passées auprès du sculpteur et de Baltus. Il semblait maintenant avoir deux frères dont l'attachement se disputait son amour; ces deux affections lui étaient nécessaires, indispensables, elles rendaient sa vie délicieuse. Le jour, à l'atelier, la présence de Royvèle le réconfortait ; le soir, le dimanche Baltus était près de lui, l'entretenant de sa voix douce.

Dès la seconde sémaine Jean Demane remit à Royvèle les feuilles manuscrites de son journal; Baltus seul les avait lues jusqu'alors. C'était la dernière confidence qui lui restait à faire car il avait exploré tout son moi pour y trouver encore un souvenir vierge ou une anecdocte curieuse. Le sculpteur s'empressa de les lire. Quelques jours après,

durant les heures solitaires du repas de midi, il les remit au poëte.

- Mon cher Jean, dit-il, ces pages sont pleines de pleurs. Ton cœur est vraiment une mine de sentiments introuvables. Les larmes, bien souvent, en mouillant mes paupières, m'ont empêché de continuer ma lecture au milieu du silence de mon atelier. Tu me disais que j'avais souffert et que je souffrais comme pas un; mais ta souffrance devait être bien plus grande encore que la mienne, car moi, malgré tout, j'avais un baume suprême ; l'art, auquel je m'abandonnais tout entier, une fois seul. Ces lignes sont d'un artiste profond, tu as compris la beauté en disséquant la douleur; ta muse est née du désespoir et elle a fait naître dans ta pensée des fleurs radieuses et pures, qui éclairent ton livre comme les rayons de soleil éclairent les ténébres d'un jour de deuil. Et tu ne montras jamais ces feuilles à un ami, tu ne pensas jamais à les faire lire !...
- Mon frère et toi êtes les seuls qui en connaissez l'existence. J'eusse préféré les perdre pour toujours, les brûler même que de les communiquer à qui que ce fût... N'est-ce pas mon sang que ces pages, n'est-ce pas moimême? En m'en séparant pour une seconde n'était-ce pas la moitié de mon être que je m'arrachais volontairement? Ah, non! Je les garde comme mon intime trésor, je les vénère comme l'amant fanatique vénère la moindre pensée de son élue et jalouse son moindre regard.
- Et l'envie ne te prit pas d'en envoyer des fragments à une revue, ou plutôt de les voir imprimées ?...
- Non, Toné, n'aurait-ce point été trahir mon propre cœur?
- Je ne le crois pas ! Quelques artistes auraient eu le bonheur de lire ton œuvre et de l'apprécier. Autant j'aurais eu du regret de savoir les camarades d'ici en possession de tes pensées les plus intimes, autant je serais

heureux de te savoir admiré par des penseurs sincères. Les esthètes ne se soucieront point de ta personne, ils ne jouiront que de ta poésie véhémente et douloureuse. Songe-t-on à l'auteur en lisant un volume, se figure-t-on les souffrances, le désespoir, les revers qui donnèrent naissance à son œuvre ? Non, aucunement, je te le jure. La plupart croient qu'un écrivain campe ses personnages par fantaisie et les magnifie selon ses illusions; personne n'est certain, ne suppose même que les livres sublimes et émouvants, les vraies pages de la vie, sont créées par l'émotion et les chagrins. Combien de larmes de sang n'ont pas coûté certaines lignes que l'œil ne fait que caresser? Et cependant ceux dans la pensée desquels ces lignes naquirent, et qui y sacrifièrent parfois jusqu'à la goutte suprême de leur sang, ont-ils été jaloux de les livrer au monde, de savoir leur âme tirée ironiquement à autant de milliers d'exemplaires ? S'ils ont raisonné ils se sont soumis; car se sont-ils dit convaincus et fiers, si l'homme n'avait jamais exprimé ni ses rêves, ni ses sentiments les œuvres d'art que nous admirons seraient bien peu nombreuses.

Ayons la volupté de souffrir à notre tour et surtout d'exprimer cette souffrance..... Comprends-tu à présent, cher ami ?..... Et lorsqu'on aime immensément, lorsque le sein déborde d'une passion incomparable et absolue, n'est-on pas heureux de trouver parfois un confident, un être qui aime ou qui a aimé aussi, et de tout lui dire ? L'artiste est ainsi, en livrant son œuvre il sait que des hommes pareils à lui le comprendront, que dans l'immense masse des peuples çà et là quelqu'un compensera par sa communion virtuelle toute son activité maladive et accablante. Les artistes ne vivent-ils pas d'une façon normale et banale même aux yeux de la société? Aucun d'eux ne se confie, il porte en lui l'héroisme et la hauteur. Ce serait s'amoindrir que d'avouer à chacun qu'on

saigne intérieurement, que le corps n'est qu'une énorme blessure qui, si elle se cicatrisait anéantirait toute aspiration à la beauté. Qu'on lise dans les livres les choses les plus merveilleuses mais que l'écrivain soit pour tous un homme identique aux autres, ayant la même allure que le plus simple et ne laissant pour ainsi dire entrevoir que son ombre... Ecoute, envoie les premières pages de ton journal à la Vie Future, une revue réellement jeune et accueillante. Ce sera un début brillant, sans nul doute, et les sympathies t'arriveront nombreuses. Espère, Jean; peut-être quelque jour pourras-tu quitter la lithographie et t'adonner entièrement à ton art...

Que répondre à ces paroles convaincues et vibrantes? Jean resta silencieux. La reconnaissance qu'il ressentait envers le sculpteur était sans bornes : « Tu me dévoileras donc tout le ciel, — lui dit-il, — et tu transporteras mon regard dans un infini idéal et mon cerveau dans les rêves les plus purs! Ah, Royvèle tu es vraiment le cœur le plus noble et le plus affectueux! »

Le soir, chez lui, Demane copia une partie de ses impressions, après les avoir retravaillées et complétées encore. Le lendemain il les envoyait au directeur de la Vie Future dont il avait trouvé l'adresse sur le numéro de la revue que lui avait passé Antoine Royvèle. Et, très impatient, inquiet même, il attendit la réponse du savant.....

VI

Antoine Royvèle avait son atelier presque au centre de la ville, au troisième étage d'un cabaret portant l'enseigne au Pécheur et situé dans une rue zigzagante et étroite des vieux quartiers. C'était une chambre carrée de cinq ou six mètres de côté, éclairée par une grande fenêtre verticale

qui prenait la moitié de la paroi exposée au nord. Pour y parvenir on montait un escalier difficile et ténébreux, tire-bouchonnant à plaisir dans une cage étriquée. Un autre artiste n'aurait pu s'installer dans cet atelier que Royvèle ne louait que dix francs par mois; car il n'était pas possible de descendre, dans l'escalier si peu large, les pièces différentes ou les moules d'un grand morceau. Antoine Royvèle ne faisait que des études qu'il brisait une fois terminées. L'envie d'exposer ne lui était jamais venue, car, selon lui, il n'était pas assez fort, son talent n'avait pas atteint une maturité assez grande encore pour produire une sculpture ou un bronze dignes de figurer dans un salon. Certaines de ses études étaient souvent à son goût; lorsqu'elles ne présentaient que des dimensions relatives il les gardait plusieurs mois dans un coin de l'atelier, espérant les faire mouler bientôt pour pouvoir les conserver. Il mouillait l'argile chaque jour, mais à la fin, à force de regarder sa production, Royvèle penait le morceau en aversion, à ses yeux, petit à petit, l'œuvre perdait de ses qualités et lui paraissait médiocre ou anodine. Et il se remettait à autre chose, déposait parfois ses ébauchoirs pendant toute une semaine pour prendre un crayon et dessiner des compositions originales et de belle allure. Souvent il découvrait, parmi les clients de l'auberge, la plupart ouvriers, un gaillard complaisant qui venait poser chez lui les jours où il se trouvait sans ouvrage.

Les murs de l'atelier étaient couverts de dessins, d'immenses dessins sur papiers gris et brun, faits à l'académie des beaux-arts. Et dans chacun d'eux on reconnaissait le sculpteur, l'artiste épris de la forme ample et robuste; la plupart étaient des études d'après l'antique, traitées au fusain et au conté. Le contour dur, saillant; les ombres nettes, presque pas dégradées, formaient avec la lumière une antithèse vigoureuse et caractéristique. Les

muscles, les tendons étaient démarqués comme à l'emporte-pièce et donnaient la sensation du marbre, d'un corps vraiment rigide. Même lorsqu'il travaillait d'après nature le dessin de Royvèle ne possédait rien de flou, de délicat, de mièvre. Chaque coup de crayon était celui d'un homme maniant le burin ou l'ébauchoir, taillant la glaise à coups énergiques et résolus. Il était né sculpteur, prêtait à toute chose une ligne décidée, immuable et forte. Et comme son œuvre, le caractère de l'artiste était franc, carré, fixe ainsi que du marbre, aussi peu changeant que du bronze. Il sentait juste sans pouvoir définir son avis, il jugeait exactement et sans parti-pris. On eût dit le sculpteur doué d'une seconde vue car chez lui le goût du beau puisait sa source dans le cœur et non dans le cerveau. Il ne raisonnait pas l'art, il le devinait, le comprenait tout de suite, s'y soumettait fatalement, enchaîné à lui par la virile séduction de la ligne et du sentiment.

Certains de ces dessins se trouvaient complètement cachés sous des objets disparates et curieux ; des cornes d'animaux, des armes, des casques, des pots de grès, des statuettes hissées sur des consoles de bois ou de plâtre, le tout patiné curieusement. Derrière une tapisserie, tirée sur un coin de l'atelier, on distinguait un grand coffre plein de mottes de terre glaise humide. Près du vitrail, qu'un rideau, glissant sur une tringle de fer, cachait à moitié, se dressaient deux selles maculées de taches brunes et blanches. Des loques ruisselantes, de couleurs variées, houssaient les études commencées. Sur un chevalet peint en noir se voyait un grand carton figurant une composition étrange et émouvante : deux terrassiers, à vêtements larges et merveilleusement drapés, emportant un de leurs camarades qui vient d'être victime d'un éboulement. L'ensemble impressionne, on a l'illusion d'un groupe de bronze, car le dessin se trouve dans l'ombre et s'enlève en traits vigoureux et compactes. Les

visages des deux sauveteurs sont empreints d'une tristesse poignante, une tristesse qui convulse et surtend toutes les fibres de leur face plébéienne. La tête du malheureux blessé retombe en arrière comme une masse et les yeux, sans vie déjà, lèvent leurs paupières vers le ciel dans un effort dernier. Les bras pendent flasques et lourds, ces bras vaillants et rudes, aux muscles de fer qui maintenant s'immobiliseront à jamais et se refroidiront sous les caresses de la mort.

Jean Demane, depuis une demi-heure, contemple ce groupe pathétique, tout en contant à son ami ses impressions chaleureuses. Soudain il se lève du vieux divan où il était assis et s'approche d'un petit cadre ornant un portrait d'adolescent. C'est une tête fine, vue de profil; le nez est régulier, la bouche large et droite, l'œil amorti, triste, plein d'une indicible douleur. Et les pommettes saillantes, l'aspect décharné de tout le masque, accentuent encore cette douleur dont le regard lancinant et doux concentre toute l'intensité.

- Quel est ce portrait, Toné? fait Demane, après quelques secondes de silence.
- Celui de mon frère Liévin, mon seul frère d'ailleurs, répond le sculpteur lentement, très lentement, et fixant ses prunelles sur le plancher et en penchant le front vers sa poitrine.
 - Il devait être malade, lorsque tu exécutas ce dessin?
- Malade! il l'est toujours et il mourra très jeune sans avoir vu le matin d'un jour radieux!

Antoine Royvèle prononça cette phrase d'une voix si troublante et si désenchantée que le poëte se retourna vers lui et le questionna du regard.

— Oui, mon cher Jean, continua le sculpteur, en relevant la tête et en fixant ses prunelles humides sur le portrait de son frère, il ne guérira jamais! Sa vie depuis six ans est un véritable martyre, un martyre qui se pro-

longera jusqu'à son dernier jour et nous rendra son souvenir aussi pieux que celui d'un saint. A huit ans c'était un enfant joyeux, charmant, au visage délicat entouré de boucles noires. Nul ne fut plus espiègle que lui; il réjouissait tout le monde par ses saillies et sa pétulance et tout le monde l'aimait. Un jour, après le déjeuner, il se rendait comme de coutume à l'école. La mère d'un de ses petits camarades tenait, sous une grande porte de la rue, un étal de légumière où les gamins venaient aussi s'approvisionner de friandises. Plusieurs écoliers entouraient l'étal en ce moment et se moquaient de la boutiquière qui était un peu bossue et avait une figure dont le menton disproportionné faisait la risée des enfants. Liévin se méla aux moqueurs innocents et plaisanta comme les autres. Mais voilà que, tout à coup, le fils de la bossue, voulant châtier les insolents, se munit d'un baquet d'eau froide qu'il flaque dans leur groupe. La plupart avaient prévu le manège et fuvaient dejà. Sans soupcon mon frère riait toujours, très proche de l'éventaire. Il recut tout le contenu du seau sur le corps. Fâché tout d'abord, il se mit à rire en voyant s'esclaffer et jubiler ses condisciples de l'autre côté de la rue. Il enleva sa veste, qu'il tordit pour en extraire l'eau, aidé d'un des gamins. Il se rhabilla ensuite, se disant que le soleil intense d'août qui brillait dans le ciel ferait vite évaporer le liquide, ou, qu'après une heure ou deux passées dans la classe ses vêtements seraient entièrement séchés.

En revenant de l'école il frissonnait, il dut se mettre au lit tout de suite et le lendemain une fièvre soudaine l'empêchait de se lever. On appela le docteur et, durant une accalmie de quelques minutes, mon malheureux frère put raconter ce qui était arrivé la veille. Le médecin s'en alla en hochant la tête, après avoir donné des instructions à ma mère éplorée.

Liévin resta des mois entre la vie et la mort; chaque

minute menacait d'amener une fatale issue. Je restais de longues heures penché sur son chevet, regardant ses yeux qui semblaient entrevoir des choses très douces et surnaturelles. Il ne bougeait pas, son corps était immobile comme ses prunelles, ces prunelles qui paraissaient me dire : « Pourquoi es-tu triste, frère Toné, et pourquoi te retournes-tu si souvent pour sécher tes larmes? » lorsqu'elles s'arrêtaient sur les miennes avec un calme qui troublait tout mon être. Parfois elles scrutaient le fond de la chambre, contemplaient curieusement ma mère travaillant à sa dentelle et qui faisait s'entrechoquer bien souvent ses fuseaux sur son coussin ou reculait du pied son utinet pour amortir les éclats des sanglots vainement contenus. Elle se levait à chaque instant, s'approchait du lit du malade, lui prenait doucement les mains, l'embrassait sur son front pâle et regagnait son ouvrage.

Il put enfin se mettre debout; mais il n'était plus le même. Ses membres potelés étaient maintenant d'une maigreur pitoyable, son visage arrondi s'était émacié, avait vieilli. Et les boucles de ses cheveux n'existaient plus, elles se défrisaient insensiblement comme sous le poids de ses souffrances et s'allongeaient droites et rigides pour former de longues mèches d'ébène. Il ne pouvait marcher, il ne devait plus marcher, hélas! car ses membres avaient perdu tout ressort; et par surcroît de torture la carie lui rongeait les os, les ronge encore, les rongera toujours....

Voilà six ans qu'il agonise sans se plaindre, sans murmurer, sans contracter les muscles de son visage décharné. On dirait qu'il est accoutumé à la douleur, il y vit comme d'autres dans la joie; elle est sa compagne fatale et tous deux sont liés indissolublement et ne se lasseront jamais l'un de l'autre! Son esprit est demeuré le même, son cerveau, sa pensée à toujours huit ans. Il parle comme un enfant, il raisonne d'une manière naïve. Il n'a rien appris depuis le début de sa maladie, il sait lire à peine et n'écrit

que rarement, très rarement. Je ne lui donne point de livres, je n'ai jamais voulu développer son intelligence; je veux le laisser ignorant de toutes choses pour lesquelles il ne vivra plus, je souhaite que dans son esprit stationnaire mais candide rayonne sans cesse le souvenir de ses jeunes ans. Ainsi il ne connaîtra point le monde, il n'en saura ni les joies ni les désespérances ; ne désirant rien de notre vie il n'aura rien à en regretter. Et il ne s'apercevra pas de sa disgrâce, car il n'aura point goûté au bonheur des autres, il ne comprendra rien à la vie commune, il ne comparera point au sien le sort des autres vivants. Car il serait capable de mourir si son âme s'ouvrait brusquement aux choses qui sont pour lui mystérieuses, et si la notion de l'existence normale entrait en son cœur comme le flot impétueux inondant soudain une lande inculte et pauvre.

Il souffre comme personne et cependant je veux qu'il vive; tels sommes-nous, les égoïstes aimants qui préférons garder près de nous l'être chéri, en proie à des maux incommensurables, que de ne vivre que de son souvenir! Il y a toujours alors le cœur qui bat à nos côtés, les yeux qui caressent et la voix, vague et pâlie il est vrai, mais douloureusement séduisante.

Liévin vient d'atteindre sa quatorzième année.

A chaque retour du mois d'août, comme pour nous rappeler la date maudite où le mal le prit, il faiblit davantage, il s'approche de la mort jusqu'à pouvoir l'atteindre pour ainsi dire en étendant le bras. Mais chaque fois il revient de ce sinistre voyage et poursuit sa vie monotone; il se reprend à gravir son calvaire que je chéris, car la cime en estencore bien loin de ce ciel où l'enfant nous serait enlevé. Et, après ces crises, il ne nous dit pas qu'il a souffert; il regarde simplement le soleil venant caresser ses mains à travers les rideaux de mousseline à fleurs qui dessinent sur le plancher des papillons noirs et funèbres.

Ma mère l'assied sur une chaise basse; à peine peut-il faire quelques pas dans la chambre à l'aide de béquilles. Nous parlons très peu à la maison; nous ne nous entretenons que de choses fort simples qui ne détonnent pas dans son cerveau élémentaire. Jamais nous ne causons des objets extérieurs, ces objets qu'il ne vit pas une fois depuis six ans et dont il ignore les noms. Quand j'entre dans la pièce il lève lentement le front, un front immense et osseux, et sous les arcades ses yeux brillent sans cesse fixes et étranges. Et mon cœur bat à se rompre, mes tempes se brisent lorsque je pense que ces grands yeux n'auront que des caresses à vide, et regarderont continûment comme dans un rêve, qu'ils contempleront tout, sans nostalgie, sans préférence.....

Antoine Royvèle s'arrêta, se frotta le front à l'aide de son mouchoir et sécha une larme qui brillait sur sa joue. Il resta plusieurs minutes silencieux. On aurait entendu les battements de cœur des deux amis retentir très fort dans l'atelier recueilli. Le sculpteur se leva soudain, releva la tête où maintenant ses yeux secs reflétaient une paix fausse et forcée qu'il essaya encore de rendre plus

naturelle par l'assurance de sa voix énergique :

— Figure-toi, dit-il, en posant la main sur l'épaule de Demane et en le regardant amicalement, que la fatalité châtia horriblement l'auteur involontaire de cette vivante mort de mon cadet. Etrange providence qui condamna un enfant pour un acte inconscient mais terrible et que, depuis longtemps, depuis toujours, nous lui avions pardonné, car chaque jour ce véniel coupable rendait visite à son malheureux camarade, prouvant ainsi, par les heures passées près de lui, tout le regret qu'il ressentait de son geste de malheur. Il vint ainsi durant quatre ans, lorsqu'une après-dîner on accourut nous dire qu'il mourait et qu'il demandait pardon à Liévin et à nous tous avant de s'en aller à jamais. Je me trouvais chez mes

parents, occupé à un dessin pour dentelles que je piquais à l'aiguille. Je me rendis chez la boutiquière, à la hâte. Le gamin était couché sur son lit, pâle comme un cierge et entouré de sa mère et de plusieurs voisins. Ces derniers me contèrent ce qui était advenu. Durant la récréation, au préau, tandis que les instituteurs causaient entr'eux, le turbulent écolier avait gagné le sommet de la grille en demi-cercle clôturant le fil conducteur du paratonnerre qui court sur la facade de l'école. Il parvint, en s'accrochant aux saillies des briques et au fil lui-même, à atteindre une hauteur de quatre ou cinq mètres. Là il s'arrêta et, pendant qu'il se tenait d'une main, de l'autre il faisait ondoyer son mouchoir au-dessus de sa tête souriante. Tout-à-coup on le vit lâcher prise et tournoyer dans l'espace. Il s'abattit sur les barres de fer de la grille dont les hampes effilées lui entrèrent dans le corps. Il resta empalé durant dix minutes; on put enfin le dégager et le descendre au moven d'une échelle. Il était presque sans vie, les intestins lui sortaient du ventre et du sang maculait tout son vêtement.

Lorsque je me trouvais depuis quelques instants dans la chambre de l'agonisant celui-ci se retourna lentement sur sa couche et arrêta sur moi son regard douloureux et cruel. Sa main se souleva de l'oreiller et chercha la mienne. Il essaya encore de la serrer un peu; mais en vain, ses doigts ne pliaient plus, restaient flasques et morts. « Monsieur Antoine, prononça-t-il d'une voix presque éteinte et tremblotante, vous embrasserez Liévin, n'est-ce pas? Et vous lui direz que je l'aimerai toujours... Maman, soulève un peu l'oreiller car j'ai si mal ainsi !...» Son œil implorateur ne quitta pas le mien. Soudain sa prunelle se voila, se ternit et les doigts du garçonnet lâchèrent ma main et retombèrent sur les couvertures. Sa tête blanche se pencha vers la ruelle et ne bougea plus.

La mort avait passé et, muette et impassible, emportait l'âme de l'écolier.

Et c'est peut-être parce que j'avais la pensée pleine de ces souvenirs que j'ai donné au portrait de mon frère Liévin un caractère plus douloureux et plus lancinant que celui de son visage normal.

J'ai souvent rêvé de le garder près de moi, dans un coin sauvage, au bord de la mer par exemple, aux confins d'un village où j'aurais mon atelier. Je travaillerais en l'ayant à mes côtés; nous irions nous asseoir, avant le crépuscule, dans la lande immense où nous contemplerions les étendues vertes plaquées par les maisons claires des bourgs de la côte. Cette vue de l'infini lui faciliterait encore son fatal passage vers l'au-delà! Ou bien nous atteindrions le sommet d'un dune d'où nos prunelles embrasseraient la mer illimitée, l'horizon mouvant où les vagues mugissantes simulent le battement d'une poitrine colossale. Peut-être qu'un peu de sérénité entrerait alors en lui, peut-être qu'une joie occulte lénifierait ses pensées. Mais ce ne sont là que des rêves pour moi qui suis si pauvre que j'ai grand'peine à subsister! Et, cependant, combien il faudrait peu d'or pour nous permettre de rester là-bas, durant quelques mois chaque année seulement. Mais les pauvres gens ne devraient jamais lever leur regard vers le soleil, cher Jean, car ses rayons ne sont pas faits pour eux. Ce n'est que pour mon frère Liévin que je songeai parfois à des jours de félicité et de douceur : jamais mon œil ne se reposa sur l'éclat des grands astres qui emplissent les âmes de lumière illusoire; les étoiles du soir, amorties et non désillusionnantes suffisent à mes aspirations et elles ne brisent rien par leur muette splendeur.

Non que je sois satisfait de mon sort, loin de là; nous avons droit de vivre, de jouir, de partager le bonheur comme le plus riche, plus même que le riche ignare

et oisif. L'artiste devrait être entouré de paix, de silence; les questions matérielles, les préoccupations d'argent ne devraient jamais assaillir son cerveau. Il devrait pouvoir se consacrer à son art comme un prêtre exclusivement à son sacerdoce. Loin de nos pensées la fortune, loin de nous les plaisirs séniles et vénaux. Nous ne devons point rechercher les prétendues jouissances dans lesquelles s'étourdit le vulgaire. Il n'y en a pas de plus grandes que dans le travail, le travail à l'abri de tout, le travail régénérateur qui élève, transporte à des altitudes infinies ses · fervents et ses esclaves. Et cet empire que nous supposons, que nous espérons, dont nous traçons les limites dans notre cerveau, se constituera un jour grâce aux luttes de ses adeptes. Dans cet empire rayonnera la lumière d'une seule aristocratie, d'une seule noblesse, immuable, il est vrai, depuis des siècles, mais qui fut toujours opprimée : celle de la pensée. Et alors nous n'aurons plus besoin de saluer le soleil, d'en emplir nos yeux calmes et enchantés, car tout autour de nous revêtira les allures de la seule et unique splendeur du monde...

Et maintenant, trêve de philosophie. Parlons d'autres choses. Tu es libre ce soir n'est-ce pas? Cela tombe bien, il y a justement réunion à La Mandragore, ce groupe de jeunes artistes dont je t'ai parlé et qui seront charmés de t'accueillir parmi eux. Il est six heures, nous avons encore deux heures devant nous. Allons jusque chez moi manger quelques tartines, car je meurs de faim; en même temps tu feras la connaissance de mon frère Liévin et d'une vieille dentellière et d'un vieux chaudronnier....

La Mandragore avait son local au premier étage d'un café de la ville haute. C'était une vaste salle carrée, très simple, meublée d'un piano, d'un haut poêle, de quelques douzaines de chaises et de trois grandes tables. Dans un coin une bibliothèque de sapin bourrée de livres et de revues.

Vers sept heures et demie cinq jeunes gens se serraient autour d'une des tables et causaient. Ils étaient presque tous du même âge, l'aîné ne dépassait pas vingt-trois ans. Leurs visages étaient fort distincts et révélaient des caractères tous différents. Le premier des causeurs s'appelait Vital Montville; il était de petite taille, fluet, mince comme une demoiselle. Il avait une chevelure blonde et bouclée, d'un blond d'épis mûrs et dorés ; une moustache de la même couleur relevait vers ses joues rosées deux pointes égales. Derrière son pince-nez clignaient des paupières mobiles montrant des yeux bruns et inquisiteurs. Vital Montville était typographe, mais il consacrait tous ses loisirs à l'étude, collaborait à de nombreuses publications, possédait l'estime de presque tous les jeunes littérateurs, tant ses articles de combat avaient une allure de franche et fière polémique. Il était le principal rédacteur de la Mandragore, le journal du groupe.

Son voisin de gauche, le pianiste Louis Taupère, possédait une taille au-dessus de la moyenne. Son visage énergique, un peu basané, s'entourait de longs cheveux noirs. Sa barbe, ses moustaches, ses yeux étaient du même ton et lui donnaient un air mâle et martial. Très timide, quoique très intelligent, il ne prenait presque jamais part à la conversation; il prêtait toujours grande attention à ce qu'on disait, interrompait parfois

ses amis pour leur faire redire ou développer une idée qu'il n'avait pas clairement saisie.

De l'autre côte se tenait Henry Desrues, un petit bonhomme chafouin et bossu dont la poitrine dépassait à peine la tablette de bois verni. Sa tête immense et étrange bougeait rarement, comme trop lourde; seuls ses yeux gris mobiles se démenaient sans cesse, scrutaient, brillaient par instants, se voilaient, puis scintillaient comme alimentés par une flamme intérieure. Cà et là, sur les joues et sur le menton, poussaient des poils hirsutes, raides, tachant la peau dure et sillonnée de rides imperceptibles. Personne ne l'aimait dans le groupe entier, tout en subissant l'influence de ses sorties virulentes. De sa bouche ne sortaient jamais que des paroles de haine, de mépris, des imprécations incessantes. Il n'avait jamais trouvé d'œuvre parfaite à son goût, il allait jusqu'à démolir les sculptures de Michel Ange, critiquait tout malgré les répliques de ses camarades qui, après chaque réunion, le traitaient de fou. Et en parlant il s'accompagnait de coups de poings sur la table; ses mains extraordinaires s'abattaient ouvertes sur le bois, au milieu des verres de bière qu'elles renversaient. Deux ou trois fois il fut recu au Salon, ce qui avait encore bouffi son orgueil et sa prétention. Ses dessins n'avaient aucune allure, aucune originalité, rien n'y vibrait, rien n'y frappait l'admirateur. Et Henry Desrues devenait plus hargneux, plus mauvais. On eût dit qu'en faisant ressortir le défaut des œuvres des autres il se figurait son art à lui supérieur à tous. Et pourtant il n'était pas bête, émettait parfois des avis très sensés qu'il commençait à expliquer, à commenter pour devenir tout-à-coup muet, comme s'il avait regretté ses quelques paroles sincères et loyales malgré lui.

Omer Vanrose, le quatrième des jeunes gens présents, était le fils d'un riche bourgeois dont le père n'avait pas entravé les goûts littéraires. Son masque était fade, sans énergie et des cheveux chatains bien entretenus découpaient son front droit. Il faisait dans La Mandragore la critique des livres. Son intelligence était moyenne et son érudition extraordinaire. Quoique âgé de vingt ans à peine il connaissait toutes les littératures, le moindre bouquin lui était familier. Aussi ses études critiques révélaient-elles cette érudition étonnante. Lorsqu'il analysait un livre il procédait par comparaisons, tracait entre son auteur et un écrivain célèbre des parallèles plus ingénieux que profonds, et d'une exactitude superficielle; il en tirait des déductions habiles sur lesquelle reposaient son opinion et les conclusions de son étude. A lire ses analyses on eût pensé se trouver en présence d'un homme de cinquante ans, d'un philosophe endurci et sec, tant son style était sermonneur, vide d'émotion et de sympathies. Mais il pouvait parler de tout à cause de sa mémoire étonnante et des notions qu'il possédait sur une infinité de sujets. Comme la plupart de ses camarades péchaient surtout par une instruction sommaire, il leur était utile et lorsqu'ils avaient besoin de renseignements et d'indications, il suppléait à leur ignorance, il leur servait de bibliothèque. Et les camarades accueillaient son concours avec une sorte de déférence quoiqu'ils n'entretinssent à son égard qu'une admiration toute relative et que son pédantisme et son air de jeune pontife les eussent plus d'une fois agacés.

Le cinquième et dernier personnage s'appelait Carl Morian. Son visage était le plus sympathique des cinq artistes: une tête de Christ, fluette, pâlotte, aux yeux mélancoliques, à la bouche droite et plissée d'un sourire un peu triste. Il faisait partie de l'orchestre de l'opéra et les grands concerts avaient exécuté déjà deux de ses symphonies où on avait reconnu une originalité véritable et un tempérament de musicien profond et habile.

Des aspirations ardentes, la soif de rénovation et de justice unissaient ces jeunes gens. A l'exception de Desrues et de quelques autres membres de la Mandragore, si tous n'avaient pas du talent du moins tous étaient honnêtes et sincères, imbus d'illusions généreuses; mais comme il arrive toujours dans ces sortes de cénacles, l'art était pour la majeure partie de cette bande, un prétexte à noctambulisme, à beuveries et à tapage nocturne; une invitation à la Bohême d'Henry Murger. Si ceux qui travaillaient réellement différaient dans leur art et dans leur préférences, leur idéal était identique et reposait sur l'individualité. La moitié des soirées se passaient souvent en discussions de problèmes et de doctrines sociales auxquelles chacun prenait part avec feu. Pour tous, la société était mourante et dans son dernier soupir allait resplendir l'aurore d'une vie nouvelle dont ils auraient leur part de bonheur.

La majorité des membres de la Mandragore se composait d'enfants du peuple, de fils d'ouvriers s'étant élevés par leur volonté et leur vocation. La misère était leur lot commun; ils connaissaient la détresse des pauvres puisqu'ils y vivaient ou qu'ils y avaient vécu de longues années. Et les sentiments s'étaient aiguisés par leur art; au contact de toutes les souffrances leur esprit et leur cœur avaient pris le pli d'une pitié sans bornes. Et en parlant du rôle des grands envers les humbles, du devoir des puissants, des droits et des griefs des opprimés, les voix devenaient vibrantes, retentissaient émues; et malgré les idées utopiques et par trop illusoires qui très souvent étaient émises, l'âme subissait le charme, la contagion de cette grande sincérité juvénile.

La porte de la salle s'ouvrit bientôt et Antoine Royvèle entra précédé de son ami.

— Camarades, je vous présente Jean Demane, un garçon de talent, un nouveau collaborateur qui fera honneur à la revue... Tiens! Vous êtes si peu nombreux, ce soir?....

Jean serra la main à ses nouvelles connaissances et s'assit près de Royvèle qui bourrait une pipe de terre. Tandis que les deux amis parlaient, que le sculpteur citait au poëte les noms de leurs voisins de table, d'autres membres du groupe arrivaient, emplissaient peu à peu la salle. Vers neuf heures une trentaine de personnes entouraient les tables. Louis Taupère se leva, se mit au piano et joua des fragments du *Peer Gynt* de Grieg. Il faisait très silencieux, plus personne ne causait pour entendre jouer le pianiste. La fumée des pipes et des cigarettes montait en longues spirales vers le plafond, tournoyait autour des flammes du gaz et disparaissait tranquillement. La musique cessa et les discussions reprirent dans tous les coins. Au bout d'un quart d'heure Omer Vanrose frappa sur la table et dit:

— Camarades, prêtez attention, s'il vous plaît, à la lecture que va nous faire Vital Montville. C'est une prose destinée au prochain de la Mandragore et intitulée; Chants des

Campagnes Pauvres.

Les compagnons bourrèrent de nouvelles pipes ou roulèrent des cigarettes. Un garçon enleva les verres vides qu'il remplaçait par des pintes débordantes dont la première gorgée fut bue tout de suite. Vital Montville tira de sa poche les feuillets d'un manuscrit qu'il déposa ouvert sur la table, et commença sa lecture:

I

« Des horizons immenses; parfois une ferme, un bouquet d'arbres rabougris, faits de maigres branches supportant de pauvres fruits. Une terre jaune, inculte; du sable et de l'argile et où poussent, par-ci par-là, des blés minces, bas, tristes de vivre dans ce désert pitoyable. L'été, le soleil crève les flancs de la terre et met à nu ses entrailles desséchées. Ainsi se creusent l'hiver les mains

des sans-logis lorsque la bise les cingle de ses fouets de glace. Chaque saison la terre se ride plus profondément; on la dirait plus vieille que toutes les autres glèbes.

« Au commencement de l'hiver le sol est boueux, on y enfonce jusqu'aux genoux; les paysans s'aventurent dans la lande avec la crainte des embûches et des surnaturelles rencontres. Les ornières sont des ruisseaux, les flaques des mares stagnantes et profondes. Tout est mort, blanc et pâle. La fumée, sortant du toit des chaumières, se confond avec la brume. La nuit, parmi les nuages, la lune brille sinistrement, les chemins ont peine à lui arracher ses argentins rayons, qui donnent aux objets de suspectes silhouettes.

« Des sapinières encadrent les lointains et semblent les noires murailles d'une vétuste citadelle, qui serait là pour anéantir leur révolte si les paysans, un jour, abandonnaient leurs outils pour raisonner et peser leur souffrance et réclamer du bonheur.

« Les intempéries se succèdent; la pluie détrempe les campagnes, goutte dans les chaumières des besoigneux, avive leur mélancolie par sa chute monotone. Le vent souffle en chantant dans les bruyères; des rafales passent, déracinent les arbres chétifs, balaient les cours des fermes, emportent les toitures, renversent les enclos. Puis il gèle des semaines, la neige durcit; les labours et les chaussées ne forment plus qu'une plaine de glace sans transparence, lourde, où se voient des traces de sabots, laissées là après le passage d'un paysan. Frileux les gens restent au logis, usant à se chauffer la provision de bois maigre ramassée sous les sapins.

11

« Les beaux jours reviennent; le soleil morose s'enhardit et se montre souvent. La terre détrempée se sèche peu à peu. L'herbe pousse rare, les bruyères forment par les loins un immense tapis sombre qui disparaît en tons violets derrière les plaines et aux pieds des hameaux et des sapinières qui pâlissent dans la perspective.

« Tout croît péniblement. Et le laboureur peine, transpire à arracher aux champs les trésors de leur fécondité. Il draine, bêche sans repos, du jour au crépuscule, aime sa terre autant que les produits de ses propres flancs ; il la vénère, pleurant parfois à la voir si revêche et si mauvaise malgré sa prévenance et son labeur. Il la foule avec respect et des fois il arrête sa charrue pour admirer l'infini des cultures. Une activité débordante règne dans les fermes. On est pauvre toujours mais on se sent heureux au retour du printemps et de sa douce chaleur. Les petites vaches sortent conduites par un jeune vacher, pieds nus, qui les dirige par les bruyères, paître à leur aise. Il chante, tout joyeux d'être dehors, suit les chemins avec ses bêtes, ces chemins parcourus si souvent la dernière saison et dont il lui a fallu durant des mois oublier l'existence.

« De vieilles charrettes cahotent sur les routes, avancent lentement à cause de leur lourde charge. Des sillons se forment, infiniment, se confondent par la perspective avec d'autres sillons. Des chevaux trapus tirent la charrue, cadençant leur allure pesante ; leur tête balance en ligne verticale. Parfois, au détour d'un labour, ils hennissent avec joie et dressent les oreilles au passage d'un vol de cigognes ou de corbeaux.

« Des laboureurs parcourent la lande en grandes lignes droites et parallèles, étendent leur bras qui répand et sème autour d'eux, à la volée, le germe de la moisson.

« Tout le temps que durent les travaux, les oiseaux picoreurs s'ébattent au-dessus des têtes des semeurs, s'enhardissent et s'aventurent sur les champs lorsque l'homme y a passé. Des épouvantails se dressent de distance en

159

distance et éloignent les oiseaux vers d'autres contrées plus clémentes peut-être. Plus la saison avance, plus les laboureurs s'exténuent, s'acharnent à leur besogne.

« Pas une âme reste inactive; les femmes aussi travaillent, reprisent les vêtements usés de leurs gars, nettoient les outils rouillés par les pluies récentes, aiguisent les faux sur des meules vétustes. Elles trottinent dans les pièces, apprêtent les granges, les approprient pour recevoir les moissons. Les enfants grandissent, de saison en saison leur taille se développe et bientôt de nouveaux serfs, de nouvelles recrues viendront élargir le cercle des peineurs. Dès leur adolescence ils sont cultivateurs invétérés et lorsqu'ils ont vingt ans ils sont musclés à force de travaux athlétiques :

111

« Les fermes sont pleines de bruits et retentissent du chant des filles. Les carrelages ont des éclats sanguins. Les vitres sont vierges de poussière, les rideaux sans usure, et les murs blancs comme neige sur leur couche de chaux récente. Les tables sont propres comme une âme de chrétien. Sur les planches des cuisines, des casseroles de cuivre ont des scintillements d'astres d'or; les bahuts et les crédences montrent les assiettes d'étain des ancêtres, plus brillantes que des miroirs.

« Les femmes préparent leurs cottes et les kiels de leurs hommes.

« Dans les cabarets un changement s'opère. Un orchestrion est placé dans un angle exhibant ses séries de trompettes jaunes, ses statuettes peintes battant la mesure et ses colonnettes torses mobiles. Des branches de sapin dessinent sur les murs des guirlandes. Des drapeaux décorent les façades où des lanternes de papier coloré relient les fenêtres et forment au-dessus de la porte une girandole étrange.

- « C'est la kermesse. La campagne est déserte, pas un travailleur n'est occupé sur l'étendue des champs. Tous restent au village. Depuis le matin ils ont vêtu leurs beaux effets; les femmes ont mis leur bonnet blanc de mousseline brodée. Pour quelques jours on oublie le travail, la misère, la douleur. La joie pénètre partout, séduit les plus soucieux.
- « Les cloches de l'église tintent avec allégresse ; dans la nef tout le hameau est assemblé; tous prosternés, en des poses édifiantes, prodiguent les prières.
- « Au sortir de la messe on se déride pour ne songer qu'à la fête. Des cabarets sort un concert de voix joyeuses de buveurs, de pintes qui s'entrechoquent, de violons dont on racle cruellement les cordes.
- « Des groupes se forment, font le tour des hameaux en vociférant des chansons, s'arrêtent dans les cabarets familiers pour se mouiller le gosier. Et les filles sont lutinées de ci de là, baisées à pleines bouches; et elles ne se fâchent point, rient aux éclats et se soustraient habilement aux étreintes hébêtées qui les serrent avec désir.
- « Puis vient le soir. Du fond des campagnes on entend l'orchestrion égrener ses ritournelles cadencées. Sa musique s'élève mélancolique, pleurnichante, se perdant parfois dans l'écho des voix ivres et furieuses. Et les gars et les filles dansent, tourbillonnent, culbutent, s'accouplent, ont des gestes engageants et canailles. Des rixes éclatent souvent, elles se continuent au dehors entre les jaloux; parfois le sang coule sans entraver la débauche. Les femmes rient, s'enivrent autant que les galants; les kiels se fripent, les cottes et les bonnet blancs se souillent. La kermesse s'étend jusqu'aux grand'routes que

prennent des bandes de paysans pour se rendre à d'autres hameaux.

« Çà et là, au bout d'une perche devant un cabaret, une vessie gonflée balance tranquillement sa panse arrondie. Les rustauds, alléchés par cette parlante enseigne, s'entassent dans les salles, se gavent de tripes, de boudins et de côtelettes grasses. C'est un festin joyeux; tout le monde dévore, en buvant des pintes pour s'émoustiller; on s'arrête souvent pour respirer et pour chanter un couplet.

« Sur les routes des ivrognes roulent dans les fossés en ronchonnant.

« Des couples se perdent dans les bruyères et gagnent les bois de sapins qui retentissent d'une musique de baisers et de petits cris de filles lutinées et pantelantes.

« Et la musique de l'orchestrion se perd au loin, vague, semant ses notes avec lenteur, comme lasse de jouer.....

IV

« Les mois s'écoulent; le soleil gagne lentement la cime élevée des cieux et laisse tomber à pic ses rayons de flammes. L'été arrive, expulsant les fraîcheurs printanières. Les mares se dessèchent, les ruisseaux montrent leur lit où des poissons argentés agonisent fascinés par l'éclat du ciel bleu. La moisson est dolente comme si les paysans avaient le regret de faucher ces blés trop courts, sans expansion ni sêve. Pour les semailles on manquait de bras, pour la récolte on ne peut les occuper tous. Les granges sont trop vastes et semblent gênées de recevoir les pauvres moissons qu'on leur confie. Des meules de foin et de luzerne naine s'élèvent à l'écart des fermes; elles sont chétives, sans ampleur et, de loin, ressemblent à de grands champignons.

- « La température s'alourdit, on respire péniblement. Des vapeurs, le matin, sortent de terre; la stérilité y entre par les pores ouverts. Le niveau des puits baisse sensiblement. L'herbe brunit, se recroqueville. Les sapins répandent sous leur ombrage des parfums résineux et violents.
- « Et le soir, au loin, des feux s'allument sur la lisière des bois; les feuilles mortes, amoncelées, s'incendient, empanachent la nuit de flambeaux immenses. Et les sapinières apparaissent plus sombres que de coutume, avec leur ceinture de murailles de deuil. On croirait, à la lueur des brasiers, les voir s'avancer menaçantes et vouloir briser les villages et les hameaux dans leurs griffes impitoyables.

« Dans les chaumières, les yeux collés aux vitres, les rustres regardent dans la nuit le grandiose spectacle; les femmes et les vieillards se signent et disent des prières. Des pleurs sortent des berceaux de bois où les enfants ont peur en voyant les vieux si craintifs et si tristes.

« Les intempéries se succèdent ; la pluie détrempe les campagnes, goutte dans les chaumières des besoigneux, avive leur mélancolie par sa chute monotone. Le vent souffle en chantant dans les bruvères. Des rafales passent, déracinent les arbres chétifs, balaient les cours des fermes, emportent les toitures, renversent les enclos. Puis il gèle des semaines, la neige durcit ; les labours et les chaussées ne forment plus qu'une plaine de glace sans transparence, lourde, où se voient des traces de sabots laissées là après le passage d'un paysan. Frileux, les gens restent au logis, usant à se chauffer la provision de bois maigre ramassée sous les sapins. Les femmes ont les yeux rouges et se désespèrent en regardant les campagnes moroses. Les hommes ne causent pas, sont inactifs, attisent le feu de l'âtre ou contemplent, avec mélancolie, les flocons blancs qui, lentement, choient sur la terre léthargique. »

Des applaudissements chaleureux soulignèrent la fin de la lecture. Le bruit des conversations emplit de nouveau la salle et c'était surtout de la table où se trouvaient les leaders que partaient les acclamations. Jean Demane et Antoine Royèle rapprochèrent leurs chaises et prêtèrent l'oreille.

- Figurez-vous, disait Montville, après avoir glissé dans sa poche les feuillets de son manuscrit, que dans l'établissement mécanique où est occupé mon oncle on travaille quatorze heures par jour! Cela révolte! Pareille exploitation n'exaspère-t-elle pas l'ouvrier qui, en se voyant traiter de cette façon, se décourage et n'apporte plus le moindre goût à la besogne? Même en peinant, les prolétaires ne parviennent pas à oublier leur douloureuse existence. Parbleu! On se dégoûterait à moins du turbin! Il est impossible de soigner un ouvrage que l'on exécute à contre-cœur et dont on ne retire ni satisfaction morale, ni le moindre profit matériel! Le travailleur de nos jours n'est jamais lucide, sa maladie est continuelle et son œuvre s'en ressent, elle porte l'empreinte de son mal, les stigmates de la perpétuelle souffrance et de l'humiliation de son âme. Vrai, la tyrannie industrielle d'à présent nous ferait regretter les pires époques de la féodalité et de la monarchie absolue. L'artisan des corporations du moyen-âge était libre, indépendant. Le bourgeois l'entourait d'une sorte de respect car il constituait une des principales forces de la commune; il pouvait vivre de son travail et ne rencontrait aucune des difficultés qui forment la chaîne des existences d'aujourd'hui, et il ignorait la misère et sa désolation.

— Mais avec nos besoins, à cause de notre fiévreuse production manufacturière, l'artisan tel que tu le conçois, et tel qu'il était jadis, n'est plus guère possible, remarqua Vanrose, la fabrique moderne à fini par le ravaler à un niveau inférieur même à celui des machines, et les corvées dont il est chargé représentent comme le rebut des tâches confiées à la force mécanique.

— C'est la condamnation même de tout le régime actuel. Mais, en admettant les soi-disant nécessités économiques de l'époque, ne pourrait-on laisser aux ouvriers plus d'initiative? Je crois que le travailleur indépendant, livré pour ainsi dire à lui-même, apporterait à sa besogne plus de perfection. Il aurait l'illusion de travailler pour lui seul. De nos jours l'ouvrier vit pour ainsi dire dans une continuelle humiliation.

Sa misère physique, sa condition sordide est comme l'image, le symbole de la laideur morale des dirigeants. Aussi longtemps que les puissants ont eu un peu d'amour, un peu de bonté, le peuple a été indulgent et résigné. A présent qu'ils n'ont plus de cœur, le peuple murmure et réclame du bonheur et un peu de soleil. Les grands sont devenus comme des oiseaux de proie qui labourent sans cesse les flancs du Prométhée populaire, enchaîné à des rochers de glace.

- Qu'est-ce qui pourrait relever la masse, la masse intelligente, celle qui a conscience de sa force et de son importance dans la société? demanda Omer Vanrose.
- L'abolition de l'esclavage patenté! fit Desrues, qui, la tête sur les deux poings, suivait le tremblotement de la flamme d'un bec de gaz voisin.
- D'abord un salaire plus élevé et moins d'heures de travail.
- Et puis qu'on rase ces sortes de casernes malsaines où peinent les petits et qu'on élève à leur place des constructions étendues, hautes, où l'air circule et où les poumons respirent à l'aise; des constructions qui auraient quelque chose d'un palais où l'on entrerait joyeux et paisible, et qui seraient pleines de lumière et de soleil!

Le travailleur, ayant plus de loisirs et moins de soucis, songerait à occuper le temps qui lui reste et s'amuserait en lisant et en suivant des cours d'enseignement populaires.

Une partie de la masse, les hommes jeunes, les adolescents se consacreraient à l'étude. Et nous verrions éclore, au bout d'un quart de siècle, une aristocratie intellectuelle qui épandrait la semence magique dans le sol des générations futures.

- J'ai souvent rêvé, commença Antoine Royvèle, lorsque Vital Montville eut fini de parler et qu'il promenait ses doigt minces dans les boucles dorées de sa chevelure, être riche, immensément riche. Je me lierais avec le beau peuple, j'en ferais ma famille et lorsque je découvrirais chez lui un petit être intelligent, dont une éducation soignée, une instruction suffisante pourrait faire un homme supérieur, je le prendrais près de moi, je me ferais un devoir et une jouissance suprêmes de développer sa vocation, de le pousser dans la voie de l'art et de l'érudition, tout en l'abandonnant à son impulsion naturelle, tout en lui laissant le libre choix de sa carrière. J'aurais ainsi un grand nombre de fils; j'élèverais ces enfants malingres, souffreteux, nés de deux misères. Je les nourrirais, je les soignerais comme on soigne des fleurs rares dans des serres à température calme, aux vitrages clairs recevant la lumière du soleil. Leur soleil, celui qui donnerait la santé et la couleur riante à leur corps et à leur esprit ne serait autre que l'enseignement d'un maître capable, paternel, comprenant ses élèves et les aimant. Et ces fleurs humaines parvenues à leur pleine croissance, viriles et grandes, feraient ma récompense et ma félicité. Et alors je les livrerais au monde en me disant avec fierté: « Vois, société, la sève que tu gaspilles. Contemple les produits de cette sève dont tu fais de la pourriture ; tu auras conscience de la force précieuse qui se perd chaque jour, chaque seconde. Peut-être ressentiras-tu du remords, arroseras-tu alors avec soin ce sol pour toi improductif et

auquel j'ai fait rapporter des créatures d'élite! » Et jusqu'à la fin de ma carrière je continuerais mon œuvre, avec un plaisir toujours nouveau après la rentrée de chacune de ces moissons vivantes.

Des acclamations vibrantes et enthousiastes s'élevèrent après quelques instants d'un profond silence, et accueillirent ces nobles déclarations de Royvèle; et Jean Demane très ému ne trouva pas la force de dire une parole et étreignit éloquemment la main de son féal.

Il était onze heures; Demane s'étonna qu'il fût si tard. Il vida sa chope de lambic et serra la main à ses nouveaux amis, en les remerciant de leur accueil et en leur promettant de revenir le plus souvent possible parmi eux. Royvèle accompagna le poëte jusqu'à l'entrée du faubourg; et, tout en marchant bras dessus bras dessous, ils devisaient, échangeaient leurs impressions de la soirée, cette soirée qui emplissait le cerveau de Demane d'un agréable et émouvant souvenir.

Une heure sonnait au clocher d'Osseghem lorsque Jean arriva à la Forge des Raisins.

VIII

Le directeur de son établissement étant mort, Barthélémy Collard le remplaça par Hippolyte Delaunoy. Celui-ci avait été jusqu'alors chef-comptable dans une grande maison de tissus et de toiles et c'est grâce à ses connaissances spéciales que Barthélémy Collard l'avait engagé. Malheureusement, il n'était pas le moins du monde au courant des chose d'imprimerie.

Le patron espérait bien qu'au bout de quelques mois Delaunoy se serait mis au courant. Mais les semaines s'écoulaient sans que celui-ci possédât de la « partie » les notions indispensables. Il confondait la typographie avec la gravure, considérait la taille-douce au même degré que la pointe sèche, prenait la lithographie pour de la chromolithographie et vice-versa. Lorsqu'un client se présentait dans les bureaux, commandait un travail, le directeur recourait sans cesse à un employé subalterne; sinon, s'il lui arrivait de débattre les conditions sans consulter personne, il se trompait de la moitié du prix et se voyait obligé d'écrire ensuite au client pour rétablir les comptes exacts.

Cet Hippolyte Delaunoy était un grand homme de trente à trente-cinq ans, aux cheveux et à la barbe d'un poil roux pâle. Ses petits yeux, furtifs comme ceux d'une fouine, donnaient à son masque un aspect de fausseté et d'hypocrisie qui frappait au premier regard un peu observateur. Et cette impression antipathique se précisait davantage par la ligne outrée et brutale d'un nez camard.

Ayant vécu toujours près de ses patrons, se trouvant sans cesse dans leur intimité, il avait copié leurs allures, leur mépris pour l'ouvrier, leur égoïme et leur sécheresse de langage envers les inférieurs. Dans l'établissement de Barthélémy Collard, où il devenait le bras droit du patron, il fit sentir son despotisme dès les premiers jours. Dans les ateliers, jusqu'alors si calmes, les ouvriers murmuraient. Pour la moindre violation du règlement, pour la plus simple déviation aux coutumes du milieu, les amendes - qui jusqu'à ce jour n'avaient jamais existé - plurent sans cesse. Les vieux conducteurs, ceux qui travaillaient depuis un quart de siècle dans la maison, ressentirent le plus rudement le gouvernement de ce nouveau Dracon. Et il se montrait impitovable envers eux, car il savait que dans leurs âmes se trouvait le plus de résistance. Ceux là soumis, les employés inférieurs, reporteurs, essayeurs, ponceurs, typographes, rogneurs suivraient fatalement. Il fit entrer en eux la crainte comme un conquérant habile et raffiné fait avancer ses soldats dans un pays

ennemi. Il déploya de la ruse et de la force et devint le maître.

Son règne fut despotique. Il ne souffrait point qu'un ouvrier s'éloignât pour un motif quelconque de sa table de travail ou de sa machine. On ne pouvait même plus sourire, les masques étaient obligés d'être sans cesse sérieux et impassibles. Il ne supportait même pas la satisfaction et le plaisir, qui, selon les circonstances de leur vie, se lisait dans le visage des travailleurs.

Il advint ce qui devait fatalement arriver : les meilleurs artisans, plutôt que de passer, par les faitaisies d'un individu qu'ils méprisaient, quittèrent l'imprimerie, se firent embaucher ailleurs, dans des établissements où on ne portait point de chaîne et où le cerveau était libre de penser.

Hippolyte Delaunoy en fut joyeux; les nouveaux ouvriers qu'il engageait devenaient ses esclaves et ses espions, car il les chargeait de lui rapporter tout ce qui se passait dans les galeries durant ses absences.

Au début, le directeur nouveau témoigna aux dessinateurs une déférence hypocrite. Il n'osait point les traiter comme de simples imprimeurs. Il sentait là des êtres plus décidés, plus indépendants, gagnant un salaire deux fois plus élevé que le sien. Il se promit pourtant de les réduire au même niveau que les autres. D'abord, — au nom du patron évidemment, pour que les lithographes ne protestassent pas — il les empêcha de fumer en dehors des heures de repas. Puis, comme il remarquait que les compagnons n'avaient point d'heure définie pour commencer leur journée, il annonça qu'on retiendrait le montant d'une demi-heure de travail au chromiste qui entrerait à l'atelier deux minutes après le coup de cloche.

Au lieu de repousser ces conditions et d'étouffer dès le début, par une allure franche, les envies d'oppression qui animaient Delaunoy, les dessinateurs devinrent plus

exacts. Lorsqu'ils étaient en retard ils préféraient se promener et ne rentrer qu'à l'heure suivante.

Demane seul osa s'adresser à Delaunoy, et exiger l'explication de cette mesure inique. Le directeur lui répondit à peine, le toisa, lui demanda qui était le maître et l'engagea finalement, d'une voix pleine de fiel, à suivre le règlement. La franchise du fils du forgeron froissa Delaunoy, car dès ce jour il s'acharna sur lui ; il entrait soudain l'après-midi dans l'atelier pour surprendre les chromistes en train de chanter ou de fumer. Et quoique le jeune dessinateur travaillât insoucieux de ses compagnons, le chef le confondait, par ostentation, avec les chanteurs et se plaisait à le rappeler malicieusement à l'ordre.

— Monsieur Demane, nous ne sommes pas dans un cabaret ici; faites du bruit ailleurs, hors de l'imprimerie. Il ne vous manque plus qu'une chope de bière et des cartes. Est-ce pour chanter que nous vous payons?

Et il s'approchait des tables, conversait quelques instants, sur un ton plus amical, avec Auguste Merri. Puis il se penchait au-dessus des pierres des camarades, s'intéressait à leur travail en faisant le connaisseur, parfois avec prétention même, quand la lithographie était très simple et élémentaire. Lorsqu'il se trompait, les dessinateurs le laissaient dire, souriant en eux-mêmes de son étonnante ignorance. Demane seul osait lui faire remarquer ses raisonnnements creux, ses phrases inutiles et prétentieuses, sur un ton d'ironique politesse.

- C'est le vermillon auquel vous êtes occupé monsieur Demane ? demandait Delaunoy.
- Pas du tout, répondait le lithographe en souriant, tandis qu'il regardait fixement le persécuteur; le vermillon? jamais! Depuis quand remplit-on les figures et les mains au vermillon? Depuis quand travaille-t-on le ciel et le fond à cette couleur. Ce serait charmant de voir un

terrain tout rouge et les clairs du fond bourrés de hachures écarlates. Ceci, monsieur Delaunoy, vous représente la chair, le troisième ton de la chromolithographie!

Et Demane reprenait la besogne pendant que le directeur, qui prétendait s'être trompé, s'en allait la face calme en apparence mais intérieurement courroucé, très fâché contre ce gamin qui, d'une façon polie mais railleuse, l'amoindrissait ainsi devant tout l'atelier.

Mais Jean paya cher sa trop belle franchise; chaque jour le mauvais gré du directeur devenait plus grand. De plus, il devinait en Demane un cœur extraordinairement droit, un esprit supérieur; et pour lui ce devint un plaisir, une rare jouissance que de froisser cette nature délicate, que de blesser sans cesse le jeune dessinateur.

Parfois, le matin, en entrant dans la galerie des machines pour regagner son atelier, un apprenti accourait vers Demane, lui disait de passer au bureau. Il s'y rendait tout de suite, un peu intrigué la première fois, mais très calme les fois suivantes.

— Monsieur Demane, faisait Delaunoy, en montrant une montre qu'il tirait lentement de sa poche, il est deux minutes après l'heure. Vous serez à l'amende...

Et sans lever ses yeux faux il continuait à feuilleter des registres ou à classer des correspondances. Jean protestait, disant que, depuis les nombreuses années qu'il travaillait dans l'établissement, cette observation ne lui avait jamais été faite; il ajoutait que cette mesure était arbitraire et inexplicable. Le directeur se levait, arpentait la pièce, nerveusement, de ses longues jambes. « C'est bon, assez! répondait-il; je n'ai point besoin de ces répliques, monsieur Demane, je fais respecter les décisions du patron, simplement. Si vous n'êtes pas satisfait, dites-le franchement. On ne reste pas dans une maison qui ne plaît plus! »

Et, de jour en jour, Jean se dégoûtait de sa besogne, souhaitait de pouvoir quitter au plus tôt et pour toujours cette imprimerie où il se désespérait. Cette aversion grandit encore lorsque, le mois suivant, Royvèle, ayant terminé son travail, quitta l'atelier. En entrant dans l'imprimerie le cœur lui faisait mal! Le midi, très seul dans le calme et le repos des machines, il sentit bien souvent les larmes mouiller ses paupières. Il ne pouvait plus maintenant se consoler de ses peines en causant avec le sculpteur, il ne pouvait plus confier, durant les deux heures de paix, à un ami essentiel ses espoirs et ses rêves.

Heureusement, le soir, dans sa chambre, il ouvrait son cœur à Baltus, il lui contait tout, tristement, découragé, ne cachant plus son désespoir, ainsi qu'il le faisait durant d'interminables heures devant ses collègues. Baltus l'écoutait émotionné, le laissait parler sans l'interrompre.

— Allons, Jean, courage, disait-il, lorsque le poëte se taisait; se chagriner pour si peu de choses! ce n'en vaut vraiment pas la peine. Nous sommes au-dessus de cela, nous vivons dans une vie bien autre et bien plus riante que celle dans laquelle nous croyons vivre. Ne vivons-nous donc pas dans nos rêves et dans nos aspirations? Crois-moi, les décorateurs, ces vagues artistes parmi lesquels je me trouve, n'ont rien à envier à tes compagnons chromistes. Lorsque je les quitte je les oublie tout de suite, car c'est alors que je respire en liberté.

Le travail du jour n'est qu'un esclavage, il y faut tout oublier pour avoir le cœur radieux après ces heures néfastes. La douleur aussi me prit fort souvent, mais désormais ce ne seront plus des contingences banales qui les engendreront. A présent mon âme s'emplit d'espérance; j'ai souvent l'illusion d'un bonheur immense qui nous enveloppe tous les deux et qui transporte nos êtres. Des jours meilleurs viendront, frère, et l'existence

que nous eûmes jusqu'à présent sera pour le foyer de notre art un combustible sans pareil et dont les mines secrètes pour tout autre que nous rendront jaloux plus d'un artiste.

Et ne sera-ce pas une douceur ineffable que de parler de ces jours-ci, — jours que nous appellerons mauvais, si tu veux, mais qu'alors nous trouverons chers, — lorsque ton existence indépendante te permettra d'écrire et d'étudier et que je pourrai entièrement m'adonner à la peinture, cet art favori qui étend chaque jour devant mes yeux les perspectives de sa splendeur?

Oui, n'est-ce pas, Jeannot; et que nous rirons même parfois de nos peines! Et faute de pouvoir créer tout ce que nous voudrions, mûrissons nos œuvres, nous n'aurons qu'à les cueillir plus tard dans le radieux verger de l'inspiration et de la volonté.

Le samedi, à la Mandragore, Demane revoyait Royvèle. Il lui résumait les événements de la semaine, lui faisait part des conversations qu'il avait eues avec Baltus. Puis ils causaient d'art, d'un nouveau livre qui venait de paraître et dont le sculpteur passait l'exemplaire à son ami, un exemplaire que lui-même tenait de Vanrose qui devait en parler dans la revue. La causerie parfois s'interrompait; on entendait lire des poèmes et des proses, par plusieurs membres du groupe. Demane lui-même prenait plaisir à réciter des pages de ses essais, des impressions de nature, des contes qu'il écrivait le soir, au village, dans le coin de la cheminée, tandis que les parents prenaient l'air sur le pas de la porte, dans la tiédeur des crépuscules.

- Et pas de nouvelles de la Vie Future? demandait Royvèle.
- Rien, absolument rien! D'ailleurs, j'ai enterré mon espoir, le directeur aura trouvé ma prose sans intérêt pour sa revue. Oublions cela, cher ami, et faisons des

choses plus profondes, plus riantes. Il n'y à que douleurs et larmes dans mon journal, désespérances et révoltes! Comment veux-tu que mon manuscrit plaise à tout le monde?... Certaines gens voient le côté gai de la vie, ce n'est point notre faute si nous tâtons plutôt le pouls à la douleur et aux vices...

- Prends patience, Jean, je t'assure que tu recevras une réponse, et, de plus, une réponse favorable. Armand Limoger, le directeur de la Vie Future, n'est pas un sceptique ni un insouciant. S'il est riche, il connaît cependant la souffrance; il a mesuré la misère, il a vécu de longues années parmi les parias et les opprimés de notre société actuelle. Il a scruté l'âme populaire, il est descendu dans les abîmes de la corruption et du découragement. Il a mesuré l'étendue de la plaie que le peuple porte en lui-même; il sait, aussi bien que n'importe qui, combien de remèdes et combien de soins nécessiteraient la guérison de cette séculaire blessure. Lui, élevé dans un milieu bourgeois, entouré de luxe et de conventions depuis sa naissance, il sympathise avec le pauvre, il est son frère parce que son âme est révoltée aussi, parce que son âme une fois mûre et libre à pris son essor vers les landes de l'oppression plébéienne et s'y est trempée. Avec sa revue il fait œuvre de rénovation ; il s'est dit qu'il avait un devoir à remplir ici bas, que sa fortune il devait l'employer au profit d'une propagande salutaire. Ainsi il se pardonne à lui-même, dit-il souvent à ses collaborateurs, d'être né riche! Sa revue est littéraire et scientifique; on y admet toutes les idées, chacun peut y développer libre ment ses thèses et sa philosophie. Et en lisant chaque mois ce recueil de cent pages on se sent plus alerte, plus vaillant, plus préparé aux grands combats de l'avenir. Crois-tu que des publications pareilles exaltent plus que de beaux discours. En lisant on mûrit, les déductions se font nettes, pénètrent dans le cerveau, s'y rivent à jamais et

deviennent pour les actes un précieux stimulant. Que reste-il d'un discours, le plus sensé le plus profond? Peu de chose; des échos de voix et quelques riches images qui disparaissent bientôt comme les rives d'un pays que l'on quitte pour toujours.....

Comment peux-tu croire qu'Armand Limoger fasse le sourd et laisse ta missive sans réponse? Lui qui vit de notre vie, qui connaît nos froissements, nos espérances. Lui qui espère en tout ce qui est jeune et chaud; qui aime l'exaltation et l'énergie, s'aviserait-il de briser tes illusions et d'ajouter une blessure à ton cœur? Il en souffrirait plus que toi, je t'assure, cher Jean, il serait le premier à sentir le mal, à se mépriser, comme il m'éprise les grands et les gavés qui vivent dans l'insouciance et dédaignent les travailleurs dont la sueur est l'essence de leurs rentes. Je me fais un plaisir de lire bientôt tes pages; je crois même qu'elles seront fort discutées et que d'emblée tu t'attacheras de nombreuses sympathies parmi les lettrés qui combattent aux avant-postes.

Les semaines cependant se passaient sans apporter aucune nouvelle. Durant un mois entier, Jean fut privé de ses soirées, ces rares soirées qu'il pouvait consacrer entièrement à ses études littéraires ; car d'énormes travaux devant être terminés à date fixe, tous les déssinateurs se virent obligés de prolonger leur journée jusqu'à dix heures du soir. Oh! comme les minutes parurent désormais longues à Demane. Dix heures ! Il lui semblait que ces dix coups de cloche libérateurs, il ne les entendrait jamais sonner à la tour de l'église voisine. Chaque jour était ainsi qu'un siècle, monotone, triste et sombre. Vers sept heures on allumait le gaz, on installait devant la flamme de chaque table un grand globe rond, plein d'une eau transparente et verdâtre. Et le reflet du liquide s'épandait sur la pierre, à l'endroit où travaillait le chromiste, en rayons extraordinairement clairs qui facilitaient

175

12

le mouvement de la plume ou du crayon chimique. Les ouvriers de l'imprimerie s'en allaient à huit heures. Durant quelques instants les galeries s'emplissaient de vacarme et de cris. Bruits de sabots, de bottines : échos de voix amies ou moqueuses; fracas d'outils, d'instruments qu'on jetait sur les tables de marbre ou sur les presses; derniers grincements des engrenages des machines qui stoppaient parmi le tumulte des travailleurs changeant de vêtements tandis qu'ils plaisantaient les apprentis en train de déplacer les rouleaux à encre. Tout se taisait bientôt après que le hourvari des pas irréguliers et lourds eût gagné les ateliers distants, et puis la rue. L'établissement devenait rigide et froid ainsi qu'une tombe; cette seconde suprême où toute la vie de la fabrique mourait, imprégnait chaque jour l'âme de Jean de la même impression étrange et morbide. On eût dit que le battement de son cœur faiblissait aussi et que ses rêves pâlissaient tout à coup faute de volonté et d'aliment.

En bas, dans la galerie des machines et des presses à reports, on entendait le pas du chauffeur faisant, à l'aide d'une lanterne, une dernière ronde. Puis Jean percevait l'écho faible des clefs qu'il tournait dans la serrure de la porte des bureaux et des magasins de papiers et de pierres lithographiques. Seule la chaudière poussait encore de temps à autre un soupir poussif en lâchant de suprêmes jets de vapeur. Dans l'atelier des dessinateurs la paix était absolue, les voix, comme fatiguées, ne brisaient pas le silence. Les gestes pour ainsi dire se réfléchissaient en rumeurs, car si un compagnon se levait, changeait de pose, déplacait son bras pour installer le modèle à la gouache plus près de lui ou pour avancer le globe rayonnant, l'étoffe de ses habits produisait un froissement, la chemise se plissait, le bois de la table craquait, ou les chaussures rasaient le plancher avec un grincement plaintif. Les crayons frôlant les pierres grenées, les

plumes hachurant des « terrains » et des « fonds, » indiquaient par leur grattement imperceptible le travail de chacun. Deux ou trois chromistes travaillaient à une immense affiche dont les quatre pierres « colombier » se trouvaient sur différentes tables. Les compagnons se mouvaient autour de ces monolithes jaunes, couvraient des parties entières de teintes « à la brosse » en dégradé. après avoir déssiné les figures qu'on gommait immédiatement. l'exécution terminée. Puis ils vérifiaient le travail, le ton, en frottant le dessin avec un morceau d'ouate imbibée d'eau tiède, pour enlever la couche d'acide qui découpait des silhouettes étranges et fantastiques. Et à l'aide de grattoirs ils remédiaient aux fautes, diminuaient la force de certains « brossés » qui palissaient encore lorsqu'on les brûlait une dernière fois au moyen d'acide nitrique.

Jean peinait machinalement, la pensée loin de l'atelier. Il exécutait un calendrier en dix couleurs et or dont le croquis peint à l'aquarelle était placé sur son chevalet. Sujet banal : une belle dame, aux cheveux poudrés, en costume du siècle dernier, joue de la guitare. Elle est assise sur l'herbe et sa robe de soie saumon étend autour d'elle ses plis droits et harmonieux. A quelques pas un couple d'amoureux danse une pavane lente et gracieuse. Et autour du groupe s'entrelacent des ornements et des volutes d'un Louis XV équivoque, imitant l'argent ciselé. Voilà une semaine que Demane est occupé à cette besogne; parfois, lorsqu'il suit des yeux le fragment du modèle qu'il reproduit, ses droigts se crispent autour de son porte-plume d'ébène. Il se souvient de l'admiration qu'il éprouvait jadis pour les croquis d'après lesquels se font les chromolithographies; ces petits sujets gentils et insipides, ces dessins coloriés d'une facon conventionnelle et régulière, aux tonalités froides, charmaient son âme naïve, lui paraissaient merveilleux! Maintenant il s'irrite lorsqu'il les examine; toujours ces mêmes personnages vêtus des mêmes habits; toujours les paysages identiques brossés en quatre verts différents, à l'emporte-pièce pour ainsi dire ; sans cesse des ciels bleus finissant à l'horizon en un rose sale; des eaux grises reflétant en lignes sèches, en silhouettes dures les objets et la perspective des ambiances! Cette peinture écœurante et grotesque, destinée à chatouiller et à poudrer de son sucre écœurant la sensiblerie et l'endimanchement des âmes boutiquières, à flatter le mauvais goût de la majorité de ses contemporains, est devenue pour Demane comme un reproche et même comme un remords. Parfois il lui prend une envie de déchirer l'aquarelle, de la soustraire à jamais à ses yeux. Mais à quoi bon ? songe-t-il, peiné. Ne lui faudraitil pas se poisser l'âme et les yeux à une autre confiture de couleurs non moins nauséeuse ?

Et puis ne doit-il pas vivre, ses parents lui permettraientils de rester à ne rien faire? Il se pose ces questions tout en travaillant, et sa prunelle un peu humide suit attentivement le va et vient imperceptible de sa plume, modelant une tête de femme au bistre clair. Et bientôt l'illusion l'enveloppe à nouveau, le transporte dans le rêve; et le modèle exécré prend la forme d'une œuvre vivante et merveilleuse durant plusieurs secondes.....

Dix heures! Les porte-plumes et les porte-crayons, les loupes, les grattoirs, les compas, les «grillages à brosses» retombent sur les tables. Les tiroirs s'ouvrent; les équerres et les règles d'acier qu'on y enferme tintent comme une musique. Les compagnons recouvrent leurs « cailloux » et enlèvent leurs blouses. Autour d'un grand bac de zinc plein d'eau ils se lavent les mains. Lorsque tout le monde est rhabillé, Auguste Merri ferme le dernier bec de gaz et les chromistes gagnent la rue en traversant les galeries où brûlent encore quelques lumières tremblotantes.

Chaque soir Royvèle attendait son ami dans une taverne anglaise du bas de la ville. Les deux artistes y passaient une demi-heure en dégustant une pinte d'âle ou de scotch. Ils parlaient très peu, heureux d'être ensemble, heureux de ce seul bonheur.

Demane parlait rarement au sculpteur de son « bagne » ainsi qu'il appelait l'établissement de Barthélémy Collard. Parfois deux mots à propos du directeur, deux mots prononcés avec une sourde et douloureuse colère et dont l'accent bourrelait le cœur de Royvèle. Puis les deux féaux se taisaient, en se comprenant au moyen de regards francs et amatifs, dans lesquels ils échangeaient toute l'intimité de leur âme.

Le sculpteur et le poëte traversaient la ville endormie aux rues sombres et désertes, délicieuses cependant et pleines d'un air frais parfumé par le récent crépuscule. Ils s'engageaient sur les boulevards, où des consommateurs installés aux terrases des grands cafés suivaient d'un œil machinal le passage d'un passant ou d'une passante. Et de nouveau ils pénétraient dans les vieux quartiers, aux rues méandreuses et étendues gagnant les communes voisines. Au milieu du bourg Royvèle s'arrêtait, prenait la main du poëte et la serrait affectueusement dans les siennes.

— Nous sommes à moitié chemin, Jean; nous rentrerons en même temps chez nous. Bonne nuit, cher ami et courage!...

Et après une dernière étreinte ils se quittaient et se perdaient, en sens opposé, dans l'ombre de la route de Gand. Un soir, en rentrant chez lui, Jean trouva son frère encore levé. Il dessinait dans la salle commune de la maison.

 Des nouvelles Jeannot, des nouvelles ! s'écria joyeusement le peintre, en indiquant sur la table une enveloppe blanche, non décachetée.

Intrigué, Jean s'empara du pli, le tourna à plusieurs reprises entre ses doigts, puis rougit un peu en lisant en tête de l'enveloppe ces deux lignes en fins caractères : La Vie Future, Revue Internationale.

Nerveusement Demane brisa le cachet, ouvrit la missive et la lut à haute voix :

« Mon cher Monsieur. J'ai reçu la lettre accompagnant votre si intéressant manuscrit. Je ne l'ai lu que cette semaine, car j'ai été obligé de passer dans le midi deux longs mois, nécessaires à ma santé. Mes malheureux nerfs ont besoin de se retremper annuellement dans l'air d'un climat plus clément et moins changeant que le nôtre. Voilà donc le motif de ce silence que vous devez trouver inexplicable. Afin de ne pas me troubler dans cette cure, mon secrétaire, chargé de confectionner chaque mois la revue, à l'habitude de ne me transmettre de mon courrier que quelques lettres de mes principaux collaborateurs. Vos pages ont donc dormi pendant huit semaines environ dans les rayons de mon bureau; après avoir parcouru votre missive je me suis empressé de les lire, et je les ai trouvées si attachantes et si douloureuses que je les ai reprises plusieurs fois en les retrouvant après chaque lecture plus intenses et plus personnelles. Comment avez-vous pu écrire ces choses? Par l'observation? L'observation ne conduit pas si avant dans l'homme, il faut y ajouter la sympathie et la divination. Je me demande qui a bien pu vous servir de type, et comment vous avez été capable de vous assimiler si complètement un caractère. Votre style, certaines images m'indiquent que vous êtes très jeune : l'ensemble de votre manuscrit, l'expérience dont il est plein me font croire le contraire. Cette équivoque me séduit et ne quitte pas une seconde ma pensée. Oui êtes-vous? Je me le suis demandé bien souvent ; je suis même allé jusqu'à supposer que votre héros c'est vousmême; mais ce n'était que fantaisie de mon cerveau. Comment | peut-on avoir vécu tout ce que vous dites et suggérez? Si vous n'avez pas vingt ans c'est impossible; si vous en avez le double vous n'auriez pas écrit ce que j'ai lu. En tout cas je veux vous voir et vous féliciter ; venez donc dimanche matin sonner à ma porte vers onze heures, je vous attendrai avec plaisir et nous causerons, car un observateur de votre trempe ne doit pas avoir mal d'idées et de conceptions à partager et à développer. Je vous remettrai en même temps les épreuves de votre manuscrit, car votre copie passera sans aucune faute dans mon prochain numéro. Je m'en veux même d'en avoir retardé si longtemps, - involontairement, il est vrai, la publication, mais vous m'excuserez pour de bon en venant chez moi le jour que je vous indique, si, en tout cas, vous êtes libre. Sinon proposez-moi un moment plus propice. A bientôt donc, mon cher poëte, le réel bonheur de faire votre connaissance.

ARMAND LIMOGER. »

— Je l'avais deviné, fit Baltus, en se levant pour prendre la main de son frère. Comme cette lettre sympathique et amie me charme. Quel loyal homme doit-être ce Limoger! Crois-tu, cher frère, qu'il sera passablement étonné de te voir. Il ne se figure jamais que tu as à peine dix-sept ans. Ce que je te disais l'autre jour ne se confirme-t-il pas ? L'expérience est pour le foyer de l'art le plus précieux combustible. Voilà pourquoi à ton âge tu parviens à une intensité d'expression que tu ignorais. Tu interprêtes ta vie, la vie de ton milieu en la voyant à travers le cristal de ton cœur. C'est ainsi que je comprends l'art, c'est ainsi que la vocation nous le fait voir, pur et précis dans nos âmes.

Ce fut avec une certaine timidité que Jean pénétra, le dimanche suivant, dans le cabinet de travail d'Armand Limoger, dont une vieille bonne lui avait ouvert la porte, sur présentation de sa carte. En entendant du bruit, le directeur de la Vie Future se retourna. Durant une seconde son visage fut empreint d'un extrême étonne-

Cet enfant aux longs cheveux chatains, encadrant une figure claire à l'ovale allongé, à la pâleur rose, aux traits marqués par les pensées profondes, aux grands beaux yeux bleus d'enfant doux et tristes, était l'auteur des lignes si pleines de maturité et de bonté que sa revue publierait bientôt? Cet adolescent vêtu d'une façon si simple, d'un caban de rapin et d'un feutre pointu, un tantinet pifferaresque, gardait, malgré ce sacrifice fait à la Mandragore, quelque chose de rustique et de naïf. C'était donc là le psychologue aigu, merveilleux, troublant, à qui Limoger avait écrit toute son admiration ?

- Monsieur Limoger, fit Jeannot, d'une voix limpide et mêlée de mélancolie, cette mélancolie qui était à ses paroles ce que les nuages sont aux cieux, je suis Jean Demane, l'auteur des Fragments d'un Journal. Vous m'honorez beaucoup en me recevant et surtout en voulant faire ma connaissance. Je n'aurais jamais osé rêver de posséder un jour votre estime.....

- Mon estime! interrompit le lettré, mon amitié, mon affection, oui, car vous avoir vu un instant seulement a

182

Vous êtes bien jeune pour avoir tant souffert! A votre âge la plupart des jeunes gens sont loin de supposer ce qu'est la vie, ils en connaissent la grand'route où rayonne toujours le soleil; jamais il ne se sont aventurés dans les chemins funèbres qui bifurquent au dernier carrefour de cette route riante et joyeuse.

Armand Limoger fit asseoir Demane devant lui, près de son bureau. Il lui parla longuement de son manuscrit, de l'impression qu'il avait subie à sa lecture. Puis il questionna le poëte sur sa vie, d'une façon très amie, sans froisser le moins du monde l'amour-propre de Jean. Il devenait pour lui comme un camarade plus âgé, de plus d'expérience; et en écoutant Demane raconter l'histoire de ses longues années de souffrance, il fut profondément ému, bouleversé par le stoïcisme de ce cœur si pur et si candide encore après avoir traversé des mers de vices et d'abjection.

Demane lui conta tout, ses moindres souvenirs d'enfance, son existence au village, à l'école, à l'atelier. La façon dont il commença à penser, à comprendre la beauté et la justice. Ensuite il en vint aux causeries avec son frère Baltus, leurs excursions d'études, ses observations sur les mœurs des campagnards, observations qui accentuèrent son goût d'écrire et purifièrent sa vocation d'artiste. Il l'entretint des quelques amitiés qu'il possédait, de son féal le sculpteur Royvèle, celui qui l'avait décidé à envoyer son manuscrit à la Vie Future.

Immobile, le coude appuyé sur le bord de son bureau, Armand Limoger regardait attentivement le narrateur. Sa voix possédait un timbre franc et un peu prolétarien; il parlait correctement mais sans grande finesse, son langage se ressentait du grasseyement des êtres peu éduqués dans le milieu duquel il était obligé de vivre. Mais cet accent était loin d'être désagréable, il prêtait aux phrases une manière de chaleur, de piment étrange qui charmait

Limoger, un ragoût que ne connaissent point les personnes du monde, habituées aux paroles impeccables, conventionnellement dites.

- Et que comptez-vous faire? demanda le savant, lorsque le poëte eut fini.

— Que voulez-vous que je fasse ? monsieur Limoger. Je n'ai pas à choisir, surtout que je ne suis qu'un garçon très pauvre. Je continuerai mon métier de chromo-lithographe et je consacrerai, comme par le passé, les heures qui me restent à mes études littéraires. Si les journées de travail étaient moins longues je me considérerais fort heureux, surtout que je me suis fait à présent aux façons de mes collègues d'imprimerie; mais depuis un mois nous faisons nos treize heures par jour, impossible de s'oublier alors dans le rêve ou l'écriture...

- Treize heures chaque jour!s'écria Armand Limoger, en se levant tout à coup. Mais c'est un scandale! Ca ne peut continuer ainsi ; vous devez à votre intelligence et à votre talent de les arracher au plus vite à cette servitude. Il n'est pas admissible qu'une âme telle que la vôtre s'abîme, se peine, se brise lentement de cette façon. Ah! non, jamais, jamais.... Vous ne resterez pas dans ce « bagne, » Demane, non vous n'y resterez pas, vous y êtes resté déjà trop longtemps! Je me demande comment, après avoir été entraîné durant de si longues années par un courant aussi fangeux et aussi dégradant, vous surnagiez encore avec autant d'aise qu'un nageur habile au milieu d'une eau calme et claire ? Ah! mon ami, votre cœur est de trempe peu ordinaire; d'autres auraient depuis longtemps abandonné la lutte, auraient passé à l'ennemi; vous, au contraire, possédez plus d'énergie, plus de vaillance. Eh, bien! toute cette virilité, toute cette moelle qu'un combat incessant a intensifiée dans votre être, tous les fruits de votre expérience, vous devez désormais les utiliser infatigablement. Pour cela il importe que l'on vous facilite la vie, et c'est moi qui veux vous arracher de votre milieu. Dès ce jour je m'occuperai de vous et je vous promets que d'ici quelques semaines vous pourrez dire adieu, un adieu sans tristesse, un adieu de joie et de félicité, à vos camarades, si l'on peut appeler ces gens jaloux et stupides des camarades.

Vers deux heures, Jean se leva, remercia son protecteur d'une voix tremblante et émue, en lui disant toute sa reconnaissance. Lorsque Demane fut arrivé près de la porte, Limoger le rappela soudain.

— Pardon, monsieur Demane, en vous parlant j'oubliais de vous compter ce que je vous dois. D'habitude je paie les nouvelles de nos principaux prosateurs cent francs. Je commencerai par vous en donner cinquante pour vos Fragments d'un Journal; nous nous arrangerons dans la suite pour votre autre copie. Voici donc la somme; et envoyez-moi, ainsi que vous me l'avez promis, votre manuscrit entier en même temps que vos épreuves corrigées; je le lirai et je vous en faciliterai la publication en volume. Je vous recommanderai d'ailleurs à un éditeur de mes amis et tout ira comme sur des roulettes!... Au revoir, mon ami; à bientôt.....

Jean avait donné rendez-vous à Baltus et à Royvèle, pour trois heures, dans un cabaret du centre de la ville. Il était trop tôt pour s'y rendre; il se dirigea vers les vieux quais, le cœur léger, plus heureux qu'il ne l'avait jamais été. En marchant il songeait au jour si nouveau sous lequel lui apparaissait le cœur humain en la personne de Limoger; pour lui cet altruisme était un sentiment dont il ne se doutait pas; il songeait aussi aux cinquante francs que lui avait payés cet esthète et qu'il avait hésité à accepter. Et ce premier argent que sa plume avait gagné, ces dix pièces de cent sous qui sonnaient dans sa poche rythmaient la chanson de son cerveau. Et il pensait joyeusement au jour où cette musique le charma aussi

certain premier janvier de son apprentissage, jour délicieux dont le lendemain fut si mélancolique. Il revivait ces heures où quelques pauvres pièces d'un franc avaient été la cause d'une longue tristesse; et pour chasser ce souvenir pénible il fit sonner davantage le métal clair au fond de sa poche...

Les quais étaient silencieux; presque personne au bord des canaux. Les maisons antiques, dont les pignons espagnols se reflétaient dans le flot imperceptiblement ridé, avaient leurs volets clos. Çà et là, sur les rives, se dressaient des monceaux de planches, de poutres, de tonneaux, de briques, de tuiles rouges, plaquant des cubes immenses ou des pyramides de couleurs sombres dont les arêtes se précisaient en lignes vivaces sous le soleil. Des chalands, des bateaux amarrés très près des bords, élevaient vers le ciel bleu sans taches leurs mâts bruns aux ferrailles et aux cercles couverts de couleur blanche. Au sommet ondulaient paresseusement des banderoles bicolores qui retombaient parfois le long du mât, selon les caprices du zéphire. Des chariots bas et lourds, sans charge, laissaient pendre leurs grands bras, comme fatigués de toute une semaine de labeur pénible, d'autres les tendaient vers le ciel en signe d'imploration. Les pas de Demane résonnaient bruyamment au milieu de cette paix impressionnante ; devant lui des passereaux fuyaient à son approche et traversaient l'air en lignes obliques. A sa droite, vers l'ancien magasin d'artillerie, dont la facade fantaisiste se dessinait dans l'eau au centre d'une tache d'azur, deux ou trois enfants jetaient dans le canal des pierres minuscules. Puis, des secondes, ils restaient immobiles, se retenant de la main au garde-fou rouillé pour se pencher et contempler attentivement les cercles qui, très, très doucement, s'élargissaient dans le flot.

De la rive opposée venait l'écho d'un accordéon et des éclats de voix rudes sortant d'un cabaret de marins. Les

notes étaient très douces, navrantes et les cris amortis et joyeux. Jean continua sa route; il s'arrêta plus loin pour suivre des yeux une fillette rousse et à moitié nue qui, sur le pont d'un bateau, s'amusait avec un méchant chien, un schipperke au pelage jaune et aux yeux vifs et malins. L'enfant jetait loin d'elle une balle de loques liées au moyen d'une ficelle rouge ; le chien courait après la balle, la prenait entre ses dents aigues ; il revenait et la laissait tomber sur les genoux de la fillette. Alors il aboyait, debout sur ses quatre pattes, la tête levée vers le ciel, les yeux fixés sur les prunelles de sa mignonne maîtresse. Et sans cesse celle-ci renvoyait au loin la balle et toujours le chien la rapportait et se remettait à abover plus fort, comme furieux de ce jeu monotone. La fillette étendit encore une fois le bras, mais, très gauche, elle jeta mal et la boule de loques alla tomber dans le canal. Le chien se pencha un instant par-dessus bord, parut mesurer la distance qui le séparait de l'eau et aboya une ou deux fois. Puis il s'étira, bailla longuement en étendant les pattes de derrière et gagna un endroit près du gouvernail où il s'étendit paresseusement au soleil. L'enfant fixa ses regards vers les ronds de l'eau, les reporta naïvement, avec une teinte de reproche, vers le roquet et se mit à pleurer en frottant ses petits poings dans ses orbites mouillées.

Jean reprit son chemin en souriant. Trois heures sonnaient à la vieille tour Sainte Catherine. En arrivant au rendez-vous son frère et Royvèle l'attendaient depuis vingt minutes. Il les mit tout de suite au courant de son entrevue, relata les moindres détails de la conversation qu'il avait eue avec Armand Limoger. La joie berçait les cœurs des trois amis, le plaisir brillait dans leur regard et rougissait leur joues.

 Et maintenant, s'écria Jean, buvons à la santé de ce rare directeur, que dans mon impatience je ravalais au niveau des autres mécènes et prometteurs de beaux jours.

- Et aussi à ton début dans la Vie Future, prononcèrent ensemble le peintre et le sculpteur.

Ils se firent apporter une bouteille de vin du Rhin qu'ils dégustèrent sans cesser de parler. Leurs paroles pétillaient à l'égal de la liqueur dorée; c'était un feu roulant de plaisanteries qui s'entrecroisaient comme des flèches légères et courtoises. Vers cinq heures, étant même un peu gris, les deux Demane entraînèrent le sculpteur au village pour souper en famille.

Le forgeron et sa femme furent charmés en apprenant à leur tour la réception si cordiale que Limoger avait faite à leur cadet. Leur appétit diminua considérablement à mesure que se terminait le récit. Ils avaient à peine commencé le repas lorsque Jeannot fit allusion aux cinquante francs de sa nouvelle. Les deux baes poussèrent une exclamation en se regardant étonnés, et leurs fourchettes leur tombèrent tout à coup des mains et s'abattirent dans les assiettes avec un bruit sec. Il leur fut impossible d'avaler une bouchée de plus; au lieu de manger ils questionnèrent Jean, lui demandèrent un tas de choses auxquelles le poëte répondait joyeusement, la bouche pleine d'aliment et l'œil humide de plaisir.

- Et où est Thillette ? fit Jean, en repoussant sa chaise, après avoir siroté une grande tasse de café. Elle semble nous oublier.....
- Tu ignores donc qu'il est sept heures Jeannot, dit baesine Demane, en faisant signe de la main à son fils; les d'Haegeleere sont à table comme nous. Si elle vous a entendu rentrer, Berthille ne tardera pas à descendre, soyez sans crainte. N'êtes-vous pas ses deux grands frères, d'ailleurs? continua la femme du forgeron, en rajustant un peu son bonnet de toile blanche et en souriant à son époux.
 - Berthille, Thillette! viens donc nous embrasser,

cria Demane au bout de quelques minutes, en entendant un pas d'enfant dans l'escalier. Dépêche-toi, n'est-ce pas, petite oublieuse....

La fillette entra dans la salle commune, courut à Jean et lui sauta au cou en l'embrassant sur les deux joues; elle s'approcha de Baltus pour l'embrasser à son tour lorsqu'elle aperçut le visage de Royvèle, avec ses longs cheveux noirs et ses yeux sombres qui la regardaient curieusement. Elle s'arrêta un peu intimidée et fixa ses prunelles sur le carrelage rouge où se jouaient déjà les premières ombres du crépuscule.

 Allons, n'aie pas peur, dit Baltus; monsieur est un camarade. Donne-lui bien la main et soyez amis pour toujours.

Elle s'exécuta un peu embarrassée et, s'étant assise entre les deux frères Demane, elle commença à leur raconter, de sa voix claire, une histoire enfantine et naïve.

Vers huit heures les trois amis sortirent dans l'intention de faire une ronde dans les vieilles auberges du village et de prendre l'air. Au cabaret de l'Arbre d'Or il faisait très calme, quelques paysans jouaient aux cartes sur un tapis usé à fleurs rouges et vertes. Au Keizer Karel les artistes rencontrèrent Pei Decoen, maintenant demi ouvrier forgeron chez baes Demane; Féliks, l'élève agriculteur des Vandaelen; et Flip Stock, devenu valet de charrue chez Vermieren.

Jean présenta ses anciens camarades au sculpteur. Leurs caractères parurent s'emboîter d'emblée. Tous furent immédiatement intimes, et, après avoir vidé ensemble plusieurs pintes de lambic, ils se rendirent au jardin où ils entamèrent une bruyante partie de boules. Royvèle avait comme partenaire le valet de charrue et l'apprenti agronome. La chance les favorisait; leurs boules, ainsi que par enchantement, tournaient sans cesse autour du

but et s'y étalaient à une distance de quelques centimètres.

Et le sculpteur frappait sur l'épaule de ses nouveaux amis, pour resserrer leur connaissance, pour les mettre tout à fait à l'aise. Le fils du chaudronnier ressentait un plaisir extrême à se trouver parmi ces êtres frustes et loyaux; lui qui passait sa vie à la ville, en société de gens qu'il méprisait pour la plupart et dont il sondait chaque jour davantage la sècheresse et la fourberie, il s'amusa énormément de l'exubérance, de la gaité franche et saine des jeunes villageois. A mesure que la soirée s'écoulait il s'oubliait, entrait presque dans leur état d'âme, devenait eux pour ainsi dire, comprenait, s'assimilait plus aisément leur pittoresque langage, ce langage flamand qui dans la bouche des Demane sonnait si curieusement à ses oreilles, lui qui les entendait, la première fois, s'entretenir de cette facon.

Le jeu terminé ils burent les verres du gain et s'en allèrent, après être revenu par le «fossé,» vers Osseghem, en suivant le Moulinet. Le ruisseau semblait de vermeil sous la lune, et il chantait si fort qu'à certains moments on croyait entendre ruisseler des monceaux d'or entre ses rives herbues. Et en écoutant cette chanson Jean songeait à l'argent que Limoger lui avait remis le matin et son cœur battait tandis que les pièces de neige sonnaient dans sa poche.

La bande s'arrêta à la Queue de Vache. Les gars se mirent à raconter des anecdoctes de fermes, des contes fantastiques que le sculpteur, qui les ignorait, trouva extraordinairement originaux. Au moment de partir, Flip Stock refusa de s'en aller avant que tous eussent mangé une tartine de pain bis au fromage blanc avec du raifort. C'était à son tour à payer, disait-il, et il fallut que tous acceptassent.

Dans la cour le valet de charrue fut pris d'une nouvelle folie. A trois ou quatre mètres du sol, dans la muraille





d'un petit bâtiment à pignon faisant partie de l'auberge, se trouvaient enchassés quelques boulets de canon tout noirs, souvenirs laissés là par le maréchal de Villeroi qui, en 1695, bombarda la capitale des hauteurs de Scheut.

Stock jura de ne dépasser la charretière qu'après avoir embrassé la série des obus que les rayons pâles des fenêtres du cabaret éclairaient distinctement. Il courut en tous sens dans la cour, pénétra dans les étables, dans différents réduits, sans cesser de chanter des couplets monotones, des couplets que l'ivresse rendait très drôles et incompréhensibles. Enfin il revint avec une échelle, la posta contre le mur et s'engagea sur les échelons. Et en s'allongeant en dehors des montants il déposait ses grosses lèvres froides sur la fonte sphérique et faisait entendre un bruyant baiser. Plusieurs fois il manqua de s'affaler sur le sol, ayant perdu l'équilibre, mais Royvèle parvint par bonheur à le retenir en passant sous sa blouse l'extrémité d'une longue perche de bois.

En revenant les six camarades se prirent le bras et marchèrent au milieu de la route. Il faisait très paisible; au loin, à droite on apercevait la ligne sombre des Petites Montagnes; plus près c'était la nappe immense de l'étang du Moulin, sans une ride, bourré d'étoiles avec, au fond, le rond doré de la lune, comme accroché aux crêtes des plantes aquatiques. Les ambiances, les arbustes, la propriété des Vierendael, tout se reflétait dans le flot avec une netteté étonnante qui troublait et attirait tel un aimant. Quelques grenouilles coassaient à l'autre rive et dans les hautes herbes se démenaient des sarcelles.

Près de l'éclusette, à quelque distance du ponceau, Féliks s'arrêta soudain et s'assit dans le gazon.

- A mon tour, dit-il, de retarder votre rentrée de cinq minutes ; asseyez-vous autour de moi, je vais vous en

191 13

raconter une bien drôle, arrivée au garde-champêtre de Kattebroeck, le vader (1) De Meulen.

Les cinq autres s'assirent en rond autour de lui, non sans rire, et écoutèrent son histoire.

- Vader De Meulen, commença le fils du vannier, est un bonhomme de cinquante ans. Il vit seul comme un ermite, il ne s'est jamais marié et n'a pas de famille. C'est pour se consoler de cette solitude, dit-on, dans son hameau, qu'il tient en grande estime les bonnes pintes et qu'il en a fait ses amies. Ah! le soir, en leur compagnie, disparaît bien vite la tristesse qui sans cesse se lit dans son visage lorsqu'il fait ses tournées dans la campagne! Il est alors plus joyeux que toute une bande de braves drilles et sa langue, qui ne se déplace d'habitude que pour jurer ou tempêter, trouve des mots polissons. Depuis quelques semaines des maraudeurs de la ville ont choisi Kattebroeck pour leurs exploits; il ne se passe pas une nuit sans qu'ils ne s'emparent des fruits de tout un arbre. Chaque notable est furieux et le bourgmestre, de recevoir leurs doléances, a recommandé à vader De Meulen la surveillance des vergers. C'est surtout le baes Vanginderachter, un vieux grigou très riche, qui se plaint sans cesse; sur sa proposition, car il est le principal « contribuable » du village, on avait décidé la construction d'une cellule ténébreuse, à côté de la maison communale. « Ainsi, se disait-il, on y enfermera ceux sur qui le garde mettra la main, en attendant que les gendarmes viennent les prendre pour les conduire en lieu sûr. » Mais vader De Meulen joue de malheur, le cachot reste vide sans que les vagabonds cessent leurs incursions. Et le vieux baes Vanginderachter est furieux, car la dernière semaine on lui a nettoyé un merveilleux pommier, avec l'adresse d'une

⁽¹⁾ Père.

fille de ferme recurant une cruche dé cuivre. Il est même allé jusqu'à prétendre, parmi les cultivateurs qui fréquentent le soir l'auberge du Valk que le«champêtre»pourrait bien être de connivence avec les malfaiteurs. En apprenant cette insinuation, vader De Meulen est entré dans une formidable colère; et depuis lors il ne dort presque plus, la nuit entière il est sur pied, espérant surprendre enfin l'un de ceux qui apportent la perturbation dans un village jusque-là si paisible. Et il boit davantage, se mouille le gosier de temps à autre durant ses rondes, pour noyer la poussière et donner du fion à sa volonté.

La nuit dernière, vers une heure, vader De Meulen descendait, plus saoûl que de coutume, la venelle qui, derrière l'église, conduit sur la petite place plantée d'arbres. Tout là coup il aperçoit une forme humaine très vague dans l'ombre du chemin; il lui semble que l'individu veut se cacher, tente de se soustraire aux yeux du garde en se collant contre les brouissailles de la cavée.

— Ah! ah! mon gaillard, s'écrie le «champêtre» en glissant son gourdin sous le bras, pour se frotter les mains de plaisir. Inutile de te cacher, nous t'avons vu; allons, avance vagabond, que je te conduise à la petite maison neuve dont tu seras le premier locataire.

Mais l'autre ne répondait pas, il restait immobile, se contentant d'articuler des sons incohérents que le garde prit pour des protestations.

— Radote seulement, camarade. Je ne puis t'en empêcher, surtout me voici enfin réconcilié avec tout le monde; demain le bourgmestre me félicitera et le vieux grigou de Vanginderachter est capable de me payer une double pinte d'orge en apprenant ce qui s'est passé! Allons, tes mains! que je les lie avec cette corde..... Gotterdomme! ce qu'il fait noir, ta vilaine figure est plus sombre que le four de Miele, le boulanger; enfin, j'aurai plus grand plaisir encore en faisant ta connaissance demain.

Et l'inconnu murmurait sans cesse, grommelait des phrases courtes, balbutiait d'une facon bonasse, s'abandonnait sans rebiffade aux fantaisies du garde. Celui-ci n'eut qu'à le prendre par le bras pour le conduire jusqu'à la maison communale; il parut, cependant, à vader De Meulen que le prisonnier balancait et frissonnait fort, mais il attribua ce tremblement à la peur d'être enfermé dans la cellule. Devant le cachot, autre affaire. Le garde se vit obligé de faire asseoir le maraudeur contre le mur pour l'empêcher de fuir pendant qu'il ouvrait la porte. Mais il ne trouvait pas la clef; il retourna toutes ses poches sans la découvrir. A la fin il se rappela l'avoir passée dans la bande de cuir de sa ceinture. Il dut délier la boucle et faire glisser la clef dans sa main. Sa culotte, qui n'avait plus de soutien, lui tomba sur les pieds. Il n'y fit point attention d'abord, se contentant d'ouvrir la porte, ce qui lui prit plus de dix minutes. Et pendant qu'il s'évertuait à trouver le trou de la serrure, le prétendu malfaiteur murmurait entre ses dents une chanson moqueuse.

 Hop, l'ami voleur de pommes! entrez dans votre palais.

Et il poussa l'autre dans la pièce obscure.

— Il y a à gauche une botte de paille et de la bonne paille, du meilleur champ de baes Mierop! Tu es le premier à t'y vautrer. Et si tu as faim tu n'as qu'a en manger! Pour ce qui concerne la boisson, tu t'en passeras jusqu'à demain. Bonne nuit camarade.

Il referma soigneusement la porte, ramassa sur le chemin sa culotte de bure, la prit sous le bras et regagna sa demeure, en sifflotant et en frappant de la canne dans le feuillage des haies de sureaux qui bordaient les enclos.

Le lendemain, de bonne heure, il alla chez le bourgmestre et lui fit part de l'arrestation opérée durant la nuit. Les deux hommes se rendirent immédiatement à la cellule qui fut ouverte d'une main un peu plus décidée que la veille. En entrant dans le cachot les villageois restèrent perplexes, ahuris.

Devant eux, assis dans la paille en une pose nonchalente, les dévisageait un être qu'ils connaissaient tous deux, mieux que n'importe quelle autre personne : le vieux grigou Vanginderachter!...

 Ah! tu n'exagérais pas, en commençant; c'est qu'elle est fameuse ton histoire!

Et les auditeurs furent pris d'un fou rire, ils se tenaient les côtes et des larmes joyeuses roulèrent sur leurs joues. Et Flip Stock se vautra éperdûment dans l'herbe en agitant les jambes et en applaudissant des sabots. Durant quelques secondes les exclamations couvrirent entièrement les bruits légers de la nature, on n'entendait plus le clapotis de l'éclusette, ni le cri du grillon, ni même le susurement du ruisseau du Moulin entre les caniveaux couverts de mousse. Seuls, quelques lents et mélancoliques coassements s'élevaient dans le silence du lointain.

- Oui, fit Féliks, en terminant son histoire, baes Vanginderachter lui-même qui, ayant bu plus que de coutume, avait perdu son chemin en retournant chez lui et errait dans le village... A présent, allons nous coucher, il est plus de minuit...
- Mais, ça ne vaut plus la peine de se mettre au lit, remarqua le valet de charrue, à présent étendu sur le dos, le visage vers la lune.
- Et que ferais-tu toute la nuit, demanda Pei De Coen?
 qui de la soirée n'avait encore dit mot.
- Peut-être essayer de découvrir dans le Moulinet, un teennyper merveilleux, répondit Féliks, un de l'espèce de ceux que ton père conserva durant de nombreux mois dans un bocal plein d'eau et qui, le soir, possédaient de si éclatantes couleurs.

- Ah! non, pas de teennyper, s'écria Stock, nous chercherions trop longtemps! Je préfère rentrer chez Vermieren, tout de suite...

Et la bande reprit la route du Beekkant. Près du tilleul ils croisèrent un homme titubant à ravir et qui ronchonnait entre les dents une mélancolique complainte. Il portait sur l'épaule une fourche sur laquelle était piquée une longue forme noire. En distinguant les six amis il s'arrêta et leur dit bonsoir d'une manière bourrue,

- Ah! c'est Piet Mies! s'écria Féliks, en reconnaissant la voix. Que fais-tu par ici aussi tard? Est-ce donc vers Osseghem que tu crois retrouver la ferme des Vandaelen? Mais quelle idée de se promener avec une fourche durant la nuit!...
- Quelle idée ? quelle idée ! fit le valet de ferme. Elle est toute naturelle, ma foi. Ou voulez-vous que je vous montre la charmante petite bête que les pointes d'acier tiennent empalée !

Et ayant descendu l'instrument de ses épaules, il exhiba aux jeunes gens un furet superbe, panaché d'une queue peu commune.

— J'ai attrapé le particulier, tantôt après le salut, dans la grande grange des baes. Il s'en payait un repas! Voilà au moins quinze jours qu'on le savait dans le village, et, en apprenant la nouvelle je m'étais bien dit : « Piet, une bonne aubaine pour faire la fête et pour récolter quelques sous. » Et j'ai eu la veine de le tuer. Sans attendre un moment, j'ai parcouru les venelles et tout le monde s'est empressé de jeter dans mon gousset quelques bruyantes pièces de cuivre. A votre tour, camarades, de payer le tribut du furet.

Tous fouillèrent dans leurs poches et coulèrent des pièces d'argent dans la main épaisse du valet de charrue. Il s'éloigna avec sa fourche sur l'épaule en riant comme un fou dans le calme du chemin. — Je crois que tu ferais mieux d'aller te coucher que de te diriger vers Osseghem, lui cria Féliks; te figures-tu que tu vas rencontrer quelqu'un encore, à présent? Prends garde de ne pas rouler dans le Moulinet, ta petite bête te jouerait un mauvais tour!...

Pendant ce temps, Jean expliquait au sculpteur la coutume qui existe dans la contrée flamande du Brabant, de récompenser l'homme qui a le bonheur de tuer un furet. Parfois, les soirées d'été, on en rencontre plusieurs dans les ruelles endormies, revenant de leur ronde de contribution, l'animal lié au sommet d'une pique.

Devant l'Arbre d'Or, les amis se séparèrent. Royvèle serra franchement, cordial, les mains de ses nouveaux camarades. Puis, avec les frères Demane, il regagna la Forge des Raisins, dont les baes lui avaient offert, durant le repas du soir, l'hospitalité la plus large.

X.

Quinze jours après sa première visite à Armand Limoger, Jean Demane reçut de ce dernier une lettre des plus courtoises. Il se félicitait d'avoir fait la connaissance du poëte et il lui disait que dès le lendemain de leur causerie il avait vu des personnes influentes, dans l'intention de faire entrer son protégé à la bibliothèque royale. Il était presque certain du succès de ses démarches et le jeune chromiste pouvait s'attendre à la nouvelle de son admission définitive.

A l'atelier la vie était devenue quasi intolérable. Hippolyte Delaunoy n'usait plus d'aucun ménagement envers les dessinateurs.

Les chromistes exécutaient à présent les planches d'un album pour un grand magasin de la ville. Ce magasin ressemblait à un véritable bazar, on y vendait les choses les plus hétéroclites, depuis les productions de l'horlogerie moderne anglaise ou américaine, jusqu'aux poteries de l'Afrique centrale. Au lieu de faire venir chez lui les dessinateurs spéciaux, — les croquistes habituels de la maison Collard, — pour y prendre à la gouache les modèles des différents objets à reproduire, le client préféra faire transporter tous les documents à l'imprimerie.

Pendant plusieurs jours ce fut un emménagement de vases chinois et japonais de toutes les formes et de toutes les grandeurs, de sièges et de meubles fantaisistes en bambou et en sparterie, ornés d'étoffes de couleurs ravées. Ensuite on apporta; dans des caisses pleines de paille, des objets de toilette; des flacons d'odeurs; des articles de bureaux, des maroquineries; des armes orientales; des tapis épais de Smyrne; des nattes; des écharpes arabes merveilleuses; des babouches; des paravents aux broderies d'or représentant des jardins étranges et des oiseaux inconnus; des lampes très hautes, en cuivre, recouvertes d'abat-jour de soies roses et bleues; des pièces en fer forgé délicates; des albums; des cendriers; des candélabres; même des layettes de toiles fines. Lorsque tout fut arrivé, Merri commença l'inventaire, et dressa les seize planches que contiendrait l'album in-octavo, ce qui ne fut pas facile.

L'exécution des croquis demanda deux semaines. Trois dessinateurs, — les autres eussent été incapables de dessiner et de peindre quoi que ce fût d'après nature, — s'y occupèrent. Jean dirigeait ce travail; il réussit à donner à chaque planche un ensemble gracieux et homogène. Après avoir dessiné les objets sur du bristol, les dessinateurs les coloriaient à l'aquarelle en tons vifs et vigoureux.

Selon leurs habitudes turbulentes, en manipulant cette céramique, les chromistes brisèrent quelques vases. Demane refusa de dénoncer ces maladroits quoique leur maladresse fût plutôt du vandalisme, et tout en répudiant leurs bas instincts de destruction il répugnait encore plus à la mouchardise et à la délation.

Hippolyte Delaunoy ne négligea pas cette occasion pour lui chercher noise.

—C'est votre brusquerie et votre peu d'attention qui sont la cause de ces dégats! lui dit-il. Que trouverons-nous à répondre au client lorsque celui-ci s'en apercevra? Absolument rien n'est-ce pas! Et s'il réclame, je serai obligé de faire une retenue sur votre salaire.

Demane le laissait dire, se contentant de continuer sa besogne, en paraissant ne pas entendre ces remontrances systématiques. Depuis plusieurs semaines Jean enchérissait encore sur son attitude taciturne. Il avait pesé toute l'inutilité de ses protestations, et, plutôt que de s'exaspérer, il continuait son travail, muet presque tout le jour. Il en souffrait davantage mais aussi ne donnait-il aucune prise à la rancune du directeur.

Et celui-ci, devant ce silence obstiné devenait furieux, crispait les poings, pris d'une mauvaise envie d'assommer ce fier enfant dont le caractère droit et loyal, le cœur ferme et la conduite presque aristocratique activaient sa basse envie et humiliaient ses prétentions au savoirvivre et à l'éducation.

Vers le milieu du mois d'Août, Jean reçut l'avis qu'il entrait à la bibliothèque le premier septembre. Sa joie fut immense; il en oublia tous ses chagrins, toutes ses humiliations. Il allait pouvoir travailler, s'adonner à l'étude, se garnir le cerveau! Toute la maison des Demane respira le bonheur; les deux fils témoignaient un plaisir si extrême qu'il se communiqua aisément aux deux baes.

— Qui aurait jamais cru que nous eussions un poëte dans la famille? faisait le forgeron, en frappant sur l'épaule de sa femme, pendant le souper. Un poëte et un peintre! c'est pas trop mal travaillé, hein, la moeder (1), pour un pauvre tapedur de village? C'est que ces deux gamins pourraient bien encore nous ménager des surprises, tu sais; paraît que lorsque ces gaillards-là commencent ils n'en finissent plus! Aussi ne fais pas trop l'étonnée quand il y aura du neuf!...

Et les deux frères riaient de bon cœur en écoutant les phrases qu'échangeaient les parents.

- Et maintenant la seule chose que je souhaite encore, dit Baltus, lorsque les deux frères eurent gagné leur chambre, c'est de tirer un mauvais numéro à la conscription prochaine, de devenir soldat...
 - Devenir soldat ?.. fit Jean, intrigué.
- Mais oui, Jeannot; soldat pour être libre aussi et pouvoir travailler. J'entrerai, sans aucun doute, à la compagnie universitaire. N'en font partie que les étudiants, les élèves des conservatoires et les artistes. Si, par bonheur, je retire de l'urne un mauvais numéro et qu'on m'incorpore, j'ai le droit, étant élève d'un cours supérieur d'école de dessin, de demander mon admission à ce bataillon spécial. Nous n'y sommes astreints à aucune corvée. Un peu de théorie! Une bagatelle! Et le reste du temps je serai libre, je pourrai vivre la vie que j'aime!

Plus de besognes abrutissantes! De véritables heures d'étude et d'application! Si mon rêve se réalise j'entre d'emblée dans la classe de peinture d'après nature à l'académie des beaux-arts de la ville.

— Un rêve qui doit se réaliser, répondit Jean, j'en ai la conviction!

Et, joyeux, il lui allongea une cordiale tape dans le dos.

Le lendemain, dès qu'il fut à la besogne, Demane se

⁽I) Mère.

mit à fredonner des airs joyeux. Il sentait son âme si légère! Il oubliait ses années de chagrin, d'ennuis, d'emprisonnement; il lui semblait que tous ses camarades fussent devenus meilleurs depuis la veille, qu'ils parlaient plus franchement et sur un ton moins trivial. Le jour suivant il chanta même de plus belle.

- Cela vous prend-il souvent, monsieur Demane, de chanter ici ? lui demanda Delaunoy,

Oh non que cela ne lui prenait pas souvent! C'était même la première fois qu'il chantait dans cette cage et encore était-ce à l'idée de la délivrance imminente,

Mais le garde-chiourme, trop heureux de pouvoir confondre Demane avec les tapageurs de l'atelier, continuait son sermon :

- Je vous ai demandé jadis si vous preniez l'établissement pour un cabaret, j'espérais ne plus avoir à vous répéter cette question; et je vois pourtant que vous vous souciez fort peu de mes observations..... A propos, ce matin vous êtes arrivé près de deux minutes après l'heure, vous êtes donc à l'amende.
- Zut! se dit Jean Demane, songeant à la liberté qui ne se ferait plus attendre et devenu presque indulgent pour ce tyranneau ridicule.

L'autre continuait à ronchonner des aphorismes dans ce goût :

- Sachez que je représente le patron. Ce n'est pas à vous, n'est-ce pas, de me dicter ma conduite?.....
- Je m'en fiche et dans les grands prix! songea
 Demane.

Et, à haute voix :

—A présent j'en ai assez, je ne reste plus une minute dans cette maison que vous avez transformée en un bagne! J'abandonne la besogne à qui voudra s'en charger. Vous n'avez qu'à la terminer vous même, un aigle tel que vous doit pouvoir se tirer d'un travail si simple sans la moindre difficulté.

- Vous ne partirez pas! Vous terminerez vos pierres!...
- Je pars, et pour de bon, et il fera chaud lorsque vous me reverrez!

Jean Demane ôta sa blouse, tandis que Delaunoy se promenait nerveusement, de long en large, dans l'atelier.

Puis il réunit ses outils, les mit en poche, serra la main à tous ceux parmi lesquels il vivait depuis des années, dit deux mots d'amitié à Pierre Nimore, le seul des chromistes qu'il estimât, et se vêtit.

— Et vous, dit Jean, en s'adressant au directeur, ayez la bonté de descendre et payez-moi ce à quoi j'ai droit. C'est la seule chose que je vous demande, que je vous aurai jamais demandée.....

Et il ajouta en passant devant le directeur, d'une voix basse : « Je ne vous dirai pas adieu, ni ne vous serrerai la main. »

Au ton impérieux dont ces phrases furent dites et surtout devant le regard singulier et méprisant dont Demane les accompagnait, Hippolyte Delaunoy rougit extraordirement, ses petits yeux presque invisibles eurent un éclair de suprême courroux et ses poings, sur son dos, se crispèrent d'une façon inquiétante. Mais au bout de quelques secondes ses bras retombèrent lourdement le long de son corps, ses joues devinrent livides et ses yeux fades clignèrent en regardant le plancher. Sans mot dire il accompagna Jean au bureau, acquitta ses comptes d'une manière machinale et, le voyant sortir et gagner la cour, il s'assit devant son pupitre et laissa tomber étrangement sa tête dans ses deux mains.

Dans le dernier regard que lui lança Jean Demane, le directeur avait lu ceci : « Mon bonhomme je te connais. Tu as quelque petite escroquerie sur la conscience! »

— A quoi bon l'accabler! s'était dit Jean Demane. Je suis heureux! Inutile de lui enlever son pain. Il m'aura compris à demi mot.

Dans la rue Jean resta durant plusieurs secondes immobile devant la grande porte aux pentures de fer forgé dont le dessin curieux l'avait tant frappé le jour où l'avocat De Vreese le conduisit près de Barthélémy Collard.

Il ne pouvait détacher ses regards des volutes de métal antique. Leurs cercles lui entquraient le cœur, le serraient, le brisaient sans pitié. Et de ses yeux coulèrent tout à coup des larmes qui adoucirent sa peine et soulagèrent son âme oppresée.

C'était la dernière fois qu'il dépassait ce seuil maudit, ce seuil derrière lequel il laissait l'histoire navrante de sa jeunesse. Il était plus léger, son cerveau avait abandonné, là-haut, un fardeau pesant de chagrins et de désillusions. Il sécha ses larmes furtivement, regarda une dernière fois la façade de l'imprimerie et sembla se dire : « C'est donc là que j'ai usé quatre ans de ma vie, c'est derrière ces murs vétustes que j'ai caressé mes rêves et que j'ai forgé mon expérience! Adieu, à jamais, prison d'où je m'échappe enfin pour respirer à l'aise et vivre de la seule vie qui réponde à ce que j'ai toujours aimé! »

Et, secouant ses préoccupations, Demane descendit vers le faubourg, le visage souriant, imprégné d'une mélancolie imperceptible qui désormais ne le quitterait plus et devait marquer son large front du sceau des souffrances latentes et des prédestinées douloureuses.

La semaine suivante il reçut le numéro de la Vie Future contenant ses pages. Baltus et lui les relurent plus de vingt fois. Après les avoir parcourues attentivement, baes Demane ôta ses lunettes, les plaça dans leur étui tandis que, très étrangement, il regardait son fils, paraissant se demander si vraiment son galopin était l'auteur de ces lignes si troublantes. « Je me fais

l'effet, dit-il soudain, d'une poule qui aurait couvé un œuf de canard! »

Il n'ajouta pas un mot mais, lorsqu'il se trouva seul avec sa femme, le soir du même jour, il ne put s'empêcher de murmurer d'une voix douce comme s'il eût craint que ses paroles atteignissent les oreilles de ses enfants.

— Aurais-tu jamais pensé, baesine, que les gens de la ville fussent si mauvais et prissent pareil plaisir à tourmenter les autres? Et ce sacré gamin qui nous taisait tout; si nous avions su cela nous ne l'aurions pas laissé long-temps chez cet imprimeur de la ville. Va! nous autres paysans nous aimons bien de rire, mais dans la forge le travail alerte et continu nous empêche de songer à mal et surtout de nuire à nos semblable. Qu'on vienne encore nous parler de ceux de la cité; nous savons maintenant qu'il ne valent pas grand'chose!...

Faut bien que nos garçons aient du poil aux dents pour que nous puissions voir Jeannot écrire des choses pareilles et mériter la camaraderie des écrivains et des artistes. Femme, soyons fiers de nos deux gamins, ils préparent un peu de bonheur pour nos vieux jours...,.

En même temps que la revue, Jean reçut un mot d'Armand Limoger. Il lui disait qu'un éditeur consentait à publier son livre sous le titre qu'ils avaient choisi ensemble, lors de leur première entrevue : L'Exil du Cœur. Il recevrait trente exemplaires gratuits et pouvait compter sur un subside d'encouragement littéraire que lui accorderait le département des beaux-arts.

L'aurore d'une existence nouvelle se levait pour Demane, le soleil enluminait sa vie et le nimbait d'espérance. Parfois il ne se reconnaissait pas lui-même, tant il se trouvait heureux. A la bibliothèque il fut tout de suite au courant. Au bout de quelques jours le milieu lui devint familier et cher. Il aimait le coin du bureau où il travaillait, les grandes pièces sillonnées de rayons bourrés de

livres, la salle de lecture hémisphère, plongée dans une paix studieuse, avec ses rangées de pupitres où des êtres à figure pensive lisaient des bouquins, tournaient des feuilles jaunies, consultaient des manuscrits anciens, copiaient des documents précieux. Oh! quelle différence avec le brouhaha qui jusqu'alors avait torturé ses oreilles! Il se croyait transporté dans un autre monde tant était saisissante l'antithèse de ces deux périodes. Tout ici était silence et harmonie, tout parlait au cœur; les livres amoncelés étaient autant de voix mystérieuses et pourtant très claires qui chantaient à l'âme, toutes d'une facon différente et toutes cependant intimes et attachantes. Et ces voix disaient à Jean des choses neuves, des choses inconnues, des choses belles quoique souvent tristes, d'une tristesse presque consolante pour lui qui en avait pesé de si désespérantes. Les familiers de ces asiles de l'étude respectaient le silence; on eût dit que chacun tenait à le préserver pour lui-même comme une atmosphère sympathique propice à l'éclosion des profondes pensées. Les camarades de Jean s'entretenaient à voix basse, courtoisement, comme dans un sanctuaire. Et là encore quelle différence! Ces phrases prononcées ainsi que des confidences, sans brusquerie, sans rogue trivialité, caressaient tout l'être et stimulaient l'imagination. Le moindre objet, le moindre souffle ajoutait à cette entente, à cette communion des ambiances avec le cerveau du jeune bibliothécaire.

Maintenant Demane avait l'occasion de lire. Chaque semaine il emportait plusieurs volumes, des volumes de ces maîtres qu'il aimait parce qu'il connaissait une partie de leur œuvre, achetée, non sans s'imposer des privations, avec ses économies. Puis il lut les auteurs dont le nom seul lui était familier, il se plongea dans leurs livres ainsi que dans l'inconnu de pays vierges. Il écrivit très peu désormais ; il préféra étudier sans perdre un seul instant. Après avoir sondé l'abîme qui séparait son esprit de celui

des autres jeunes gens qui l'entouraient et qui avaient eu le bonheur de faire des études complètes, il se plut dans la hantise des classiques, il les pratiqua en suivant un ordre que lui donna Armand Limoger, afin d'assurer une marche progressive à sa culture. Et ainsi, peu à peu, le cerveau de Jean se meublait, s'approchait du niveau de celui des autres lettrés. Son observation devint plus aiguë, son discernement plus lucide encore. Son talent qui avait puisé son originalité et sa saveur particulière dans le terrain rustique où il s'était éveillé, s'affinait à présent sans rien perdre de ses qualités primesautières et contractait plus d'intensité au contact d'un milieu intellectuel et policé. Lorsque, au bout de quelques mois, après l'apparition de son Exil du Cœur, - un des vrais jours fastes de son existence, - il se remit à écrire un peu, sur la prière de Limoger, qui lui demandait de la copie, il s'étonna de la facilité de son inspiration, de l'aise avec laquelle s'enchaînaient ses idées, du naturel que prenaient ses phrases et de la richesse concentrée de ses périodes aux épithètes rares et sonnantes.

Et plus son travail devenait facile, plus Jean se montrait méticuleux, sévère pour lui-même. Il repassait des manuscrits à plusieurs reprises; recopiait, changeait, amplifiait, polissait ses phrases, goûtant une âpre jouissance à traquer dans les recoins les plus reculés de son intelligence l'adjectif indispensable, le substantif rare et fatal, l'incidente la plus musicale et la plus logique. Si ses écrits manquaient encore de cette flamme et de cette émotion qui ne jaillissent qu'au souffle prolongé de l'expérience, déjà son style, la technique de son art s'approchaient de la perfection. Il avait un souci extrême de la forme, de la cadence, de la couleur; en souriant il rapprochait parfois ses jours passés de ceux d'aujourd'hui, et il se souvenait du soin méticuleux qu'il apportait toujours à son travail de lithographe.

Jean voyait Royvèle deux ou trois fois par semaine. Le

dimanche le sculpteur venait souvent manger la soupe chez les Demane et restait au village toute la journée.

Le forgeron et sa femme l'accueillaient avec un plaisir extrême, charmé par sa figure ouverte et son caractère débordant de franchise. Les jeunes gens du village considéraient Royvèle comme un ami, et ce coude à coude familier avec les paysans plaisait aux artistes qui, maintes fois, entreprirent avec leurs camarades des tournées aux environs, tournées pendant lesquelles, à la vue de certains coins de nature, ils revivaient leur jeunesse entière, leurs jeux, leurs maraudes avec Cholle et son chien roux.....

De temps à autre les deux frères et le sculpteur passaient la soirée à la ville. Ils allaient à l'opéra, lorsqu'on donnait une œuvre intéressante, où bien ils assistaient à des concerts de musique classique pour lesquels Jean demandait des cartes à Armand Limoger. La plupart du temps il était trop tard pour rentrer au village. Les trois amis gagnaient alors l'atelier du sculpteur et chacun s'y reposait jusqu'au matin.

Les journaux d'art et les revues consacrèrent de nombreux articles très élogieux au livre de Demane. Presque tous se complurent à reconnaître le beau talent du jeune écrivain.

XI

Vers la fin de février, à la conscription, Baltus Demane tira un des plus bas numéros. Déjà, depuis quelques semaines, il avait exposé ses vues à ses parents. Aussi ce jour, que d'autres eussent considéré comme néfaste, fut-il joyeux. Les deux frères ne cessèrent de causer, de discuter, de nourrir des projets nombreux. Ils se promirent de décider leurs « vieux » à transformer la salle commune de la

207

maison en un grand atelier, et d'installer la cuisine dans l'autre pièce, plus petite, du rez-de-chaussée. En abattant le pan de muraille qui séparait les fenêtres, le baes pourrait confectionner le chassis en fer d'une verrière étendue qui éclairerait l'atelier à ravir. Et là les artistes travailleraient à l'aise, sans être dérangés, dans une atmosphère favorable et calme.

Au lieu d'attendre jusqu'en octobre pour entrer à l'armée, Baltus demanda son incorporation immédiatement après avoir comparu devant le conseil de révision. Trois jours plus tard il revenait en uniforme de chasseur à pied. Il semblait très drôle et gauche sous ses vêtements de soldat. La tunique de drap vert à passepoils et à galonnets jaunes, son pantalon gris, son bonnet rond et élevé au bord jaune et très large, donnaient à ce fort gars une allure plutôt poupine que guerrière.

Sous sa nouvelle enveloppe il paraissait meilleur encore, plus tranquille, et sa figure paisible et si extrêmement douce rajeunissait. On s'accoutuma fort vite à le voir ainsi vêtu dans le village, à le rencontrer parfois, les après-dîners, dans les environs d'Osseghem, en quête d'un coin de nature, ou dans les aires des Van Daelen ou des Vermieren, en train de saisir, au crayon, les mouvements superbes des batteurs en grange. Meneer Baltus, l'appelaient les garçons des fermes et les valets de charrue, en portant militairement la main à la casquette, se ressouvenant peut être, la plupart, de leurs années de service.

Partout, dans les coins de la salle commune des Demane, traînaient des chassis; sur la corniche de la cheminée se trouvaient des albums, des esquisses récentes; sur une chaise, près d'un haut chevalet, une boîte de peintre était ouverte, montrant le dos arrondi et argenté d'innombrables tubes d'étain bosselé. Près de la croisée de droite, sur une table de chêne, s'amoncelaient des livres, des brochures, des paperasses, en un pittoresque désordre. C'est là que, en dehors de ses heures de bureau et pendant ses congés, Jean avait coutume de travailler.

La baesine Demane ne s'y reconnaissait plus du tout, dans sa grande chambre jadis si paisible et si solitaire. Elle, qui auparavant était l'âme de la pièce, s'y sentait comme expulsée, et, peu à peu, étrangère. Elle s'y croyait une intruse; son cœur cessait de plus en plus d'y régner et de commander aux objets.

Et, à mesure que s'opérait en elle ce bizarre mystère, la salle appartenait à ses fils. Ils l'emplissaient de leurs causeries, de leur art, de leur vie ; ils y infusaient pour ainsi dire un sang nouveau, un sang jeune qui faisait vibrer le moindre grain de poussière. Et la femme du forgeron se plaisait à contempler cette transformation, à en subir le charme; ses fils, n'était-ce pas pour elle ce que la terre portait de plus précieux? La maison des caves aux greniers leur appartenait avec son cœur entier, à elle.

— Vous finirez par nous chasser d'ici! dit un jour, en riant, le tapedur, après avoir admiré, sur la tablette d'une crédence, une toile plus grande que de coutume que venait de terminer Baltus.

— C'est ce à quoi nous rêvons depuis longtemps, répondit Jean, en profitant de l'exclamation de son père. Nous préparons depuis deux mois votre exil... comme des enfants ingrats. Vous voyez bien que nous ne valons pas mieux que tous les autres fils!...

Et Baltus et lui rirent à haute voix en voyant dans les yeux de leurs parents briller un profond étonnement. Le peintre alors fit part aux baes de leurs désirs, en quelques phrases rapides.

Baes Demane regarda sa femme et parut la prier de répondre pour lui. Elle haussa doucement les épaules, reporta ses yeux sur ses deux fils et s'écria d'une voix réjouie : « Puisqu'ils le veulent, il faudra bien céder. Et puis, c'est pas le diable, ce qu'ils nous demandent; s'ils désirent travailler ne les en empêchons pas, qu'ils prennent donc la grande salle, nous n'en serons que plus à l'aise dans l'autre, mon homme...

Les changements qu'on fit subir à la pièce prirent plus de huit jours. Le macon abattit le pan de muraille séparant les fenêtres, le remplaca par un simple meneau de grés, après avoir réuni les pieds-droits par un linteau de pierre bleue. L'intention du père Demane était de confectionner un chassis à dix-huit compartiments de façon à ne devoir utiliser que de grandes vitres; mais, à son grand ahurissement les deux frères l'obligèrent de resserrer les divisions. Ils ne voulaient point de grandes vitres, ils obtiendraient une lumière plus intime et plus amortie en y placant des carreaux anciens, de ces carreaux dont étaient ornées les croisées qu'on avait démolies. Mais il y en avait trop peu ; aussi Baltus et Jean examinèrent-ils les fenêtres de toute la maison pour découvrir encore, ça et là, des carreaux vétustes. Ils les firent enlever par le vitrier qui parvint ainsi à compléter la verrière.

Ces huit jours de travail furent pour les baes huit jours d'ébahissement : ils ne comprenaient rien aux fantaisies des gamins.

Lorsque baes Demane parla, pour ménager plus de place encore, de démolir la cheminée antique, les deux frères unirent leurs protestations.

Finalement, ils conservèrent la cheminée et avec elle tous les plats d'étain, les assiettes de vieux Tournai et de vieux Bruxelles qui en relevaient la corniche de chêne; ils prièrent même leur mère de renouveler chaque semaine le rideau de mousseline à fleurettes violettes décorant le bas de l'entablement, de le bien empeser et de le tuyauter à l'aide d'un fer chaud, au-dessus de la coulisse. Les crédences, les bahuts restèrent aussi dans l'atelier, mais ils furent installés à d'autres places, où ils encombraient

moins et où ils ornaient davantage la salle, avec leurs rayons pleins de poteries et de faïences antiques.

La pièce fut spacieuse et originale; la verrière, formant une baie de plus de quatre mètres de largeur, l'emplissait d'un flot de lumière, qu'adoucissait à merveille le ton un peu verdâtre du verre. La clarté ainsi n'était pas trop forte et favorisait le travail de Baltus. L'après-dîner, à cause du soleil, les deux frères baissaient, à moitié, un grand store ; ce qui ajoutait encore à l'attendrissement des ambiances.

Lorsque le soleil se couchait, presque en face, derrière les Petites Montagnes, l'atelier semblait d'or et toutes les choses scintillaient ainsi que dans une féerie. Les deux artistes cessaient de travailler, Baltus glissait ses pinceaux et ses brosses dans le trou de sa palette, Jean jetait son porte-plume et ils fixaient leurs yeux ravis et rêveurs vers l'horizon, où le disque pourpre de l'astre s'évanouissait lentement en incendiant le ciel. Et le crépuscule et son nimbe d'ombre trouvaient les deux fils du forgeron dans la même pose, les prunelles humides et comme séduites par un idéal mystère.

Jean se levait très tôt. Jusqu'à huit heures et demie il se promenait ou travaillait. Il montait au premier étage de la maison, frappait à la porte et entrait sans attendre de réponse. Il serrait la main à une femme d'une quarantaine d'années, assise près d'une fenêtre et occupée à une besogne de broderie.

- Berthille est-elle prête? madame d'Haegeleere, faisait le poëte, en regardant dans la pièce silencieuse.

- Oui, monsieur Jean, elle est allée à sa chambre prendre son calepin et mettre son chapeau. Ecoutez, voilà qu'elle descend ; ce qu'elle est joyeuse tout le jour ! Elle chante plus qu'un oiseau des bois.

Dites-moi, monsieur Demane, vous qui savez tant de choses, est-ce de mauvais augure ce chant continu dans

une bouche si jeune, est-il vrai que les enfants qui chantent toujours ne vivent pas longtemps ?...

- Quelles idées pessimistes, madame; comment peuton croire ces vieilles légendes? N'est-ce pas, au contraire, signe de vie, que ce bonheur incessant dans son âme ingénue; tant que votre fille chantera, rira, vous pouvez éloigner vos soucis. Et je vous assure qu'elle n'oubliera pas ses mélodies avec les années, car, plus elle grandit, plus elle devient remuante et joyeuse... Ah! Thillette! comment vas-tu ce matin, chérie?...
- Très bien, monsieur Jean, chaque jour je me porte mieux et chaque jour je suis plus gaie... Et je chante sans cesse... C'est comme si j'avais un rossignol dans mon cœur!...

Berthille fréquentait un externat du faubourg. Depuis que Jean était attaché à la bibliothèque, il faisait avec elle le chemin jusqu'à l'école. Ils se donnaient le bras, gagnaient la route de Gand et marchaient tout en devisant sur un ton affectueux. Ils s'aimaient comme frère et sœur; depuis le premier jour où Thillette vint habiter, avec ses parents, l'appartement du premier étage de la maison des Demane, il avait ressenti pour la fillette une amitié sincère qui se fit plus étroite avec le temps.

Cinq ans avaient passé, depuis l'arrivée des d'Haegeleere au village, et, par sa bonté et sa gentillesse, Berthille s'était attaché le cœur de tous les villageois. Elle possédait autant de familles qu'il y avait de foyers et, lorsqu'elle revenait de la classe, elle ne pouvait faire plus grand plaisir aux ménagères que d'entrer leur dire bonjour et de les embrasser. Baesine Demane la traitait ainsi que sa propre fille, subissait ses caprices, se soumettait à ses naïves fantaisies. Elle venait à chaque instant dans la salle commune, aidait la femme du forgeron dans son travail, disparaissait pour jouer sur le chemin avec quelques amies et n'entrait que quand elle apercevait au bout

du « fossé » monsieur d'Haegeleere, revenant de son bureau. Alors, après souper, elle faisait ses devoirs pour le lendemain, tout en murmurant des couplets tandis qu'elle résolvait un problème.

A force de s'entretenir avec Jean, sa gaminerie disparut; tout en conservant son caractère enjoué elle devint plus sérieuse, se prit d'un goût réel pour l'étude et voulut savoir une partie des choses dont le poëte lui parlait chaque matin.

Elle prit désormais un extrême plaisir à lire les livres que Jean lui prêtait; elle en terminait un chaque semaine et l'œuvre dernière faisait le sujet de leurs causeries pendant plusieurs jours. Berthille communiquait au poëte ses impressions, elle lui disait les passages qui l'avaient charmée davantage, ceux qui l'avaient émue ou attristée.

Jean écoutait ravi ses innocentes confidences. Il se rendait compte de l'évolution qui s'operait en l'âme délicate de la jeune fille et il s'en réjouissait comme un jardinier de l'épanouissement d'une fleur rare. Il l'avait toujours considérée ainsi qu'une enfant, la voyant dans son esprit telle qu'il l'avait vue cinq années plus tôt; se la figurant encore les jambes nues et chaussées de souliers bas; vêtue de petites robes dont les nuances changeaient suivant les saisons, roses ou blanches en été, noires ou brunes durant l'hiver; et coiffée de son grand chapeau de paille jaune orné de marguerites et de feuilles de lierre, dont le cadre enjolivait délicieusement son visage.

Maintenant il la dévisageait parfois avec curiosité, s'étonnait de la reconnaître aussi grande tout à coup, aussi demoiselle déjà. Elle avait treize ans et demi, et une puberté précoce l'avait rendue de bonne heure jeune fille. A mesure que Jean se rendait compte de la transformation de tout son être, il sentait son cœur battre intensément dans sa poitrine. Il n'osait presque plus l'appeler Thillette, ce nom charmant qu'il lui avait donné le

premier jour qu'il la vit; une timidité indéfinie entrait en lui, arrêtait souvent sur ses lèvres des paroles qu'il allait dire à la fillette. Lorsqu'elle prenait son bras, une rougeur soudaine lui montait au front et ses membres étaient secoués par un intérieur frisson. Sentir sa main sur la sienne lui procurait un bien-être inconnu; il ne l'embrassait plus que sur les joues, sans la regarder, sans regarder ses grands yeux verts toujours aussi calmes mais où il lisait trop de bonté et trop de mystère.

La première fois que Jean analysa ses sentiments il se mit à rire à haute voix, interrompant, par son exclamation bruyante, le travail de Baltus, qui exécutait, en se servant d'esquisses prises d'après nature à l'académie des beaux-arts, une grande tête de femme qu'il destinait au prochain Salon.

- Qu'as-tu, frère, demanda le peintre, à rire de si bon cœur ?
- Je riais de moi-même, Baltus, de moi-même! Estce assez stupide, hein! Je me croyais amoureux; je tentai vainement de trouver en mon cœur cet amour que j'y croyais caché, je ne l'ai pas découvert...

Mais, à mesure que les mois s'écoulaient, Demane ne plaisantait plus avec son âme en songeant aux voix qui lui parlaient dans ses rêveries. Il y pensait même d'une façon mélancolique. Près de Berthille il se troublait, restait des secondes sans trouver un mot à répondre à ses questions, tournait la tête vers la campagne pour qu'elle ne vît pas son embarras et sa rougeur.

— C'est donc bien de l'amour ? se disait-il en travaillant à la bibliothèque. Je l'aime donc bien réellement ! Mais est-il possible d'aimer une enfant de cet âge, une enfant que je considérais comme une petite amie, et qui, à présent emplit tout mon esprit, malgré moi ?

Et devant ses yeux préoccupés il distingnait le visage de Berthille, ses prunelles veloutées et caressantes, sa taille si fine et si gracieuse. Sans cesse sa pensée était auprès d'elle; il se rappelait ses phrases du matin, ses impressions contées d'une voix si confiante et si franche. Il tentait de chasser ses rêveries, de se distraire, d'oublier un peu. N'était-elle pas trop jeune pour être aimée, et un amour non partagé pouvait-il durer longtemps? Lui confier ses espoirs eût été un crime, lui laisser deviner l'état de son cœur eût été une folie peut-être fatale pour leur amitié. L'oubli seul constituerait le baume nécessaire à son mal; or l'oubli le fuyait impitoyablement.

A la fin il lui devint impossible de garder son secret, il le dévoila à Royvèle et à Baltus.

Tous deux lui certifièrent que l'amour n'avait pas d'âge. Le sculpteur fut d'avis que ce n'était qu'un caprice et que l'expérience amoureuse le ferait rapidement évanouir. Baltus au contraire s'intéressa plus intimement aux confidences de son frère. Il l'écouta avec attention, tint à connaître toutes ses impressions, le fit parler, scruta soigneusement son cœur et son âme.

- Jeannot, lui dit-il, une après-dîner qu'ils étaient seuls dans l'atelier, ton amour est fatal et grandira toujours. Mais avec lui que la patience forme une bienfaisante parrallèle, sinon tu commencerais à souffrir et le désespoir deviendrait l'hôte de ton cœur que la tristesse vient à peine de quitter. Tu es trop loyal, trop bon, trop vierge pour oublier un premier amour; les êtres comme nous n'aiment qu'une seule fois, d'une passion profonde et complète. Qui te dit que tes sentiments ne seront pas partagés plus tard, que lorsque Berthille aura quelques années de plus elle ne t'aimera pas autant que tu l'adores? Je suis même certain que vous serez l'un à l'autre ; élevés ainsi que vous le fûtes il est impossible que son cerveau s'ouvre au rayonnement d'un autre nom que le tien; son esprit plus mûr s'emplira de toi et ta pensée y sèmera l'amour, j'en suis convaincu. Sois donc heureux et attends puisque tu n'as qu'à espérer; le travail fera tourner bien vite la roue du temps; et vous vous adorerez un matin sans vous le dire, vous serez unis par la même chaîne comme deux fleurs qui à l'aurore s'épanouissent sur la même branche. Souviens-toi, d'ailleurs, du livre préféré d'un de tes auteurs favoris, auquel j'emprunte cette image, tu y trouveras une absolue consolation et un enchantement plein de délices.

Et Baltus, s'approchant de la bibliothèque, y prit un volume qu'il ouvrit et qu'il feuilleta durant quelques minutes. Puis il mit le livre ouvert sous les yeux de Jean en lui indiquant un passage souligné au crayon bleu. Le poëte lut lentement, d'une voix un peu tremblante, ces lignes qui se gravèrent désormais en lui : « Il est si rare de ne pas s'éprendre d'une de ces fleurs de l'existence éclose sur la même branche que nous! L'infini des pensées virginales colorées mollement des premières lueurs de l'amour, ce même infini soulève les deux seins qui commencèrent à respirer ensemble. Et parce que ces deux mains n'ont rien touché encore, elles se cherchent, et parce que ces deux cœurs n'ont rien joint encore, ils s'élancent l'un à l'autre, dans l'instinct merveilleux de leurs soupirs »

Dès ce jour, le nuage qui voila, durant quelques semaines, la sérénité de son âme, disparut complètement. Baltus avait fait miroiter à ses yeux la tendresse d'un amour réciproque et il croyait maintenant si naturel cette félicité future que l'espoir chantait continuellement à son oreille ses plus mélodieuses chansons.

Dans son coin, près de la verrière, Jean travaillait avec une ardeur sans pareille; il préparait un livre de contes, empruntés aux souvenirs de ses jeunes ans, et qu'il intitulerait: L'Etang du Moulin. Deux de ces contes avaient paru déjà à La Vie Future et étaient pour les lettrés la preuve qu'on avait eu raison de fonder sur Demane de superbes espoirs. Il recevait de nombreuses lettres d'artistes le félicitant de ses nouvelles et demandant à faire sa connaissance; plusieurs même l'invitèrent à dîner.

Mais Jean n'accepta point ces invitations, ne voulant en aucune façon élargir le groupe étroit de ses amis, sachant que toutes les heures passées dans le monde représentaient des heures perdues pour lui. A ces demandes il répondait d'une manière polie et un peu moqueuse. Il disait que son esprit et la société étaient incompatibles, ne s'étant jamais rencontrés dans l'existence ; qu'il serait gauche à table parmi des gens qu'il voyait pour la première fois ; que, élevé dans le milieu primitif d'un petit village très isolé, quoique proche de la ville, il lui serait impossible de se soumettre à l'étiquette et aux coutumes d'un cercle qui n'était pas le sien. Et de plus en plus il tenait à sa vie paisible, au milieu où était né son art, où il aimait. Les quelques affections qu'il possédait suffisaient à son cœur. Et ainsi on l'estimait davantage et il n'aliénait point sa liberté.

Les revues que Demane recevait parlaient parfois de ses écrits avec beaucoup de sympathie; quelques unes, plus bourgeoises, plus timorées, réactionnaires, faisaient de nombreuses réserves quant à la philosophie dont Jean imprégnait ses nouvelles, une philosophie fatalement altruiste et libertaire que lui avaient inspirée ses années de servage parmi les déshérités et les misérables. D'autres le considéraient comme un littérateur captivant mais pas le moins du monde artiste. Et en lisant ces diatribes courtoises, les deux frères s'amusaient beaucoup aux dépens du partial critique.

— Je ne suis pas un écrivain artiste! s'exclamait Jean, de bonne humeur. Qu'est-ce qu'un écrivain artiste! Serait-ce, par hasard, celui qui adorne des banalités par un travail méticuleux, tout en détails, un travail dont le souffle sacré est exclu?

— Ce n'est alors qu'un laborieux ouvrier, faisait Baltus, non un créateur. Parmi les peintres ils forment surtout la généralité. Ces gens-là copient la nature, les choses et les êtres sans enthousiasme, méthodiquement, en se servant de routines et de conventions. Ils n'aiment rien, ne comprennent rien. Ils ignorent la vie qui anime l'objet le plus inanimé et n'en approfondissent point le mystère.

— C'est à quoi je songe toujours en écrivant, cher frère, et c'est à quoi je dois peut-être de n'écrire pas trop mal. Mais jusqu'à présent je ne suis aucunement satisfait de mes productions, elles atteignent une hauteur bien infime à côté des altitudes où se bercent mes espoirs. Je voudrais, et je veux, faire un livre merveilleux et pathétique. Je suis certain qu'en y mettant toute mon âme et en interprêtant tout ce que j'ai éprouvé et tout ce que j'éprouve, je parviendrai à produire de belles pages.

Je rêve de signer des œuvres absolues, je voudrais dire des choses qui n'ont jamais été dites, créer des livres de passion et de croyance, de ces livres qui émeuvent intensément, qui déchirent ou qui transportent. Ils sont pour l'auteur la félicité suprême, tout en étant lui-même la première victime de ces lignes véhémentes et désespérées. Car un écrivain qui a vécu tout un livre est comparable à un moribond qui a traversé les nombreuses phases d'une implacable maladie. Le moribond un matin se retrouve mieux, respire avec aise et sourit : il ne souffre plus. Et bientôt il recommence à vivre et récupère sa santé. quoique celle-ci gardera éternellement la trace de la douleur passée. L'écrivain aussi recommence sa vie normale, se plonge de nouveau dans la douceur. Mais chaque œuvre est une maladie nouvelle qui autant de fois marque sur son front et dans son cœur son règne impitoyable.

Vers le crépuscule le « fossé » s'animait. Les deux frères s'approchaient de la verrière et voyaient passer les chariots et les araires regagnant les fermes de Vermieren et

de VanDaelen.Le chemin s'emplissait d'un bruit de ferraille et de chansons. Des bergers s'amenaient précédés de leurs troupeaux. La route étant encombrée par des véhicules qui attendaient que les tombereaux de Van-Daelen se fussent engagés sous la charretière, le troupeau s'arrêtait devant la Forge des Raisins, entre les travails de laquelle des moutons curieux s'engageaient, s'approchaient même de l'enclume où Coreman martelait une pièce avec l'aide de ses frappeurs. Les animaux se démenaient, se serraient, se mouvant comme des vagues molles et arrondies. Et autour des brebis les chiens couraient cà et là, fatigués, la langue pendante, la rentrant à contre-cœur presque pour moduler un faible aboi. Derrière eux s'avencait Flip Stock, vêtu d'une blouse usée, d'une culotte de velours devenue trop courte, les pieds nus dans des sabots à proue obtuse, la tignasse couverte d'une casquette de soie ou d'un feutre fantaisiste aux rebords à moitié ramenés sur les yeux. Il profitait de l'encombrement, des quelques minutes d'arrêt pour pousser la porte des Demane et entrer dans l'atelier.

— Bonjour Baltus, bonjour Jean! Quel beau temps, hein! aujourd'hui! L'herbe était si verte et semblait si tendre qu'on avait envie de se faire brebis pour pouvoir en manger; il est vrai que les moutons vous avalent ça avec un goût et une gloutonnerie qui nous engageraient à les imiter!

Les artistes serraient les mains du berger de Vermieren, ces grosses mains terreuses et rouges aux étreintes si franches. Lui regardait les toiles, s'extasiait devant la tête de femme presque terminée, se plaisait surtout à admirer les paysages, les études faites par Baltus dans les environs du village, jusqu'à Kattebroeck et Berchem. Il reconnaissait les chemins, les fermes, les granges, les citait par leur nom avec une joie enfantine. Puis il allait à des chassis suspendus aux murs, à la corniche de la cheminée et

réprésentant des forgerons et des valets de charrue au travail. « Tiens, le portrait de Coreman !... et là Piet Mies, occupé à vanner. C'est bien eux, Piet surtout, avec ses grands yeux et ses cheveux noirs !» Et,quoique depuis des mois il connaissait la plupart de ces toiles, il trouvait à chaque occasion un charme nouveau en les contemplant, s'aventurant parfois à frotter son doigt sur la couleur un peu poussièreuse, dans un mouvement naïf et candide qui, chez ce grand garçon énergique, émouvait toujours les deux frères.

Sur le chemin les moutons avançaient, indiquant que la route était libre. Flip Stock saisissait sa casquette qu'il avait jetée sur un tabouret, la mettait d'un geste drôle et immuable, prenait sa houlette au dos luisant et serrait les doigts de ses amis.

— A dimanche, hein, à Keizer Karel? Nous avons encore à jouer la belle de la partie de boules de la semaine dernière. Et j'espère que ce sera à notre tour de nouveau de gagner et de vider les pintes à votre santé, messieurs les artistes! Avec un partenaire tel que ce grand sculpteur de Toné, il n'y a pas moyen de perdre. Il vous envoie ses boules comme s'il faisait une statue. Féliks en est toujours ahuri, il n'y comprend absolument rien....

Et il s'en allait courant, en sifflant déjà ses chiens lors-

qu'il se trouvait encore dans le vestibule.

D'autres fois Jéroen De Cuyper venait leur dire bonjour, après avoir causé quelques instants avec baes Demane, qui attendait que sa pièce fût chaude. Il ne restait que quelques minutes, toujours pressé qu'il était, ayant à faire une ronde dernière du côté d'Osseghem, où il devait remettre, à la baesine de la Queue de Vache, une autorisation de laisser danser le dimanche suivant.

Le fils du notaire De Vreese, qui passait de nombreux jours au village, ressentait un réel bonheur en se rendant compte, par ses visites, du progrès des deux frères, de ces deux gamins qu'il avait vus tout petits et dont il avait suivi attentivement l'évolution si étonnante. Il était grand amateur d'art, aimait beaucoup la peinture et suivait avec intérêt tout le mouvement littéraire jeune.

L'art de Baltus lui plaisait particulièrement, peut-être parce qu'il était le peintre de sa contrée patriale et qu'il faisait revivre en lui tous les souvenirs de sa jeunesse. Dans tout ce que faisait l'artiste, la mélancolie mêlait sa séduction. Il était plus poëte que son frère, il idéalisait la moindre chose, la nimbait d'une lumière délicate et caressante. Il avait deviné les frissons de la nature, il en connaissait tous les secrets à force de l'avoir hantée. Aussi ses toiles ne représentaient-elles point de banales copies, d'interprétations fantaisistes. Baltus respectait son modèle, le rendait selon son œil propre et selon sa pensée. Il exécutait des paysages merveilleux, dont les plaines vivaient où se pamaient sous l'étreinte d'une infinie félicité; des paysages dont les feuillages donnaient la sensation du frisselis et dont les ciels étaient pleins d'air et de parfums. Les campagnes faisaient rêver, emplissaient le sein d'illusion et de paix nostalgique.

Baltus possédait un crayon extraordinaire, pour camper un bonhomme en une pose hardie il ne rencontrait aucune difficulté. Il connaissait l'être humain comme peu d'artistes de son âge le connaissaient. Les paysans aux labours, les batteurs en grange, les faucheurs, les semeurs, les forgerons au martelage,les frappeurs aux bras tendus brandissant le lourd marteau, il les avait tous étudiés, dessinés très souvent; il avait approfondi leur allure, cherché les lignes communes à chacune de leur besogne, les plis de leurs vêtements, l'expression de leur visage selon la marche du travail. Il portait toute la vie de son milieu dans son cœur, c'est ce qui donnait à ses tableaux cette intensité et cette vibration captivante.

Une seule chose faisait défaut au talent de Baltus De-

mane, c'était le don de la couleur. Lui qui passa son existence entière au soleil et dont les années commencèrent toutes au grand air, sous le scintillement du ciel radieux, comme s'épanouissent l'une après l'autre les fleurs d'une même branche, il n'avait jamais pu approfondir le mystère de l'infini brabancon. Sans cesse il tenta de lire dans les occultes pages de la nature, et toujours il dut s'arrêter, ne comprenant pas !.... Cette couleur grasse de la campagne flamande parmi laquelle il vivait, qui donnait à chaque chose son caractère et son cachet particuliers ne voulut jamais découler de ses brosses; elle y laissa, mais très rarement, quelques rayons lumineux. Baltus peignait en tonalités un peu grises, amorties, presque attendries. Et cet attendrissement donnait à l'œuvre une étrange morbidesse que Jean se plaisait à faire ressortir dans leurs causeries. Le jeune littérateur possédait, lui, le don de la couleur, mais en revanche ses écrits manquaient souvent de cette sensibilité presque occulte qui faisait le charme principal des peintures de Baltus.

La dernière œuvre de celui-ci, cette tête de femme qu'il destinait au Salon, était la meilleure de ses toiles. Il y avait mis tout son savoir, toute sa volonté. Depuis plusieurs mois il y travaillait avec un goût toujours croissant. C'était un buste de jeune fille réveuse, aux yeux très grands et très bons. Une lumière étrange colorait un côté du visage et les épaules, tandis que les autres parties se dessinaient dans une pénombre chaude et presque égale. Une chevelure épaisse et chataine découpait le front et les tempes et se perdait en nattes dorées derrière la nuque. La poitrine était nue et des dentelles délicates voilaient la naissance des seins. Baltus Demane termina son tableau dans la seconde quinzaine de juin, au moment où se cloturait aussi l'année académique.

Au milieu du mois de juillet la compagnie universitaire fut dirigée sur Tournai; elle devait y rejoindre le troisième régiment des chasseurs à pied, — étant détachée de son deuxième bataillon, — pour se rendre ensuite au camp de Beverloo où avaient lieu les manœuvres annuelles.

Ce fut donc Jean qui se chargea, pendant l'absence de son frère, d'expédier au Salon l'Auburn Woman, ainsi que le poëte baptisa la toile, après avoir cherché avec Baltus le meilleur titre.

Le peintre se trouvait depuis une semaine dans le Limbourg, lorsqu'il reçut de Jean une lettre l'informant que son tableau était reçu et que l'exposition s'ouvrait le quinze août, date à laquelle il serait de retour.

XII.

« Beverloo, le 26 juillet, 189...

« Cher Jean,

« J'ai reçu ta bonne lettre avec un extrême bonheur! Je suis admis au Salon, dis-tu, mon Auburn Woman est acceptée! Que pouvais-je espérer de plus agréable ? Figuretoi que depuis le moment où j'appris la nouvelle, je suis plongé dans de continuelles songeries, les unes plus fantaisistes que les autres. La nuit je rêve de ma toile, il me semble que mon modèle s'anime, me sourit, fixe ses grands yeux de sphynx sur les miens avec une tendresse affectueuse. Puis je crois la voir sortir du cadre et j'aperçois, sous une étoffe transparente, tout son merveilleux corps, aux lignes d'une pureté désespérante. Elle apparaît tellement belle, tellement chaste et sublime que souvent, au moment même où je t'écris, je regrette de n'avoir fait qu'un buste, lorsque dans ma pensée s'engendrait une œuvre complète et grande. La nuit dernière, dans mon sommeil, elle est venue près de moi, elle s'est agenouillée

à mon chevet et à travers son voile, sans le déchirer, ce qui m'a ébloui, elle a déposé sur ma tête une simple couronne, une couronne de mousse tressée recouverte de petites immortelles jaunes.....N'est-ce pas stupide de rêver ces choses-là! Enfin, nous autres, qui sommes si jeunes, le moindre succès emporte nos âmes. Ils sont si rares à notre âge et même dans la vie; le premier serait capable de nous rendre entièrement fou si nous nous abandonnions tout à fait à son charme...

« Nous n'avons eu de fatigue que les premiers jours. Un matin, au tir, j'ai placé dans la cible dix-huit balles sur vingt; mon adresse m'a étonné et ne t'étonnera pas moins, hein! Jeannot?....

« Ici, comme je te l'ai déjà dit, la vie s'écoule doucement.Le jeune compositeur Carl Morian, que tu as connu à la Mandragore, et moi, nous sommes parvenus à obtenir notre exemption définitive des manœuvres. Sais-tu de quelle facon? C'est une histoire très simple. Depuis quelque temps la fanfare du régiment étudiait une marche composée par notre ami. Lui-même en dirigeait ici les répétitions. La première audition a eu lieu avant-hier, durant un concert organisé par les officiers qui se trouvent au camp et qui n'ont que ce moyen de se distraire un peu. Morian avait copié, sur du papier de luxe, la partition de sa marche militaire et j'en illustrai la première page. Au milieu je peignis, à l'aquarelle, le portrait de notre colonel; autour je dessinai des trophées d'armes, de tambours et de clairons, et, au premier plan, je campai un porte-drapeau élevant l'étendard tricolore. L'ensemble n'était pas trop mal, et la ressemblance de notre chef était parfaite, selon l'avis de tous. Le concert fini, - Morian, en simple uniforme de chasseur à pied, ce qui donnait une impression curieuse, avait dirigé l'exécution avec une habileté étonnante, - nous remettons la partition reliée au colonel. Le lendemain il nous fait venir chez lui, nous félicite de notre travail et nous remercie cordialement. Nous causons, nous dégustons une vieille bouteille, comme de vrais camarades.

« Au moment où nous nous levions pour prendre congé, le vieil officier met ses mains sur nos épaules et nous dit en souriant : « Et maintenant, amis, que puis-je faire pour vous ? Bien peu de chose ? Vous autres artistes ne possédez jamais de grade, ce serait même impossible puisque vous voyez à peine la caserne ; pas un des vôtres ne connut les galons de caporal et c'est bien peu ! Pour vous prouver ma reconnaissance je vous nomme tous deux premiers soldats, le roi ne serait pas capable de mieux vous récompenser! Outre ceci vous disposerez de votre temps ainsi que vous le voudrez, vous n'êtes pas des garçons à courir au milieu d'une plaine et à manier un fusil. Et je sais d'ailleurs que vous vous occuperez pendant les heures du jour..... »

« Nous sommes donc libres; mais malgré cela je travaille presque autant qu'à la maison. Tous les officiers de la compagnie, du bataillon me demandent leur portrait et je n'ai pas osé leur refuser ce qu'ils désirent si ardemment. Je vais donc chez l'un et chez l'autre, muni de mon calepin de papier Whatman et de mes couleurs; et je t'assure que dessiner ainsi d'après nature, plusieurs heures par jour, donne au crayon une extraordinaire habileté. Je finis par saisir en quelques lignes la ressemblance, le caractère du visage, je me fais au masque humain, je l'approfondis, je le dissèque à coups de conté ou de gilbert. Je devine le mouvement du muscle, la vibration des nerfs qui précisent les traits principaux.

« Partout on nous met à contribution. Hier il y avait fête après la revue; un concours était organisé entre les différentes compagnies pour la plus belle décoration des baraquements. Les soldats nous requièrent, deux ou trois autres élèves de l'académie et moi nous nous mettons à l'œuvre, nous confectionnons des guirlandes de feuilles de sapin, un arc de triomphe de verdure piqué de bouquets de fleurs de bruyère; nous innovons mille détails qui faisaient de notre quartier un coin délicieux et original. Au moyen de sable de différentes couleurs, de briques pilées, d'autres matières en poudre, j'ai reproduit, sur un tertre bombé de quatre mètres de coté, le portrait équestre du colonel.

« Mon cher Jean, tu n'auras jamais la plus simple idée de ce que fut le succès qui couronna nos travaux. C'était un émerveillement! Il fallut installer des barrières autour du tertre transformé en tableau. Tout le régiment vint le voir, tous les officiers, le colonel en tête, me félicitèrent... et nous décrochâmes le premier prix, une tonne de cent litres de bière d'orge et une montre en or à tirer au sort entre les soldats.....

« Tu peux t'imaginer si je suis aimé, si les camarades me sont reconnaissants de cette bonne noce qu'ils me doivent!

« Le soir, après l'appel, le commandant, le lieutenant porte-drapeau et le sous-lieutenant nous ont retenus, Carl Morian et moi. Nous sommes allés boire des chopes dans le bourg. Vers minuit la tête commençait à nous tourner un peu. Nous sortons, et sur la proposition du capitaine, nous nous dirigeons dans une autre direction.

« Il nous conduisait chez Flippine, un petit cabaret très connu ici et où on mange des tartines au fromage blanc et de la bouillie au riz, tu sais, de ce délectable rystepap qui fait le renom de la Queue de Vache.

« La nuit était très sombre, pas une étoile au ciel et nous devions traverser un bois de sapin coupé par une route méandreuse. Nous nous donnons le bras, le capitaine au milieu, Morian à sa droite, moi à sa gauche, puis les lieutenants à chaque bout. L'ivresse nous prenaît, se développait rapidement sous les feuillages pleins de parfums résineux. Nous commençons à chanter, très doucement dans le merveilleux silence; mais soudain le commandant reprend le refrain d'une voix stridente, joyeuse qui nous communique son feu; et nous voilà, emplissant la forêt d'un bruit de chansons qui se perdaient au loin en formidables échos.

« Nous titubions, nous sortions parfois du chemin et nous sentions les feuilles mortes et les branchettes craquer sous nos bottines. Tout-à-coup, je trébuche contre un tronc d'arbre, je tombe entraînant dans ma chute mes quatre camarades.... Dans le calme nocturne ce furent d'abord quelques cris furieux, à moitié fâchés, des jurons, des murmures, puis des rires et des exclamations. Nous nous relevons tant bien que mal, non sans cogner plusieurs fois nos têtes contre des branches de sapin très basses.

« Au moment de continuer la route le capitaine s'aperçoit qu'il n'a plus son képi..... Nous cherchons en balançant, et en pouffant de rire tellement ça nous semblait
drôle; étendus dans les feuilles sèches nous avancions en
tâtant devant nous. Mais nous ne trouvions rien, pas la
moindre visière, pas le plus simple galon d'or. Enfin
Morian songe qu'il a sur lui des allumettes, et, au risque de
mettre le feu à tout le bois, il en fait brûler une. A sa
lueur nous distinguons le képi du capitaine suspendu par
la ganse au bout d'une branchette.

« Nous eûmes toutes les peines du monde à regagner le chemin et à nous orienter.... Nous arrivons chez Flippine plus gais qu'au départ, et nous commençons à manger et à boire, en nous interrompant parfois pour chanter. Et le capitaine m'appelait Baltus et je le tutoyais, et dans un coin du cabaret Morian et le lieutenant embrassaient, chacun à son tour, la patronne, une vieille fille de plus de cinquante ans !... Je ne sais absolument pas de quelle façon nous sommes rentrés au casernement...., Je

me suis réveillé hier matin vers dix heures, sans bien me souvenir de nos frasques !...

« J'ai bon appétit; heureusement la nourriture est meilleure que je le croyais en arrivant à Beverloo; il n'y a que les pommes de terre qui sont inmangeables. Dis donc à maman de m'envoyer un kilo de beurre, du beurre de chez VanDaelen, pour relever le goût de mes « demigris » matinaux. Et puis tu ajouteras au colis un petit carnet de dessins à couverture de toile, la boîte d'aquarelle que j'ai laissée sur la tablette du chevalet vertical, quelques crayons conté numéro deux et un bon paquet de tabac, du Semois coupé gros que tu iras acheter toimême au bourg à la Grosse Pipe, en disant que c'est pour moi.

« Après la soupe je ferai une excursion dans la campagne, si on peut donner ce nom au désert de sable qui s'étend presque à perte de vue. Le pays ici, sans être accidenté, possède un caractère très impressionnant. Point de collines pittoresques et zigzagantes, point de paturages riants, de labours gras, de villages aux maisonnettes groupées amoureusement autour du clocher comme autant d'enfants aimés et favoris. Jusques à l'horizon l'œil ne contemple que des landes de bruyères, aux tons sombres; à présent elles fleurissent et étendent dans l'infini des voiles, des moires de corolles violettes et mauves; on dirait que la nature est veuve et qu'elle revêt un merveil-leux manteau de deuil.

« Des chemins droits et solitaires traversent ces plaines sans vie; parfois un bois de sapins rabougris plaque sur le ciel une tache plus noire mais bien peu proéminante. Vers le crépuscule toute la contrée devient tragique et effrayante. Les derniers rayons du couchant allument les fleurs mauves d'un éclat pourpre qui avance lentement vers l'infini et meurt avec le soleil.

« Mon plus grand bonheur consiste dans ces contempla-

tions; chaque fois que je suis libre je m'aventure dans la campagne, tout seul pour bien subir sa séduction morbide et me plonger dans son mystère, Le soir je m'arrête à l'endroit le plus douloureux et le plus sauvage et à mesure que se précise le règne de la nuit je sens entrer en mon être toute la poésie de ces landes étranges et pleines de si formidables voix malgré leur immémorial et immuable silence.

« Ce pays-ci ne ressemble donc à aucun autre, il serait difficile de suggérer d'une façon troublante sa tristesse et son abandon. En le voyant pour la première fois j'ai songé tout à coup à la prose que publia jadis dans la Mandragore, ton ami Montville. Ces Campagnes Pauvres semblent avoir été inspirées par la contrée où je suis.

« Mais ce qui m'a le plus étonné, c'est de rencontrer, il y a quelques jours, en compagnie de Carl Morian, un village tout à fait rustique, presque incomparable, à trois lieues à peine de Bourg-Léopold. Figure-toi des maisons de chaume qui ressemblent un peu à celles de notre pays brabançon mais qui sont plus grandes, plus vieilles et plus lourdement assises et séparées par des rideaux, des massifs entiers de chênes séculaires. Et ces arbres isolent chaque chaumière et ombragent les cours et les façades. Point de routes pavées, rien que des chemins méandreux, d'un pittoresque émouvant, aux ornières profondes qui zigzaguent et se mêlent aux carrefours.

« Oh! qu'il ferait délicieux de vivre là pendant quelques semaines! Un peintre doit demeurer dans ce village, car j'ai remarqué une des plus grandes maisons basses dont on avait remplacé les fenêtres du côté nord par un grand lanterneau derrière lequel j'ai deviné le silence intime d'un atelier. Des enfants, très jeunes et pieds nus, couraient à l'ombre des chênes; et une femme blonde charmante, vêtue d'une robe claire travaillait à une broderie sous un auvent de paille. Je me rappelle qu'elle avait piqué une

branchette de bruyère en fleurs dans ses cheveux et que souvent elle interrompait sa besogne pour suivre du regard les enfants qui s'enfonçaient dans le bois.

« Tu embrasseras tendrement père et mère pour moi, dis-leur que je m'amuse un peu malgré notre séparation la première depuis ma naissance... Serre aussi la main au camarade Royvèle et fais le bonjour aux amis Féliks, Flip Stock et Pei Decoen.

« Est-ce que la grande araire, que père confectionne pour les Vermieren, avance? Il doit y travailler avec goût, d'autant plus que c'est la plus considérable qu'il ait faite jamais. Je suis curieux de savoir et de voir, surtout, comment Pei Decoen se tirera des taillanderies que Coreman lui a confiées et qui seront les pièces desquelles dépend son grade d'artisan. Il est vrai que chausser un soc en fer d'une lame d'acier, soudée sous le tranchant, est une besogne non facile. Le versoir contourné lui donnera aussi du fil à retordre... Quant au reste ; le sep de hêtre aux bandes de métal poli boulonnées et aux talons démontables, le coutre à manche coudé, les plaques et boulons de l'age recourbé, il s'en tirera comme pas un, je te l'assure, car j'ai pu juger souvent, en dessinant dans la forge, de l'habileté et du courage de notre ancien condisciple de classe. Cela me fait grand plaisir de le voir s'élever et devenir un des meilleurs marteaux de la contrée, lui, le Pei Decoen de tous nos jeux et de toutes nos folles baguenaudes!

« Donc, frère Jeannot, n'oublie pas les choses que je t'ai demandées, envoie-les moi le plus tôt possible. Et dans une quinzaine de jours je serai de nouveau au village près de tous ceux que j'aime et qui me sont chers. Et comment va Berthille? Te promènes-tu encore chaque soir, avant le crépuscule, avec elle du côté des Petites Montagnes, derrière l'Etang du Moulin? Oui, n'est-ce pas; et parlez-vous parfois du pauvre peintre absent qui voudrait

tant vous voir toujours ensemble et vous embrasser comme frère et sœur?...

« A bientôt, cher Jean, et reçois les affectueux baisers de ton frère,

BALTUS. »

XIII.

Le jour d'ouverture du Salon était un samedi ; Jean y assista avec Baltus et Royvèle. L'Auburn Woman fut fort admirée et se trouvait à la rampe, ce qui combla de joie les trois amis. Le soir du même jour le poëte se rendit en compagnie du sculpteur à la réunion de la Mandragore. Elle était fort nombreuse. Tout le monde s'entretenait de l'exposition, analysait les œuvres les plus importantes ou qui avaient le plus frappé par leur originalité.

A la table voisine de celle où s'assirent Jean et Toné, se trouvaient Omer Vanrose, Desrues et Louis Taupère. Ils discutaient symbolisme. Le pianiste, comme d'habitude, ne prenait pour ainsi dire aucune part à la causerie, il se contentait d'écouter avec attention en regardant alternativement ses camarades et en approuvant parfois leurs opinions et leurs avis d'un mot sincère ou d'un geste de la tête.

- A propos, fit soudain Desrues, après un silence de quelques secondes, avez-vous vu la toile du frère de Demane? Je n'aime pas beaucoup cela. Ne trouvez-vous pas que l'ensemble, l'impression générale de cette Auburn Woman est très peu réussie?....
- C'est assez habilement exécuté, reprit Vanrose ; c'est l'œuvre d'un peintre qui n'a qu'une qualité, le souci du détail. Mais si le dessin est passable, la couleur est bien

médiocre. Ce n'est point de la chair le visage et les épaules de cette femme aux yeux morts. On ne sent point la vie sous cette peau pâle et comme anémiée.

— Ce début ne promet pas beaucoup, continua le bossu, d'une voix forte; je crois que Baltus Demane aurait dû ne pas exposer si tôt; mieux eût valu attendre quelques années encore. Car il faut avouer qu'il ne connaît que fort passablement son métier.

C'est le début qui compte ; à présent on se méfiera de lui...

Pourquoi ne pas interprêter cette tête, dont la ligne défectueuse enchérit sur la pauvreté de l'harmonie, en une couleur forte, chaude, grasse, une couleur vraiment flamande? Pourquoi accentuer la nudité par un fragment léger et fallacieux et par une chevelure d'or pâle dont la masse se confond presque avec le visage? Avant de peindre il faut, me semble-t-il, savoir ce que c'est que la peinture.....

— Ce qui n'est pas trop mal, observa le critique, c'est le fond. Il y a là un coin de nature mélancolique traîté avec habileté; il s'en dégage une douceur qui émeut pour ainsi dire lorsqu'on oublie le sujet principal. C'est le meilleur morceau du tableau.

Pour moi Baltus Demane ferait mieux de lâcher la figure et de s'adonner complètement au paysage; dans ce domaine il pourra peut-être faire quelque chose.

— Oui, car la figure humaine ne lui sera jamais familière; s'il en saisit presque la ligne et le mouvement, il n'en rendra jamais la grandeur, la force, l'allure originale et unique. En peinture on doit sentir la vibration des muscles, le battement du sein, le souffle qui parcourt tout le corps. Dans les traits d'un masque, d'un visage, dans une physionomie doit se reconnaître, se lire, se deviner l'âme du personnage. Rien de ceci dans l'Auburn Woman, ce n'est qu'une figure banalement douce. La tête est une

tête de rêve, sans originalité, donc sans émotion Ce n'est après tout, qu'une bonne étude... Et puis cette œuvre ne signifie rien du tout, ni symbole ni philosophie!...

Après la lecture d'un bouquin, une impression générale vous reste qui couronne toutes vos pensées; il faut qu'à la contemplation d'une œuvre plastique une idée, une opinion bien démarquée se dessine dans le cerveau...

- Le peintre doit pouvoir communiquer et rendre ce qu'il éprouve, fit doucement Taupère, en secouant, sous la table, la cendre de sa cigarette.
- Je suis du même avis, interrompit Vanrose; sinon à quoi bon vouloir faire de l'art ?... Plaquer des tons avec une virtuosité plus ou moins grande n'est pas très difficile.....

Jean et le sculpteur n'avaient perdu aucun mot de cette conversation. A mesure qu'ils écoutaient l'étonnement les frappait davantage. Etaient-ce les collègues du groupe qui parlaient en ces termes de la toile du frère d'un de leurs camarades? Etaient-ce bien Desrues et Vanrose qui éréintaient si systématiquement le tableau de Baltus Demane?

Les deux amis n'en revenaient pas. Jean était profondément ému et son cœur s'attristait devant la preuve du peu de sincérité des compagnons. Il souffrait intérieurement et une sourde colère germait en lui. Le masque de Royvèle était rigide, ses yeux fixes se dirigeaient vers les trois causeurs et ses lèvres frissonnaient imperceptiblement.

— Vous êtes des idiots et des jaloux, s'écria-t-il, lorsque Vanrose eut prononcé sa dernière diatribe. Et de plus des hypocrites? Vous auriez bien pu agir avec un peu plus de courtoisie en présence du frère de celui que vous critiquez avec tant de parti-pris. Et toi, Desrues, je ne te croyais pas si mauvais et si haineux. Je pardonne volontiers à Vanrose ce qu'il a dit, il ignore peut-être lui-même la portée de ses paroles. Ses connaissances picturales et sa compréhension des arts plastiques ne sont que fort relatives. Vous avez volontairement blessé le cœur de Jean Demane, votre intention était de le peiner, je le devine...

L'inattendu de vos paroles ne lui a pas permis de vous interrompre et je blâme votre conduite déloyale.

Ainsi n'agissent pas des jeunes hommes comme vous, imbus d'altruisme et dont l'indulgence et la bonté seules devraient guider toutes les pensées. Sont-ce là vos doctrines libertaires et votre esprit éclectique? J'en suis fort affligé, car je supposais que tous ici nous possédions presque le même cœur et formions par nos cerveaux les mailles solides d'une même chaîne. Non, Desrues, ce que tu as fait est vilain et bas.

Que parlais-tu de philosophie dans une œuvre picturale? Les anciens et sublimes maîtres en ont-ils jamais eu la préoccupation, ils tiraient leurs œuvres de leur âme et de la nature, simplement, sans développer des thèses avant de se mettre au travail. C'est l'inspiration qui engendre la philosophie d'une toile de par son unique magie. Ne me parlez pas de la peinture ni de la sculpture à tendance, elles représentent la banqueroute de l'art. Un ouvrier harassé, occupé à une besogne accablante; un mineur dans la fosse, ployé et comme brisé en deux par la tâche difficile, engendrent, exécutés par un artiste naïf et sublime, plus de révolte que des groupes conventionnels représentant la souffrance. Faites des livres plutôt que de faire de la peinture littéraire! A chaque branche son génie et son rôle propres. Si on vous écoutait nous verrions bientôt des romans en couleurs! Soyez avant tout peintres ou sculpteurs et souciez-vous surtout de la forme et de l'harmonie.

Philosophie! Indiquez-la moi dans une nature-morte de Sneyders, il n'y a là que de la couleur et beaucoup de dessin; et puis une certaine habileté à donner la sensation de la matière. Mais sont-ce des qualités ? A vous entendre on le contesterait. Plaquer des tons n'est pas difficile, n'est-ce pas Vanrose ? Une simple connaisssance vite acquise! Cet artiste anversois que nous aimons tant est donc un peintre peu capable! Songez, mes amis, à la Renaissance, et vous ferez foin de toutes les philosophies; c'est justement parce qu'elles mouraient que l'être humain s'éleva si altier.

L'homme doit suivre son impulsion native, se soumettre à l'essor mystérieux qui l'élève à des altitudes non atteintes avant lui. La Fécondité de Jordaens, cette page incomparable, parle plus que beaucoup de livres, simplement parce que son auteur n'a pas songé a en faire un livre ; il a amoncelé en un merveilleux désordre les mets, les fruits, les produits les plus disparates, il y a campé des figures aux formes vigoureuses, fortes, amples, uniquement séduit par la beauté du corps et l'harmonie intense de cet amas de choses vivantes ou inanimées. Et on ne sait ce qui vibre le plus, ce qui palpite avec le plus d'exaspération, ou les muscles ou les accessoires. Et pourquoi cette fougue, cette énergie, cette troublante plastique? La sincérité, le non-besoin de montage de coup qui de nos jours règne d'une façon suprême. Ne vous évertuez pas à trouver en vous-mêmes des voix que vous n'entendrez jamais et dont vous croyez reconnaître le son ; laissez aller votre pensée, laissez votre vocation guider votre âme et ne jetez pas des bâtons dans ses roues d'azur. Car de votre pinceau, de votre plume ou de vos burins ne sortira que la folie ou la stupidité. Philosophie, symbole! Achetez le Langage des Fleurs et peignez-nous des fresques, ce sera du grand art!.....

Respectez donc la personnalité de ceux qui osent encore être sincères. Admirez-les au contraire, puisqu'ils disent quelque chose de neuf et que nous ne vîmes jamais. Le moindre souffle original, la ligne, le sentiment les plus gauches mais personnels méritent l'admiration.

— Le fin mot de tout ceci, intervint, tout-à coup Montville, qui avait suivi la causerie, c'est le refus d'une toile, ou plutôt d'un dessin de Henri Desrues, par le jury d'admission du Salon triennal. Voici qui coupera court à toute discussion ultérieure. Nous savons à quoi nous en tenir. Allons. Desrues, je ne t'ai jamais cru aussi mesquin et aussi envieux. Tes prétendues théories libertaires mon cher Desrues, nous écœurent rudement lorsque tu te charges de les mettre en pratique.

Desrues se leva et posa ses immenses mains sur le rebord de la table. Sa figure était très rouge, ses yeux gris scintillaient comme incendiés par la colère, et sa poitrine bombée se soulevait d'une façon irrégulière et grotesque.

- Tout ce que vous venez de me dire est peut-être vrai, siffla-t-il, d'une voix courroucée et tremblante, mais vous ne me ferez pas changer d'avis. Je dis ce que je pense et je pense ce que je dis. Ne suis-je pas maître de moimême ?... Je parle selon mon cœur.
- Je ne lui en fais pas mon compliment à ton cœur, mon cher; alors ton cœur est encore plus malpropre que je le croyais! proféra énergiquement Vital Montville.
- J'ai fait part de mon impression, hasarda Henry Desrues. Je n'aime pas la toile de Baltus Demane; m'en voudrez-vous pour cela? Tant pis! Ce n'est point ma faute si je vois autrement que vous...

Je n'avais aucunement l'intention de blesser Jean Demane, je le jure ; nous causions, nous échangions nos vues. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que nous nous entretenons des nôtres...

 Fichtre! Si c'est là votre façon de vous occuper des vôtres; que pourriez-vous bien dire de ceux qui ne vous sont rien du tout! riposta Montville avec un généreux sarcasme.

Henry Desrues prit son chapeau et s'en alla le bec cloué, en balançant ses longs bras oisifs au bout desquels se crispaient des poings de gladiateur dégénéré.

Jean Demane ne retourna plus à la Mandragore, car les principaux amis qu'il comptait dans le cercle jugèrent comme lui que ce milieu ne représentait plus qu'une coterie de bohèmes impuissants et envieux.

Quelques semaines après cette soirée mémorable, Royvèle entreprit un travail de chromolithographie chez un petit imprimeur d'Anvers. Il y resta jusqu'à la fin du mois de décembre; chaque semaine il écrivait au poëte une longue lettre, imprégnée d'une mélancolie toujours croissante, relatant son existence monotone, faisant part de ses projets, se plaignant de sa vie triste et claustrale. Trois ou quatre fois il revint voir les siens et passa la soirée avec les Demane.

Ce n'est point Montville à qui on eût pu reprocher une contradiction entre ses doctrines généreuses et sa façon de se comporter dans la vie:

Vers le mois de juin, le jeune penseur publia, dans la Mandragore, un article très violent, à tendances subversives, où il se faisait le défenseur de deux jeunes anarchistes français condamnés pour leur propagande par le fait.

Cet article fit tant de bruit que l'autorité en fut émue. Vital Montville fut traduit devant la cour d'assises deux mois après la publication de son écrit.

Presque tous les amis de la Mandragore s'étaient donné rendez-vous à l'audience, décidés à faire évader leur camarade. Ils parvinrent pendant une suspension des débats à l'entraîner dans la salle des Pas-Perdus où ils l'entourèrent.

- Camarades, fit l'accusé d'une voix basse, dispersons-

nous en petits groupes; de cette façon je pourrai gagner la rue et me soustraire à l'emprisonnement qui me frappe, en quittant au plus tôt le pays...

- Y songes-tu? objecta Vanrose; nous resterons sept ans sans te voir...
- Plutôt mourir que de passer un mois dans une cellule. Et puis, là-bas je songerai à vous ; la patrie n'estce pas le pays, la contrée dont on respire librement l'air pur?

Adieu! camarades, et ne regrettez pas votre pauvre ami, il vous reviendra plus décidé à la lutte et toujours aussi loyal.

Au dehors les quatre amis pressèrent le pas en causant. A un moment Demane jeta un rapide regard derrière lui. Un individu louche, vêtu d'une longue redingote et coiffé d'un chapeau de feutre, les suivait à cent pas.

 Hâtons-nous, fit Demane, en emboîtant de nouveau le pas, nous sommes filés.

Les amis prirent la première rue à gauche, coururent, en riant, jusqu'au coin proche et s'engagèrent dans une large artère pleine de monde.

Vers le crépuscule, Vital Montville se trouvait en sûreté dans la demeure de Louis Taupère.

Puis, à la nuit, il se rendit chez Carl Morian, le jeune compositeur qui habitait à une demi-lieue de la ville, au bord de la Senne, un vieux moulin à eau transformé en une habitation pittoresque. Il y passa la nuit. A l'aube il se rasa le visage et coupa ses jolies boucles blondes, tandis que ses yeux devenaient un peu humides. Lorsqu'il sortit de la maison du musicien il était méconnaissable sous son costume féminin et sa perruque noire.

La charrette d'un boulanger complaisant conduisit Vital Montville, à travers la campagne, en suivant la rive du canal, jusqu'à Trois-Fontaines. De là le jeune écrivain se rendit à Haeren où il prit le train pour Rotterdam.

Jean reçut périodiquement des nouvelles de son ami ; il apprit avec plaisir qu'il avait trouvé du travail dans une grande maison de Londres.

De plus en plus sevré de relations régulières avec le monde des jeunes artistes. Jean ne venait donc en ville que pour se rendre à la bibliothèque. Le soir, excepté les fois où il assistait, en compagnie de son frère, à un concert intéressant, lorsque Baltus était en congé, il ne restait jamais dans la capitale. Lorsqu'il s'y trouvait seul durant une heure il éprouvait une nostalgie extraordinaire de son village, il s'attristait, se serait mis à pleurer tant son cœur se gonflait. Il songeait à Berthille, sans cesse, avec plus de douceur et souvent avec plus de chagrin. Quand il restait à la maison il était entièrement heureux, il la savait près de lui, il entendait sa voix chérie, il causait avec elle, ils se promenaient ensemble, lorsqu'il ne faisait pas trop froid, vers Osseghem et revenaient en se donnant le bras, par les Petites Montagnes et la cavée des Béguines, tout en se parlant ainsi que frère et sœur. Le poëte avait besoin de cette atmosphère, il ne pouvait vivre sans elle, un autre air lui était presque nuisible.

XIV

Vers la fin du mois d'avril, Baltus Demane tomba dangereusement malade. Un matin, après l'exercice, il prit froid. Ce ne fut d'abord qu'un léger rhume dont les Demane ne s'alarmèrent point. Mais comme le malaise empirait, le peintre se fit examiner par le médecin de service de la caserne. Celui-ci déclara qu'il était atteint de bronchite et que, suivant les symptômes, sa maladie serait fatalement chronique. L'homme de science engageait le soldat

239

16

à demander sa réformation pour pouvoir quitter l'armée et se faire soigner par les siens. Baltus fit toutes les démarches nécessaires, écrivit, pour demander leur appui, à son colonel de Tournai et aux officiers dont il possédait l'amitié depuis les quelques semaines passées au camp de Beverloo. Mais le malheureux ne songeait pas aux mille formalités qu'il y avait à remplir avant de se libérer et aux ennuis qu'engendreraient toutes les difficultés qu'il devait rencontrer encore. Il attendit quinze jours, subit un examen médical minutieux et entra à l'hopital militaire.

Jean alla le voir le dimanche et le jeudi. La première fois il partit de bonne heure du village. Sa mère lui emplit les poches d'oranges et de bonbons. Il faisait un temps délicieux, le soleil brillait clair et calme dans le ciel et emplissait les rues de gaîté. Jean traversa la ville, très mélancolique, sans se soucier du temps splendide et des gens empressés qu'il croisait. Une inquiétude lui emplissait le cœur et enveloppait ses pensées. Comment se portait Baltus; allait-il mieux, allait-il plus mal; son état était-il resté stationnaire? Avait-il changé, le trouverait-il maigri encore depuis les quelques jours qu'il ne l'avait vu? Mille questions traversaient son cerveau, mille questions qui restaient toutes sans réponses et qui laissaient un peu de leur incertitude et de leur tristesse dans l'âme du poëte.

Derrière le palais royal, Jean prit une grande rue droite, interminable, où s'élevaient, des deux côtés, des hôtels riches, les demeures magnifiques et princières d'une partie des patriciens de la capitale. Peu à peu le luxe des façades disparut, fit place à des habitations modestes, des maisons bourgeoises, des magasins, des cafés. Au bout d'une demiheure les constructions devinrent rares, s'espacèrent progressivement, ouvrant des échappées sur la banlieue, et parfois jusqu'au loin, dans la campagne. Çà et là, sous l'artère que Jean suivait, des rues passaient entre les deux

piles d'un viaduc élevé, voies étroites bordées de masures, de chaumières pauvres, qui déroulaient d'une façon méandreuse et pittoresque leur ruban de misère aux tons harmonieux.

En bas, en se penchant au-dessus des balustrades massives, Jean apercevait, aux pieds de l'arcade, des groupes d'enfants en train de jouer et dont les cris arrivaient, affaiblis, à ses oreilles rêveuses. Des chariots déambulaient en cahotant sur les inégaux pavés et en dispersant les gamins comme une bande d'oiseaux.

Plus loin le terrain se nivelait, l'avenue ne se proéminait plus que de quelques mètres sur les labours environnants. C'était la pleine campagne, unie presque, banale, sans caractère. A gauche, à deux kilomètres de distance, une caserne de cavalerie plaquait les masses rouges et carrées de ses bâtisses rigides et lourdes. Devant elle, parallèle à une chaussée sans abres, s'étendait à perte de vue une plaine d'exercice, aux vagues et artificiels monticules de terrain nécessaires à certaines manœuvres. Elle était déserte, et, sous le ruissellement de l'astre, son infini argileux contractait des teintes livides et blafardes, aussi désespérantes que le front pâle d'un agonisant bien aimé. A l'horizon, ainsi qu'une ironique antithèse, se dessinait la ligne bleutée et légèrement violette d'une forêt courant vers le sud ; et, sur une colline, un moulin neigeux tournait dans le ciel ses bràs extraordinaires, comme pour réchauffer son corps endolori.

A droite Jean s'arrêta devant un bâtiment considérable, construit en briques et en pierre blanche. Il sonna à la grande porte, celle du milieu, et attendit quelques minutes, le cœur battant fort; un homme au képi à galon d'argent vint ouvrir et regarda le poëte avec curiosité.

— C'est pour rendre visite à mon frère malade! fit Jean Demane, en entrant dans le vestibule et en se découvrant avec politesse. — Il est trop tôt, monsieur, répondit l'homme, en consultant une grosse montre de nickel qu'il tira de la poche de son gilet. Il n'est pas encore onze heures, et la visite commence à midi. Il vous faudra revenir tantôt.

Jean alla s'asseoir à la porte d'un cabaret très pauvre et sans étage, construit en planches, qui se dressait à quelques centaines de mètres de là, à gauche de la route. Il dégusta un verre de bière sans détacher ses prunelles humides du silencieux bâtiment de briques rouges. Ensuite il prit sa tête dans les mains et songea longuement à des choses sinistres. D'une église lointaine parvint le son des cloches annoncant l'heure. Le poëte eut un soubresaut; il se leva soudain, se frotta les yeux comme au sortir d'un rêve attachant et traversa la chaussée. Dans le vestibule de l'hopital il fut obligé de déficeler son paquet et de se laisser tâter les poches. Et cette méfiance coutumière et réglementaire, les yeux inquisiteurs des soldats et des sous-officiers de service offusquaient l'âme droite de Jean et il rougissait à l'humiliation de devoir subir l'examen de ces gens esclaves d'une farouche consigne.

Enfin il passa et entra dans une galerie entièrement vitrée, au-dehors de laquelle on apercevait des jardins modestes coupés par d'autres galeries identiques. Il marcha lentement, pris d'une crainte indéfinie, le cœur pressé comme entre les griffes d'un étau. Les tempes lui battaient, on eût dit qu'en elles s'étaient exilés tout son souffle et sa vie. Et ses jambes paraissaient très faibles et son visage devint d'une lividité effrayante. Quelle épidemie régnait donc dans cette demeure de malades, pour qu'il en fût aussitôt atteint? Oh! ce que Baltus devait être mal, après plusieurs jours passés là dedans....

Tout à coup il tressaillit et s'arrêta. A quelques pas de lui le peintre s'avançait souriant d'une façon ineffable, à travers la pâleur de son visage amaigri. Ses prunelles paraissaient beaucoup plus grandes que de coutume et ses cheveux plus noirs. Il était vêtu d'une grande capote trop large, aux manches extraordinaires qui lui retombaient presque sur les doigts. Le manteau descendait jusqu'aux pieds perdus dans des savates usées, et deux ou trois boutons de corne fermaient le vêtement sur la poitrine en formant des plis épais et arrondis. En voyant Jeannot s'arrêter, le peintre lui ouvrit les bras et s'approcha de lui comme pour le soutenir, lui qui avait tant besoin de réconfort et de santé! Et les deux frères s'étreignirent amoureusement, et leurs lèvres s'unirent en une suprême communion tandis que leurs yeux se disaient, - très muets mais si impérieusement! - toute leur appréhension et tout leur bonheur de se revoir et de s'aimer. Ils restèrent ainsi de longues minutes, s'embrassant, sans se parler, sans murmurer un mot, s'emplissant mutuellement le cœur d'espérance. Leurs bras ne pouvaient se détacher, ils étaient pareils à ces racines qui dès leur naissance s'enlacent et se serrent pour ne former plus tard qu'un seul rameau. Leurs mains ne pouvaient se désunir et leurs regards cesser de se confondre.

Et lorsque, au bout de quelques minutes, ils se regardèrent plus calmes, un peu rassurés et souriants, ils laissèrent retomber lourdement leurs bras, et il leur parut que cette étreinte balsamique avait duré un siècle tant leurs membres ressentaient la fatigue et c'est incertains, avec des pas d'enfants, qu'ils s'approchèrent, en se donnant la main, d'un banc de bois installé le long du vitrage.

Baltus avait changé en quelques jours; son charmant et bon visage s'était émacié et contractait quelque chose d'ascétique. Ses cheveux noirs avaient grandi et une légère barbe ombrageait son menton.

— Et comment vont père et maman, dis, Jeannot, et Berthille, et toi même? Mon Dieu que je voudrais être de retour au village... Et ce qui m'attriste davantage c'est que je vois arriver la date des concours à l'Académie des Beaux-Arts et que je ne pourrai y prendre part. Tous les fruits de tant de mois d'études perdus....

 Ne sois pas inquiet, cher Baltus, plusieurs semaines nous séparent encore de cette date et je suis bien certain

que tu seras guéri alors.

Et durant un quart d'heure ils parlèrent du village, des gars d'Osseghem, du vieux Coreman, de Royvèle, du baron Vierendael, de Trientje, la fille du baes Van Daelen, qui quoique âgée de vingt-six ans était fiancée à Félix du vannier, de quatre ans plus jeune qu'elle.

Baltus se leva en riant : « Viens frère, dit-il, je vais te

montrer notre salle.»

Ils firent un grand tour, parcoururent plusieurs centaines de mètres de galeries; sur leur passage ils croisaient des jeunes hommes, tous pâles, défaits, les yeux ternes ou vifs, la bouche amèrement plissée ou détendue par un sourire de triste résignation.

Tous étaient vêtus comme Baltus et passaient en disant bonjour de la tête ou en remuant imperceptiblement les lèvres. Et les mains maigres enfoncées dans les poches immenses de leur capote, ils allaient, le masque immobile, le front plissé de mystérieuses pensées, vers l'entrée de l'hôpital, à la rencontre de quelqu'être aimé qui tardait à venir et dont l'absence devait rendre la prochaine semaine plus longue que toute leur vie. Et sur des bancs quelques malades s'extasiaient puérilement en écoutant des récits naïfs que racontaient les sœurs venues de loin en compagnie des gamins, ces gamins qui serraient tranquillement la main du grand frère en regardant les boutons de corne de son manteau.

Au tournant d'un couloir ils aperçurent un dernier malade, assis au soleil, les yeux perdus dans les pages d'un livre.

Baltus poussa Jean du coude: « C'est mon voisin de

chambre, dit-il, un pauvre gars des environs de Menin et qui peine depuis l'âge de onze ans dans les mines du Centre. Quand nous ne pouvons dormir il me raconte des histoires de grisou, me fait des récits de catastrophes où il faillit perdre la vie. Un cœur comme il n'y en a plus; il lit tout ce qu'il trouve et pleure et rit selon les lignes du bouquin....Le docteur nous a assurés qu'il en avait encore pour huit jours et que nous devions l'amuser un peu pour lui faire oublier son départ... Tu sais, ici c'est quand la mort arrive qu'il fait le plus gai; si tout le monde se portait bien je crois qu'il ferait funèbre comme dans un cercueil....

Et le peintre se retourna pour sêcher une larme, tandis qu'en passant près du mineur il murmurait : « Bonjour ami Polyte ; ça va toujours bien ? »

— Pas mal camarade Baltus; il me semble que mon cœur redevient plus joyeux et que je n'ai plus de pensées noires. Et puis il y a du soleil à n'en plus finir aujourd'hui, et quand le soleil brille c'est qu'il y a fête partout et que partout l'on chante.... C'est ton frère ça, Baltus?... Tu sais, si nous ne dormons pas la nuit qui vient, nous ne dirons que des contes de fées, des contes où il y a du soleil et où l'on rit....

Et Jean, en entendant ces paroles, se sentit pâlir et il recula tout à coup vers le côté opposé de la galerie, comme si un être mystérieux et tragique l'eût écarté impérieusement pour que le poëte lui livrât passage.

Bientôt les deux frères entrèrent dans la salle, une profonde pièce, très haute, et qui semblait immense avec ses murs nus contre lesquels s'alignaient des lits de fer, aux literies blanches et que, au fond, un grand christ endeuilli dominait.

La plupart des lits étaient occupés et, au-dessus de chaque dossier, sur une ardoise usée, Jean lisait des noms de maladies en termes abrégés que les pauvres soldats ne savaient lire, mais que lui-même prononçait avec une sorte de terreur et de pitié.

Et en glissant à pas assourdis dans cette pièce sans fin, au parquet ciré comme si on y attendait chaque jour les ballerines de la mort, entre la double rangée de couches funèbres et presque funéraires, le poëte baissait la tête, accablé de présages et de menaces occultes.

A côté de toutes ces douleurs, de tous ces maux, de ces souffrances qui tissaient autour de lui un filet macabre et insidieux, il trouvait sa santé ironique; il lui semblait qu'il fût entré là, par gageure, par bravade, et maintenant il eût voulu aussi souffrir et occuper là-bas, tout au fond de la salle, une couchette d'hermine qui était plus petite que les autres et où il aurait été si bien et si solitaire!

Et les malades se mettaient sur leur séant en découvrant des poitrines maigres, des bras décharnés gardant les plis des beaux muscles décédés, des cous maigres comme ceux des plâtres d'anatomie; et des yeux étranges, inquiets dévisageaient Demane, le toisaient presque avec dureté, le suivaient durant une seconde pour cacher enfin leur éclat sous des paupières trop lourdes et tremblotantes.

Et à la longue, Jean eut l'illusion de gravir un calvaire; ce parquet uni et flou ainsi que du velours finissait par lui brûler la plante des pieds; sa respiration s'embarrassait comme aux crochets d'une route cahoteuse et escarpée, et devant chaque lit le poëte se suggérait, à travers un brouillard de larmes houleuses, l'une ou l'autre des stations du chemin de la croix enguirlandant l'église de sa paroisse.

Devant le dernier lit, le poëte s'arrêta et se laissa tomber sur une chaise que son frère lui avançait ; il se frotta les yeux, encore rêveur, écarquilla les paupières et regarda autour de lui : la salle était toujours silencieuse et les malades dormaient maintenant tout en respirant fort.

 Regarde Jeannot, à quoi je passe mon temps! Et le peintre lui poussait dans les mains un album à dessins. Jean sourit et regarda son frère, presque évasivement. Puis il ouvrit le livre, le feuilleta lentement. Et de nouveau il devint très pâle et ferma tout à coup le carnet.

- Je comprends, s'écria Baltus, joyeux, que tu n'aimes pas ces choses; des portraits de jeunes gens malades, aux yeux éteints souriant d'un dernier sourire. Que veux-tu? je ne dispose point d'autres modèles; les gens sains et robustes sont ici des modèles chimériques! Et puis ces quarante portraits, ces quarante visages d'êtres jeunes et bons que le hasard et le destin ont réunis ici et que j'ai eu un étrange plaisir à dessiner, constituent pour moi un livre unique que je relirai bien souvent et aux pages profondes duquel je n'aurai pas besoin de t'initier; car elles sont trop éloquentes en elles-mêmes.
- Déjà une heure! dit tout à coup Jean, en percevant les échos affaiblis d'une cloche. Comme le temps s'écoule vite ensemble. Oh! pour les cœurs aimants l'heure devrait être longue à discrétion....

Les deux frères sortirent en se donnant le bras; et en approchant de la grande porte le jeune Demane sentait tout son être se désagréger comme en une atmosphère de fermentation sentimentale. A chaque pas il laissait derrière lui un atome de sa personnalité.

Au moment des adieux il détacha péniblement ses lèvres de la bouche fraternelle, et en regardant une dernière fois Baltus il eut l'illusion que se brisait la maîtresse fibre de son âme.

En regagnant le village, après avoir traversé toute la ville, devant son regard se profilait sans cesse le visage de son frère, mais décharné et très pâle, les prunelles effacées. Et depuis ce jour cette vision suprême se fixait en un portrait illustrant la dernière feuille de ce carnet à dessins d'agonisants que le peintre lui avait montré après leur ronde mélancolique.

Le lendemain le père Demane envoya au capitaine commandant la compagnie de son fils, une longue lettre demandant pour le peintre un congé de convalescence.

Quelques jour après Baltus prévenait ses parents que le médecin-major l'avait examiné à nouveau et avait promis de le faire réformer. Il annonçait aussi qu'il partirait le soir du même jour pour Malines où il resterait au dépôt jusqu'à la fin de la semaine.

Ces jours passés dans la petite ville anversoise furent pour Baltus les moins monotones de sa « détention, » ainsi qu'il appela dans la suite ce crépuscule de sa vie. Il parcourait les pièces du bâtiment, s'entretenait avec les soldats, se liait avec les sous-officiers. Il dessinait tout le temps, heureux d'avoir devant lui des hommes vigoureux et forts. Mais souvent, en songeant à ses camarades de l'hôpital, une sorte de spleen le prenait et le rendait rêveur et inactif durant de longues minutes.

Le dix-neuf mai, les Demane reçurent de leur fils une seconde lettre, datée cette fois-ci d'Anvers : « Chers parents, disait le peintre, j'ai quitté le dépôt de Malines pour l'hôpital d'Anvers. Il paraît que cela est indispensable pour ma réformation définitive. Je crois qu'ils me feront parcourir tout le pays! Enfin, nous sommes à l'armée et j'ai le droit de ne rien dire et de ne rien penser. Mon Dieu que je m'ennuie depuis hier matin et que je voudrais déjà revoir le village et tous ceux que j'aime. Il fait extraordinairement malsain ici et la nourriture est plus qu'insuffisante. Je crois que je resterai à Anvers un mois et qu'après je serai libre; et une fois libre la guérison suivra; car l'air seul du pays et vos baisers me rendront la santé. Ce qui me préoccupe le plus c'est de voir

s'approcher le premier juin, date à laquelle commenceront à l'académie les concours annuels, et que je ne pourrai y prendre part. Que père écrive au ministre en lui expliquant le cas et joigne à sa lettre un certificat que Jeannot ira demander au directeur de l'académie. Je crois que ce sera le seul moyen d'avancer ma mise en liberté.

« A Malines je me trouvais mieux, j'avais toute mon indépendance. Le matin j'allais à la cantine et j'échangeais mon pain de munition contre un « demi-blanc, » que je mangeais à moitié avec deux œufs et une tasse de lait. Le capitaine m'avait autorisé à pénétrer dans la cuisine quand bon me semblait et d'y prendre une tasse de soupe bien chaude, avec la graisse au-dessus comme une croûte d'or, ce qui était délicieux. L'après-dîner je sortais et en route je dégustais une goutte de cognac ou un verre de bière d'orge. J'ai fait ainsi plusieurs promenades à une ou deux lieues de la ville, des plus charmantes; Jeannot et Thillette eussent dû être ici!... Je suis allé dire bonjour à Victor Lensen, l'ancien apprenti de père, établi forgeron dans un des faubourgs où il n'y a que de très vieilles et très belles maisons. Il a un grand atelier et beaucoup de besogne; il occupe deux frappeurs et un taillandier et peut-être sera-t-il obligé de prendre un homme de plus vers la fin de l'été. J'ai dîné chez lui la veille de mon départ, sa femme avait préparé un hoechepot dont je me souviendrai longtemps.....

« Que Jean m'envoie quelques revues et des livres, le Gaspard de la Nuit et le Chevalier des Touches que j'aimerais relire. Je vous embrasse tous affectueusement, et toi, frère poëte, présente mes amitiés aux d'Haegeleere et donne un baiser à Berthille. Et le bonjour à tous, à Royvèle surtout, et dis-leur que je me porte mieux et que je serai bientôt de retour.

BALTUS DEMANE. »

Quinze jours s'écoulèrent encore, durant lesquels à la Forge des Raisins on reçut plusieurs lettres du peintre mais aucune n'annonçait son départ d'Anvers.

Le quatre juin, qui était un dimanche, à huit heures, Baltus faisait irruption dans la salle commune où ses parents et son frère buvaient le café du matin. Pendant cinq minutes ce fut une embrassade à n'en plus finir, des étreintes émues, émaillées d'exclamations. « Enfin, me voici!... Quel bonheur!... Trois mois de congé!... »

Et baes Demane reculait d'un pas pour regarder son garçon, dont la figure très pâle mais réjouie l'inquiétait. Il refoula son impression cependant au fond de son cœur et dit d'une voix claire et décidée:

- Mais tu n'as pas changé, Baltus! Nous qui craignions te revoir maigri et tout autre. A la bonne heure, le sang des Demane triomphe des bobos, hein mon fils, c'est comme du fer liquide, ça brûle tout!...
- Oui, je ne vais pas trop mal; je tousse un peu, très peu; à part cela rien, absolument rien....

Le lendemain, avec quatre jours de retard sur ses compagnons de classe, Baltus Demane entamait sa grande figure d'après nature. Jamais il n'avait travaillé avec tant d'ardeur et tant de goût, et les autres élèves, habitués cependant à le voir sans cesse devant son chevalet, la palette au pouce, le contemplaient intrigués tandis qu'il brossait fièvreusement.

A mesure que le temps passait une indicible fatigue se lisait dans le visage du peintre et ses yeux contractaient une tristesse intime, presque mystérieuse. Et Baltus qui, au début de son retour, parlait sans cesse, avec une sorte de volubilité enfantine et impatiente, devenait muet, ne prononçait que quelques paroles rares, alanguies et voilées.

Le forgeron frappait son fer en hochant la tête et en laissant couler sur son enclume des larmes furtives. En revenant de l'académie, vers trois heures, le peintre prenait une chaise et allait s'asseoir devant la forge, le visage tourné vers l'Etang du Moulin. De là il dessinait, croquait en deux ou trois coups de crayon, des attelages rustiques qui passaient, conduits par des gars aux culottes fortement bridées et aux casquettes posées sur la nuque. D'autres fois il sommeillait, le corps penché en arrière, à moitié caché dans les feuilles humides de la vigne palissant la muraille. Et l'artiste fermait les yeux, comme bercé par la musique des marteaux et des burins, et sa bouche se plissait en un étrange sourire.

Berthille, qui revenait de l'école, le tirait de sa torpeur; elle prenait à terre le carnet à dessiner et regardait curieusement les pages : « Voilà Piet Mies, debout dans son chariot! Et ceci le père Stock reconduisant une araire!... C'est bien, monsieur le peintre; mais pour l'amour de Dieu, ne soyez pas si triste lorsque vous sommeillez, on croirait vraiment que vous êtes malade. »

Et elle s'encourait après avoir embrassé Baltus sur les deux joues.

Vers six heures les deux frères faisaient une promenade, poussaient jusqu'à Osseghem, dégustaient un verre de lait frais à la Queue de Vache. Alors le peintre se reprenait à parler, confiait ses pensées à son frère, lui narrait son travail, la marche des concours : « Ça va, Jeannot, j'ai déjà rattrappé les autres ! Je crois que je me trouverai encore parmi les premiers, quoique, étant arrivé en retard, j'aie dû me contenter d'une place difficile. Pour ma figure j'ai une pose défectueuse, mais elle m'a stimulé davantage et je l'ai dessinée comme je n'ai jamais dessiné. Demain nous finissons, pour commencer, le jour suivant, notre composition décorative, » Et après avoir parlé ainsi Baltus était un peu essoufflé et toussait deux ou trois fois dans son mouchoir.

Parfois, l'après-dîner, Baltus allait prendre son frère à

la Bibliothèque royale. Ils descendaient en ville et s'attablaient dans la cour d'un petit cabaret flamand, situé en plein centre, au fond d'un long et étroit couloir. Baltus adorait ce coin; il avait quelque chose de si enchanteur et de si original au milieu de toutes ces grandes et vilaines bâtisses modernes, qu'il aimait, lorsqu'il se trouvait dans la capitale, venir déguster un réconfortant lambic à sa terrasse ancienne que surplombait la vétuste corniche de chêne.

On s'y trouvait comme dans un puits mais le peintre y respirait plus à l'aise que sur les larges boulevards; et en outre le baes n'avait rien de citadin, malgré qu'il habitât depuis de nombreuses années la ville, il conservait ses dehors de bon paysan, son langage flamand, son allure un peu balourde.

Et les deux artistes s'entretenaient avec lui et, heureux de parler son langage, s'amusaient de ses appréciations sur les événements de la cité...

Baltus termina enfin ses concours. On eût dit que son travail incessant l'avait exténué; il était plus maigre que jamais et avait de fréquents accès de toux.

Puis il tomba dans une sorte de prostration morale; il s'éternisait tout le jour au soleil; ou s'il marchait encore c'était pour pousser seulement jusqu'aux bords de l'étang dont il faisait le tour. D'un coup de tête il disait bonjour aux gars qu'il croisait, aux paysans en train de travailler dans les champs. Et chaque jour son front se penchait davantage et ses yeux devenaient plus vifs et plus « voyants. »

A de rares intervalles il levait la tête et regardait au loin le ciel avec béatitude. Il revenait par le « fossé, » entrait à la forge, embrassait silencieusement le forgeron sur ses tempes noircies par la poussière du charbon et allait de l'enclume au fourneau, s'arrêtait devant les établis, où les taillandiers finissaient des pièces, en pro-

nonçant des paroles lentes et pleines de langueur. Et tandis que le père Demane lui tournait le dos, Coreman hochait la tête et se mordait les lèvres pour ne pas dire des paroles désespérantes.

Jean respectait le silence de son frère; il n'interrompait que rarement ses méditations. Il lui prenait le bras amicalement et lui disait avec gaieté: « Allons, Baltus, promenons-nous et admirons la nature! Il y a quelques imposants nuages là-bas, au nord, je crois que nous verrons un merveilleux coucher de soleil... »

Un soir ils revenaient par le Beekkant; il faisait assez frais et la lune argentait délicatement les horizons. Royvèle avait passé la journée auprès du peintre et accompagnait les deux frères.

- C'est étonnant, fit soudain le sculpteur, en promenant ses regards sur la nappe immobile de l'étang plein d'étoiles, combien cette soirée ressemble à celle où nous revînmes par ici jadis, cette fois où Flip Stock était si amusant et où Feliks nous conta, assis, là-bas dans l'herbe au bord du ruisseau, l'histoire facétieuse du garde-champêtre de Kattebroeck...
- Oui, oui, murmura le peintre, c'était la première fois que Jeannot t'amenait à la maison. J'ai conservé de cette soirée un souvenir vivace... Mais comme cela est loin, comme cela est bien loin déjà...
- Tu trouves? firent ensemble le sculpteur et le poëte.
- Oh, oui! mes très chers camarades. Bien loin! Il me semble même que mes souvenirs les plus récents me rappellent des évènements très anciens. Tout dans ma mémoire est marqué comme au fer rouge, et pourtant tout est voilé!... Dans ma pensée la délicieuse soirée d'aujourd'hui me paraît défunte et contracte la saveur mélancolique des choses vécues et éphémères..... Moimême je me trouve éloigné de toutes choses, des êtres que

j'aime et de la nature et je me vois sans cesse m'éloignant du milieu où j'ai passé toutes mes années. Ah! je suis loin aussi!... Je crois que je n'en ai plus pour longtemps et que je m'en irai un de ces matins...

— Tu déraisonnes, cher frère, dit fièvreusement le poëte, la gorge serrée, en pressant la main du sculpteur. Pourquoi ces idées noires au moment où nous sommes joyeux et sains comme tout le monde! Tes concours t'ont affaibli et tu te crois malade. Si peu de chose!...

— Oui, bien peu de chose, pour être inquiet, dit Antoine Royvèle. Tu n'as qu'à te laisser vivre, Baltus, et tu verras que c'était folie que de songer un instant à.....

Il allait dire mourir, lorsqu'il sentit l'étreinte de Jean.

— ... à nous faire de la peine, continua le sculpteur, en frappant sur l'épaule de Baltus Demane et en riant à haute voix.

Les trois amis arrivèrent à la Forge des Raisins sans avoir dit un mot de plus. Chacun était vaguement gêné et avait peur de parler encore. Et la nuit, en écoutant Baltus tousser dans son lit, Jean Demane ne put retenir ses larmes, et le visage caché sous les couvertures pour étouffer le bruit de ses sanglots, il pleura jusqu'à l'aurore.

Le matin, en quittant sa chambre pour se rendre à l'école, Thillette aperçut Baltus assis sur la dernière marche de l'escalier du second étage. Il tournait le dos à la jeune fille et son corps se penchait vers la balustrade comme très fatigué. Berthille s'approcha de lui et frappa amicalement sur son épaule :

- Bonjour, monsieur Baltus! vous allez bien, n'est-ce pas ?...

Le peintre ne répondit pas. Elle descendit une marche et se mit en face de lui; un cri lui échappa de la gorge tandis que l'étonnement écarquillait ses paupières, montrant très distendus ses grands beaux yeux de velours, humectés de larmes soudaines. Baltus tenait les mains comme tordues sur le cœur pour en comprimer les pulsations; il battait tellement fort à présent que Berthille percevait les sursauts de sa poitrine. La figure du peintre s'enneigeait d'une pâleur inquiétante et se penchait avec lassitude vers son sein; il respirait avec bruit, avec peine, on eût dit que l'air refusait d'entrer en sa gorge et qu'à chaque instant il devait faire un effort surhumain pour prendre haleine.

Au cri de la fillette Baltus sortit de l'espèce de torpeur qui s'était emparée de lui et leva lentement son regard vers son amie. Et ses yeux étaient si douloureux, si désenchantés et si pleins de désespoir que les larmes de Berthille se mirent à couler plus fort et que des sanglots lui nouèrent la gorge.

— Oh! Thillette, ne pleure pas, chérie, ne pleure pas encore maintenant.... Comme je suis faible! Après avoir déjeuné j'ai voulu remonter à ma chambre pour y prendre un objet oublié.... Mais, arrivé ici.... j'ai ressenti comme un éblouissement.... je ne voyais plus, je ne pouvais plus faire un pas.... et mon cœur battait comme un battant de cloche.... Et je suis tombé ici, sans force, croyant que j'allais mourir.... Oh, que j'ai mal Thillette... Aide-moi à descendre, chère ange....

Ces quelques phrases l'avaient brisé; sa respiration était saccadée, bruyante.

Berthille aida Baltus à se soulever et, soutenu d'un côté par la jeune fille tandis que de l'autre il s'accrochait nerveusement à la rampe, le peintre put descendre lentement l'escalier.

A la nouvelle de cette crise la maison fut consternée. Baesine Demane faisait peine à voir; prévenu, le forgeron accourut comme un fou, ressortit presqu'immédiatement pour chercher le docteur. Celui-ci hocha imperceptible-

ment la tête en voyant Baltus allongé dans un fauteuil de l'atelier. Puis il prit les époux à part et prononça d'une voix douce, teintée d'émotion :

— Baesine, épargnez lui toute fatigue, ne lui permettez plus de gravir ainsi chaque soir deux ou trois étages pour aller se coucher. Ce qu'il y a de mieux à faire c'est de descendre son lit ici, de l'installer dans un coin de la grande cheminée, où le peintre sera à l'aise. Ça le guérira plus vite, peut-être, d'avoir sans cesse ses principales études devant les yeux.....

Dès ce jour Baltus ne sortit plus. La baesine avait placé son lit près du chambranle gauche, en face de la grande fenêtre. Le jour, le peintre restait assis dans son lit, le dos soutenu par une pile de coussins. Il contemplait la route à travers les petites vitres vertes, s'amusait à admirer devant les maisonnettes le jeu des ombres que projetait le soleil. Parfois son regard se dirigeait au loin, vers l'Etang du Moulin, et sa pensée paraissait traverser le lac et s'approcher des Petites-Montagnes jusqu'aux ruines de la chaumière de la Touvraise...

Vers le crépuscule Baltus sortait du lit et, soutenu par Jeannot et Berthille, il s'asseyait dans un fauteuil à côté du meneau de la verrière et regardait défiler attentivement les attelages agrestes, les paysans portant sur le dos leurs bêches et leurs pioches et les bergers ramenant les troupeaux. Et alors il paraissait oublier son mal, ses joues pâles se coloraient, ses yeux devenaient vivants et toute cette vie du dehors, la virilité des êtres et des choses qui passaient dans un joyeux et pittoresque cortège semblaient lui communiquer leur chaleur et leur joie.

Et d'une main de plus en plus lâche, il disait bonjour aux camarades du village, à Flip Stock, à Féliks, regagnant les fermes de Vermieren et de Van Daelen dans leurs rustiques costumes de laboureurs. Pei Decoen venait s'asseoir quelques minutes près du malade en quittant la forge et en partant, tandis que Baltus lui serrait les doigts doucement, le peintre riait de voir les mains du forgeron aussi noires et ses prunelles aussi brillantes dans le masque charbonneux de son visage.

Le fils De Vreese, à présent avocat à la cour d'appel, mais qui passait une partie de son temps sous le toit du vieux notaire, faisait de fréquentes visites au malade, s'amusait à lui parler de prochaines promenades, de prochains travaux d'études et lui contait des nouvelles de la ville. Mais Baltus écoutait sans intérêt, ennuyé même de tout ce qu'on lui disait. Ce n'est qu'avec ses parents, avec sa mère surtout qu'il aimait à s'entretenir. Avec elle il reprenait un semblant de gaieté, on eût dit qu'il se sentait mourir et qu'à elle appartenaient, selon lui, ses derniers moments de lucidité et de bonheur, elle à qui il devait tout ce qu'il avait aimé. Il chérissait aussi les instants où, de retour de la ville, Jeannot lui lisait ses pages favorites, de ces pages qu'ils avaient lues ensemble dans des livres dont chaque chapitre rappelait des journées passées au loin, près de la Flandre, alors que les deux frères s'en allaient faire des excursions d'études.

La maladie précipitait son cours fatal. De jour en jour Baltus faiblissait, pâlissait davantage. Il avait des accès de toux qui duraient un quart d'heure et après lesquels il crachait du sang... Il ne dormait plus ; la nuit il se tournait sans cesse dans son lit, ne parvenait pas à trouver une pose favorable, respirait avec difficulté et demandait sans cesse à boire... Et, tour à tour, baesine Demane et Berthille le veillèrent, disant de muettes prières pour sa guérison...

Une nuit Baltus s'était assoupi; le grand atelier était plein de silence et le battement du cœur du peintre semblait frapper sinistrement les murs. Il était quatre heures; le jour pointait déjà et certaines parties de l'atelier devenaient grises formant des contrastes avec les coins de la cheminée où l'ombre s'accrochait toujours. Et toutes les choses commençaient à s'estomper pour redevenir plus claires et brillantes par endroits. Soudain Baltus soupira très fort et tourna la tête vers Berthille, dont la pensée suivait le fil d'un rêve douloureux. Il la regarda doucement et sourit.

- Berthille ! fit-il, en lui prenant l'épaule.

Elle sursauta, se redressa et regarda le malade, étonnée.

Le peintre la contemplait toujours avec une sorte de recueillement; d'un geste de la main il pria la jeune fille de se rasseoir et de s'approcher du chevet.

— Tu es bien jolie, Thillette, commença-t-il, et je comprends que Jeannot t'aime tendrement...

Elle rougit tout à coup et cacha son visage dans son mouchoir.

- C'est dans un rêve que vous l'avez appris, sans doute, monsieur Baltus, sinon vous ne plaisanteriez pas avec votre petite amie...
- Oh! non, Berthille, je ne dis pas de mensonge; pourquoi en dirais-je avant de mourir, moi qui n'ai toujours parlé qu'avec mon cœur!... Ecoute bien, chère ange, et laisse-moi tout te confier sans que tu ne m'interrompes; je n'aurai plus la force peut-être, d'ajouter un mot à mon récit, car je sens que je m'éteins...

L'enfant pleurait et ses larmes coulaient sur la main de Baltus qu'elle serrait affectueusement.

— Oui, Thillette, tu ne sauras jamais combien il t'aime; il ne te l'a jamais appris craignant de briser l'innocence délicieuse de ton âme. Tu es si jeune, chérie, et tu

rirais probablement si on te disait de telles choses. Mais moi qui vais partir, qui vais entrer pour toujours dans l'inconnu et le néant, il était de mon devoir de te confier le secret de mon frère pour que plus tard, en songeant à moi tu songes aussi à lui... Et il est possible que ce secret longtemps gardé fasse germer en ton être la même fleur que celle sur laquelle furent cueillis sa saveur et son mystère. Et les deux corolles formeront un étrange bouquet d'amour qui confondra vos deux âmes dans ses fragrances,.... Oh, il t'aime! tu ne sauras jamais avec quelle ardeur, avec quelle idolâtrie... Si jamais ton âme s'éprend d'un être, pense que Jean Demane t'a adorée mille fois plus que tu n'aimes, et tu comprendras alors pourquoi ce soir, avant de mourir, je t'ai parlé pour lui, espérant préparer ton cœur à ce trésor que je rêve y voir entrer un jour....

Le peintre se tut sans cesser de regarder la jeune fille. Il faisait presque jour et les façades des chaumières d'en face se couvraient de soleil; l'étang du Moulin sortait tranquillement de l'ombre, sa nappe scintillait sous des rayons d'une clarté veloutée et ses bords formaient, avec ses hautes herbes gazées par une brume mauve, une sorte de ceinture indéfinie dont on avait peine à suivre le contour.

Jusqu'à six heures Berthille resta plongée dans le même abattement, laissant couler ses larmes et sanglotant. Elle songeait très peu à présent aux confidences du peintre. Ce qui intensifiait son chagrin c'étaient ces mots qu'il avait prononcés d'une voix si éteinte : « Je ne dis pas de mensonge ; pourquoi en dirais-je avant de mourir, moi qui n'ai toujours parlé qu'avec mon cœur!... » Il allait mourir! Lui, le Baltus si bon, si dévoué! Cette âme si douce et si grande! Oh! non, cela était impossible ; le ciel n'avait pas de ces colères, de ces sentences cruelles!...

Baesine Demane ouvrit doucement la porte de l'atelier et entra sans bruit en s'approchant de la couche. En voyant le peintre assoupi, le visage placide, elle eut un geste de bonheur.

- Bonne nuit, Berthille? demanda la paysanne à voix basse.
- Très bonne, madame Demane, fit la jeune fille, en portant la main à son cœur; meilleure que toutes les autres!... Baltus a dormi un peu, et il m'a semblé même qu'il faisait un beau rêve, car tout en dormant il disait des choses que je n'ai pas comprises!....
- Merci, mon Dieu! Aie pitié de notre douleur et rend vite la santé à notre fils!

Et la femme du forgeron tendait vers le ciel ses mains jointes en une fervente imploration.

Pendant le jour la souffrance de Baltus parut augmenter de seconde en seconde; le peintre se plaignait de douleur dans les reins et au cœur. Dans l'après-dîner il perdit tout à coup connaissance. « C'est la pleurésie, fit le docteur, en arrivant, mettez lui des cataplasmes dans le dos et laissez-les tirer pendant deux heures. C'est le seul moyen de le sauver... »

Ce fut tout à coup une grande douleur dans la maison. On n'entendait que des sanglots et chacun avait des allures de fous.

Ce fut Berthille qui mit les emplâtres, en tremblant, sur le corps amaigri du peintre. Au bout d'une demi-heure Baltus reprit ses sens et regarda autour de lui, étonné. Tout le monde pleurait et à la vue de ces larmes le malade haussa légèrement les épaules.

— Pourquoi pleurer! murmura-t-il, je ne suis pas mort, n'est-ce pas?... Mon Dieu que j'ai mal, on dirait qu'on me traverse les côtes à l'aide de longues aiguilles.... Il se souleva de sa couche, se mit debout hors du lit sans l'aide de personne et s'assit dans le fauteuil, après avoir fait quelques pas, soutenu par Berthille et son frère. Il resta assis durant une demi-heure, disant des mots qu'il voulait rendre gais, regardant de ses grands yeux noirs et éclatants les moindres objets de l'atelier avec une attention fébrile. Il arrêtait longuement son regard sur ses études préférées, sur le visage de l'Auburn Woman, dont les yeux, alanguis par la demi-obscurité, paraissaient le reflet de ses propres prunelles. Et, après chacun de ses silencieux et rétrospectifs examens, il hochait lentement la tête, semblait questionner son frère et Berthille et se mettait à sourire d'une façon presque énigmatique. Il but quelques gorgées de bouillon et s'étendit dans le fauteuil.

Tout à coup son masque prit une expression étrange, tandis que ses doigts amaigris se tordaient autour des bras du siège. Et les paupières de Baltus tremblaient fièvreusement et toute sa poitrine se soulevait comme s'il y eût battu un énorme cœur.

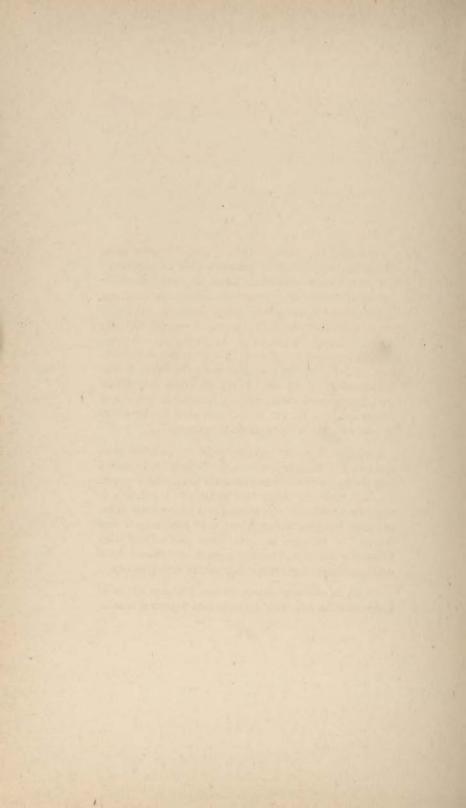
Chacun se leva, très pâle, pris d'une peur atroce. Les baes soulevèrent délicatement le peintre et le portèrent sur son lit où, le visage tourné vers les siens, les yeux immensément ouverts et fixes, il resta sans mouvement. Et toute la vie, tout le souffle de son être semblait se concentrer en son regard si désespérément affectueux. Agenouillée devant le lit, Berthille, toute en pleurs, serrait la main droite de Baltus; Jeannot debout à côté d'elle, étreignait doucement l'autre en penchant le front, pendant que baesine Demane, penchée au-dessus du chevet, baignait d'un linge humide le front du malade. Et à deux pas, brisé, comme anéanti, le forgeron mordait son mouchoir rouge pour étouffer ses sanglots.

La bouche de Baltus s'entr'ouvrit et il prononça d'une voix à peine perceptible, une voix qui semblait sortir de la tombe, tant elle était vague et navrante : « Aimezvous bien et unissez vos cœurs... Que votre amour soit éternel comme la mort qui m'attend..... car dans votre amour je revivrai... Tous deux vous me fûtes chers et vers les cieux j'emporte vos souvenirs!... » Il serra en un effort suprême les mains des deux jeunes gens et regarda placidement son père et sa mère. Sa respiration devint bruyante et un râle montait dans sa gorge. Tout à coup il défit son étreinte, tourna la tête sur son oreiller, étendit les bras et resta immobile, le visage dirigé vers le ciel, dont ses yeux, grands ouverts et comme plus vivants que jamais dans la mort, reflétaient l'infini azur.....

TROISIÈME PARTIE

LA TOUVRAISE

« Life's but a walking shadow; a poor player, That struts and frets his hour upon the stage, And then is heard no more. » « Масветн. Acte V. Scène V. »



« Mercredi, 24 août. — Quinze jours! Quinze jours déja depuis sa mort! Deux semaines dont chaque heure m'a paru longue comme un siècle et dont l'ensemble cependant s'est écoulé comme une minute. Je crois que j'assiste encore à son agonie, que je distingue son regard fixe et déjà exilé vers l'infini et que je perçois, telle une musique étrange, le son de ses dernières paroles. Depuis quinze jours je les prononce et les reprononce sans cesse ; il me semble qu'en s'en allant loin de mes lèvres ces paroles emporteraient ma vie. Oh! mon Dieu, combien ta fatalité rend des sentences impitoyables; le remords n'existerait-il donc pas pour toi que tu éprouves ainsi des êtres dont le cœur est plein de bonté et de dévouement ?....

« A partir de ce jour inoubliable je me suis cru mort aussi, j'avais l'illusion que mon âme s'était incorporée à celle de Baltus dans la communion de nos derniers regards d'amour. Tout me paraît bien indifférent à présent; la volonté ne guide plus rien en moi et je trouve toute chose navrante. Les plus beaux chants sont funéraires à mes oreilles, les paysages les plus riants sont endeuillis et l'allégresse des êtres, l'épanouissement des choses de la nature se reflètent en ironiques grimaces dans mon esprit.

« Tout est consterné autour de moi. Oh! père, oh! mère irréprochables, pourquoi avez-vous été frappés si cruelle-

ment; pourquoi cette croix entaillée si douloureusement dans votre cœur !....

« Ce matin, pourtant, ma pensée est claire, je songe avec calme et je me sens le cœur moins gros. C'est la vie du souvenir qui commence, la vie jalouse de tout ce que nous avons vécu ensemble et peiné. Et dans ce pauvre journal, aux pages couvertes de lignes chères, quinze feuilles sont restées blanches, immaculées, et me rappelleront toujours les deux semaines de ma vie où j'ai le plus souffert, où je ne voulais rien écrire, où je ne voulais rien laisser subsister de ma rêverie.

« Et maintenant les faits de ces quinze jours se déroulent à mes yeux comme de furtifs tableaux, nimbés d'une lumière grise.

« Lorsqu'il eut rendu le dernier soupir nous crûmes tous devenir fous. Nous pleurions, nous sanglotions autour de cette couche mortuaire, très froide et très blanche. « Oh! ces yeux!» fit tout à coup ma mère, en se penchant au-dessus du chevet pour contempler encore une fois, en une morbide jouissance, les traits de l'être aimé. Et pour cacher à jamais ces prunelles vitreuses qui s'obstinaient à se fixer sur le ciel, elle baissa doucement les paupières du mort. Mais les paupières refusaient de couvrir les yeux et, rigides et glacées, elles remontaient vers les arcades aux sourcils de jais découvrant le même placide regard.

« Berthille joignit ses mains, y mit un crucifix de cuivre antique que le peintre chérissait particulièrement pour sa délicate ciselure. Et ce fut elle aussi qui aspergea, la première, à l'aide d'une branchette de buis,le corps immobile

et frigide.

« Baltus resta là deux jours. A chaque instant on apportait des couronnes, des gerbes. Thillette et moi nous allâmes chercher des bouquets de fleurs des champs qu'il aimait tellement : des violettes, des myosotis, des bluets, des marguerites, des clochettes de muguet et d'accacias que nous cueillîmes dans le bois de Scheut. Et nous déposâmes religieusement ces fleurs sur son lit et lorsque, vers midi, le soleil pénétrait dans l'atelier et dorait les corolles parfumées, Baltus semblait dormir sur une couche féerique, aux couleurs merveilleuses, et nous croyions qu'il souriait à des anges invisibles qui l'appelaient et lui montraient la route du ciel.

« En quelle éblouissante harmonie se fondaient toutes ces fleurs sur la couche mortuaire! Elles semblaient exhaler tout le mystère et le charme de cette couleur que le peintre ne parvenait à fixer sur sa palette et qui mélancolisaient souvent son cœur. Royvèle a apporté une grande couronne d'immortelles avec sur le ruban noir ces trois mots qui m'ont ému : « A mon ami. » Chacun offrait un hommage à sa mémoire : chaque villageois au moins une fleur; chaque fille au moins une prière. Le soir nous avons allumé deux cierges sur le bord du grand bahut de chêne, et Baltus était comme une statue d'ivoire, figurant un christ très jeune et vierge enveloppé dans son linceul. Père et mère se sont retirés et Berthille et moi nous sommes restés seuls auprès du défunt chéri, agenouillés l'un près de l'autre. Et Thillette murmurait des prières et moi, qui depuis des ans ne sais plus prier ayant oublié tout ce que j'avais appris à l'église, je pleurais de ne pouvoir faire comme elle, de ne pouvoir parler au seigneur du monde et lui dire des choses très douces pour mon frère. Nous avons passé ainsi deux nuits inoubliables. plongés dans le grand et mystérieux silence des destinées révolues, et dans sa robe noire aux plis rigides, Berthille m'imposait comme l'ange même de la Douleur. Je ne vis pas une fois son visage, je n'osais me tourner vers elle de peur de sentir ma bouche attirée vers sa lèvre dans un transport de consolation. J'ai senti durant ces deux nuits combien elle m'est chère, j'ai lu en moi-même que si un jour elle ne m'aime du même amour que celui qui me ronge, ma vie deviendra inutile et s'éteindra ainsi que celle de Baltus!

« Et j'ai souffert davantage de la savoir près de moi insouciante de ma passion, de ne pouvoir en pleurant et entre deux prières, lui serrer la main à la face de mon frère mort dont notre union était le vœu suprême. Il me semblait à un moment donné que c'était moi qu'elle pleurait et qu'elle disait des prières pour mon âme....

« Le second jour, au matin, on a mis Baltus dans son cercueil, nous l'avons embrassé une dernière fois avant de lui dire adieu et Thillette a déposé, sur son cœur, un petit bouquet fané que nous avions cueilli à trois lors d'une promenade faite au printemps dernier. J'aurais bien voulu pleurer encore, mais je n'avais plus de larmes et ma poitrine parut se briser.

« Une heure avant les funérailles le« fossé »était noir de monde. Les paysans avaient vêtu leurs habits des dimanches et les fillettes de l'école avaient mis leurs robes blanches de la dernière distribution des prix. Deux des enfants portaient une couronne de violettes sauvages. A dix heures et demie, une trentaine de jeunes soldats s'arrêtèrent devant la forge; c'étaient les amis de Baltus, ses collègues de la compagnie universitaire. Ils apportaient une gerbe de deux mètres liée à l'aide d'un large ruban mauve portant une inscription fraternelle. Les officiers qui se rappelaient leur intelligent « portraitiste » et qui avaient été conquis d'emblée par le loyal caractère de l' « artisse », comme ils l'appelaient, sont venus déposer leur carte à la mortuaire.

« Puis le curé Aendenboom est arrivé avec le vicaire en surplis et l'enfant de chœur portant la croix d'argent. Flip Stock, Pei De Coen, Féliks et Royvèle ont porté le corps de Baltus jusqu'à l'église. Au dehors, dans le cimetière, quand les manœuvres ont descendu le cercueil dans





la fosse, en écoutant les cordes racler les parois de chêne il me semblait que ces cordes me sciaient le cœur.... Alors je n'ai plus eu conscience de ce qui se passa, je perçus encore la voix d'un jeune homme, en uniforme de chasseurs à pied, disant des paroles de regret, puis la sourdine des pelletées de terre retombant sur la bière. A la porte du cimetière, d'innombrables personnes passèrent devant nous, nous serrant la main, prononçant des mots de consolation et de courage, et nous nous retrouvâmes, père et moi, tout à coup seuls en compagnie de Royvèle et de quelques amis du village....

« Il est mort, on l'a rendu à la terre et pourtant la maison est pleine de lui, de sa vie, de sa gaieté, de son affection. On l'attend comme toujours aux heures coutumières et nous nous mettons souvent à table en songeant : " Il ne reviendra pas avant une heure, il sera allé peindre à Berchem où baes Simpels l'aura invité à manger la soupe.» Et nous nous regardons, et la vérité cruelle humecte nos paupière et nous nous levons de table sans avoir avalé une bouchée. Ici, dans l'atelier, je crois entendre sa voix, le bruit de son crayon sur le papier, le frottis de sa brosse sur la toile tendue. Tout me le rappelle, ses études qui couvrent les murs, cette Auburn Woman qu'il chérissait, ces innombrables esquisses faites à mes côtés dans tous les villages de l'ouest-brabançon. Et là, sur le chevalet, un panneau commencé paraît attendre Baltus, un panneau à moitié fini et qui représente Coreman à l'ouvrage devant sa forge. C'en est fait du rêve d'où sortaient ces œuvres aimées !

« Baltus est mort et sans cesse je songe à son agonie, me remémorant la moindre seconde de son dernier jour. Il n'est plus et tout en le pleurant dans le silence de cet atelier où désormais je travaillerai seul, je me retourne soudain croyant le voir occupé à peindre derrière moi une toile préférée. Et, comme pour aiguiser mon chagrin, chaque fois que j'ouvre un livre mes regards tombent sur un passage lu ensemble, et quand je contemple les murs je rencontre toujours les études qui me rappellent nos plus joyeux jours.

« J'avais songé un instant à enlever d'ici tout ce qui conjure sa mémoire; mais ma souffrance n'en aurait été que plus vive, aussi n'ai-je rien changé à notre chère chambre, je n'ai même pas ôté du grand chevalet le tableau commencé. Ainsi j'aurai l'illusion, en travaillant, de le savoir près de moi et, plongé dans l'étude, j'oublierai souvent sa mort.

« Désormais je vais vivre d'un peu d'espérance, mais si peu !.... Car Berthille m'aimera-t-elle jamais ? Il est possible que son cœur se blottisse près du mien, plus tard, quand elle comprendra toute chose et qu'elle devinera le mystère de l'émotion qui s'empare de moi quand je suis auprès d'elle. Et ne sommes-nous pas comme les deux fleurs d'une même tige poussées sur le même sol!... Deux corolles jumelles s'ouvrent et vivent ensemble et meurent à la même seconde; leurs deux vies puisent à une source unique qui leur dispense la force et la beauté.

« Je vais faire un livre où je conterai ma vie, où je dirai mes souffrances et mes rêves, et où je ferai mourir le héros d'un bonheur trop grand et inespéré. Et peut-être le lui ferai-je lire, à elle, et me devinera-t-elle, alors....»

H

Les mois passaient sans que la mélancolie de Jean Demane diminuât. Il travaillait très peu, ne lisait plus pour ainsi dire, lassé de tout. Il passait la plupart de ses soirées en ville, revenait au village par le dernier train. Pour faire diversion à ses pensées il se reprit à fréquenter les camarades de la Mandragore. De nouveau il discutait fièvreusement, durant de longues heures; il s'enthousiasmait, lui jadis si clairvoyant et si fier, pour des théories éphèmères et oiseuses; et après chacune de ces séances il se sentait plus fatigué, plus faible et,par réaction, il retombait dans un découragement plus sombre que jamais.

Durant deux mois Jean Demane hanta les milieux populaires du Coin du Diable. Le hasard et la curiosité le firent entrer, un soir qu'il regagnait à pied le faubourg, dans un cabaret louche d'où sortaient des airs d'accordéons et des échos de voix ivres.

Le poëte se trouva dans une pièce de six mètres carrés, meublée d'un comptoir équivoque et d'un banc boîteux et pleine de gens qui chantaient joyeusement, accompagnant les morceaux d'un joueur « d'armonica ». Les visages étaient estompés par la fumée qui s'amoncelait en un gros flocon au-dessus des têtes. Demane s'étonna de trouver ces êtres très beaux, bien bâtis, aux épaules larges soutenant des têtes énergiques dont le masque était régulier quoique un peu brutal. Et tous ces yeux étaient francs, simples et paraissaient interroger le fils du forgeron.

Demane paya un verre au musicien qui venait de faire sa ronde et trinqua avec lui; s'enhardissant, il commanda une tournée générale pour tous les joyeux chanteurs, une équipe de débardeurs en goguette qui venaient de terminer le déchargement d'un bateau de grain. Au bout d'une heure ils étaient les meilleurs camarades et Demane parcourut, en compagnie des vaert-kapoenen (1), bras-dessus bras-dessous, une série de rues étroites, s'arrêtant dans des bouges étranges, situés au bout d'impasses dans lesquelles Jean ne s'était jamais aventuré. Vers onze heures ils échouèrent dans une grande salle de danse au fond de

⁽¹⁾ Journaliers employés aux besognes des quais.

laquelle se dressait, sur une manière d'estrade ornée de drapeaux, un immense orchestrion qui tonitruait d'une façon sauvage. Après chaque morceau, le joueur, le tourneur de la manivelle plutôt, se montrait à moitié derrière l'orgue, s'époumonant, se frottant le front plein de sueur ; et il relevait les manches d'une chemise de couleur, découvrant dans un geste brusque des muscles nerveux aux veines proéminentes. Demane dansa des polkas, des valses, s'essaya à trappen, (1) accouplé à des femmes en sabots, aux cheveux poisseux retombant sur le front, les reins enveloppés dans un châle de laine rouge. Et après chaque tour il payait un sou à celui qui annonçait les danses. Attablé en compagnie de ses copains et d'une demi-douzaine de drôlesses dont la familiarité le charmait, le poëte but des pintes de bière et d'alcool frelatés, écoutant des histoires de coqs de l'endroit, les gageures amoureuses des gars du Coin du Diable, goûtant avec un plaisir extrême le curieux langage de ses amis d'occasion.

Demane retourna presque chaque jour dans ces estaminets. Les habitués le considéraient comme un des leurs, il appartenait à la famille des bons danseurs et des gueux du quartier. Ne l'avait-on pas vu en compagnie des plus gais débardeurs, des plus redoutés gaillards du Coin du Diable !.... Jean avait reçu ce premier soir le baptême initial; maintenant c'était la communion....

Il se lia particulièrement avec un garçon de son âge, qui remplissait dans la salle de danse l'office de surveillant, de voorvechter ainsi qu'on les appelle. Ils dansaient souvent à deux; c'était un gars découplé, au visage imberbe, un peu ambigu; des yeux grands aux regards tendrement bleus. Dans la démarche une sorte de balancement d'homme de mer, comme un roulis déterminé par

⁽¹⁾ Sorte de danse rapide.

des vagues invisibles dont les sabotées des danseurs représentaient le bruit sourd. Des mains énormes qu'en marchant il tournait toujours vers le dos dans un mouvement nerveux immuable. Un torse cambré, surmonté d'épaules carrées et massives. Et des cheveux noirs assez longs, rejetés en arrière; une bouche toujours souriante. Le luron connaissait tout le monde et se prêtait à toutes les privautés des loustics. Il acceptait les taloches et les gourmades amicales et il y répondait en distribuant des poignées de mains à tous ces gaillards démonstratifs à l'excès mais cordiaux tout de même.

A minuit on enlevait la manivelle de l'orgue, on éteignait les lampes et les couples s'en allaient en se prenant le bras, les yeux brillants, les lèvres fièvreuses, et se perdaient dans les ruelles sombres où retentissaient des bruits de baisers ou de disputes aigres comme celles des chats noctambules.

Les deux camarades sortaient ensemble, parcouraient les cabarets des impasses, buvant, chantant, dansant encore autour des tables poisseuses et chatouillant des femmes en ribote. Ils s'amusaient à plaisanter avec des ivrognes, à leur jouer des tours rappelant un peu les farces des lithographes.

Une nuit Jean et le voorvechter s'attardèrent jusque quatre heures, en compagnie de deux ribaudes, affreuses et sales. Il pleuvait à torrents et de sortir sans cesse et de rentrer dans les bouges ils avaient les vêtements trempés; mais ils chantaient toujours, étourdis, abrutis même.

Jean abandonna bientôt ces excentriques camarades pour fréquenter d'autres endroits. Il avait découvert, au fond de l'impasse du Roulier, installé dans la cave d'une antique maisonnette à pignon espagnol, un curieux théâtre de marionnettes. On descendait dans le souterrain par un escalier de trois marches; devant la scène

s'alignaient des bancs en amphithéâtre. Demane s'installait tout au fond de la salle humide et observait silencieusement. Le dimanche surtout le théâtre offrait un curieux caractère. Les débardeurs des vieux quais composaient la plus grande partie de l'auditoire. Assis en des poses étranges, très calmes, le menton dans la paume de la main, ils suivaient la pièce d'un œil attentif, qui se voilait ou brillait selon les péripéties de l'action.

Jean assistait, dans les coulisses, à la manœuvre de cette mise en scène liliputienne; il s'amusait à regarder les aides faisant des efforts pour soutenir et mouvoir les plus grandes marionnettes, bardées de fer et coiffées de casques comme des seigneurs moyen-âgeux véritables. Le patron parlait tous les rôles et il donnait à sa voix les intonations misées par la paragraphe.

tions exigées par le personnage.

Mais comme lassé de tout, ne trouvant plus d'émotion en quoi que ce fût, Demane cessa, dès le mois de novembre, de fréquenter le théâtre des marionnettes de l'impasse du Roulier. En entrant un jour dans un café-concert louche du centre de la ville, il avisa, parmi les six musiciens de l'orchestre, un jeune homme qui ressemblait extraordinairement à son frère. Mêmes cheveux, même visage, même regard mélancolique et douloureux. Chaque soir Jean vint s'asseoir à la même table, d'où il apercevait le musicien de profil. Pendant des heures il ne le quittait pas des yeux. Et il revécut, en révant devant des verres qu'il vidait en barbare comme pour éteindre la flamme qui brûlait son sein, toute leur existence à deux, leurs années d'enfance, leurs études, leur travail, leurs projets d'avenir, leurs jours heureux, leurs semaines d'abandon... Et de la scène, bizarrement éclairée, des femmes en jupons clairs, d'un âge équivoque, montrant des jambes épaisses, lui souriaient, croyant que le regard immuable du poëte se fixait obstinément et amoureusement sur elles.... Une fois, telle était sa préoccupation qu'il

resta seul dans la salle dont on éteignait les lumières. Une des chanteuses passa devant lui et, se baissant vers son oreille, prononça d'une voix traînante et fatiguée: « Attends-moi, dans dix-minutes, au coin de la rue!» Il ouvrit les yeux tout grands et se mit à sourire à une douce et tutélaire image. Et sans répondre il se leva, gagna la rue et disparut vers le faubourg. Il ne remit plus les pieds dans le quartier du centre.

Ces veilles prolongées, ces fausses distractions, ces heures de fatigue avaient cruellement agi sur lui. Demane n'était plus le même. Il avait maigri de moitié, son masque était devenu osseux et toute sa démarche trahissait une lassitude prématurée. Il négligeait l'essentiel de la vie, n'écrivait plus, ne répondait plus aux lettres que Montville lui envoyait chaque semaine de Londres; il ne recherchait aucune compagnie intellectuelle, c'est tout au plus s'il conversait parfois avec Royvèle au hasard des rencontres, en quittant la bibliothèque ou en s'y rendant.

Par surcroît, à la suite d'excès et d'imprudences presque prémédités, comme s'il éprouvait une lâche envie de suicide, il fut obligé de s'aliter, atteint d'une bronchite.

Pendant des semaines, en proie à d'indicibles souffrances, il ne dormit ni ne mangea. L'esprit lucide, en revanche, il pleurait sur sa conduite impie et s'en voulait de ne pas avoir été plus énergique et de s'être ravalé ainsi, durant des mois, au niveau de la bohême crapuleuse dont ses compagnons d'atelier, autant d'ilotes ivres, lui avaient inspiré jadis un dégoût si salutaire!

Berthille venait lui rendre visite et passait une demiheure à son chevet. Il faisait semblant de sommeiller pour la regarder à l'aise entre les cils de ses paupières mi-closes. Et l'hésitation qu'elle montrait en le quittant paraissait enflammer tout son corps et en même temps le régénérer, lui apporter une âme, une espérance nouvelle.

Royvèle qui avait été très attristé par les débauches

stupides de son ami, vint le voir souvent aussitôt qu'il apprit sa maladie.

Et Jean revenu à son ancien moral, à ses nobles pensées d'autrefois, goûtait particulièrement ces heures tièdes et attendries où le sculpteur se trouvait près de lui. Il devinait tant de dévouement et de profondeur dans l'amitié de Royvèle, cette amitié qu'il avait si bêtement négligée! Et quoique très souffrant toujours, il paraissait prendre des forces, il se levait, s'occupait un peu dans son cabinet de travail.

Cependant il s'en fallait de beaucoup qu'il fût tout à fait rétabli et que le mal fût vaincu.

Un matin il se leva de bonne humeur et lut la moitié d'un volume de Balzac: Le Lys dans la Vallée. Il ferma doucement, soigneusement le livre, contempla une à une, comme charmé, les peintures de son frère recouvrant les murs, examina les bibelots des meubles anciens en souriant et gagna la cuisine où il embrassa affectueusement ses parents déjà installés devant la table.

Ce jour-là il dîna de fort bon appétit. Puis il passa de nouveau dans son cabinet de travail et traça d'une main décidée quelques lignes mélancoliques dans son journal. Vers deux heures et demie il remonta à sa chambre et se coucha, espérant trouver un repos calme et doux.

Mais Demane ne put dormir, ses paupières refusaient de se baisser et de cacher à ses regards fiévreux les formes et les silhouettes fantastiques que contractaient les ambiances. Sa respiration était oppressée et des accès de toux intensifiaient davantage la douleur qui, ainsi qu'une flamme sinueuse, léchait les parois de sa poitrine. A certains moments le mal était si cuisant qu'il craignait de respirer; alors il suffoquait et la flamme semblait lever ses dards de feu jusque dans sa gorge.

Au dehors la neige tombait, lentement, avec des ca-

resses pour toutes choses, frôlant les maisons et les chaumières comme de blancs regrets.

— Est-ce mon linceuil que tissent ces fils immaculés? Non! il serait trop pur d'ailleurs pour mon être!

Des pensées sombres assaillent son cerveau, aussi impassible que des oiseaux de proie au-dessus d'une victime encore respirante mais mortellement atteinte; des pensées plus sombres que le jour d'hiver qui décline.

Il songe et un sourire se dessine légèrement sur ses lèvres pâles et sèches. Il songe à Berthille et sa main soudain se porte à son cœur. Et, telle une frise symbolique et familiale, apparaissent à ses regards ravis le visage de tous ceux qu'il aima et qu'il aime encore. Puis les visages s'évanouissent l'un après l'autre et la figure immobile, livide, de Baltus se dessine sur un fond d'azur; les yeux sont paisibles et fixent ceux de Jean, les cheveux noirs étendent leurs longues boucles sur le front et ombragent les orbites profondes; et une auréole à peine perceptible, toute rouge, sanglante, contourne ses traits et s'élargit en une ligne épaisse sous le menton....

— Là-bas, au milieu du grand cimetière solitaire, parmi les rosiers, morts comme eux et amputés de leurs corolles réjouissantes et parfumées !....

A force de songer à la souffrance, il lui semble devenir plus stoïque, son mal s'amoindrit et un baume s'étend sur les blessures de son âme. Il se trouve tout à coup heureux; il veut vivre, vivre pour aimer! Et les jours d'abattement, pour se consoler il se rappellera la vertu et les bontés de ceux que la mort arracha à ses affections.

Vers le soir le sommeil vint amenant un doux réconfort et l'oubli.

En se réveillant Demane allait mieux. Il embrassa les baes avec effusion, regardant durant quelques secondes sa mère plus tendrement que jamais. Après avoir pris une tasse de thé de tilleul il se couvrit chaudement et sortit en se dirigeant vers le faubourg.

Il faisait très sec. L'eau des ornières s'étendait au milieu des chemins comme des bandes d'hermine transparente, sous leur enveloppe de gel.

Au pont de l'Avenir, le poëte aperçut, de l'autre côté du canal, Royvèle venant vers lui les mains tendues.

— Tiens, Jean! Tu vas mieux n'est-ce pas, c'est fini ce bobo que tu prenais au sérieux? D'ailleurs, tu as bonne mine ce matin et tu me sembles de bonne humeur!.... D'ici mai tu seras remis, sain comme un chêne; hein, Jean, que je devine!....

Il disait gaiement ces mots, mais au fond ému comme toujours en voyant la pâleur de Demane et la fatigue de ses yeux jadis si lucides. Royvèle prit le bras de son ami et l'entraîna le long du canal.

— Mon cher, le travail ne m'allait que tout juste aujourd'hui. A peine levé j'aspirais au plein air, j'avais soif d'une promenade, de quelques heures de vagabondage à l'air vif. Et ce soleil séducteur, plein de feu malgré ses rayons livides a fini par donner les derniers coups d'ébauchoir à mon envie! Et me voilà! et je t'emporte, et nous déjeunerons au Marly, sous le manteau même de la cheminée pour emplir tes pores d'une bonne chaleur avant de repartir....

Ils parlèrent de tout, du prochain Salon, de Montville qui n'écrivait plus que très rarement au sculpteur, des prochaines soirées de *la Mandragore*, qu'une fois remis Jean recommencerait à suivre comme autrefois.

- Et comment vont les amis. Et le livre de Vanrose; il doit-être sous presse? ça sera bien! Et la symphonie de Carl Morian, était-ce intéressant au dernier « Populaire?» Ah! j'ai lu l'autre jour que Desrues vendait son Automne à un docteur, comment l'appelles-tu?
 - Ah oui! Chose je crois.... Perçal. C'est une vraie

veine! Sais-tu qu'il en avait rudement besoin, le pauvre bossu! Et puis deux mille, c'est un an de travail sans soucis.

L'après-dîner, en revenant de Strombeek, ils discutèrent symbolisme. Demane critiqua, d'une voix véhémente, dont le feu étonna Toné, l'art de quelques peintres d'un jeune cercle dont les deux amis avaient, l'année précédente, visité le Salon. « Des gens, disait Demane, qui semblent ignorer l'existence de l'arc en ciel et qui s'obstinent à voir la nature irrémédiablement bleue, ainsi qu'un grand enfant dédié à la vierge, de ces enfants dont la robe ne change jamais de couleur!

- Comment est-il possible de peindre sans couleur? Est-il logique de vouloir interpréter les passions par des lignes abstraites et de trouver le beau et la suggestion des êtres et des choses dans des formes inexistantes et disgracieuses? Ils feront de chaque toile une énigme insoluble; ce sera le symbole de leur folie! Qu'il est difficile d'être simple et, cependant, en chaque homme la simplicité s'abrite tel un trésor caché, que les âmes originales et sincères découvrent avec bonheur!
- Oui, Royvèle; simple, naïf même doit être le penseur ou l'artiste. Il n'a qu'à suivre le chemin que son rêve lui indique et ne pas se soumettre aux contingences néfastes.

Les amis cessèrent de causer. Il faisait très calme; sur la berge opposée seulement un tombereau vide suivait la route, tiré par un cheval dont les nasaux exhalaient des panaches d'haleine blême. Assis, les jambes branlantes, sur le brancard de gauche, le conducteur battait des bras pour se réchauffer; et son corps suivait les soubresauts que les roues empruntaient aux pavés. Des bateaux plaquaient de taches brunes l'étendue blanche du canal gelé et, çà et là, autour de leur quille goudronnée, des bateliers

brisaient la couche frigide et ceinturaient le chaland d'un ruban d'eau pur.

Le soleil descendait à l'horizon. En avançant son baiser quotidien à la nuit il étendait sur les neiges et la glace un ruissellement d'ors et de rubis, parure immense et merveilleuse que les lointains brumeux enfermaient dans un écrin de moutonneuses soieries.

— Ce soleil de pourpre, le vis-tu jamais aussi flamboyant? Il a aujourd'hui des tons sublimes, des reflets et des scintillements dignes d'émouvoir le plus pessimiste des peintres. Il symbolise la lumière, la lumière éternelle sortant chaque jour plus éblouissante de l'ombre envieuse. Et en disparaissant à chaque vesprée pour céder son empire aux génies des ténèbres ne symbolise-t-il pas aussi la fin, la mort de toute chose?

Royvèle se contenta de serrer davantage le bras de Demane, en signe de réponse. Ils avaient quitté les rives du canal; depuis quelques minutes ils suivaient la chaussée de Gand, bruyante, populeuse, charriant des bandes d'ouvriers regagnant leurs demeures.

- Les jours comme ceux-ci, dis, Jean, me rappellent toujours un étrange souvenir. Quand je perds courage je songe à cette aventure peu joyeuse, dont je vais te parler, et cela fait passer mon spleen, ainsi que par enchantement. Tu te rappelles que je travaillai durant quelques mois à Anvers, dans une petite imprimerie de Borgerhout. Je faisais dix heures pour cent sous; et le travail? Quel abrutissement! Enfin, c'étaient les mauvaises années, l'expérience grâce à laquelle nous avons dans le sang des graines de feu communiquant aux enfants du peuple l'énergie qui les élève au-dessus des fils de la bourgeoisie ordinaire!
- Je travaillais donc, le cœur peiné, torturé pour ainsi dire. J'avais trouvé en plein faubourg, chez de petites gens, très braves et très pauvres, une pension modeste.

Dans ma chambrette, le soir après souper, je dessinais; quelle consolation divine! C'est d'alors que datent les albums que je te montrai souvent et qui me sont des reliques bourrées de remembrances et de mélancolies heureusement lointaines mais que parfois encore je savoure jalousement dans ma solitude. Tel raccourci me rappelle des moments de désespoir intense; cette étude de tronc crispé fut faite une nuit de cauchemar; une figure calme me rappelait le faubourg, les gens de ma rue, mes camarades, les ouvriers insouciants. Et la face ravagée, horrible, que tu possèdes chez toi, elle sortit de mon crayon un soir de suprême abattement.

Elle ne me souriait pas beaucoup la vie à cette époque et mes jours voyaient rarement le soleil....

Régulièrement je payais mes hôtes, c'était un de mes meilleurs moments, le samedi de la quinzaine, où je leur apportais l'argent de ma pension. Ces vieux n'étaient pas rapaces; de la petite maison qu'ils louaient au trimestre ils en cédaient deux ou trois pièces à de jeunes ouvriers de mon âge. C'était leur seul moyen d'existence. J'appris même qu'ils avaient fait des démarches pour entrer dans un hospice de la ville, mais n'y parvenant pas ils s'étaient résignés à ouvrir cette pension, aidés d'une nièce pauvre et orpheline qui préparait notre nourriture.

Je me consolais donc un peu parmi ces braves gens. Je liai connaissance avec mes deux compagnons; l'un était mécanicien à l'arsenal; il me racontait son travail. Il m'expliquait cela avec feu; et l'émotion emplissait mon cœur en écoutant ce vaillant me parler de son métier comme d'une idole. Il taraudait durant des heures, confectionnait des pièces délicates, limées d'abord, fignolées religieusement, ciselées parfois. Puis il ajustait les morceaux, s'émerveillait de la pièce terminée, fonctionnant à ravir et blanche et aussi belle qu'un bijou d'argent. On eût dit que les objets de fer possédaient à ses yeux une

vie réelle et lorsqu'il m'initiait au fonctionnement d'une grande machine, d'un appareil curieux, il me communiquait une sensation d'art véritable ; oui, Jean, ce modeste exaltait son métier avec tant de chaleur et de générosité que je l'admirais autant qu'un maître, autant qu'un artiste profond donnant à la couleur ou à l'argile la vibration des nerfs et des muscles.

L'autre travaillait chez un entrepreneur; il taillait la pierre. De son ciseau sortaient des chapitaux, des consoles de balcons, des moulures de facades de peu de style. besogne machinale dont il ne me parlait que rarement. Il tenait le mécanicien en une estime aussi grande que la mienne et cette sympathie réciproque nous réunit tous trois ainsi que de vieux amis.

l'étais là depuis trois mois. Un samedi soir, vers la fin de décembre, mon patron me prévient qu'il ne pourra me payer mon salaire que dans le courant de la semaine suivante. Les encaissements prévus ne se sont pas effectués et de fortes échéances lui ont ravi tout son avoir. J'écoutai ces paroles sans rien répondre, d'une façon insouciante, mais en moi-même profondément inquiet.

Oue faire? Il ne me restait que quelques sous! Pas moyen de m'acquitter envers les pauvres vieux qui attendaient, avec impatience peut-être, leur salaire bien mérité. Où aller dormir ? Je ne voulais pas réintégrer ma pension, je n'aurais point eu la volonté de dire à mes hôtes que je n'avais point d'argent et que je solderais ma

note plus tard, dans quelques jours....

11 était huit heures du soir. Je sortis de la ville, je passai les remparts et m'engageai sur la route de Malines, me dirigeant vers Bruxelles. Au moyen de la monnaie que je possédais encore j'achetai un pain que je dévorai en marchant, car depuis midi je n'avais point pris de nourriture. La nuit était noire, lugubre ; point d'étoiles, parfois un réverbère rachitique sur le territoire d'un village voisin enfonçait un éclat lumineux dans les ténèbres. La neige tombait en gros flocons et étendait sur le sol un épais tapis d'hermine sur lequel s'amortissait le bruit de mes gros souliers. Je frissonnais sous ma veste de velours, dont je levai le col pour empêcher le froid de me caresser trop cruellement la nuque et le cou. Si encore j'eusse possédé un bon paletot ou un grand manteau, dans les plis duquel je me serais emmitouflé!...

Cette nuit! Ce que j'y ai songé souvent,ce qu'elle fut terrible! Elle est l'hiver de ma vie, la saison la plus inclémente de mon existence pourtant si difficile.

Les deux premières heures de la route furent les moins dures. Je me faisais illusion, je semblais me moquer du gel, me disant qu'en marchant vite je me soustrairais certainement au froid intense. Et puis je songeai à Bruxelles, aux miens, à toi, à tous ceux que j'aimais et même à ceux que je n'aimais plus, car tu ne pourrais croire, Jean, combien la distance rend indulgent et change la rancune parfois même en regret!

« Demain matin je les reverrai, je les embrasserai après des mois d'absence, et sur leurs lèvres je trouverai l'oubli de tous mes maux; près d'eux s'évanouiront bien vite les souvenirs de ce voyage nocturne, à travers la nature blanche de neige ». Cette phrase, en lettres vibrantes, se dessinait dans mon cerveau et chaque mot que j'en répétais stimulait ma volonté.

Mais bientôt vint la fatigue; la peur même s'emparait de moi sur cette chaussée infernale. Et je craignais de me perdre, de prendre un chemin contraire, de prolonger de plusieurs heures encore ma solitude et mon absence, làbas. Et plus je marchais, plus la chaussée paraissait longue, infinie. Enfin je traversai Malines vers une heure du matin; elle sommeillait; seuls quelques bruits de sifflets venant de la gare, le grondement des wagons tamponnés par une locomotive de manœuvres, le coup sec et

unique de plusieurs cloches, brisaient le calme de la vallée de la Dyle. Puis ce fut Vilvorde, rigide dans l'ombre, sans vie, plus immobile qu'un sarcophage, chaque maison bien close recélant ses âmes endormies, comme les antiques momies serraient les feuilles jaunies du papyrus de leur Livre des Morts.

J'étais si faible que j'eus un instant l'envie de sonner à une porte, la première venue, et d'y demander asile. Mais non, va toujours, me disait la voix de mon âme; sois le plus tôt possible au milieu des tiens, leurs embrassements te réchaufferont le cœur. Et j'allai, sans cesse, pris d'idées folles. Je suivais la rive droite du canal, la même dont nous avons fait une partie aujourd'hui. La glace couverte de neige se confondait avec les berges et les campagnes environnantes; tout contractait des tons fantastiques, un blanc gris et livide qui s'endeuillait dans les distances et devenait plus loin d'un noir opaque, menaçant.

Il était huit heures du matin lorsque j'arrivai à Bruxelles. J'étais gelé à demi, j'avais les mains engourdies, les oreilles en feu. On éteignait les réverbères et le jour se levait, un jour triste d'hiver, un de ces matins brumeux qui font naître dans les cerveaux des ouvriers, regagnant les usines, des envies de suicide. Rien ne me semble plus douloureux qu'une aurore hivernale, on dirait que la nature a peine à se défaire d'un voile de deuil; et le soleil enchasse dans le ciel morose des rayons fades, paresseux et presque pitoyables!....

Mon cœur n'à jamais tant battu qu'au moment où je grimpai les deux étages qui me séparaient de mes parents et de mon frère. Je les embrassai follement en versant des larmes douces et consolantes. On eût dit que je revenais d'un long voyage et que je revoyais les miens après avoir subi longtemps l'illusion de leur mort. Et mon frère Liévin! Je m'amusai avec lui tout le jour, prenant part à ses jeux naïfs de gamin et le faisant rire aux éclats....

Puis, le soir, je sortis, réconforté, sain, aucunement malade, et.... je passai la soirée en ta compagnie, une soirée charmante durant laquelle nous causâmes de tout et échangeâmes des idées que je n'ai pas oubliées tant j'avais l'esprit lucide!

Demane s'arrêta net en entendant ces dernières paroles; il était très pâle et serrait fièvreusement les mains de Royvèle.

- Comment, et tu ne me dis rien de tout ceci, tu ne confias pas à ton plus sincère ami toutes tes souffrances pour qu'il te consolât par ses paroles d'affection et de courage? Royvèle!
- Ne m'en veux pas, Jean, j'aurai oublié cette histoire, sans doute.... Crois-tu que je songeai encore aux péripéties de mon étrange voyage, en me trouvant en ta compagnie? Mais non; ou peut-être aussi étais-je momentanément jaloux de cette nuit fantastique, je la conservais probablement comme un rare trésor en mon cœur, craignant de la déflorer et de la dépouiller de son vêtement mystérieux en la suggérant à autrui. Les artistes, tu le sais fort bien, Jean, sont des êtres équivoques, invertis; leur vie est le paradoxe des autres vies, ils existent de par l'antithèse des choses coutumières. Tu ne l'ignores point, donc tu ne me garderas point rancune et tu me pardonneras de t'avoir caché des peines qui, t'étant racontées, eussent certainement contracté une ineffable douceur.

Le poëte ne répondit rien, mais son œil devint humide. Ils reprirent leur chemin; aux Quatre-Vents Royvèle s'arrêta de nouveau.

— Mon cher Jean, dit-il, d'une voix affectueuse, à jeudi. Et je compte te retrouver entièrement remis, défait définitivement de ton bobo passager

A propos, le peintre Blavère, l'ami de Desrues, que tu

as vu parfois à la Mandragore, pend la crémaillère dans quinze jours, pour inaugurer son nouvel atelier. J'espère que tu seras des nôtres? Ça promet d'être drôle; nous serons une dizaine, et puis nous aurons Robreccha et Alice de la Serpette.... Robreccha la jolie juive italienne...

- Je t'attendrai de bonne heure, cher Toné.

Dès qu'il se trouva seul, la gaieté apparente de Royvèle tomba comme un voile ouvert soudain devant un cadavre.

— Il est bien atteint! songeait-il? Mais quelle serait bien la cause de sa maladie? Le mal l'a pris après la mort de son frère, vers la fin de l'été. Le chagrin peut-être d'avoir perdu un être chéri? Mais ce serait une tristesse calme, reposée, tandis qu'à présent je lis dans ses yeux un souci continu; son esprit semble en proie à d'extraordinaires préoccupations; je reconnais ces symptômes dans son regard pâle, sans volonté... J'ai bien fait de le distraire un peu. En pensant à ce que je lui ai conté tantôt, sa mélancolie disparaîtra devant l'évidence des douleurs de toutes les âmes. Rien ne console mieux que le désespoir partagé, surtout chez le penseur! Quel brave et noble cœur que ce Jean! Et combien généreuse est son âme!....

III.

Demane arriva vers deux heures; Blavère et Desrues se trouvaient seuls dans l'atelier.

— Ah! le revenant! s'écria le premier, en apercevant le poëte.

Tout le monde sera agréablement surpris de te revoir. Et comment vas-tu ?

— Très bien, mes chers amis. Je suis venu pour m'amuser, pour rire et pour manger, si cela ne vous dérange, mes chers..... Ça vous va-t-il?

— Nous en sommes ravis. Sapristi, tu nous parles de manger avec tant d'envie que tu nous donnes un appétit féroce... Et tu apportes quoi? Ce paquet, si joliment ficelé, qu'on dirait qu'il sort d'un grand magasin?...

— Un jambon fumé déniché dans la cheminée du baes Van Daelen; et une bonne vieille bouteille, un champagne que j'ai apporté avec un soin religieux et qui vous semblera du nectar, malgré son voyage dangereux...

 Vive Demane! cria le peintre, en caressant la bosse de Desrues de sa main droite.

— Tu sais, Jean, continua-t-il, qu'il n'a rien apporté, lui. Il consent à ce qu'on lui coupe sa bosse! Il paraît que c'est un met excellent. Un de mes oncles mangea un jour, dans les prairies de l'Arkansas, des bosses de buffles et de bisons cuîtes dans de la cendre. Il les avait trouvées tellement savoureuses qu'en nous racontant son repas il nous mettait vraiment l'eau à la bouche. Et je crois que du Desrues ne doit pas être moins bon!... Peut-être un peu plus dur! sans cela:..

Tous trois se mirent à rire très haut. Le bruit qu'ils faisaient les empêcha d'entendre entrer Royvèle. Le sculpteur immobile sur le seuil les regardait se tenir les côtes; en apercevant le poëte il parut un peu étonné; il avait espéré qu'il ne viendrait pas. Il sourit et s'avança vers ses amis, après avoir déposé son écot sur la tablette d'un grand chevalet.

— Vous commencez bien, vous autres, on vous entend rire jusqu'en bas, jusque dans la rue! Ils ne se plaindront pas d'une réception froide, les camarades; votre mine réjouie suffit à dérider le plus grincheux personnage.

Le sculpteur leur tourna le dos et, tirant des poches de son paletot un chapelet de boudins noirs et blancs, il les suspendit en guirlandes entre les statues du Narcisse et de la Vénus de Milo.

Tous le regardaient faire, curieusement. Tout à coup

Desrues s'empara d'un saucisson et en orna adroitement la Volupté, une grande figure que Royvèle avait exécutée jadis et dont Blavère possédait l'unique épreuve. Et en voyant la femme de plâtre entièrement nue, si étrangement affublée, la joie des quatre artistes devint débordante.

Taupère, Vanrose et Carl Morian arrivèrent vers trois heures. Le critique amenait deux jeunes femmes dont il avait fait la connaissance le matin même, alors qu'il faisait ses emplettes en ville; il les avait invitées tout de suite à être de la fête, se disant qu'il n'y a jamais trop de femmes autour d'une table d'artiste!... Et elles avaient accepté sans avoir fait beaucoup de manières.

En les présentant, Vanrose s'aperçut qu'il ne savait même pas leur nom, et il dut le leur demander en s'excusant dene pas l'avoir fait plus tôt... L'une s'appelait Fatma l'autre Eugénie; la première était noire, la seconde blonde. Toutes deux étaient charmantes, montrant, derrière leur voilette, des frimousses un peu chiffonnées, mais éveillées et folles.

On fut tout de suite camarades. Et tandis que les nouvelles venues examinaient attentivement l'atelier, marchant devant les murs le nez levé, les yeux collés aux panneaux et aux esquisses, riant dans leur mouchoir en découvrant des dessins curieux et suggestifs, les amis dressaient la table, faite d'un grand châssis posé sur deux tréteaux qui arrivaient à la hauteur des genoux. On l'installa devant le canapé et tout autour les artistes mirent des sièges disparates, des chaises de chêne ancien, des pliants, des tabourets, des coussins.

— Il est trois heures et quart et Robreccha et Alice ne sont pas encore ici! s'écria tout à coup Royvèle, en tirant sa montre. Est-ce qu'elles nous joueraient un tour? Ça ne serait pas drôle!... Viens, Vanrose, nous irons les prendre en fiacre, c'est à dix minutes à peine d'ici... Une demi-heure après les camarades revenaient avec les deux femmes qui entrèrent dans l'atelier en soufflant et en ôtant de grand boas blancs qu'elles avaient enroulés plusieurs fois autour de leur cou.

— Sapristi! comme c'est haut! s'écria Robreccha, une forte femme d'un joli type de juive italienne, aux grands yeux noirs et amoureux qui brillaient sous les bords d'un immense chapeau garni de plumes d'autruche...

— Tu es bien difficile, répondit sa compagne, une belle fille de dix-huit ans aux cheveux blonds ramenés sur la nuque en un gros chignon dont sortaient des mêches bouclées; on dirait que tu as toujours habité un palais. Te faudrait-il un ascenseur pour gravir ces trois malheureux étages!... Pauvre Robreccha! Tu ne parlerais pas ainsi si tu avais eu à monter, comme moi, durant plusieurs années, les quatre-vingts marches qui me séparaient de ma mansarde... Et puis, puisque nous y sommes n'en parlons plus...

— Oui, nous y sommes, et cela n'a pas été sans peine, continua la belle juive. C'est un grand honneur, messieurs les artistes, que nous vous faisons en venant ici, sans que vous vous en doutiez... Fermer mon café un dimanche, dans l'après midi, alors que les clients viennent nombreux!... C'est bon pour me mettre tout à fait dedans, mes très chers...

mes tres chers...

Et elle saluait en riant, débarrassée maintenant de son grand chapeau, et en montrant un visage d'une ligne merveilleuse.

— Et puis, ajouta Alice, nous pouvons bien rire un peu, n'est-ce pas? Cela ne nous arrive pas si souvent. Tou-jours enfermées dans cette boîte! nous amusant parfois mais ennuyées la plupart du temps par de sales gommeux qui viennent boire pour six sous et nous regarder pendant deux heures, derrière leur verre toujours plein... Vivent la noce et les rapins; même quand ils

n'ont pas de galette!... Mais quelles sont ces demoiselles, fit-elle tout à coup, en apercevant Fatma et Eugénie qui la regardaient en souriant et un peu étonnées, des commensales?... A la bonne heure, nous serons nombreux...

- De petites amies de Vanrose, dit le bossu, en hochant la tête avec malice.
- Toutes les deux, monsieur le critique? demanda la juive, tandis qu'elle frappait sur l'épaule de Vanrose.
- Ce n'est pas trop, il me semble, répondit-il, quand elles sont jolies! Et puis deux, c'est pour être certain qu'il m'en reste au moins une à la fin de la soirée!... Car il y a parmi nous nombre de garçons charmants qui en conquête amoureuse n'ont point de scrupule. Et ils ont rudement raison...
- —Et maintenant, messieurs, hâtons-nous, dit Robreccha, en relevant les manches de sa robe jusqu'au coude. Nous allons préparer la mayonnaise, puisque je vois que vous avez de la salade et du homard; ces demoiselles nettoieront la laitue et la romaine...
- Nous avons un tas de choses à manger, interrompit Taupère; un jambon, un quartier de veau cuit, plusieurs boîtes de sardines, du bœuf d'Amérique sâlé, des douzaines de boudins blancs, un fromage de Hollande, toutes choses froides comme vous voyez, qui, j'espère, ne jetteront pas un froid parmi nous!... Et puis, pour nous réchauffer un peu, nous avons des bouteilles de vin, de rhum, vingt litres de lambic, du champagne, une seule bouteille, de quoi boire chacun un verre... Du moment qu'on en a le goût, ça suffit... Ce ne sera pas un repas de brebis, hein!...

On se mit à table. Le bossu présidait, assis, dans le canapé, entre les deux femmes de la Serpette. Le repas dura deux heures; comme il n'y avait pas de vaisselle, les invités furent obligés de manger tous les plats dans la

même assiette; les couteaux aussi faisaient défaut, et plusieurs commensaux durent se servir de la même lame. Tandis qu'il mangeait, Blavère pinçait les genoux de Robreccha, lui prenant, de temps à autre, un baiser dans la nuque. Royvèle et Demane étaient assis l'un à côté de l'autre sur des coussins, ce qui les faisait paraître très petits. Le poëte mangeait peu et ne buvait pas; il s'amusait beaucoup, prenait surtout plaisir à observer Desrues déjà un peu ivre et dout les yeux voluptueux caressaient la poitrine d'Alice, tandis qu'il lui serrait la taille drôlement, avec gaucherie.

— Les pots sont vides, s'écria soudain Blavère, en machant une dernière feuille de salade, et les bouteilles aussi! Buyons du rhum...

Et il emplit, à moitié, les verres à bière et but à la santé des jolies filles en trinquant avec Robreccha. Tout le monde se leva, et ce ne furent, durant quelques minutes, que tintements de pintes et souhaits joyeux entre deux strophes de chansons légères.

Taupère avait versé, dans une casserole placée sur le poële de fonte, une cruche de lait dans laquelle il venait de jeter trois kilos de chocolat. Et il tournait dans le vase le manche d'un gros pinceau tout en crochetant dans le foyer. Et de la grille sortait un secteur de lumière qui éclairait étrangement la chambre plongée dans une demi-obscurité.

- Je n'en peux plus, dit Robreccha d'une voix fatiguée et en soulevant Desrues dans ses bras.
- Et moi non plus, dit à son tour Alice, j'ai la migraine de boire toutes ces choses!
- Et nous, murmurèrent les deux autres petites femmes, très doucement; notre tête est lourde comme du plomb. Mon Dieu, nous n'avons jamais bu tant que ça...
- C'est pas fini, cria Vanrose, qui allumait une grande lampe de cuivre, vous oubliez le chocolat...

- Tu deviens fou, dit Robreccha en le poussant, c'est pour nous étouffer...
- Ah! mes amis, le vin est tiré... ou plutôt le chocolat est fait, il faut le boire...

Les femmes et les artistes se rassirent et Taupère apporta au milieu de la table, le bol fumant d'où s'exhalait une agréable odeur.

- Et maintenant, reprit Blavère, en s'adressant à la juive, tu vas nous danser ton pas fayori. Et sans pudeur, hein! nous sommes en famille...
- Ah! vous devenez fous; jamais! au grand jamais! Mais je ne pourrai plus tenir sur mes jambes. Je suis grise et ce sont mes pensées qui dansent leur pas favori.....
- Allons Robreccha! cria tout le monde, il le faut, ou nous t'en voudrons...
- Eh bien! puisque vous le voulez, reprit la jolie juive, après avoir vidé une seconde tasse de chocolat, je me soumets; mais si je chancelle soutenez-moi, n'est-ce pas ?...

Elle se retira dans le cabinet voisin et reparut au bout de quelques minutes, entièrement nue, les cheveux défaits, le cou enveloppé dans un double collier de grosses perles blanches.

Les artistes battirent des mains et applaudirent. Les annies de Vanrose ouvrirent leurs yeux, extraordinairement étonnées. Et le beau corps, d'une ligne très pure, aux sein droits, de la juive, que la lueur de la lampe dorait, commença à se mouvoir avec grâce. Ce fut d'abord un pas lent, régulier, qui devint plus rapide et qui suivait comme la cadence d'une musique hiératique invisible. Puis les évolutions de la danseuse se compliquèrent et ses pieds mignons tracèrent sur le tapis de l'atelier d'étranges arabesques qui se confondaient avec fantaisie. Et les hanches de la belle fille se balançaient élégamment; les épaules et

le dos décrivaient des lignes d'un charme indicible. Robreccha tourna tout à coup avec une frénésie voluptueuse, leva les bras en souriant et s'arrêta net devant la table en envoyant un baiser du bout de ses doigts roses.

Juste à ce moment un rire sonore et sourd sortit du cabinet et Desrues apparut devant la tenture dans un accoutrement bizarre. Il avait pour tout vêtement un léger jupon de gaze bleue qui semblait soutenir sur leurs plis rigides et tuyautés sa bosse et sa poitrine proéminente. Il était affreux ainsi; sa grosse tête semblait trop lourde pour ses épaules chétives et les muscles de ses bras dessinaient des reliefs repoussants qui, aux biceps, formaient des bourrelets se confondant avec la masse ravinée des pectoraux. Les jambes du bossu étaient horriblement maigres; les genoux formaient comme des nœuds étranges et repoussants et les pieds très grands se terminaient en orteils serrés et ramenés les uns sur les autres.

- Vive Quasimodo! cria Taupère.
- Vive Yago! répondit le bossu, en se frottant les cuisses et en regardant Alice dans le blanc des yeux.

En voyant apparaître Desrues, Eugénie et Fatma s'étaient levées indignées.

— Cela est vilain, dit nerveusement la première, en regardant tour à tour les artistes. Je ne reste pas plus longtemps ici... Ce n'est pas la place d'une fille honnête.....

Et elle prit son chapeau, mit son paletot et gagna la porte, tandis que Blavère empêchait Fatma de s'en aller aussi.

— Mais, mademoiselle, dittranquillement Carl Morian, saisissant la main qui allait tourner la clef, restez donc...

N'êtes-vous pas venue pour vous amuser et pour vous moquer de tout?..

— Non, monsieur, je m'en vais ; et si mon amie ne m'accompagne pas je m'en irai quand même. Et d'un geste bruque elle ouvrit la porte, se jeta dans le couloir et gagna l'escalier en protestant encore.

— Elle est bonne celle-là, dit Blavère en riant. Tu ne vas pas faire la même chose toi, n'est-ce pas, Fatma chérie? D'ailleurs, tu n'as pas besoin de ta camarade, hein! si elle est bégueule ce n'est pas de sa faute...

Et il la prenait dans ses bras, l'embrassait dans les cheveux, la pressait sur son cœur en lui parlant à l'oreille.

- Que va dire ma mère! répondit doucement la jeune fille, en apprenant ceci; car Eugénie ira tout lui dire...
- Ta mère, ta mère, prononça Desrues, est-ce que tu ne te moques pas de ce qu'elle pourrait penser. Dieu sait ce qu'elle faisait quand elle avait ton âge; elle n'ira pas le chanter sur les toits... Et puis, la vertu, ça n'existe pas, c'est une chimère...
- La vertu est morte, dit Robreccha, les bonnes filles l'on tuée!

Et prenant le bossu par les bras elle se mit à danser avec lui une bizarre figure de quadrille que tout le monde contempla en se tordant. Et les jambes de Desrues se démenaient fantastiquement et il paraissait, sous sa peau velue, un vilain singe dont se fût joué une divinité antique.

— J'ai aussi été vertueuse, dit soudain la juive, en s'arrêtant près de Fatma, mais ça n'a pas duré longtemps...

Elle s'interrompit pour passer sa chemise et remettre ses vêtements que Vanrose avait été chercher dans le cabinet. Quand elle se fut rhabillée tout le monde s'assit de nouveau et Robreccha continua son histoire.

— J'avais seize ans et je n'avais jamais aimé; ce qui est assez rare pour nous autres italiennes dont le sang parle de si bonne heure... Mon père était un riche propriétaire habitant au bout d'un petit village de la Lombardie. J'avais été élevée d'une façon très sévère, ne sortant qu'ac-

compagnée de ma gouvernante, une vieille dévote des environs de Naples qui me parlait tout le temps de golfes bleus et de la Madone de Pompéi.....

Un jour que nous revenions, vers le crépuscule, nous croisâmes à une demi-heure de la maison paternelle, un jeune paysan, à cheval, dont la beauté me frappa à tel point que je me retournai maintes fois pour le regarder encore. Il avait de grands yeux pleins de mystère, une bouche rouge et voluptueuse, des cheveux de jais qui formaient avec son visage bruni par le soleil une délicate et chaude harmonie. Je songeai à lui toute la nuit et le lendemain je priai ma gouvernante de refaire la même promenade que la veille. Vers le crépuscule je le revis... et il parut avoir deviné ce qui se passait dans mon cœur, car il me regarda avec une sorte de dévotion qui me remua... « Oh, le beau garçon! » Cette exclamation sortit involontairement de mes lèvres en rentrant chez moi. Ma gouvernante me regarda étonnée.« De qui parles-tu, Robreccha? fit-elle; de ce paysan que nous avons rencontré parfois, le valet du meunier, il servo del mulinaro du village voisin? Tu perds la tête n'est-ce pas!... » Oh oui! que je perdais la tête et je la perdis davantage... Un matin je m'étais rendue seule à l'église, ce qui m'arrivait rarement; la vieille servante se trouvait auprès de ma mère malade et n'avait pu m'accompagner.

Il était près de huit heures lorsque je sortis de l'église et que je m'engageai sur la route qui traverse le village. A un carrefour ombreux je m'arrêtai émue; celui que j'aimais arrivait vers moi; il marchait à côté de son cheval chargé de deux sacs de farine. Il sourit en me voyant et s'arrêta pour me souhaiter le bonjour. Il buon giorno, signorita, dit-il d'une voix enchanteresse comme une céleste musique. Moi, d'habitude si timide, je le regardais fixement, avec une sorte d'ivresse, Je croyais rêver et je lui dis: « Ce soir, à dix heures, la première fenêtre à

l'étage, du côté opposé à la grand'route, sera éclairée... Vous viendrez, car je veux vous voir... » Je m'enfuis. Le soir il vint; j'ouvris doucement ma fenêtre et je l'aperçus à deux mètres sous moi, adossé au tronc d'un arbre et me contemplant. La lune était claire et les yeux de mon aimé scintillaient comme des étoiles.

Nous causâmes durant une heure, tous deux tremblants et inquiets. Il me dit qu'il était venu à cheval, le moulin étant séparé de notre demeure de plus de deux lieues. Oh! combien je l'adorai quand il me dit cela!... Il avait pu faire sortir le cheval sans éveiller les soupçons du meunier, et, avant d'entrer au village, il avait attaché la jument à un piquet derrière une vigne.....

Il vint chaque soirdurant des mois. Il s'approchait doucement avec son coursier docile jusque sous ma fenêtre pour pouvoir m'embrasser en se mettant debout sur sa selle et me serrer la taille durant une seconde.

Ma passion devint tellement forte que j'ouvris mon cœur à mon père. Il m'écouta froidement; à la fin de mon récit il me regarda courroucé et m'ordonna de ne plus songer au valet du meunier, si je ne voulais pas être conduite, jusqu'à ma majorité, auprès d'une vieille tante habitant la Sicile. Je ne versai pas une larme, mais mon cœur battait à se rompre. Le soir Jiacomino — c'était le nom de celui que j'aimais — me souleva hors de ma fenêtre et me prit dans ses bras pour me déposer tendrement sur le sol. Nous nous promenâmes jusqu'à minuit, nous embrasant avec ivresse, ne brisant pas une seconde nos douces étreintes. Mais mon sang devenait comme de la lave en fusion. Les baisers de Jiacomino ravissaient tout mon être et me transportaient dans un monde de jouissances inconnues.

Pendant un mois nous renouvelâmes nos promenades nocturnes, et chaque vesprée laissait en mon âme un charme plus grand et plus étrange. Un soir nous revenions par la grand'route, les mains unies; j'étais très fatiguée et mon cœur était plein d'un trouble indéfini. Nous nous assîmes sur les marches de la petite église, dans l'ombre du portail, que la lune projetait sur le parvis. Nous nous étreignîmes longuement et nos lèvres s'unirent en une communion où tout mon être sembla nager dans un lac de félicités suprêmes et absolues. J'étais à lui... et je pantelais de bonheur dans ses bras tremblants...

Notre jouissance se renouvela chaque jour et notre amour devint tellement grand que, avant l'hiver, pour éviter la sépartion qu'amènerait fatalement la saison inclémente, nous nous enfuîmes tous deux, emportant pour toute fortune quelques bijoux d'or qu'on m'avait donnés le jour de ma première communion et deux ou trois cents lires que Jiacomino avait épargnés.

Nous débarquâmes ici. Nous avons demeuré deux ans ensemble; mais au fur et à mesure que passaient les mois, il me semblait que mon amant ne m'adorait plus tant; j'en fus cruellement atteinte et je crus mourir.

Un jour quelqu'un m'avertit qu'il avait une autre maîtresse que moi, qu'il me trompait... Mon désespoir fut incomparable... Oh! ce que j'ai souffert durant ces heures tragiques... Mais enfin je n'en suis pas morte!... Je me préparai à le tuer dès son retour, profondément outragée... Mais il ne revint pas de la nuit. Avant sept heures j'avais quitté notre logis commun disant adieu à tous mes souvenirs et à tout ce que j'avais passionnément chéri.

Le lendemain je servais dans un petit café des bocks à six sous et je dégustais des verres avec les clients sans aucune timidité et sans aucune pudeur. J'avais aimé, j'avais aimé une seule fois et je ne devais plus aimer. Autant devenir autre, tout de suite, et oublier le passé merveilleux et enchanteur...

Il y a trois ans j'ai ouvert une maison à mon tour et j'ai

pris comme enseigne à la Serpette, pour prouver que l'amour n'a besoin que d'un accroc léger pour disparaître ou mourir.

Et à présent nous rigolons, nous buvons, nous faisons la noce; on m'aime bien parce que tout le monde me trouve belle mais je n'aime personne. Et si je donne parfois mon corps je ne donne ni ne donnerai plus jamais mon cœur.

Les artistes applaudirent et tous voulurent enbrasser la conteuse.

- C'est une bien triste histoire, ma chère Robreccha, dit Jean Demane, en sortant de sa rêverie; et si vous m'autorisez à l'utiliser, je crois que j'en ferai un beau conte. Vraiment, je vous plains, car vous avez dû bien souffrir. En vous remémorant ces jours de délices partagées, que vous croyez avoir effacés par l'insouciance de votre vie actuelle, malgré tout, vous devez souvent regretter ces années charmantes et vos paupières se mouillent inopinément, sans doute, tandis que vous êtes en joyeuse compagnie, occupée à rire et à chanter...
- Oh!le souvenir accompagne si rarement mes pensées. D'ailleurs, quand je songe à mon passé, il me semble que je me rappelle une histoire navrante de jeune vierge que m'a contée quelqu'un de mon pays, et je n'en ai que très peu de peine... Et puis, ma vie n'est pas la seule de ce genre. N'ai-je pas, à la Serpette, notre amie Alice, qui fut aussi vertueuse; et nos deux âmes blasées ne suffisent-elles pas à nous rendre sceptiques et à voir tout en beau, d'un œil presque indifférent?
- A vous! mademoiselle, dit Royvèle, en s'adressant à la belle blonde; à votre tour de nous conter vos plaisirs et vos désillusions...
- Oh! moi, répondit-elle, mon histoire n'est pas longue, et elle est aussi moins charmante que celle de Robreccha. J'étais une très pauvre fille, et en sortant, à

quatorze ans, de l'école, mes parents, qui habitaient une petite ville de l'est-brabançon, me placèrent dans une maison de commerce. J'aimais le travail et je m'y appliquais tant qu'à l'âge de dix-huit ans j'étais la première demoiselle du magasin et dirigeais l'établissement. J'avais fait la connaissance d'un jeune homme de la ville, appartenant à une famille très considérée. Nous nous aimâmes bientôt et nous nous promîmes de n'être que l'un à l'autre. Il s'appelait Emile et nous sortions tous les quinze jours, alors que mon maître m'autorisait à prendre un congé de quelques heures, durant l'après-dîner.

Oh! comme je l'adorais; et combien de fois ne lui ai-je pas dit tout ce que murmurait mon cœur! Mais il dut partir après la fin de ses études et mon désespoir ne connut point de bornes. Il fallait nous séparer. Il accompagnait en Asie un riche seigneur qui l'avait pris pour secrétaire. Leur voyage serait de deux ans, et au retour d'Emile nous nous marierions...

Toutes les semaines je recevais de mon fiancé une lettre brûlante que je relisais sans cesse et que je pressais sur mon cœur en m'endormant, comme pour enfoncer dans ma chair les choses amoureuses qu'il me disait. Et je répondais par des missives non moins passionnées, où je mettais tout ce que je rêvais et où je lui parlais de l'avenir en comptant les mois qui nous séparaient encore...

Un soir mon maître me retint la dernière; les autres demoiselles avaient gagné, une à une, leur modeste mansarde et dormaient déjà. La semaine avait été dure, nous avions fait l'inventaire annuel des marchandises en magasin.

— Mademoiselle Alice, dit le patron, en me regardant d'une façon souriante, je veux récompenser vos bons services et votre dévouement. A partir du mois prochain je doublerai vos gages et en attendant je vous offre une bonne bouteille que nous boirons ensemble pour ne pas faire de jalouses...

Je n'osai refuser, surtout qu'il avait toujours été très bon à mon égard. Je le suivis dans son cabinet et je m'assis, sans mot dire, sur une chaise, devant le guéridon. Il déboucha une bouteille de vin et emplit deux verres. Je vidai le mien timidement après avoir trinqué. Mon patron emplit de nouveau nos verres. Je le regardai, un peu inquiète.

- Oh! non, monsieur, vous êtes trop aimable...
- On ne l'est jamais trop avec une charmante demoiselle comme vous!

Et il riait étrangement et ses yeux brillaient si fort que j'eus tout à coup une crainte indéfinie. Et comme subjuguée par ce regard, qui m'enivrait plus que la liqueur rouge, je vidai un second verre, un troisième, un quatrième... Mes pensées étaient comme endolories; je me vis soudain assise sur un canapé et mon patron me serrait la taille en m'embrassant sur la bouche.

- Monsieur! que faites-vous là! Oh, cela n'est pas bien! non c'est indigne!
- Chère Alice, dit-il lentement, sans me quitter des yeux et serrant ma taille de plus en plus fort pour m'empêcher de partir, je t'adore depuis si longtemps et je n'ai jamais osé te le dire. Est-ce donc un crime que d'avouer son amour à celle qui l'a fait naître? Non n'est-ce pas, et tu m'aimeras aussi...

J'étais comme folle. Mes membres tremblaient, fiévreux, et aucune parole ne sortait de mes lèvres. Et l'ivresse assaillait mon cerveau et rendait toute révolte impossible. Je pleurai de rage en songeant à Emile, je versai des larmes de douleur que mon maître buvait sur mon visage et qui paraissaient éveiller davantage sa luxure. J'étais sans force, anéantie, perdue. Il n'eut qu'à m'étreindre et à me prendre....

Ce fut la seule fois que je lui appartins. Une haine profonde pour ce misérable entra désormais en mon cœur; et pourtant je dus rester à ses côtés, le servir, écouter ses ordres, car je devais vivre et cacher ma faute. Mais mon désespoir ne connut plus de limites lorsque, au bout de quelques semaines, je m'aperçus que j'étais enceinte... Que faire mon Dieu, que devenir! Je fis part à mon séducteur de ma situation cruelle. Il ne broncha pas et n'eut même pas un mot de consolation.

— Ma pauvre fille, il n'y a qu'une seule chose à faire, c'est de rester ici aussi longtemps que votre grossesse ne sera pas visible. Vous irez passer les derniers mois chez une sage-femme que je paierai et où vous accoucherez. Vos parents n'en sauront rien, vos amies du magasin non plus, et vous reviendrez ici comme si de rien n'était...

Et il eut l'audace de m'embrasser ironiquement dans les

cheveux et de me prendre la taille.

Deux mois après je devins la pensionnaire d'une sagefemme d'un faubourg éloigné. J'y fus tranquille, presque heureuse, en songeant qu'Emile ignorerait toujours ma faute et que je l'oublierais moi-même en le vénérant et en pleurant parfois seule. Mais cet enfant qui allait venir ?... Comment le lui cacher ?... Oh! alors la douleur m'étreignait de nouveau et j'enfonçais mes ongles dans ma chair. Oh! j'ai souffert durant ces mois de deuil. Mon séducteur ne donnait pas de ses nouvelles, il ne m'avait même pas envoyé l'argent de mes deux derniers mois, cet argent dont j'avais tant besoin pour acheter la layette de mon bébé... Mon hôtesse se rendit chez mon maître pour lui rappeler sa promesse. On lui répondit qu'il était en voyage et qu'il serait absent de longues semaines...

Je n'entendis plus parler de lui et je ne reçus pas un centime... Et pourtant la sage-femme me garda, m'entoura de soins, fut aussi affectueuse à mon égard qu'envers les autres pensionnaires. Je n'écrivais plus à mon fiancé, je me trouvais indigne d'encore me croire sa promise et d'escompter son amour... J'accouchai d'un enfant mort et je crus mourir moi-même, tant la délivrance fut difficile... Je donnai la layette destinée à mon enfant à une camarade pauvre et je partis en promettant à la sagefemme de m'acquitter envers elle le plus tôt possible.

Comme j'étais jolie il ne me fut pas difficile de me caser dans une petite taverne à la mode. Et depuis lors je m'amuse et je trouve que sur terre il n'y a vraiment que le plaisir qui vaille quelque chose.....

Les artistes applaudirent. Le bossu brandissait dans ses mains deux bouteilles vides dont les dernières gouttes de vin lui coulaient dans les manches comme de minces filets de sang.

- A toi, Fatma! cria tout le monde.
- Mais je n'ai pas d'histoire, moi ! répondit la petite amie de Vanrose.

Et comme tous les égrillards éclataient d'un rire énorme, elle comprit l'équivoque de ses paroles et en rit ellemême.

Puis se reprenant : « Comme vous êtes bêtes !... Que voulez-vous que je vous raconte? »

- Et maintenant, dit tout à coup Desrues, dont la tête allait d'une épaule à l'autre et qui regardait ses amis d'un regard devenu tout à fait vitreux, si nous parlions un peu art?... Ça serait drôle, hein!...
- Ayons surtout soin de nous entretenir d'autre chose, répondit Royvèle, d'une voix décidée. Aujourd'hui l'art est mort, comme la vertu, ainsi que Robreccha le disait il y a une heure. Parler d'art, c'est redevenir triste, et nous ne saurions que faire de la tristesse aujourd'hui!...
- Ah! tu trouves que l'art et la tristesse sont frère et sœur, continua le bossu, en faisant avec ses mains des gestes ridicules dans le vide; je suis toujours gai, moi, je

ne songe jamais à autre chose qu'à la bonne vie et à la joie, et je fais pourtant de l'art...

- De l'art! de l'art! cria Vanrose; peut-être!...

Le bossu le regarda fixement, courroucé.

- Il y a des moments dans l'existence, commença doucement Demane, où l'âme est soudain délirante et blessée, sans motif. Quelle en est la cause? Notre sentiment qui sous l'action de la rêverie, monte, déborde comme une pâte sous l'action de la levure? Ou bien la douleur latente intensifiée par la réflexion et le raisonnement? Dans ces moments on a des tendances à quitter sa toile, son marbre, son manuscrit; à tort cependant, car ce sont les grands moments de création et de travail. Parfois, il est vrai, il faut chercher l'oubli et l'abandon; mais je le fais lorsque je suis le moins triste et que j'ai le moins besoin de gaieté. Les jours d'insouciance sont propices au plaisir, aucun autre...
- Absolument! ajouta Rovvèle. L'artiste est un être essentiellement douloureux, sensitif. Le sentiment est d'ailleurs chez lui le rouage qui fait marcher tout son être. Pourquoi, sinon, ne travaillerait-il pas comme tout le monde, régulièrement, durant des heures fixées d'avance? C'est qu'il a ses périodes, périodes que crée le hasard et qui sont souvent d'une bien longue durée... Aujourd'hui je me suis rendu chez l'ami Prabance, à Jette-St-Pierre. Depuis plusieurs semaines il est inactif, il se trouve dans une de ces saisons de mélancolie noire que tout artiste profond connaît et qui l'affligent de temps à autre et pendant lesquelles la main et le cerveau s'accordent dans une grève qui fait sa colère et son désespoir, ainsi qu'il le dit luimême. Vousvoyez, chez lui la mélancolie abat son énergie, chez d'autres au contraire elle accélère la facilité du travail et décuple la volonté.
- Ils sont tous identiques, les artistes, les créateurs, interrompit Demane ; quoique souvent heureux, contents,

303

imprégnés de tout ce qui est beau et remarquable, ils traversent des semaines, des mois d'abattement intense que rien n'explique, que rien ne guérit. C'est la maladie chronique des sens supérieurs.

- Diable! murmura Desrues, en se tournant vers Alice, tantôt il faudra être à moitié mort pour faire quelque chose de bon! Moi j'aime l'art, continua-t-il, d'une voix plus haute, quand il est pour mes yeux ainsi qu'une délicieuse chanson et un brillant soleil; pas de nuages, ni de strophes moroses: l'insouciance en plein! Vous irez loin vous autres avec vos idées bizarres. Je trouve qu'il faut faire de la peinture comme je bois ce lambic, et pas autrement!...
- Comme un menuisier rabote une planche ou un paveur soulève sa demoiselle! dit ironiquement le sculpteur, en fixant ses yeux sur ceux de Demane. Pas de pensée, pas de cœur! Simplement ce qui se reflète dans la prunelle!...
- Messieurs, si nous ne parlions plus de cela! Qu'en pensez-vous? Nous y perdons le peu de latin que nous connaissons. Et ce n'est pas gai, je vous l'assure. Est-ce pour vous chamailler devant nous que vous nous invitez?...
- C'est fini ma chère Robreccha! prononça à haute voix le bossu, en se mettant debout. Habillons-nous et faisons un tour en ville pour finir la soirée à la Serpette, vers les bonnes heures... N'êtes-vous pas de mon avis, camarades?...
- « Oui! oui! » répondirent les artistes avec ensemble. Et tous embrassèrent les femmes sur les joues, dans la nuque, dans les cheveux.

Au bout de cinq minutes ils avaient mis leurs paletots et gagné le palier; Blavère resta le dernier dans l'atelier pour éteindre les lampes et fermer la porte en sortant. Peu d'instants après on entendait les jeunes gens descendre l'escalier avec bruit, en fredonnant des chansons. Vers dix heures, lorsque Jean rentra, les Demane se trouvaient à la cuisine. Une inquiétude constante ne les avait pas quittés depuis l'après-midi.

Le baes calculait, à l'un des bouts de la grande table, le prix de revient d'un chariot que lui avait commandé le fermier Van Daelen, Il comptait très haut : autant de fer plat à six, autant d'acier à treize pour les essieux, puis les cercles pour la bâche, les chaînes des ridelles, des brancards, la cuirasse des roues. De temps à autre il se tapait le front et murmurait quelques mots inintelligibles, puis de nouveau des chiffres s'alignaient sur son livre, ponctués d'échos de voix.

La mère était assise de l'autre côté, la moitié du visage éclairée seulement; le front restait dans l'ombre projetée autour de la pièce par le carton vert de l'abat-jour; elle cousait tandis que Berthille lui lisait un livre.

En entendant ouvrir la porte, l'enfant s'arrêta soudain.

- Voilà Jean! madame Demane, fit-elle, le cœur battant fort et rougissante.

Le père laissa tomber son crayon en machant un dernier chiffre. Sa femme se leva comme un ressort, apaisée tout à coup.

- Eh bien, fils, d'où viens-tu ? fit le baes, si tard !...
- C'est toute une histoire, père! J'ai passé l'après-dîner avec Royvèle et quelques autres camarades, chez le peintre Blavère. Et nous nous sommes promenés un peu vers le crépuscule...

Jean ôta son paletot et s'assit près de sa mère ; il parla très peu de la fête à laquelle il avait assisté.

Il les entretint surtout de la bonne promenade qu'il avait faite en ville.

- Oui, oui, c'est charmant, fit le père, après l'avoir entendu. Mais tu devrais éviter de sortir après le coucher du soleil, en attendant que tu sois entièrement guéri; car l'humidité du soir t'est fatale. Tu sais bien qu'une fois quatre heures l'atmosphère est viciée et qu'il vaut mieux alors se trouver à l'aise, bien à sec sous le manteau d'une cheminée comme la notre où brille et crépite un bon feu !...
- Certainement père, mais nous avons oublié le temps; nous nous amusions si follement chez le peintre Blavère. D'ailleurs, pour une seule fois je n'en souffrirai point; et puis on ne voit pas tous les jours des amis tels que Royvèle!.. Leurs paroles valent pour moi mieux que n'importe quel air, c'est pour mon âme un charme bienfaisant que de causer avec un pareil camarade. Je suis toujours si seul ici...

Et en disant cette dernière phrase il regardait Berthille, pour lire dans son visage, aurait-on dit, le mensonge de ses propres paroles. Et comme si elle eût attendu cette seconde, Berthille leva la tête, ouvrit ses grands yeux veloutés avec une indicible tendresse, en fixant dans les prunelles du poëte des regards pleins d'une mystérieuse affection. Et Jean fut obligé de s'assoir comme brisé par le bonheur.

Le baes reprit ses comptes sans un mot. Il aimait trop son enfant pour le contrarier en lui faisant des reproches. Il était malade et le bonhomme l'eût volontiers vu à la maison tout le jour, pour être certain qu'il ne commît point d'imprudence.

Berthille monta bientôt chez ses parents en souhaitant la bonne nuit aux Demane. En passant devant Jean elle arrêta durant une seconde ses yeux sur lui et sourit d'une façon ineffable. Le poëte frissonna; jamais elle ne l'avait regardé avec cette affection, avec cette bonté. Ce fut un éclair, une flamme tout de suite évanouie qui illumina le

cerveau de Jean ainsi que ces langues de feu qu'exhale parfois un âtre à peine éteint et qui scintillent dans l'ombre de la cheminée la durée d'un éclair.

Le poëte lut jusqu'à onze heures. Le cœur lui faisait de nouveau très mal et dans sa gorge montait parfois une toux sèche. Mais il ne voulait point dire ce qu'il ressentait à sa mère. Une sorte de pudeur lui défendait de tout lui confier. Et puis ils ne songeaient pas,les bons vieux, qu'il fût si malade, il ne leur avait jamais dit toute sa douleur, il ne leur avait jamais montré les blessures de son âme! A quoi bon leur apprendre toutes ces choses?

La mort de Baltus les avait assez frappés déjà!...

En montant l'escalier, pour regagner sa chambre, une étrange émotion le faisait frissonner.

Il passait devant la chambre de Berthille et comme d'habitude il lui envoyait du bout des doigts un fervent baiser. Il s'aperçut alors que la porte était ouverte, grande ouverte, et que dans la pièce brûlait une lampe mignonne.

Soudain une ombre plaqua la clarté pâle. Jean perçut le bruit faible, extraordinairement amorti, d'un pas; et deux bras tremblants lui entourèrent le cou tandis que près de sa bouche, en un murmure, la voix de Berthille chanta un mot ineffable :

- Jean!
- Berthille!

Leurs lèvres s'unirent et doucement, jouets d'une volonté occulte, éperdus, loin de ce monde, ils entrèrent dans la chambrette de Berthille, sans désunir leurs bouches, comme deux anges qui s'en seraient allés vers le ciel. Ils s'assirent, rapprochés, et restèrent longtemps silencieux.

- Oh! Thillette, comme je t'aime...
- Et tu ne me le disais pas, Jean! Il a fallu que je t'avoue mon amour pour qu'enfin tu m'ouvres ton cœur.

Tu ne devinais donc point combien je te chérissais? Il y a des liens célestes unissant deux êtres qui ne se sont jamais parlé! Rappelle-toi les vers de Heine qu'un jour tu me fis lire; c'est d'alors que j'ai sondé tout le mystère de nos deux âmes. Oh! non, c'eût été trop douloureux de mourir comme les amants de ce poëte, sans s'être étreints, sans s'être rien dit, sans un baiser!... Oh, Jean, il y a longtemps que je cause avec toi; et surtout quand je suis bien seule. Lorsque tu montais, ta voix, ta voix si tendre et si bonne dont le son berce sans cesse mes rêves, me disait des choses si merveilleuses et si douces qu'elles m'arrachaient des larmes; et en devinant ton approche, sans crainte, suivant enfin le chemin que m'indique depuis si longtemps mon cœur, je suis allée vers toi pour subir davantage et plus mélodieuse encore la séduction de tes paroles...

- Tes mots si tendres, ma bien aimée, me consolent et me réconfortent. Tu me reproches de ne pas t'avoir tout dit; mais savais-je que tu étais pour moi autre chose qu'une amie, autre chose que la petite Berthille d'autre fois que je faisais rire et qui rougissait lorsque je l'embrassais sur les joues ?... Je ne t'aurais jamais laissé deviner mon amour, je ne t'aurais jamais dit un mot qui eût trahi ma pensée, ma chère ange, je te vénère trop pour cela. J'eusse préféré vivre dans une troublante illusion, dans la supposition d'une affection partagée, que de savoir que tu ne m'aimais pas, que tu ne m'aimerais jamais; car les amours qui naissent de la pitié sont des martyres et d'éternelles souffrances. Je m'en serais allé, Thillette, avec mon trésor, tout seul vers le pays des rêves et des consolations éternelles. Et dans la mort je t'aurais souri, je t'aurais bénie d'avoir montré à mon cœur les horizons immenses de l'amour et de lui avoir suggéré tout ce qu'il peut posséder d'infinie saveur...

- Pourquoi rouvrir mes blessures en me parlant ainsi?

Désormais nous n'aurons plus de peine, car nous nous aimons tant !... Ce que nous serons heureux ! Comme les heures maintenant s'écouleront vite !... J'ai lu dans ton regard tout le secret de ton sein; tu n'es pas malade, Jean !... Tu doutais de moi et c'est ce qui fit naître ta souffrance... Notre passion sera le réconfort de nos deux êtres timides.

Ne sois plus malade, Jean, car tu sais que nous ne possédons qu'une seule âme. Nos cœurs se confondent dans la même ivresse et unissent leurs battements au rythme de nos pensées.

— J'ai bien souffert, Thillette, depuis des mois. C'est surtout une mélancolie presque incessante qui me surexcite. Il y avait des jours où cela m'abattait tout à fait. Et certaines fois mon esprit tendu extraordinairement ajoutait sa morbidesse à ce fatal état. J'avais alors des conceptions formidables et infernales. Oh! que de noires songeries ont bercé mes sens!...

Hier je n'ai rien fait, rien écrit, mais j'ai pensé sans repos. Je suis resté plus de deux heures sur une page de Balzac et je ne parvenais pas à la tourner; je la lisais sans cesse et je ne la comprenais pas, je ne saisissais ni la signification ni la beauté des phrases. Mais, chose curieuse, j'analysais chaque mot abstraitement, je les disséquais et ils prenaient alors une portée d'une étonnante élévation, entièrement différente de celle que leur destinait l'écrivain.

Et, en se livrant à ce travail fatigant, ma pensée se trouvait à d'incomparables distances, dans une toute autre atmosphère d'idées et de rêves. Tout me paraissait horrible et ténébreux. En ce moment je ressentais un complet dégoût de la vie.

Je suis resté ainsi jusqu'à deux heures, jusqu'à mon coucher, étranger à tout ce qui se passait autour de moi et même étranger à moi-même, séparé complètement de mes propres pensées. Mon être était à mon cerveau ce que la branche est à l'abre duquel on vient de la trancher. Dans tous deux coule la même sève, mais le néant les sépare et en fait deux choses, deux corps distincts.

Et ce mal, cette situation se représente souvent; elle devient pour ainsi dire l'antithèse fatale à mes rares moments de réel bonheur, moments qu'engendre la lecture d'un beau livre ou l'impression d'un séduisant coin de nature.

Quelle en était la cause, Berthille, de cette blessure qui, fermée parfois d'une heure, se rouvrait soudain ?... L'amour! Un amour trop grand et trop accablant pour un être qui n'avait pas d'espoir!

Je croyais oublier, mais chaque fois que je te revoyais, je t'aimais davantage et je me trouvais plus malheureux.

Oh! maintenant je me sens revivre et je recommence à espérer. Les blessures de mon âme se cicatrisent et toutes mes peines défuntes font place à la douceur, à la convalescence....

Demane s'arrêta; un accès de toux le prenait, rougissant ses joues.

- Oh! que je suis heureuse de t'avoir tout dit, mon cher Jean; maintenant je ne pleurerai plus pour me soulager, la nuit, dans ma chambre.
- Tu as pleuré, Berthille! Tu as pleuré pour moi? Mais alors ton amour est immense, millefois plus grand que le mien, chérie ..

Ils se turent, et leurs bras se renouèrent et leurs lèvres s'unirent de nouveau. Des heures s'écoulèrent ainsi, vite, comme l'éclair. Puis les deux amants se prirent les mains et se regardèrent, comme plongés dans un rêve incomparable, et la voix de Berthille murmura doucement à l'oreille du poëte:

- Pars, maintenant, chéri ; il est tard et tu as besoin de repos. Je m'en voudrais de te garder ici durant des heures que je volerais à ta santé. Monte, va sans bruit à ta chambre et endors-toi en songeant à ta Berthille, elle qui te dit de partir mais dont le cœur aspire à ta continuelle présence...

Et une larme furtive brilla dans les yeux de l'enfant, avec l'éclat amorti d'un diamant pâle.

Jean se leva et regarda autour de lui C'était la première fois qu'il entrait dans la chambre de Berthille. Il frissonna, le calme et les choses paraissaient lui reprocher d'être venu, d'avoir brisé par le bruit de ses baisers le repos des meubles et des bibelots. Ses regards n'auraient jamais dû voir cette couchette blanche, fermée par des rideaux de mousseline; ces commodes et ces étagères simples et timides comme leur maîtresse; cette glace rigide et discrète qui n'avait jamais reflété que les traits innocents d'une vierge charmante!... Il baissa les yeux, troublé profondément, abattu par une sorte de remords... Et, en titubant, ivre d'amour et sans force, il s'en alla en murmurant d'une voix faible, si faible que Berthille sembla deviner les mots:

- A demain, mon ange, à demain; adieu !.....

Au matin, Jean se sentait plus alerte, les battements de cœur avaient disparu et faisaient place à un bien-être ineffable. Mais il ne fut pas plus joyeux que les autres jours, il était jaloux de sa joie et il la savourait intérieurement sans en laisser refléter la moindre parcelle. Il vit à peine Berthille durant la journée. En revenant par le « fossé » il l'aperçut au loin, regagnant la maison. Il n'aurait pas trouvé un mot à lui adresser tant il était ému, et la rougeur lui serait montée au front...

Oh! non, il la craignait; il avait peur de se trouver devant son aimée, sous la clarté du ciel, après les aveux échangés la veille....

Le soir, de nouveau, Berthille l'attendait et jusqu'à minuit il resta près d'elle en lui disant des choses aux-

quelles il n'avait jamais songé, mais que la passion faisait pousser dans son cœur comme des fleurs d'une rare beauté et d'un enivrant parfum.

Quelques jours s'écoulèrent; Jean redevenait gai comme jadis, ses joues se coloraient et ses yeux brillaient, il renaissait ainsi qu'une plante arrachée au givre et dont une douce chaleur fait épanouir les corolles endolories.

Une après-dîner, tandis qu'il travaillait, Royvèle entra dans son cabinet.

- Ah, Toné! quel vent t'amène?
- Celui de notre amitié, cher ami... Tu as une mine radieuse!...
- Oui, cher Royvèle, je me porte beaucoup mieux et les premiers rayons du soleil printanier me verront entièrement rétabli.

Le sculpteur fut ce jour-là le commensal des Demane. Il conta, après le repas, quelques anecdotes pleines d'humour qui égayèrent le forgeron et sa femme. Le baes en oublia son travail, tant il était heureux, parmi son fils presque guéri et son camarade fidèle. Il était près de deux heures lorsqu'il prit sa place devant sa forge et jamais, depuis qu'ils travaillaient chez lui, ses frappeurs n'eurent le travail moins dur! Il sifflotait, plaisantait, lui d'habitude si sévère. Et, vers le soir, il laissa brûler deux barres d'acier qu'il devait souder pour en faire un axe de charrette, et il n'en fut aucunement attristé, quoique dans sa vie cela ne lui était arrivé qu'une fois, durant son apprentissage, chez vader Patrys de Kattebroeck.

Trois mois s'écoulèrent. Depuis leurs aveux les deux jeunes gens se revoyaient chaque jour dans la chambre de Berthille. Jean ne sortait plus le soir. Une fois revenu de la ville il dînait et s'enfermait dans son cabinet. A neuf heures Jean gagnait sa chambre; il montait doucement et sa respiration dans l'escalier semblait battre les murs tant chaque jour l'émotion davantage emplissait sa poitrine et déchaînait en lui une tempête enivrante d'amour. Thillette lui ouvrait les bras, et, se suspendant longuement aux lèvres du poëte, elle l'entraînait dans la chambrette que la lumière timide d'une veilleuse tamisait de rayons argentés. Jean brisait cette étreinte captivante, prenait les mains de Berthille dans les siennes et durant des minutes il rivait ses yeux aux prunelles vertes de l'enfant. Et à mesure qu'ils s'étreignaient Jean sentait un malaise paradisiaque lui tenailler la poitrine et sa main, soudain, s'y portait comme pour apaiser le mal.

— Qu'as-tu, Jean? faisait Berthille, inquiète, la peau belle et mate de son visage devenue livide dans l'ombre discrète de la pièce tranquille.

— Vois-tu, chère ange, les êtres aux passions grandes et profondes sont des souffrants et des malheureux; le bonheur de l'amour est une série de désespérances et de félicités. Mon âme a toujours été éprise, j'attachais aux choses de la nature un lien de mes attachements et de mes croyances. Crois-tu que jamais je songeai qu'un seul être pût incarner pour moi l'union de toutes ces choses? Non, Berthille. Mais maintenant tout s'intensifie, tout rayonne, tout s'agrandit et brille dans l'infini de notre amour comme les astres dans un ciel placide.

Regarde, mon cœur est accablé par tant de jouissance,

tout le jour il bat pour toi chaque seconde, et à mesure que s'approche l'heure bénie où je te revois, ses battements se précipitent comme pour abréger les heures.... Et ici, près de toi, je souffre de bonheur, ce cœur indompté déchire mes entrailles et sème dans les sillons de ma chair des grains de feu et de folie; et pourtant pour rien au monde je ne céderais ma souffrance jalousée et chérie au calme et à l'équilibre d'une âme paisible; je suis jaloux de moi-même, Berthille, car je suis idéalement heureux, parce que je souffre ineffablement....

— Jean,... tes paroles pénètrent en moi comme la pointe empoisonnée d'innombrables flèches. Ne suis-je pas ta consolation et l'avenir ne sera-t-il pas comme l'aurore d'un beau jour? Oh, la vie à deux, seuls, toujours seuls avec l'abandon pour guide et l'oubli comme pensée....

— Oui, Berthille, l'oubli des jours défunts qui nous plongera dans une ivresse incomparable. Mais j'ai peur, mon idole, je crains tout, je me crains, je crains l'ombre, la solitude, toi même en t'embrassant et en effleurant tes lèvres je te crains.... j'ai peur....

— Jean, tu me navres, de quelle peine emplis-je ton sein? Viens plus près, calme mon chagrin en chassant le tien d'abord, rafraîchis ta bouche au feu de mes lèvres; ne songeons qu'à nous deux, à l'être essentiel que désormais forment nos deux âmes.... Ce n'est que près de toi que je suis contente, ce n'est que quand tes prunelles enchanteresses fixent mes regards que je suis tranquille et que je sens mon corps nager dans une paix magique.

— Ne parle plus Berthille, tu te fatigues.... Donnemoi ta bouche et regarde-moi de tes grands yeux....

— Dis-moi, alors, pourquoi souvent tu crains quelque chose ?

— Pourquoi je crains? Parce que je t'aime et te vénère pardessus tout; tu es jeune, tu es une enfant naïve et innocente, blanche comme un lys éclos depuis le matin. J'ai peur de mon amour, j'ai peur qu'il ne te soit cruel, et c'est cela, sans doute, qui me navre. Je voudrais t'aimer à genoux, sans te prendre dans mes bras, sans étouffer le murmure poétique de ton cœur, susurant ainsi qu'une source claire au fond de ton sein.... Quand je te serre, je m'oublie, Berthille; je t'emporterais malgré moi dans un monde de jouissances suprêmes qu'il ne nous est point permis de savourer maintenant. Je te dis toutes ces choses, mon ange, et je te fais pleurer, mais il faut que tu saches ce qui se passe en moi-même, je m'en voudrais si tu ne lisais pas en moi ma pensée la plus intime. Berthille, ma Thillette aimée, je t'aime follement, je t'aime tant que notre amour est devenu ma raison d'être'; il est la brise bienfaisante et mystérieuse qui rafraîchit tous mes rêves....

- Jean, ta voix est ainsi qu'une séduisante musique, pleine de sons étranges dont la douceur fait monter les larmes dans mes yeux et oppresse tout mon corps ?
- Ton corps de fée charmant! Ton petit être délicat et délicieux comme un muguet. Ta poitrine mignonne qui contient un cœur plus grand que tous ceux du village réunis et dans lequel se disputent les bontés et les vertus!

Berthille le laissait dire, merveilleusement belle, les yeux brillants, ses yeux si tendrement verts qu'ils avaient des douceurs de velours; sa bouche entr'ouverte respirait des sourires et cherchait parfois celle du poëte dont elle brisait les phrases malgré elle.

Tous les soirs ainsi ils parlaient durant une demi-heure; puis ils se taisaient et leurs yeux ne se quittaient plus; on eût dit que le quadruple éclair de leurs prunelles était l'aliment indispensable et essentiel de leurs vies.

Jean et Berthille restaient assis près du guéridon, l'un près de l'autre, les mains unies comme deux enfants. Berthille frileuse jetait sur ses épaules un châle des Indes, aux tons décolorés et harmonisés par l'usage. Les heures passaient vite, très vite; les aiguilles de l'horloge paroissiale étaient poussées impitoyablement par la main du temps et les coups de la grosse cloche annonçaient aux amants leur quotidienne séparation.

— Déjà! murmurait Jean; oh, ces heures misérables qui nous fuient craintives! Quel rêve ce serait de ralentir à notre gré leur course et d'arrêter parfois leur marche incessante vers le souvenir.....

Une nuit ils s'absorbèrent tellement qu'ils restèrent ensemble jusqu'à deux heures. En entendant les deux coups de cloche Jean sursauta, prit la veilleuse et consulta la petite montre d'or de Berthille placée sur le guéridon.

— Deux heures, Berthille! vraiment le temps nous raille et nous méprise. Nous serons bientôt vieux, Berthille, et notre vie ne sera pas longue si nos pas nous guident toujours sur la route du bonheur...

On était au commencement de mai, un samedi. Tout reverdissait et la gaieté s'implantait à nouveau avec le soleil et les premières fleurs.

Jean ne sortit pas l'après-dîner; il avait apporté une pièce peu connue de Beaumont et Fletcher, découverte à la bibliothèque. Il lut jusqu'à neuf heures, puis il ferma le livre, ouvrit un tiroir de son bureau et en tira une liasse de lettres qu'il parcourut. C'était les longues pages que Baltus lui avait écrites d'un peu partout, du camp de Beverloo, de Malines, d'Anvers; lettres mélancoliques, missives d'un artiste délicat. Il se souvint de la soirée de la Mandragore, où la prose de ce sincère Montville lui avait suggéré, avant son frère, la tristesse des campagnes dénudées et sablonneuses du Limbourg. Et les yeux de Jean devenaient humides et des gouttes cristallines roulèrent sur ses joues et imprégnèrent le papier jauni.

- Tous s'en vont donc! murmura Demane, en soupirant, tous ces cœurs nobles si rares dans le monde. Oh! l'indicible douleur pour l'aimant qui se voit seul après avoir vécu parmi des gens de grande bonté....

Il reprit sa lecture, des lignes maintenant que Baltus écrivit durant sa maladie, les quelques jours qu'il resta à l'hôpital militaire. Jean cessa de nouveau de lire, remit les lettres dans le tiroir qu'il referma à clef. Il regarda un instant l'Auburn Woman. Le tableau apparaissait à peine distinct dans l'ombre du cabinet, les yeux seuls semblaient briller sous la flamme d'un intérieur foyer, et ces yeux regardaient Jean, méchamment parfois, puis tendres comme la séduction divinisée.

Jean se trouvait dans un état étrange, sa pensée le torturait, son cœur le narguait par son battement irrégulier.

— Le bonheur que je redoutais tant approche! — se disait-il, le regard fou et en arpentant la pièce dans toute sa longueur. — Enfin, j'ai assez souffert! Oh, le calme, la paix, ce cœur misérable amputé de ses dards cruels, ma pensée épurée de toute idée d'ambition et d'orgueil. Que serait-ce donc la félicité complète, l'amour partagé, éperdu? La poitrine cesserait-elle de battre dans ces moments suprêmes?

Combien ce serait délicieux! Mourir ainsi en ignorant tout, s'en aller vers la mort comme un papillon vers la lumière d'une lampe nocturne et merveilleuse!

Il s'arrêtait devant la grande glace, cachée à moitié sous des soieries déteintes et vieillies, et son visage lui apparaissait livide, tel celui d'un fièvreux.

— Qu'est-ce que je chante; voilà que je déraisonne; bonheur? Ne suis-je pas heureux! Mon bonheur, c'est elle, elle seule — et il montrait vers l'étage — et je ne la possède pas, et je ne veux pas la possèder... maintenant... « Aimez-vous bien et unissez vos cœurs... que votre amour soit éternel comme la mort qui m'attend; car dans votre amour je revivrai... Tous deux vous me fûtes chers et vers les cieux j'emporte vos souvenirs!....» Oui, Baltus,

mais tu as pitié de ton frère, là-bas, en ce monde que moi je place dans chaque chose, que je place jusqu'en moi-même puisque ton affection y vit sans cesse à côté de l'amour de Berthille... La mort! Elle n'existe pas, la mort, puisque les morts recommencent à vivre! La vie ici bas, voilà le néant, voilà la mort, puisque avec le dernier soupir on entre dans une vie idéale d'où est bannie la souffrance, la méchanceté ... Mourir tous deux pour être unis, dans l'espace sans limites.... Oui le grand Germain l'a bien dit, c'était aussi une âme blessée.... comme moi, par le trop de sentiment et le trop immense amour ... Mais attendons.... un an, deux ans.... et puis Berthille me sera donnée.... donnée, pourquoi donnée ? Son corps! Et sa pensée et tout ce qui vit autour d'elle et murmure à mes oreilles lorsque ses mains se posent sur mes épaules? Sa chair, son âme?... non.... tout, oui.... avec l'enchantement continuel du mystère qui la berce et me la rend précieuse comme l'étoile du nord au voyageur du désert. Son corps et non sa pensée? Rien alors, le lit de l'étang au fond duquel s'aperçoit le ciel, le ciel des profanes, et où je trouverais peut-être l'oubli, tissant ses fils d'étoile en étoile avec la lenteur d'une araignée légère.... L'amour..., c'est, à travers les siècles, la source éternelle des chagrins et des douleurs.... toujours. Aimer, c'est souffrir.... Celui qui tuerait l'amour, je l'aimerais plus que tout ce que j'aime. Tantôt encore, là, dans Beaumont, la peine incarnée par Euphrasie; Euphrasie sous les vêtements du page Bellario, la gracille enfant, une fleur débordante de sève.... un fragment de jeunesse - ainsi qu'elle le dit elle-même - jeté dans l'infini. Si peu de chose, de la poussière, et puis le néant, rien, rien! On ne connaît jamais le fond du gouffre de la passion, la plus absolue a sa chimère, le point invulnérable, mystérieux dont on ignore la vie et qui renouvelle les spasmes, l'ivresse, l'abandon....

Il se tut et se frotta le front où perlait la sueur. Il prit le portrait de Berthille, le plaça dans un livre au hasard; puis il reprit le rayon de la bibliothèque où il avait remis le volume et chercha le portrait durant dix minutes; il le glissa de nouveau dans sa poche.

Il était onze heures.

— Je vais partir, se dit Jean; il ne faut pas que je la voie aujourd'hui, j'ai trop peur de moi-même.... L'air frais me remettra et calmera mes nerfs.

Il sortit de son cabinet de travail, s'avança dans le vestibule jusqu'à la grande porte.

— Que je suis bête! Quitter la maison à une heure aussi tardive! Les parents seront inquiets si je m'en vais à présent.

Il revint sur ses pas, éteignit la lampe du vestibule et monta l'escalier, sans bruit. Il arriva au second palier et il commençait à respirer à l'aise quand la porte de la chambre de Berthille s'ouvrit soudain. Jean eut comme un râle, ses yeux se voilèrent; deux lèvres se collèrent aux siennes et deux bras nus entourèrent son cou.... Oh! étreinte ineffablement douloureuse! Jean crut qu'il tombait dans le vide et que son crâne allait se briser sur les dalles du vestibule.

VI

Des théories d'anges s'avancent dans l'espace; tous sont vêtus de blanc et portent des couronnes de feuilles, de chêne et de laurier sur leurs chevelures blondes. Certains jouent de la harpe, d'autres chantent d'une voix douce, mélodieuse comme les souffles des printaniers zéphires, d'autres anges encore restent silencieux, baissent le regard et élèvent des palmes resplendissantes.

Marchent-ils; leurs pieds chaussés de sandales se

posent-ils sur le sol d'une route mystérieuse et invisible? Non, sous eux tout est d'azur et les ornières sont des trainées de pierreries qui se perdent à l'infini, aux carrefours de nuages d'hermine. Des mains répandent des fleurs, des roses, des pensées, des myosotis, des lys épanouis sur des tiges d'émeraude. Et toutes ces corolles pâlissent, choient, disparaissent lentement comme un vol de fantastiques oiseaux de paradis.

Soudain les notes harmonieuses d'un épithalame magnifique retentissent et le soleil matinal éclaire soudain le spectacle le plus incomparable. Deux êtres jeunes se tiennent immobiles, les paupières baissées, étendus sur une couche d'or. Les amants ont le visage levé vers le ciel et mutuellement de leurs bras ils s'entourent le cou. Leurs mains, sur le sein de la fillette, s'unissent et suivent légèrement le battement du cœur.

Autour d'eux des amours accrochent des guirlandes et lancent dans l'espace des flèches d'argent qui se dirigent vers le soleil en décrivant dans l'infini un rayon de feu.

 Berthille, que tu es belle! songe Demane dans son rêve.

Elle ouvre les yeux, soulève lentement la tête souriante et pose ses lèvres sur la bouche du poëte, qui se réveille en regardant son aimée.

- Il me semble que je rêve encore, prononce Demane.
- Et c'était un rêve délicieux, mon cher fiancé!
- Oh, oui, Thillette de mon cœur. Nous étions mariés, nous habitions un pittoresque pays, tranquille et paisible comme une aurore de printemps et qui, ainsi qu'un bois, était plein de murmures étranges et de chants d'oiseaux. Nous avions une maison mignonne, aussi simple qu'une demeure de fée, perdue parmi des futaies aux parterres fleuris. Des parfums doux et capiteux emplissaient la nature et on eût dit que toutes ces fragrances encensaient le soleil car des nuages neigeux montaient sans cesse vers

le zénith semblables aux volutes claires des encensoirs, qui s'élèvent vers les ogives des cathédrales.

Un village était proche, c'était la petite cloche de son église qui, le matin, nous arrachait à notre sommeil. Nous nous levions de notre couche en confondant nos regards et je lisais dans tes yeux l'étendue de mon bonheur. Il semblait que dans tes prunelles merveilleuses se reflétaient toutes mes félicités. Et le poids de ce bonheur baissait mes paupières, je fermais les yeux pour te baiser sur la bouche. Et je croyais boire un occulte et magique breuvage qui rafraîchissait ma poitrine brûlante. Nos lèvres ne se quittaient plus, se greffaient éperdûment les unes sur les autres; nos deux âmes s'unissaient et véhémentes gagnaient l'empire des suprêmes délices et des voluptés éperdues.

Nous revenions à nous comme au sortir d'un rêve indéfini, nous détachions lentement nos bras sans dériver nos regards. Et tes cheveux encadraient ton joli visage d'une auréole crénelée et tes prunelles paraissaient aussi grandes que les cieux. Et je comparais le voile de bonheur qui amortissait leur éclat à ces nuages bienfaisants qui, après avoir plané au-dessus des campagnes asséchées, inondent l'infini de leurs précieuses ondées. Ainsi était dans tes yeux l'ombre scintillante de tes pupilles; leur douceur veloutée, les larmes que j'y devinais arrosaient les sillons jadis arides de mon cœur et y faisaient naître des pensées innombrables.

Tu étais vêtue de blanc, comme une vierge candide. Je te prenais le bras délicatement, sans te quitter des yeux. Car je croyais que ton image une seconde effacée, je mourrais n'ayant plus l'aliment de ma vie.

Ta tête reposait sur mon épaule, si légère, si douce qu'une ombre de nuit que découpe le clair de lune. Nous allions lentement par les sentiers déserts, et dans tes yeux — oh! toujours ces yeux qui sont mon existence — je contemplais la nature comme au travers d'un incomparable télescope. C'était une nature mignonne, avec des arbres coquets étalant des fleurs blanches et roses dans des vergers en miniature. Les pommiers et les poiriers parsemaient le sol d'innombrables pétales de neige et des corolles entières voltigeaient dans l'azur de tes yeux comme de tout petits papillons capricieux et folâtres.

Nous marchions longtemps ainsi, depuis le premier rayon du soleil jusqu'au moment où la lune apparaissait, voilée encore, dans le coin de ta prunelle. Nous rentrions alors en tournant le dos à l'astre d'argent pour ne plus le voir ; notre petite maison était enveloppée de silence et des rossignols chantaient dans les fourrés voisins. La porte s'ouvrait lentement et nous entrions en serrant nos bras davantage et en rapprochant de plus en plus nos lèvres. Et nous gagnions notre couche blanche, aux rideaux bleus, et nous attendions le sommeil, espérant et souhaitant même chaque soir que la mort viendrait éterniser notre jouissance et immortaliser notre bonheur...

Et chaque jour s'écoulait ainsi, Thillette adorée; chaque jour nous goûtions d'autres plaisirs, une félicité nouvelle. Les oiseaux devenaient nos amis, à notre passage les corolles des marguerites s'ouvraient comme pour nous souhaiter des choses surnaturelles.

Le friselis des feuilles semblait un chœur paradisiaque et la forêt était pleine de murmures et de mélodies d'une poésie étrange et séduisante. Et naïvement, comme si nous eussions fait partie de la grande nature muette, nous répétions ces chants mystérieux et nous chantions les thèmes de cette musique divine qui sans cesse berçait nos amours.

— Si ce rêve pouvait se réaliser un jour, Jean, quelle existence incomparable nous aurions et comme notre vie passerait dans un idéal enchantement. Oh! qu'il est doux de s'aimer et de savoir qu'on s'aimera toujours...

- Mon amour pour toi, chérie, est ancré dans mon cœur. Pour l'anéantir il faudrait m'arracher ce cœur et le brûler. Et je sais que ton amour égale le mien et cela me rend fort et fier. Deux passions larges, infinies comme l'horizon, sont un obstacle contre la jalousie que déchainent l'envie et l'hypocrisie du monde. Car, sais-tu, mon ange, qu'il est un crime de s'aimer et de se donner entièrement à l'être élu? Les gens ne pardonnent pas les grandes affections, les liens intimes et orgueilleux de deux amants, tant le bonheur est pour eux comme la loque rouge qui exaspère le taureau des courses. Non, il n'est pas permis de s'aimer sur terre sans danger et pour que notre amour reste blanc dans nos âmes et toujours vierge, enfermons-le bien dans notre pensée et ne l'en laissons jamais sortir. Vivons pour nous-mêmes, Thillette unique, et songeons sans cesse que chaque homme est un ennemi qui veut tuer notre bonheur... Et désormais ne soyons jamais tristes, le ciel nous sourit et la vie s'ouvre à notre jeunesse comme une route parfumée jonchée des plus belles fleurs. Oh, que je suis heureux! Oh, que je veux vivre et t'adorer de plus en plus, car je crois que si dès ce moment je restais un jour sans te voir, sans te baiser, sans te dire une parole, je rendrais le dernier soupir en te bénissant et en prononcant ton nom... Et maintenant, amante et divine fiancée, je pars ; la lumière matinale déja inonde ta chambre et je vais mettre de l'ombre dans mon cœur, jusqu'à ce soir... car nos amours ne rayonneront que l'un près de l'autre et les autres heures du temps nos regards ne laisseront rien deviner de notre félicité!

Et Demane, s'approcha une dernière fois de la couche de l'enfant et l'embrassa en noyant son regard dans le courant limpide de ses yeux verts. Berthille ouvrit ses bras nus et entoura le cou du poëte. Et émue, les prunelles humides, elle dit d'une voix imperceptible :

- Je t'aime, je t'aime comme une folle. Je t'aime à en

perdre l'esprit; je t'aime à désespérer de l'avenir. Je t'aime à en pleurer des journées et des nuits entières. Je t'aime que j'en souffre souvent. Je t'aime, enfin, Jean, comme l'oiseau aime le ciel bleu et l'air plein de parfums. Près de toi j'oublie tout, mes soucis m'abandonnent, ma douleur disparaît pour laisser pénétrer dans mon âme la félicité. Alors je me figure que nous resterons sans cesse ensemble, que nous ne nous quitterons plus. Et je ne te dis que quelques mots tant je suis émue. Je suis éperdue quand tu m'étreins et je ne parle que par mes baisers...

- Oh! Berthille! Combien je chéris ces moments d'abandon, ces instants d'absolue volupté. Mon cœur bat et saute dans ma poitrine, mes nerss se brisent. Mes yeux restent cependant secs et je me maudis parfois de ne pouvoir pleurer pour rendre ma jouissance suprême et absolue. Mais mon amour consume tout, il me prendra jusqu'à mon sang, jusqu'à ma chair. Je t'aimerai jusqu'au jour où mon cœur refusera de battre... Et maintenant, en me prosternant à tes pieds, je voudrais m'arracher ce cœur trop fidèle pour te le tendre en râlant. Et tu y lirais un simple mot, un nom unique inscrit en lettres sanglantes : Berthille. Tu n'y verrais qu'un portrait peint en traits d'amour : le tien. Et je mourrais en pantelant à tes pieds tandis que des larmes rouges tomberaient sur mes lèvres de ce cœur meurtri pressé contre ta bouche... A ce soir, Thillette, à ce soir !...

—A ce soir, Jean, à ce soir. Et elle ajouta à voix basse :
 — Viens de bonne heure, mon aimé...

Comme c'était dimanche ils se virent en se rendant à l'église. En sortant du temple le poëte attendit son aimée sous le portail; au lieu de regagner la maison ils prirent la route de Gand et firent un crochet pour atteindre les Petites Montagnes. La matinée était merveilleuse, le soleil printanier brillait clairement dans le ciel immaculé et argentait la nappe immense de l'étang du Moulin. Les hautes herbes redevenaient vertes et poussaient leurs tiges au-dessus des masses jaunes et pourries des joncs morts.

Les canards barbotaient dans l'eau et nageaient à la file en suivant les rives, s'arrêtant parfois pour se disputer un insecte ou un ver que la fraîcheur faisait sortir du sol et qui s'arrondissait sur le gazon du bord.

Berthille avait pris le bras de Jean, comme aux jours anciens où il allait la conduire à l'école. Et d'être si près de son aimé, de sentir sa chair palpiter et le battement de son cœur se répercuter dans le sien, elle devint très pâle de bonheur et un sourire ineffable se dessina sur sa bouche.

Ils ne se dirent pas un mot, s'arrêtant parfois pour se regarder et pour rapprocher leurs lèvres. Ils revinrent à l'église, entrèrent dans le cimetière et s'arrêtèrent devant le tombeau de Baltus. C'était une simple colonne de pierre bleue surmontant un piedestal où le nom du peintre était inscrit en lettres d'or. Des couronnes fanées cachaient à moitié le monument et formaient autour de la colonne comme des cercles de couleurs pâlies. Les jeunes gens restèrent longtemps devant la tombe, les yeux humides penchés vers le sol, en se tenant la main. Et tous deux se souvenaient tout à coup des paroles que Baltus leur dit avant de mourir : « Aimez-vous bien et unissez vos cœur,...» et ils

se regardèrent en pleurant et devant la tombe ils s'étreignirent comme pour prouver au frère défunt qu'ils avaient obéi à son vœu et qu'ils s'aimaient...

Chaque dimanche Berthille et Jean se promenaient ensemble. Et cette amitié qui semblait les lier ravit leurs parents. Ils allaient de préférence vers Bodeghem, vers Berchem, vers Assche; le poëte faisait voir à son aimée les endroits où il était venu avec son frère, les coins de nature que le peintre avait copiés et où, durant son travail, il avait lu à son frère les pages d'un livre emporté en excursion.

Ils entraient de préférence dans les cabarets dont les deux frères connaissaient les baes, et Jean racontait à Thillette les aventures qui avaient émaillé certaine promenade d'étude faite dans les environs.

Désormais Jean partagea sa vie entre son amour et son travail et l'un paraissait stimuler l'autre. Devant son bureau sa plume semblait magique et de sa pensée découlait comme un flot de poésie. Près de son aimée il oubliait tout et lui abandonnait entièrement son cœur.

C'est au milieu de ce complet bonheur qu'il reçut un matin de juin la lettre suivante que lui adressait Royvèle: « Mon très cher Jean. Nous avons loué ici, à Auderghem, Blavère et moi, une vieille brasserie en ruine, qui appartint jadis aux moines de Rouge-Cloître. Je dis en ruine mais il en est resté assez debout pour nous loger et même pour loger de nombreuses personnes. Dès demain Desrues et Taupère viennent passer ici la bonne saison; nous serons donc quatre pour payer les quinze francs de loyer!... Le pays est merveilleux; notre maison est bâtie au bord d'un grand lac bordé à moitié par la lisière de la forêt de Soignes. Quelle poésie dans l'ambiance! .. Tu chériras ce pays quand tu l'auras vu. Et il faut que tu viennes y passer un jour, en compagnie de mademoiselle d'Haege-leere. Cela te va-t-il, Jean? Nous sommes jeudi, je t'at-

tends dimanche matin, tu as tout le temps de t'arranger. En prenant le chemin de fer tu arrrives ici avant huit heures; un autre train pour la capitale, avec correspondance pour Osseghem, part d'Auderghem un peu avant dix heures. On ne pourrait rêver mieux! C'est convenu, nous vous attendons... Le bonjour chez toi, à Berthille, et aux copains du village. Et une affectueuse poignée de mains de ton ami Royvèle.»

En débarquant, le poëte et son aimée furent reçus par les artistes. Jean avait hésité un moment à emmener Thillette, songeant qu'elle serait peut-être la seule femme de la compagnie, ce qui eût contrarié la jeune fille. Il fut content d'apercevoir sur le débarcadère plusieurs autres demoiselles; la maîtresse de Blavère, la sœur de Taupère, la fiancée de Vanrose. Les quatre jeunes femmes lièrent tout de suite connaissance et marchèrent en avant, tandis que les artistes les suivaient lentement en discutant à haute voix et en s'interrompant pour contempler un paysage ou une échappée sur la campagne que l'un ou l'autre indiquait du doigt à travers les arbres.

La forêt était calme; entre les troncs des chênes on apercevait le lac bleu où des cygnes avançaient majestueusement, comme d'or sous le soleil matinal. Les artistes arrivèrent au bord de l'étang. Des pleureurs et des bouleaux poussaient sur la rive à moitié cachée par des rideaux de hautes herbes piquées de fleurs de lis et d'iris sauvages. La matinée se passa en promenades dans le village, en visites dans les batiments de l'antique brasserie et dans le parc qui contournait une partie de l'étang.

On était onze à table. La femme de Blavère avait préparé un dîner modeste; deux plats : des tranches de bœuf grillé et des poissons blancs frits dans le beurre, du poisson pêché clandestinement la veille au soir dans l'écluse du lac, après la dernière tournée du gardechampêtre. Chacun s'en régala tant c'était savoureux. Il était trois heures lorsque les amis partirent en excursion. Ils prirent une route, à gauche de l'étang, qui s'engageait sous bois et la suivirent durant une demi-heure. La fraîcheur sous les futaies était délicieuse et des murmures et d'innombrables chants d'oiseaux emplissaient la forêt d'échos mystérieux.

A droite, d'un versant, sortait une source ronronnante dont le flot clair décrivait des méandres dans les fondrières voisines. Tous s'approchèrent du ruisseau, de la Source d'Amour, ainsi que les paysans du pays l'appellent, et s'assirent dans les fanes en riant et en contemplant les cascatelles de cristal. Chacun ôta ses chaussures, ses bas; et filles et garcons s'aventurèrent dans l'eau jusqu'aux genoux, avançant avec précaution, en relevant jupes et culottes et s'appuyant sur des bâtons pour ne pas tomber. Et le flot frais caressait la chair sensible des jeunes femmes et les faisait crier. Parfois elles s'effrayaient à la vue d'un insecte inoffensif qui nageait à leur rencontre; et toutes se troussaient davantage, fuyaient vers le bord en éclaboussant leurs robes. Et pour les effrayer davantage Desrues laissait choir une grosse pierre qui soulevait l'eau et éparpillait une pluie d'or transparente. Et Jean Demane songeait à ses ébats dans le Moulinet en compagnie de Baltus, de Decoen, de Féliks et de Stock, alors qu'ils fouillaient les bords de l'eau pour trouver des teennypers...

Les amis se rhabillèrent et gagnèrent le fond du bois. Il fallut gravir des côtes escarpées, en s'accrochant aux branches basses pour ne pas glisser jusqu'au bas. Sur les hauteurs les artistes se mirent à chanter et continuèrent leur route en dansant des farandoles autour des chênes et des hêtres. Parfois les mains se détachaient et les jeunes filles, perdant l'équilibre, glissaient dans des fondrières en pentes douces, sans se faire aucun mal sur le tapis épais des feuilles mortes. Celles-ci s'amoncelaient en certains endroits, à tel point que Berthille d'Haegeleere y disparut

un moment jusqu'à la taille. En riant Demane et ses amis s'approchèrent, prirent les fanes par brassées et les jetèrent sur la jeune fille dont n'apparaissait plus que la jolie tête, à la chevelure un peu en désordre. Le poëte s'agenouilla devant son aimée et l'embrassa sur le front en la relevant. Et Jean et Royvèle prirent l'enfant par la main et courrent avec elle jusqu'au sommet du versant où attendaient les autres jeunes femmes.

La bande joyeuse resta dans la forêt jusqu'au crépuscule; les heures passèrent comme un rêve et chacun s'étonna de distinguer sur les frondaisons les premières ombres du soir. Avant de revenir Demane grava son nom et celui de Berthille dans l'écorce d'un chêne et tailla au milieu un grand cœur. Les bois étaient calmes, le silence devenait grandiose et les oiseaux comme fatigués de chanter depuis l'aurore se taisaient. Seul, sous le feuillage distant, dans le fond des vallées, on percevait le susurement de la Source d'Amour et vers les cimes des arbres semblaient monter des théories infinies de discrets baisers. Plus personne ne parlait. Le gros du groupe avait pris les devants et on voyait, parmi les troncs larges qui se perdaient en imposantes perspectives, les silhouettes des artistes et de leurs femmes faisant des zigzags pour passer entre les branches épaisses. Berthille et Demane venaient les derniers; ils se donnaient le bras et se regardaient en marchant. Leurs yeux brillaient avec intensité; on eût dit que l'éclat du jour qui sombrait dans la nuit entrait tout entier dans leurs prunelles humides. Les cœurs des deux amants battaient très fort et leurs membres tremblaient. tant cette fin de jour était délicieuse et poignante.

La forêt s'éclaircit et on aperçut, au travers des feuillages dorés et ruisselants de splendeur, le lac immense où le soleil couchant laissait choir des traînées de pourpre et d'argent. Des cygnes, dont le plumage mouillé semblait couvert de rubis et de diamants, avançaient paisiblement et hiératiques sur l'onde rouge, et ils ouvraient parfois leurs ailes immenses et resplendissantes pour s'élever une seconde au-dessus de l'eau.

 Quelle beauté et quelle rêverie! prononça Berthille, d'une voix si douce qu'elle fut une caresse pour Demane.

Il s'arrêta, plongea son regard dans les prunelles veloutées de l'enfant et la pressa sur son cœur en lui baisant le front.

— Tes yeux, mon aimée, sont mon lac d'amour. Mes pensées suivent leur flot calme pour pénétrer dans ton cœur...

De retour au cottage les amants s'assirent dans le gazon du parc, sur la rive de l'étang en attendant que Royvèle vint les prendre pour souper. L'air était plein de parfums et un rossignol chantait dans un taillis au pied d'un vieux mur. Le bois ne formait plus qu'une masse sombre qui au loin se confondait avec la perspective des campagnes et des villèges. Le lac n'avait pas une ride et les cygnes étaient partis; les flots devenaient gris et les quelques derniers rayons du soleil y avaient oublié comme des stries d'or.

Tout à coup une idéale musique se fit entendre, d'une mélancolie profonde et enchanteresse. Taupère, là-haut, jouait les *Träume* de Wagner et par la fenêtre ouverte les sons s'envolaient et emplissaient toute la nature. Berthille et Jean s'étreignirent et ils crurent qu'ils s'élevaient dans l'espace et que les portes du ciel s'ouvraient pour les accueillir. Leurs bras se délièrent, leurs bouches se désunirent et ils furent soudain très tristes. Une musique douloureuse, navrante, aux périodes désespérées et morbides, saccadée comme des sanglots, emplissait maintenant l'espace: Taupère jouait les *Schmerzen*. Et les lointains paraissaient frémir et des plaintes et des soupirs sortaient des broussailles voisines et la cascatelle de l'écluse retentissait vague comme des pleurs. Et des

larmes brillèrent soudain dans les yeux des amants et coulèrent lentement sur leurs joues fiévreuses et pâlies....

— Demane! Mademoiselle d'Haegeleere! nous allons nous mettre à table; venez-vous? cria Royvèle, du bout du chemin.

Mais il leur fut impossible de manger la moindre chose. La mélancolie du parc avait empli leur sein et les bercait encore...

— Idéale journée, fit doucement le poëte, en serrant la main de Royvèle avant de monter en wagon. Je ne l'oublierai jamais... Tu sais que nous t'attendons dans dix jours au village? Le camarade Féliks épouse Trientje, la fille de baes VanDaelen; il m'a prié de t'inviter à sa noce. Tu en seras, n'est-ce pas, cher Toné?...

Berthille dit au revoir à ses amis; en passant devant le sculpteur elle prononça de façon que lui seul l'entendit:

- Jean et moi nous reviendrons, monsieur Royvèle...

VIII.

Quand Féliks vint demander au fermier Van Daelen la main de sa fille, le brave homme fut tout à coup ému. Ses bons yeux se fixèrent un instant sur le visage rougissant du fils du vannier; puis il lui prit les mains et embrassa le garçon sur les deux joues.

— Tu es trop brave pour que je te la refuse, répondit-il, d'une voix qui tremblait un peu; et après tout n'es-tu pas mon fils d'adoption? Elle te revient, mon brave; d'ailleurs, on sait ce que tu vaux et elle ne te trouve pas dans un sac... Allons, viens Féliks, annonçons cela à notre baesine et vidons ensemble une vieille bouteille. C'est pas kermesse tous les jours!...

Jamais Van Daelen n'avait été si heureux. Il pensait

bien souvent à ce mariage. Il n'avait qu'une fille et il se demandait parfois, en voyant ses cheveux blanchir et sa femme devenir caduque, qui serait le baes après lui, qui serait le maître de cette belle et antique ferme où les Van Daelen régnaient depuis deux cents ans. Et en apprenant que le gars du vannier aimait Trientje il n'eût plus de soucis et il vit l'avenir tout en rose. Féliks dirigeait les travaux de la ferme depuis un an ou deux et comme cultivateur son renom dans le canton était grand malgré son jeune âge.

Le jour du mariage le bourg entier était en fête. Les paysans avaient pavoisé les ruelles et les chemins. Partout s'élevaient des mais piqués de fleurs naturelles. A l'entrée du « fossé » on avait dressé un arc de triomphe élevé, que surmontaient des drapeaux et desbanderolles tricolores. Les moindres chaumières étaient ornées comme pour un jour de foire annuelle. La Forge des Raisins était resplendissante; la façade disparaissait sous des guirlandes de branchettes de sapin et de houx dans lesquelles des grappes de sorbes mettaient des taches rouges et gaies. Au-dessus de la porte, sous la hampe du large étendard, les frappeurs de Coreman avaient cloué un grand écusson de papier où Jean avait écrit, en vers flamands, ces lignes charmantes:

Geen blaasbalg bromt! Het vuur gebluscht! Het aanbeeld zwijgt! De hamer rust! 't Is feest in 't dorp!'t Is volle lust.

En ook de smid juicht blijgemoed, Den landbouwer, zoo braaf en goed En zijne bruid, zoo lief en zoet.

En wenscht hun't beste dat hij weet: Een huwelijksheil, zoo sterk, zoo heet, Als't zuiver ijzer dat hij smeedt. (1)

⁽¹⁾ Voir à l'index.

Les villageois s'arrêtaient devant la demeure du forgeron et lisaient à haute voix. Et les gamins se haussaient sur leurs sabots bien recurés pour déchiffrer les grandes lettres gothiques tracées aux encres rouge et noire et épelaient lentement chaque mot sans comprendre grand' chose...

Lorsque les fiancés dépassèrent, vers dix heures du matin, la grande porte charretière de la ferme, tous les paysans se trouvaient sur le chemin. Jéroen eut de la peine à les écarter pour livrer passage aux gens de la noce. Et c'étaient surtout Madameke Ruelle, qui avait déserté sa maisonnette pour venir voir les robes des femmes, et la mère de Pei Decoen qui poussaient et bousculaient leurs voisines. Le cortège se rendit d'abord à la maison communale où le bourgmestre, le notaire Devreese, unit les jeunes gens : puis il gagna l'église, et de la grille du cimetière jusqu'au portail, un dais d'étoffe bleue frangée d'or étendait son ombre sur le gazon. La nef était tendue de drapeaux et les voix des chantres emplissaient la voûte de vibrants échos. Le curé Aendenboom bénit les époux ; et Trientje, au bras de son mari un peu gêné dans sa redingote de drap noir, marcha vers la sortie en froissant sa jolie robe de soie sombre et en tournant sa tête souriante sous le madras brodé de fleurs claires.

Dans l'après-dîner un festin réunissait les baes et leurs invités. Royvèle et Demane étaient assis l'un près de l'autre. Ils causaient gaiement avec leurs voisins de table, baes Vermieren et le vieux Coreman. Mais à mesure que le repas avançaît une mélancolie imperceptible voilait les yeux du poëte. Il songeait au jour où pour la première fois il était entré dans la grande salle commune de la ferme Van Daelen, le soir où Cholle avait été trouvé à moitié mort de froid dans l'encoignure de la porte charretière. Depuis des années il avait oublié le joyeux camarade de son enfance, le chef des excursions des écoliers, l'orga-

nisateur de leurs maraudes. Jamais, en grandissant, il ne s'était demandé pourquoi Cholle était parti, pour quel motif il avait pour toujours quitté le village dont les enfants l'aimaient tant et l'avaient longtemps regretté.

Maintenant Jean Demane comprenait tout à coup, et ses yeux se portaient tristement sur la jolie Trientje, qui riait là-bas, au bout de la table, à côté de son joufflu mari.

Le fils du forgeron ressentait une soudaine douleur tandis qu'il s'oubliait dans une profonde rêverie. Il revoyait Cholle tel qu'il l'avait connu, avec ses yeux noirs, ses cheveux de jais, son allure un peu lente, son sourire énigmatique dont il n'avait jamais sondé le mystère. Maintenant il l'apercevait à l'horizon, sur la route de Gand, entre la double rangée des grands ormes ; il reconnaissait sa silhouette familière, sa démarche cadencée, le ballottement de ses bras comme toujours fatigués.

Il s'approchait, sa taille devenait plus grande, et Jean distinguait son visage amaigri, son œil limpide, sa bouche plissée étrangement, son front traversé d'une ride forte et régulière comme les sillons qu'il creusait si bien dans les champs du baes Van Daelen. Il tournait le « fossé,» regardait lentement les chaumières et les maisonnettes de la venelle, contemplait une seconde, un peu intrigué, les enseignes du vannier et de la mercière que Baltus Demane avait peintes avant d'entrer à l'Académie des Beaux-Arts. Puis il s'arrêtait sous le dais de feuillage, fixait son œil humide sur le drapeau de la Forge des Raisins et épelait, sans les comprendre mieux que les gamins du village, les lettres coloriées des vers de Demane. Cholle entrait dans la cour de la ferme et ses membres tremblaient très fort; sa main gauche fouillait mystérieusement sous sa veste de bure et sa bouche grimaçait. Arrivé devant la porte de la grande salle il s'arrêtait et levait le bras droit pour faire retomber le marteau...

Le poëte se leva comme mu par un ressort et se précipita vers la porte sur laquelle venait de retentir trois coups secs. Demane l'ouvrit nerveusement, toute grande.

- Cholle !...

Ce cri lui sortit de la bouche, tandis que les assistants le regardaient, inquiets tout à coup en le voyant porter ses mains à son front.

Trientje avait pâli une seconde, secouée comme par une main brutale. Et le grand valet de ferme, Susse Driessens, ne comprenant rien à cette scène, restait sur le seuil de la porte, les bras chargés d'un plat de terre où s'arrondissaient deux chapons dorés.

Jean Demane, les yeux fixes, regarda autour de lui, un peu rougissant. Puis il gagna sa chaise et s'assit.

— C'est curieux, dit-il, en se frottant le front, les impressions que l'on peut ressentir et les visions extraordinaires qu'elles engendrent.

Dans ma pensée j'ai vu Cholle, je l'ai suivi depuis la route de Gand jusqu'à l'entrée de la ferme. Et je l'ai entendu frapper à la porte au moment où je me levais. Et en ouvrant à Susse Driessens, j'ai vraiment cru voir, comme une apparition dans la soudaine lumière du soleil, la silhouette immobile de Cholle... Enfin, c'est une illusion, une coïncidence étrange, ce que les savants appellent un cas de télépathie ou de seconde vue. Drôles de phénomènes qui vous font entendre et voir des choses que personne d'autre ne percoit ni ne reconnaît...

Le repas, un moment interrompu, reprit de plus belle. Et les fourchettes et les verres recommencèrent leurs chansons joyeuses.

— Eh bien! dit, au bout de quelques minutes de silence, le baes Vermieren, en machant une dernière bouchée de viande, puisque nous parlions de choses surnaturelles laissez-moi vous narrer une histoire de revenant que m'a contée jadis un garçon de ferme qui y avait été mêlé. Dans les environs de Terapel, en Groeninghe, il existe sur le territoire allemand un petit hameau, très connu pour la simplicité et la crédulité de ses habitants. Ces paysans n'ont pas inventé la poudre. Ils ne croient pas essentiellement aux sorcières, aux spectres et aux fantômes, mais revoient, de temps à autre, ceux des leurs décédés depuis des ans.

Certain soir de la semaine, deux vieux, femme et homme, étaient assis devant l'âtre d'une des pauvres et rachitiques chaumières du hameau. Tout à coup un bruit formidable, là-haut, dans le grenier, les fait sursauter. On eût dit qu'un lourd chariot passait au-dessus de leurs têtes; et le fracas se répéta à plusieurs reprises, « Gespens, dit la femme, à moitié morte de terreur, va chercher les voisins.» Le bonhomme s'en alla sans mot dire, après avoir allumé une lanterne pour éclairer son chemin. Un quart d'heure plus tard il revenait accompagné de quelques gars bien armés qui montèrent, haletants, l'échelle conduisant au grenier.

En arrivant dans la pièce, le fantôme, comme de coutume, avait disparu.

Ils redescendirent, mais lorsque les trois derniers kerels se trouvaient encore au sommet de l'échelle, le fracas reprit plus assourdissant que la première fois. De peur, le dernier gars perdit l'équilibre et tomba dans le vide, entraînant ses deux camarades dans sa chute. Tous trois s'allongèrent l'un sur l'autre, au pied de l'escalier.

L'émoi grandissait. Un villageois, qui avait assisté à la bataille de Sedan, décida de monter seul et de se mesurer avec le malin esprit. Sa femme le retenait, en larmes, le suppliant de rester près d'elle. Mais le gars semblait ne pas entendre les prières de la paysanne, qui s'évanouit. On s'empressa autour de la malheureuse et au moment où elle reprenait connaissance elle vovait reparaître son homme tenant le spectre en mains. Qu'était-il arrivé?

La ménagère avait voulu conserver des pois de sucre — suiker-erwtjes— dans une bouteille pleine d'eau mélangée avec un peu de terre. La bouteille s'étant renversée l'eau s'écoula sur le plancher et une mignonne souris, sentant le délicat arôme des pois de sucre, s'engagea dans le goulot et pénétra dans le flacon. Elle s'y amusa tellement que pour le voyage de retour l'ouverture était devenue trop étroite. Dans ses tentatives pour sortir de sa prison la souris fit rouler la bouteille maintes fois au-dessus du plancher. Et c'est ce bruit que chacun avait attribué à un fantôme...

Cette anecdote ramena complètement la gaieté dans le cœur de Jean. Et le soir il s'amusa comme tout le monde et dansa avec Berthille au son d'une musique champêtre installée dans la grande salle de la ferme.

IX

Plusieurs dimanches de suite Jean Demane se rendit à Auderghem en compagnie de Berthille d'Haegeleere. Royvèle travaillait à une grande figure en bas-relief représentant la malédiction. C'est une vieille femme à peine vêtue, la poitrine et les épaules décharnées et nues. Son corps s'adosse à une sorte de fond de rocher, aux plans abrupts, carrés, durs et froids. Elle tend le bras gauche en un éloquent geste de mépris et de désespoir et sa main droite se crispe sur le ventre où les ongles semblent s'enfoncer. Sur le cou mince se dresse, légèrement tombante, une tête aux fibres tordues, grimaçante, aux arcades saillantes dont l'ombre amortit un peu l'éclat et la haine de grands yeux humides et fixes.

Jean passait de longues heures dans l'atelier de Royvèle, à admirer son œuvre, à donner son avis sur certaines parties de la figure qu'il n'aimait pas et qu'il eût voulu autres. Et tandis que les camarades allaient au bois danser des farandoles ou se baigner dans la Source d'Amour, les deux amis et Berthille aimaient à causer, à rester ensemble, dans le silence de la grande pièce aux parois recouvertes de dessins et d'esquisses que la lumière du lanterneau éclairait vivement.

Et le sculpteur fouillait dans ses cartons et en retirait des projets qu'il mettait, à distance, contre le mur.

- Regarde Jean, cette figure et ce groupe, ne trouvestu pas que ca serait bien en exécution, je crois que la ligne tient, que le mouvement est attrapé. Mais, malheureusement, il ne faut pas y songer à présent. Cela coûte de l'argent et j'en ai à peine pour payer l'argile de ma Malédiction.... Il me sera même impossible de la faire mouler. Ah! oui, si on avait six ans de cours supérieur à l'académie et une seconde ou troisième place dans n'importe quel concours annuel, il ne serait pas difficile d'obtenir une bourse d'études ou un subside d'encouragement!.... La veine n'est pas faite pour moi.... Ah! Jean, si tu savais ce que je maudis toute chose et le monde quand, seul, je songe à ce que nous sommes.... Je voudrais travailler, j'ai besoin de travailler, la sève de mes vingt ans est comme en ébullition. Il faut que je fasse quelque chose, une voix mystérieuse me le dit; et je sens que si je ne travaille pas à présent, si je ne parviens pas à produire ce que je veux, les plus belles forces de mon art s'en iront d'avoir été trop longtemps contenues et dédaignées. Oh! je sens que je suis en pleine vaillance et je ne pourrai faire mon œuvre que lorsqu'il sera trop tard, sans doute, et que tout le feu de ma jeunesse ne sera consumé.... Regarde la tête de ma vieille femme, je n'ai pu me payer un modèle que les deux ou trois premiers jours et il serait nécessaire pourtant que je l'eusse jusqu'au bout.

Pour réconforter son ami, Jean lui faisait l'éloge de son œuvre :

- Chaque détail est senti, et la composition dégage une belle humanité. Le visage surtout parle au cœur et l'emplit de trouble.
- Ah oui! continua le sculpteur, j'y ai mis un peu de toutes mes observations. En conservant la grande ligne, j'ai soigné aussi un tas de petits détails qui forment l'ensemble et lui donnent son caractère. Il y a jusqu'aux plis du vêtement que j'ai poussés comme une chose spéciale. Oui, le difficile c'est de rendre chaque matière à l'aide d'une facture différente et de lui donner une vibration particulière.

Et Demane se plaisait à revenir à Auderghem, à voir l'œuvre se préciser, prendre son allure définitive. Il ressentait autant de joie, plus de joie même que s'il eût relu une de ses propres nouvelles récentes, prête à être publiée. Il escomptait le bonheur prochain de Royvèle, le jour où sa Malédiction serait exposée et favorablement discutée.

Jean Demane d'ailleurs voyait l'avenir comme une resplendissante aurore, il vivait dans un rêve ininterrompu plein de mélodies berçantes. L'amour l'avait conquis, le transportait et magnifiait toute son existence. Il ne travaillait presque plus, profitait des jours, des heures de soleil pour les passer auprès de son aimée, en quelque coin radieux et intime de la contrée natale. Au bout de quelques mois Jean et Berthille connurent tout l'ouest-brabançon jusqu'aux plus petits villages, jusqu'aux hameaux les plus perdus. Les routes méandreuses les voyaient sans cesse, les bois pleins des parfums d'églantiers entendaient leurs chants et les pâquerettes des prairies semblaient leur tendre des corolles blanches pour grossir leurs bouquets de fleurs des champs.

Un matin le fils d'un parent de Coreman vint les prendre avec sa carriole, pour les conduire à la kermesse de Koeteraverent, un pittoresque village des environs de Assche. Le temps était radieux et avait comme des caresses délicieuses; la campagne revêtait ses atours estivaux et les infinis frissonnaient de vie mystérieuse. Les moulins, au milieu des champs, tournaient des deux côtés de la route, et les amants suivaient parfois de l'œil l'évolution de leurs grandes ailes. Un charme enveloppait le pays entier, un charme qui séduisait et transportait les choses. La nature était riante et heureuse et de partout s'exhalait des parfums intenses et grisants. La terre préparait l'enfantement de ses moissons annuelles et s'arrondissait. Dans le feuillage des grands ormes d'innombrables oiseaux chantaient, mêlant leurs trilles aux cris des enfants jouant sur la route poussiéreuse. Dans les paturages bestiaux et fleurs plaquaient des couleurs claires, et les nappes des marguerites et la robe des vaches contractaient sous le soleil d'été la même blancheur.

La carriole traversa Berchem Sainte-Agathe et Zellick, laissant à droite le hameau de Koppeghem. Le cheval avait pris un petit trot régulier et de très jeunes paysans suivaient le véhicule en courant sur le bord de la route. Et parfois ils se roulaient dans la poussière, se relevaient très vite, devançaient la voiture pour faire des cumulets et des tours. Et Berthille, réjouie, leur jetait des pièces de monnaie, applaudissait les villageois en claquant des mains.

A la ferme, un repas rustique, cordialement servi, attendait les invités. Après avoir mangé la rijstepap et le flandrelet, Berthille et Jean sortirent avec le jeune paysan et parcoururent le village, s'amusant à voir danser les gars et les filles sous des tentes dressées le long des chemins, dansant eux-mêmes, s'abandonnant à la séduction de ce plaisir copieux des villageois en gaieté. Vers le crépuscule ils revinrent. Les deux amants s'assirent dans la cour de la ferme où avaient pris place la baesine et sa

fille. Près du puits, dont la tête de fer se dessinait très noire sur le ciel, un enfant vêtu d'une chemisette blanche était assis et souriait à un jeune chat qui gambadait près de la porte.

Derrière s'étendait un parterre de lys dont les fleurs épanouies plaquaient la verdure de taches immaculées. Et Berthille et Demane contemplaient ces fleurs sans rien dire, puis arrêtaient leurs regards sur l'enfant insouciant qui ne cessait de sourire.

— Voulez-vous un bouquet, Jean Demane? fit le fermier, en brisant le silence et posant sa large main sur l'épaule du poëte. Et vous, mademoiselle, quelques fleurs de lys?....

— Oui, certainement! firent ensemble les jeunes gens. Le fermier revint bientôt avec une grosse gerbe, d'où s'exhalaient des parfums grisants,qu'il mit dans un pot de terre plein d'eau fraîche sur la margelle de pierre bleue.

A l'église lointaine la cloche sonna très doucement, presque caressante.

— Il est sept heures, fit le paysan, en voyant Jean faire le geste de se lever. Il vous reste une demi-heure à rester ici, notre Tanske vous accompagnera à la gare.

Le silence se fit de nouveau. A présent la tête du puits, les arbres proches, les fleurs de lys, l'enfant vêtu de blanc dans sa chaise, se profilaient très nettement sur le ciel tout rouge et strié de jaune vers le zénith. Et le bébé tendait ses mains mignonnes vers les fleurs comme pour les prendre, et n'y parvenant pas il regardait un peu triste sa grand'mère, pour la prier, eût on dit, de venir à son aide. Cette scène innocente, simple, troubla les fiancés; toutes ces choses blanches, ces corolles très grandes, cette robe claire, ces menottes pâles, étaient si pures, si resplendissantes dans l'embrasement des ambiances que leurs cœurs s'emplissaient d'une émotion, d'un charme indéfinissable.

— Berthille, comme c'est beau! prononça Demane imperceptiblement à l'oreille de la jeune fille, en fixant sur elle ses yeux où se reflétait un peu de la pourpre du ciel.

Elle se contenta de lui étreindre la main et de sourire en montrant ses dents blanches, aussi blanches que les fleurs du bouquet.

 Mademoiselle d'Haegeleere! monsieur Demane! il est temps, fit Tanske tout à coup, en sortant de la maison.

Ils embrassèrent le bébé, serrèrent les mains aux fermiers et gagnèrent la grand'route plongée dans l'ombre du soir et retentissante du chant des rossignols.

Demane et Berthille se trouvèrent seuls dans le compartiment où ils montèrent. Le poëte déposa près de lui la gerbe de lys et prit son amante dans ses bras. Leurs bouches s'unirent longuement et les jeunes gens parurent goûter sur leurs lèvres toute la fraîcheur, toute la rosée qu'ils avaient senti tomber sur la campagne vers le crépuscule.

- Quelle journée inoubliable! murmura Demane.
- Oui!... inoubliable!... répondit Berthille, en le regardant de ses grands yeux humides. Le plus beau jour peut-être de notre vie....

Jean frissonna, un éblouissement d'une seconde passa devant ses paupières. Jamais Berthille ne lui avait parlé si doucement, jamais ses paroles n'avaient ainsi caressé son âme, jamais ses yeux n'avaient arrêté sur les siens des rayons d'une si absolue passion.

- Oh! mon ange! continua-t-il, que tu es belle, plus belle que je t'ai vue jusqu'à présent. Ta beauté grandirat-elle sans cesse et ton amour deviendra-t il toujours plus radieux en s'approchant de mon cœur comme ces étoiles qui brillent davantage en s'approchant de la terre?....
 - Oui, Jean, je t'aimerai de plus en plus, je te chérirai

comme je ne t'ai jamais chéri, car en moi tu es entré tout entier, car dans mon sein je te garde et je t'idolâtre....

- Que dis-tu, Thillette? que dis-tu mon aimée ?....
- C'est que maintenant nous sommes bien unis, Jean, c'est que maintenant plus rien ne nous séparera et que nous sommes époux, devant Dieu....
- Depuis toujours mon ange, depuis ce premier baiser échangé un soir d'hiver sur le seuil de ta chambrette.
- Tu ne me comprends pas, Jean? Jeannot tu ne me comprends pas?

Et des larmes brillèrent dans les yeux de l'enfant et coulèrent sur sa joue. Berthille souleva sa tête, prit la gerbe de lys et dit d'une voix brisée en regardant les fleurs:

— Rappelle-toi, Jean, ces fleurs, ce ciel rouge, cet enfant vêtu de blanc et le sourire qu'il semblait partager entre nous deux. N'est-ce pas Dieu qui a voulu cette coïncidence, n'est-ce pas lui qui a mis ce soir cet enfant devant nous dans sa robe de neige, pour renouveler chaque jour ce spectacle à nos yeux charmés ?.... Dans quelques mois, Jean, nous contemplerons la même scène, mais plus vivante, plus réjouie, plus grande encore car ce sera notre scène, ce seront nos fleurs, ce sera notre enfant, notre amour, notre vie....

Et elle entoura le cou de Jean, mit son front sur l'épaule du poëte et laissa couler ses larmes. Et jusqu'à Osseghem ils restèrent silencieux dans la même étreinte hiératique et balsamique. Jean ne savait parler, l'étonnement, la surprise avait serré une sorte de baillon sur sa bouche brûlante et son cœur s'était mis à battre très fort comme si le cœur de Berthille aussi était entré dans sa poitrine.

En revenant vers la Forge des Raisins, Berthille et Demane suivirent le chemin du Moulinet, très lentement, serrés l'un contre l'autre. Près de l'éclusette la jeune fille s'arrêta :

- Pourquoi Jean, ne m'as-tu pas dit un mot depuis tantôt? Pourquoi ne m'as-tu pas répondu, mon bien aimé?...
- C'est le bonheur Berthille, c'est le bonheur qui a étouffé en moi toutes les choses que j'aurais voulu te dire ce soir.

Ils s'embrassèrent une dernière fois, traversèrent le « fossé » et entrèrent dans la maison dont les fenêtres éclairaient vivement le chemin.

Le ruisseau murmurait, gazouillait des phrases limpides; les feuilles et les hautes herbes chantaient sous la caresse d'une brise parfumée et la lune dessinait dans l'Etang du Moulin comme un cœur d'argent qui éparpillait dans l'onde sans rides des rayons innombrables et amortis.

X

Jean Demane veilla presque toute la nuit. Assis dans sa chambre, qu'éclairait faiblement une petite lampe, il songea jusqu'au matin, les coudes posés sur le guéridon, le front serré dans ses deux mains presque glaciales. Et il répétait les mêmes mots, sans cesse les trois mêmes syllabes: « Un enfant! » Et ses yeux brillaient soudain, se couvraient de larmes; puis sa bouche souriait et se plissait tour à tour sous l'impression de mille pensées différentes. Parfois son regard s'arrêtait longuement sur une photographie de Berthille fixée au-dessus de la cheminée, et en relevant la tête son front semblait d'or sous le rayonnement de la lumière. Au dehors les tènèbres du ciel s'amortissaient, et au loin, vers l'occident, des stries immenses et lourdes plaquaient sur l'infini des tons clairs et changeants.

Jean se leva, porta la main à son cœur et arpenta fièvreusement la chambre, sans détacher ses yeux d'un Christ de cuivre ciselé,—ce même Christ que Thillette avait mis entre les mains de Baltus mort, — dont la flamme de la lampe caressait les contours de métal.

— Berthille! Oh! non, Berthille, c'est impossible... Tu es trop jeune et je te vénère trop. Un enfant!... Toi qui es à peine une jeune fille, toi qui es toujours une enfant!... Et n'est-ce pas notre perte, chérie, la mort de nos illusions et de nous-mêmes?

Et que dira le monde de ce crime, de mon crime? Car tu n'as pas seize ans, mon aimée, et avant cet âge les hommes n'autorisent pas l'amour. Ah! non, sur terre il n'est pas permis de s'aimer, de se donner l'un à l'autre, de se dire tout ce que l'on pense... Et si le cœur est plein de passion et de mystère, il est un péché de chercher la communion d'une âme qui entr'ouvra ce mystère...Oh! monde abject et fatal; oh! hommes cruels et sans indulgence qui ne comprenez rien! Oh! infini de malheur et de méchanceté?...

Et, des sanglots dans la voix, il reprit, en se laissant retomber sur une chaise et en se frappant le front:

— Et toi, Baltus, pardonne-moi ce que je vais faire, pardonne-moi, frère chéri, et bénis-moi en m'aimant toujours. Toi, je le sais, tu l'aurais adorée autrement, tu en aurais fait ta reine, ta souveraine absolue, et tu te serais contenté de son règne enchanteur sans couronner une union trop prématurée. J'ai agi comme un barbare et comme un fou ?... Baltus! Berthille! vous les deux êtres entre qui j'ai toûjours partagé ma vie et ma pensée, pardonnez-moi!...

Des rayons de soleil pénétraient à travers les rideaux de guipure et dessinaient sur le plancher des fleurs claires qui avançaient doucement à mesure que le soleil s'élevait dans le ciel. Il sonna quatre heures au clocher. Le poëte se sécha les yeux et éteignit sa lampe avant de se mettre au lit.

Le lendemainJean fit avec Berthille une longue promenade, vers le crépuscule. La jeune fille parla à peine, dans ses yeux se lisait un si parfait bonheur que Jean en fut profondément troublé et qu'il ne lui fit point part des choses qu'en lui même il s'était promis de lui dire.

Le soir, Demane assista à un dîner chez le notaire De Vreese, dont le fils avait été nommé juge d'instruction à la ville.

Le dimanche suivant, dans l'après-midi, les deux amants s'en allèrent comme de coutume. Sur la route de Gand, le poëte prit le bras de son aimée et le passa sous le sien.

Longtemps ils marchèrent ainsi, sans se parler, les yeux unis dans les mêmes regards. Le cœur de Jean battait très fort et l'heure semblait solennelle et suprême. Des oiseaux chantaient dans le feuillage des grands ormes et là-bas, vers la lisière du bois de Laerbeek, montait le chant d'un laboureur qui s'en allait d'un pas lent vers le bourg voisin.

Tout à coup Demane s'arrêta sous l'ombre de la voûte de verdure et saisit les mains de Berthille. Et d'une voix saccadée, sourde, il lui confia ses pensées, il l'entretint durant une demi-heure; et à mesure qu'il parlait, ses phrases devenaient plus lentes, plus assurées, plus calmes. Et, tandis qu'elle écoutait, Berthille pâlissait, frissonnait. Lorsque Demane se tut, ses prunelles immenses décelaient une détresse mélangée de stupeur. Son front livide contractait des carnations de marbre ou d'ivoire. Et des larmes cristallines déroulèrent sur les joues de la jeune fille comme un chapelet de gros diamants où la pénombre des feuillages mettait ainsi que de légers tons d'espoir.

- L'enfant! Notre enfant !... Depuis cinq jours je vis avec lui ; depuis cinq jours je l'aime pour qu'il te ressemble et qu'il ait ton cœur! Et mon rêve se brise... Et c'est toi qui dis cette sentence de mort! Toi!

— Berthille! Berthille! prononça Jean Demane sourdement, bouleversé par ce consentement sublime. Il ne put ajouter un mot de plus. Au bout de quelques minutes, en voyant les larmes de l'enfant couler tout à coup, il lui dit d'une voix douce: «Sèche tes yeux, Berthille, car nous approchons... »

Ils avaient pris une venelle entre les champs et arrivèrent à la lisière du bois; des coucous modulaient dans les hauts arbres leurs cris monotones et des corbeaux tournoyaient lentement au-dessus d'une chaumine à motié cachée sous les futaies de chênes.

- C'est là! fit Jean Demane, en montrant la maisonnette à Berthille. La vieille femme, car on dit que c'est une très vieille femme, y doit être sans doute car j'aperçois les volets entr'ouverts. Et n'aie pas peur, chérie; j'ai surprissouvent les conversations des gens du village et j'ai deviné que c'était fort simple... Un breuvage quelconque, mon adorée, et ce sera fini... Allons, va, je t'attendrai à l'orée du bois... Et songe que je t'aime et que tu es toute ma vie.
- Non? oh, non, Jean! Jamais! Je ne veux pas, je ne veux pas, car je t'aime trop, car je vous aime tous deux...
- Ah! Berthille, nous serons perdus, la justice des hommes me perdra et tu resteras seule, toute seule pour me pleurer et pleurer sur notre amour brisé... Viens, retournons, et allons tout dire...

Elle laissa tomber sa jolie tête sur la poitrine du poëte, et pleura muette et résignée. Puis elle prit la tête de Jean dans ses mains et déposa sur le front de Demane un long baiser. Et son regard velouté s'arrêta sur les prunelles du poëte où, dans l'iris sombre, se profilait très petit le visage de la fillette. Lentement, elle laissa tomber ses mains mignonnes tandis que Demane contemplait ému

une petite bague d'or qu'il lui avait donnée et qu'elle ne quittait jamais.

Et Berthille s'en alla très vite, entre les ornières du chemin, sans se retourner, et en faisant onduler dans sa course la toison de ses beaux cheveux chatains.

Au bout d'un quart d'heure elle était de retour. Ses yeux étaient secs, ses joues rouges, comme fièvreuses. Elle saisit le bras de son aimé et marcha hâtivement vers la grand'route. Tous deux étaient comme inquiets, on eût dit qu'une sorte de remords emplissait soudain leur cœur. Et ils n'osaient rien se dire et leurs regards semblaient se détourner mutuellement.

Le soleil se couchait lorsqu'ils aperçurent le clocher natal. Il arrondissait son disque et allongeait immensément les ombres de toutes choses, Et, tandis que ses derniers rayons se noyaient dans le flot calme de l'étang du Moulin, attirés par une mystérieuse volonté, les deux jeunes gens, immobiles au bord de l'eau, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent aussi éperdument que le jour de leurs premiers aveux...

Durant deux jours Berthille ressentit dans tous ses membres un malaise indéfinissable. Le mercredi matin, en descendant l'escalier, le poëte s'étonna de ne pas voir son aimée comme de coutume sur le palier de sa chambre, où les deux amants échangeaient chaque jour leur premier baiser. La porte était fermée. Jean devint très pâle et se soutint à la rampe pour ne pas tomber sous l'impression d'une subite faiblesse.

— Eh bien! fils, lui dit la baesine Demane, tandis qu'il prenait son café, tu sais que Berthille n'est pas bien du tout depuis le milieu de la nuit. On a vraiment cru qu'elle allait mourir tant elle semblait mal... Mais ce ne sera rien, Jean, ne t'inquiète pas, les jeunes filles c'est pas comme les hommes. C'est autrement dur, et puis, à l'âge de Thillette, il faut commencer à s'habituer à ces choses...

- Et elle va mieux, maman? demanda Demane, en regardant fixement sa mère.
- Oh oui, mon fils, beaucoup mieux; mais il lui faudra un repos de plus de quinze jours. Elle a demandé à te voir, tantôt, et tu lui dois ce plaisir...

Jean monta chez Berthille. Elle était presque blanche et ses cheveux bouclés formaient autour de son grand front une auréole irrégulière. Elle regarda son aimé d'une façon ineffable et presque mystique, si calme que Jean crut lire dans ses yeux d'émeraude la dernière pensée et le suprême adieu. Elle ne bougea pas les mains, baissa imperceptiblement ses paupières et ses prunelles se couvrirent d'une sorte de tendre rosée. Jean resta près d'elle durant une heure, muet, se détournant parfois pour cacher à madame d'Haegeleere et à Thillette son visage défait.

Le soir Berthille se portait mieux, mais elle avait encore un peu la fièvre et ses joues étaient légèrement rosées. Les deux amants étaient seuls et une lampe, placée sur le guéridon, étendait sur la couche de larges rayons d'or.

— Jean, murmura la fillette d'une voix douce, j'ai pensé mourir sans te savoir à mes côtés! Oh! combien j'ai souffert pour tout cacher et pour sauver notre amour... Jean, je t'aime! Jean, un baiser à ta Berthille...

Le lendemain, lorsque Demane entra dans la chambre de la jeune fille, il la trouva en pleurs. Et amoureusement il entoura son cou et mit sa bouche sur ses lèvres humides.

- Pourquoi pleures-tu, chérie ? qui t'a fait de la peine Thillette ?
- Personne, personne, Jeannot! Mais j'ai lu ce matin dans les yeux de mon père qu'il avait deviné nos secrets et que malgré tout, notre amour allait mourir... Son regard ne m'a plus caressée si affectueusement que toujours et il m'a semblé que c'était plutôt la pitié et le pardon que

reflétait son œil désenchanté et plein d'une tristesse étrange... Ah! nous n'avons pas fini de souffrir si notre amour est éternel...

Jean ne répondit rien à cette désespérante confession. Il se contenta de prendre Berthille dans ses bras et de la presser délicatement contre sa poitrine. Lui aussi était convaincu de ce que son élue venait de lui dire; comme un coupable, il évitait de se rencontrer avec monsieur d'Haegeleere, car dès le premier jour, en croisant son œil ombrageux et sévère, il avait senti tout le poids de son crime et en son cœur s'était implanté un impitoyable et fatal remords...

Cependant, la jeune fille renaissait à la santé, se promenait dans sa chambre, soutenue par Demane. Bientôt Berthille fut autorisée à sortir. Et, appuyée au bras de Jean, elle faisait de courtes promenades dans le village, dans les venelles ensoleillées ou sur les rives fleuries de l'Etang du Moulin. Parfois aussi les deux jeunes gens allaient voir les ouvriers démolir le château des Vierendael que la « province » avait expropriés, et à l'endroit duquel devait passer une large route nouvelle. Les murailles du parc avaient été abattues et des files de tombereaux venaient déverser du matin au soir des monceaux de terre dans l'Etang Noir mis à sec.

Un jour les amants s'aventurèrent jusque dans le parc, dont on renversait les grands arbres. La statue de Minerve, qui surmontait le fronton du château, gisait brisée dans le gazon et les gamins du bourg s'amusaient à lui jeter des pierres en visant son placide visage...

Vers l'automne Berthille était entièrement remise. Durant sa maladie Jean ne l'avait quittée que pour se rendre à la bibliothèque. Il n'avait vu personne, jaloux de passer ses moindres secondes auprès de celle qui était toute sa vie. Il n'avait même pas envoyé de ses nouvelles à Royvèle, qui lui avait écrit plusieurs lettres désolées.

Et maintenant Demane relisait ces missives en compagnie de Berthille et la dernière surtout le frappait avec intensité. « Mon cher Jean, disait le sculpteur, je crois que ma vie sera une guigne continue... L'autre matin, en réintégrant mon atelier pour donner le dernier coup d'ébauchoir à ma Malédiction, dont j'étais finalement assez content, je trouve ma figure étalée par terre. L'argile s'était crevassée sous son poids et s'était écroulée ensuite. J'ai eu une folle envie de me jeter à l'eau, de me tuer d'une facon quelconque. Je n'ai pas dit un mot pendant deux jours et j'ai erré dans la forêt comme un gamin qui aurait perdu un jouet choyé, pleurant et sanglotant dans la solitude. C'est fini, c'est douloureux à dire, cher Jean, mais nous n'avons pas de veine. Et puis mes vingt ans pâlissent à l'horizon de mes rêves et je n'ai rien fait encore! Cela reviendra peut-être plus tard, mais ce ne sera jamais cette flamme que j'ai senti brûler en moi et autour de toutes mes pensées pendant cette dernière année...

« J'attends. J'ai fait venir mon frère Liévin; je passe mes jours avec lui et cela me réconforte. Je le promène dans une petite voiture que j'ai eue presque pour rien. Et cette âme innocente me révèle des choses que je ne connaissais pas... Mon frère Liévin a dix-sept ans et sa candeur me navre et me transporte à la fois. Il s'émerveille, le soir, à voir le soleil se coucher et fondre comme de l'or dans l'immense creuset du lac. Il contemple avec ravissement la promenade hiératique des cygnes sur l'onde, durant des heures; et dans la forêt on dirait que mille voix mystérieuses que je n'entends pas lui font d'étranges et délicieuses confidences. Et le bonheur règne en lui avec plénitude et la santé qui le narguait toujours paraît avoir été séduite par sa bonté et son humeur joyeuse... Et voilà maintenant ma vie et je souhaite qu'elle se prolonge longtemps ainsi à côté de ce frère chéri qui m'initie aux

351

23

choses de la féerique nature, et qui me rendra tout à fait bon... »

- Malheureux garçon ! fit Berthille.

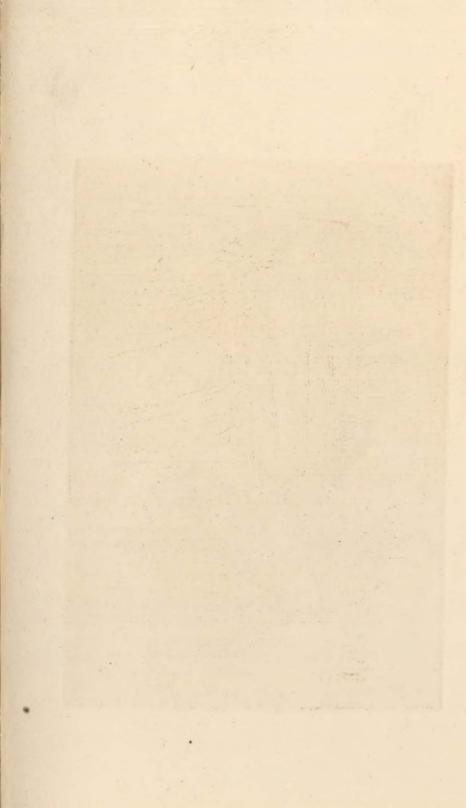
Ils marchaient lentement sur la route de Gand. Les feuilles jaunies des grands ormes choyaient déja en tournoyant dans le ciel. Un vent léger chantait dans les ramures et caressait la cime des arbres; et là-haut, dans l'azur damassé de nuages d'hermine, les hirondelles s'assemblaient, préparant leur annuel et mélancolique exode.

- Comme l'air est parfumé et que mon cœur s'anime sous la caresse de ce beau jour ! fit doucement Berthille.
- Et que tes yeux sont grands et pleins d'un doux mystère! répondit Demane, en regardant son aimée. Et combien de pages d'amour et d'absolu bonheur je continue à y lire, chérie!
- Je crois, Jean, que désormais nous avons fini de souffrir, je sens, je devine que tout le triste passé aura vécu demain...
- Et que nous continuerons à nous aimer tendrement jalousement, en attendant notre union suprême, nos célestes fiançailles...
- Oh! nous marier! Vivre à deux, toujours, vivre pour soi! Ge serait trop de bonheur!...

Ils se trouvaient près de l'église de Berchem. C'était la première fois que Thillette faisait une aussi longue promenade. Elle était un peu fatiguée et s'appuyait au bras de Demane. Le soir descendait dans la campagne et étendait son mystique manteau de silence et d'ombre sur l'infini des bois et des labours. Les amants s'engagèrent dans une cavée pour gagner un chemin de traverse menant à Ossseghem. La route était ténébreuse et au-dessus du talus les arbres et les hautes herbes se profilaient noirs sur un ciel embrasé.

Tout à coup Berthille s'arrêta, devint livide et s'accro-





chant au bras du poëte s'écria en tendant la main vers la sortie de la cavée :

- La vieille femme !... La sorcière !... Notre enfant!...
- La Touvraise!... murmura sourdement Demane, en fixant le regard dans la direction des champs.

Et durant une seconde il contempla une apparition troublante. Au milieu de la cavée, devant l'or en fusion du couchant tragique, se dressait une forme élevée, sombre, presque menaçante dans son geste grandiose. Et Demane tressaillit en reconnaissant cette figure, très pâle et cependant vivace dans son souvenir. Oh! Cruelle coïncidence!..

A son bras il sentait Berthille défaillir, s'affaisser sur les feuilles mortes qui couvraient le sol. Le poëte n'eut que le temps de la saisir par la taille et de la presser contre son cœur.

— Allons! chère ange, ce n'est rien, une illusion, une sorte de rêve que tu as fait sans t'endormir... Tu vois, c'est fini, il n'y a que le soleil... Regarde-le ce soleil splendide qui semble allumer la terre; et prends courage pour rentrer...

Mais Berthille ne répondit rien et les rayons d'or, en caressant son visage, semblaient baiser une froide figure de cire. Elle posa sa tête idéale sur l'épaule de Jean et se mit à marcher doucement, les yeux fermés en un complet abandon, craintive, eût-on dit, de diriger ses prunelles sur l'infini du radieux crépuscule...

A peine couchée, Berthille s'évanouit, en abandonnant ses mains glacées à l'étreinte du poëte. Les d'Haegeleere, en pleurs, entouraient la couche de leur fille, muets, le cœur bourrelé d'appréhensions cruelles, avec, dans le regard, de mystérieuses pensées.

Vers minuit Thillette revint à elle et entrouvrit ses yeux. Ses lèvres remuèrent imperceptiblement et Jean, se penchant vers elle, recueillit ces paroles troublantes à peine articulées, dites comme pour lui seul :

— Jeannot, je pars avec notre amour... M'accompagneras-tu?..

Et ses bras retombèrent sur les couvertures, sa tête plus pâle que jamais se tourna un peu vers le poëte et resta immobile, tandis que ses yeux immenses, grands ouverts, s'immobilisaient dans la mort en se couvrant d'une rosée presque sanglante.

L'aurora trouva Ioan Damana planaé dans una pro

L'aurore trouva Jean Demane plongé dans une profonde rêverie, devant sa table de travail. Sur le bureau étaient éparpillées des lettres de Berthille et de petits bouquets de fleurs fanées ; son journal entr'ouvert disparaissait à moitié sous des missives froissées dont des traces de larmes récentes sillonnaient l'écriture. Le poëte tenait en main un portrait de Berthille, un portrait fait le jour de sa première communion et représentant l'enfant en robe blanche et voilée. Ce portrait Jean l'avait embrassé si souvent depuis des ans, qu'il avait pâli et qu'on n'en distinguait plus que très vaguement le visage.

Durant des heures Demane resta ainsi immobile. Au matin sa mère frappa à la porte de son cabinet de travail et l'appela doucement, la voix un peu étranglée :

— Jean, c'est l'ami De Cuyper, qui vient te prendre de la part de monsieur De Vreese....

Le poëte sursauta et laissa tomber le portrait sur la table. Ses yeux étaient comme cerclés de noir et sa peau semblait de neige. Il porta la main à son cœur et songea:

— Le juge aura tout appris et veut ma confession. Oh! Thillette, notre séparation n'aura pas été longue, mon ange, car déja je m'engage sur le chemin qui doit me

guider vers toi... Et désormais nous allons nous aimer sans crainte et sans remords....

Et à haute voix il répondit à sa mère, qui, dans le vestibule, s'entretenait à voix basse avec le garde-champêtre:

— Une minute, maman ; que Jéroen m'attende quelques instants. Je serai bientôt prêt!

Et il se laissa retomber sur sa chaise dans une crise de muette et profonde douleur. Et de nouveau des pensées désespérantes bourrelèrent son cerveau:

— Oh! père, Oh! mère chéris et aimés! Laissez-moi mourir pour faire naître en vous un chaste et pur souvenir! Il faut que je meure pour que je reste toujours à vos yeux et à votre esprit le Jeannot de jadis, le fils aimant, le frère absolu de Baltus! Ma mort vous sera moins cruelle, pour moi, qu'une vie désormais criminelle.

Et les yeux du poëte tombèrent sur une feuille de son journal et lurent ces lignes anciennes et jadis si réconfortantes dans leur rappel d'heureux souvenirs : « Femme, nous pouvons être fiers de nos deux gamins, ils préparent un peu de bonheur pour nos vieux jours !»

Et cette phrase du forgeron était à présent comme un anathème.

- Eh bien! Jean; viens-tu, fils? Il ne faut pas faire attendre monsieur De Vresse...
 - J'arrive mère, je finis une lettre.

Il s'était levé, arpentant la pièce à grands pas. Soudain il avisa sur le guéridon le madras de sa mère et la coiffure piquée de deux épingles dorées. Ses doigts s'emparèrent de l'une d'elles et la firent tourner machinalement. Il se rassit devant son bureau et, découvrant sa poitrine, il enfonça, à gauche, l'épingle dans sa chair... Mais il n'atteignit point le cœur et la retira, tandis qu'un jet de sang, giclant de la blessure imperceptible, maculait les lettres et le portrait de Berthille... Il piqua l'épingle plus

bas, et, s'appuyant sur le rebord de son bureau, il la fit disparaître entièrement dans son sein...

Jean Demane s'affaissa parmi ses livres et ses lettres, la tête très lourde, l'un bras semblant vouloir étreindre une dernière fois tout ce qu'il avait aimé, l'autre inerte le long de la chaise. Et dans le coin de ses yeux parurent tout à coup deux larmes rouges et brillantes comme des rubis.

Octobre 1894 - Février 1896 - Molenbeek-St-Jean.

FIN

INDEX

Page 39 (2):

Oh! Madeleine, ma toute belle amie, C'est toi seule que vraiment j'aime? Je rêve d'être embrassé par toi : En toi seule est tout mon espoir,

Le voilà s'avançant sur sa canne!
La cloche sonne une heure!
Il fait sa première ronde!
Ses petites mains faisaient:
Tik-tik-tik!
Ses petits pieds faisaient:
Tok-tok-tok!
C'était un homme très âgé,
Mais il était débile!

Page 332 (1):

Pas un soufflet ne ronfle! Le feu est éteint! L'enclume se tait! Le marteau sommeille! C'est fête au village! La joie est débordante.

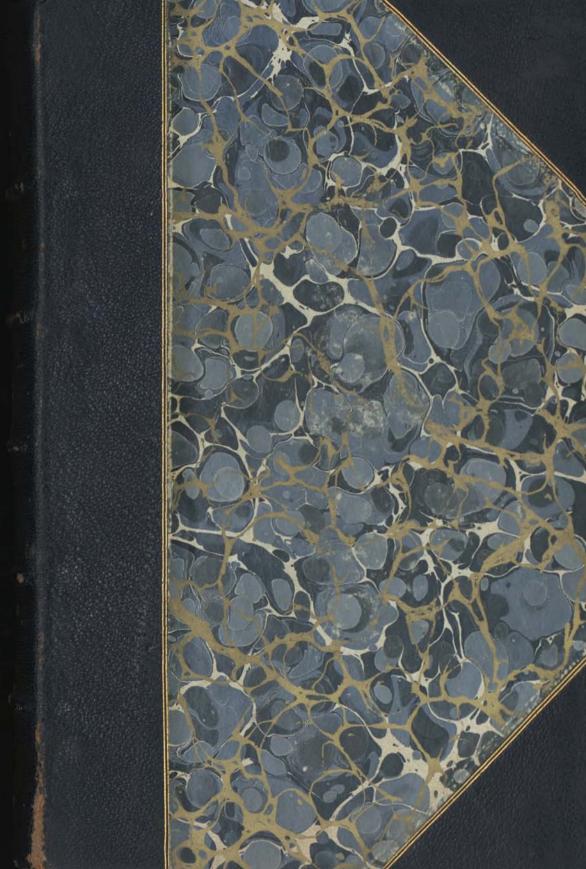
Le forgeron souhaite le plaisir et la joie Au cultivateur si brave et si bon Et à sa fiancée, si charmante et si douce.

Il leur souhaite ce qu'il sait de mieux Un hyménée si fort si chaud Que le fer pur qu'il forge chaque jour. Favier Havermans pour "Le Coq Rouge " à Bruzelles.











Règles d'utilisation de copies numériques d'oeuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les oeuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'usager se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.